

Lettres de la famille Wallon

Branche Paul Wallon

Années 1797-1909

Personnages dont il est question dans cette correspondance :

Alexandre Wallon (1783-1849), directeur des messageries Laffitte et Caillard à Valenciennes, épouse le 11 juillet 1810 **Fébronie Caffiaux** dite Fédé (1781-1874), d'où 2 enfants : **Henri** et **Sophie**

Sophie Wallon (1811-1892) épouse en 1829 **Louis Janet** (1795-1861), d'où 1 enfant : **Laure Janet** (1830-1858) = branche Puiseux.

Henri Wallon (1812-1904), historien, homme politique, fait voter en 1875 l'amendement qui porte son nom, fils d'Alexandre Wallon et de Fébronie Caffiaux, épouse en 1839 **Hortense Dupire** (1814-1851) : 7 enfants :

Marie (1840-1904), religieuse.

Adèle (1842-1920) épouse Aristide Guibert (1834-1873) : 9 enfants.

Henri (1843-1909) épouse Laure Cronier (1851-1938), pas de descendance.

Paul Alexandre (1845-1918) (cf ci-dessous).

Amélie (1846-1849).

Jeanne (1848-1923) épouse Pierre Petit (1840-1904), général : 7 enfants.

Valentine (1849-1926) épouse Celestin Deltombe (1838-1923) : 9 enfants.

Henri Wallon épouse en deuxième noce, en 1852, **Pauline Boulan** (1820-1878), d'où 3 enfants :

Etienne (1855-1924) épouse en 1882 Mathilde Dupont (1857-1945) : 5 enfants.

Marguerite (1861-1936) épouse en 1881 Charles Rabut (1852-1925) : 12 enfants.

Geneviève (1862-1951) épouse en 1885 Charles Rivière (1856-1939) : 10 enfants.

Paul Alexandre Wallon et **Sophie Allart** ont 7 enfants :

Charles (1875-1958), architecte épouse en 1905 Madeleine Deleau (1883-1959) : 6 enfants.

Louise (1877-1946), épouse en 1904 Albert Demangeon (1872-1940) : 4 enfants.

Henri (1879-1962), médecin, épouse en 1917 Germaine Roussey, pas d'enfants.

Paul (1881-1942), ingénieur (cf ci-dessous).

André (1884-1915), ingénieur, MPF.

Emile (1889-1980), médecin, épouse en 1919 Claire Versini : 3 enfants.

Georges (1889-1968), ingénieur, épouse en 1925 Madeleine Delavigne : 3 enfants.

Paul Wallon (1881-1942), ingénieur, sous-directeur de la glacerie de Mannheim puis directeur de la glacerie de Stolberg en Allemagne. Il est le fils de Paul Alexandre Wallon (1845-1918) et le petit-fils d'Henri Alexandre Wallon (1812-1904).

Il épouse en 1910 **Thérèse Tommy-Martin** (1886-1921). Elle est la fille d'Abel Tommy-Martin (1842-1899) et d'Henriette Nicolas de Meissas (1850-1902).

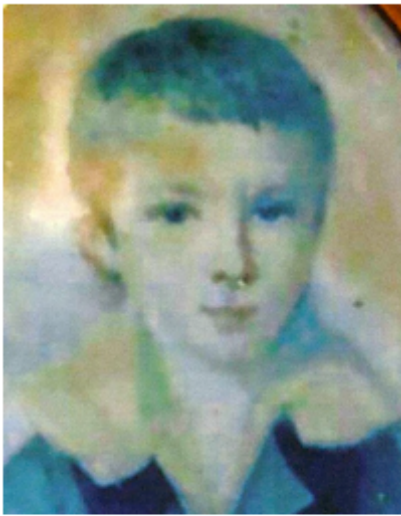
Pierre Martin (1766-1821), libraire à Nevers, est l'arrière-grand-père de **Thérèse Tommy-Martin**.



Alexandre Wallon



Fébronie Wallon née Caffiaux



Henri Wallon



Sophie Wallon

Lettre d'Angélique MARTIN, née GAUTHIER, à son mari Pierre MARTIN

Nevers le 6 ventose an 5e (1797)

Au moment ou je t'ecris tu n'est qu'a 36 lieues de moi et tu est cependant plus éloigné qu'étant à paris. Je vois passer 2 courriers sans recevoir de lettre de toi, le tems va me durer mais si tu raporte de ton voyage la santé et la gaieté je seroi très satisfaite de cette privation. Le retard que le Cn Santin met à notre vente m'a un peu affecté. Je m'etois flattée que tu serois ici pour la foire des Brandons qui est le 14, de ce mois, le 4 mars V. St. Or j'avois compté sans mon hôte. Tous les mardis font de grands préparatifs pour ce jour, nos marchandises seront arrivées, et si la vente va bien nous ne serons pas trop de deux.

La femme de Fauveau le boulanger s'est coupé le cou avant hier dans un accès de folie. Cette femme avoit la tête très dérangé depuis sa chute de Nemours. On avoit des pressentimens de ce qui devoit arriver, on écartoit soigneusement d'elle tous les instrumens tranchans. Malgré ces precautions, elle s'est emparé d'un couteau que l'on croyoit égaré et se l'est enfoncé dans la gorge par la pointe. On lui a porté de prompts secours. Je ne sai si elle en rechapera, il seroit peut être désireux pour elle qu'elle n'exista plus car il est impossible qu'elle se guerisse jamais. En pensant à la cause de ce triste événement je benis la providence de t'avoir sauvé du péril évident où tu as été. Mais la tristesse me prend en récrivant. Changeons de conversation. Ces idées sont trop lugubres. Parlons de notre petite fille, je travaille pour elle en ce moment. Tu m'as promis de me mener à Chattillon la voir, je compte sur ta promesse. Cette lettre te parviendra le 9, jour de ton arrivée à paris. Je me flatte qu'elle t'y trouveras bien portant. Ne fais pas comme moi, j'ai bien maigri depuis ton départ, je ne lace plus mon pierrot de drap, je le croise. Si cela continue la couturière n'aura pas la peine de rélargir mes habits. Mon visage s'allonge un peu, mon appétit diminue. Enfin tout change excepté ma tendresse pour toi qui ne craint point les ravages des ans et qui durera autant que la vie de ta véritable amie, ta fidèle épouse.

A. Martin

Au citoyen Martin le jeune libraire de Nevers
chez le Cn Martin libraire rue Jacques N°197 A Paris



Pierre Martin



Angélique Françoise Gauthier

Notes explicatives de Simone WALLON rédigées en mai 1998.

"Ventose" : février. Terminologie révolutionnaire.

"Ton voyage" : Pierre Martin, le destinataire de cette lettre de son épouse Angélique Gautier, serait peut-être allé à Saint-Bonnet-en Champsaur, son lieu d'origine ? Y voir sa Mère?

"Cⁿ" : citoyen; terminologie révolutionnaire.

"Santin" : lecture incertaine

"Foire des Brandons" : à la fête des Brandons, début mars, on parcourait les prés, torche à la main, pour "purifier" les haies et on organisait une foire.

"V.st." : vieux style, l'ancienne (et à nouveau actuelle) manière de compter les mois et les jours, avant la Révolution.

"Mon hôte" : un ami, un parent ?

"Fauveau" : lecture incertaine.

"Péril évident" : allusion non identifiée.

"Notre petite fille" : conformément aux habitudes de l'époque, les bébés étaient envoyés en nourrice à la campagne, où la moitié mourait. Voir une autre lettre d'Angélique Martin à ce sujet.

"Mon pierrot" : le corset qu'on laçait par derrière.

L'adresse de cette lettre : à Paris, Pierre Martin descendait chez son frère aîné, libraire. Les 2 frères sont mentionnés dans le répertoire de Delalain concernant les éditeurs libraires et imprimeurs parisiens à l'époque révolutionnaire, l'un (l'aîné) sous le nom de Martin, l'autre, Pierre Martin, sous le nom de Martin-Gautier.

"Jacques" : rue Saint-Jacques; mais la Révolution avait supprimé toute allusion à la religion...

A noter qu'en s'installant à Nevers, Pierre Martin vendit non seulement des livres, mais aussi de l'huile, du sucre, etc. Voir les autres lettres d'Angélique Gautier.

L'un des enfants de Pierre Martin et Angélique Gautier, Antoine, mon arrière-grand-père, épousa Joséphine Lorton. Ils eurent 2 enfants : Abel et Albert. Abel épousa Henriette Nicolas de Meissas, dont l'une des filles, Thérèse Martin, dite Tommy-Martin, ma mère, épousa Paul Wallon, mon père, qui eurent 2 enfants: Marcel, votre père et moi, Simone.

1797-1909

Lettre de D. (très probablement Désiré) Wallon à son frère Alexandre

Valenciennes, 18 mars 1808

A Monsieur Monsieur Wallon
Secrétaire de Monsieur Barneville
Commissaire des Guerres
à Mayence

Mon cher frère,

J'ai reçu tes lettres et suis content ainsi que mes parents d'apprendre que tu jouis d'une bonne santé.

Il n'y a rien de nouveau dans le pays, le commerce souffre beaucoup en ce moment, il y a bien des hommes à rien faire ; on ne fait pas le service de la garde nationale.

Le général d'Aubigny est arrivé depuis une journée.

Le dimanche 9 avril prochain, la messe militaire de la Garde nationale recommencera. Nous avons actuellement 80 hommes des compagnies d'élite en grand uniforme.

Il y a toujours ici 1200 Prussiens pour garnison.

Mande-moi s'il y a des mouvements de troupes pour revenir dans l'intérieur.

Monsieur Mayes se porte bien et te fait des compliments.

Nous sommes tous en bonne santé, tes connaissances te font des compliments particulièrement Lacombe.

Je suis ton dévoué frère. Wallon

Nous avons lu toutes vos lettres notre cher Alexandre, votre mère et moi, la dernière nous donne une assurance plus forte de votre bonne santé ; si votre mère était sans inquiétude, elle et moi jouissons d'une très bonne santé, je viens de lui remettre sous les yeux la lettre par laquelle vous nous assurez que dans le cas que votre frère ne jouissant plus de traitement d'adjudant de la légion étant sans activité, vous ne nous laisseriez pas dans l'embarras, je ne sais s'il vous en a fait mention.

La famille de M. Verquin, celle de M. Caffiau, ma se porte très bien. Toutes fois, quand vous écrivez à Werquin, ne faites pas mention du retard de sa lettre, c'est nous la cause. M. Maheran et M. Pierrard vous font des compliments, je vais dans ce moment à l'enterrement du petit Lanceau Tailleur, cette ville a peu de ressources, la lettre j'ai offert à M. Preuvost de la faire passer dans d'autres lettres, mais je crois devoir vous instruire qu'il y a cinq mois que la Garde nationale est sans activité, mais je dois rendre justice à la conduite de votre frère, il nous a très bien secondés en payant les trois autres mois de loyer, chacune une belle capote d'hiver pour moi et votre frère, ainsi que d'autres effets meublants, mais aujourd'hui il lui est impossible, ne gagnant rien. Nous devons six mois de loyer le 25 de mars courant, et nous sommes persuadés que vous viendrez à notre secours en nous faisant passer le plus tôt possible l'argent nécessaire pour faire honneur à une obligation aussi urgente. Nous croyons que pour éviter les frais de port, que vous pouvez prier Monsieur Barneville de vouloir vous remettre une lettre pour M. Carrez (ou l'envoyer lui-même) par laquelle il l'autorise à me remettre la somme que vous désignerez, le plus tôt possible, car je dois être sincère avec vous, pour conserver leur bon point que votre mère a acquis il faut tirer cette épine de son doigt cela s'entend, votre frère vous a quelquefois parlé d'emploi, je sens bien la difficulté les armées rétrogrades. Cependant s'il se présentait quelque chose ne manquez pas de saisir l'occasion, l'oisiveté fait perdre la bonne humeur je vous le répète il se comporte avec douceur et égard.

Nous vous embrassons tous mille fois, comptant sur votre bon cœur, et s... pour la vie et mère

D. Wallon

Toute la famille se porte bien à l'exception de Duper....., Pierre vous embrasse ..., que viens de faire une très forte encore une fois, le 1er jour .. écrire...

Fébronie Caffiaux à Alexandre Wallon, son futur époux

Valenciennes 29 août 1809

(Alexandre Wallon a 25 ans depuis le 5 décembre 1808, il épousera Fébronie Caffiaux le 11 juillet 1810)

A Monsieur, Wallon secrétaire
de Monsieur Barneville
Commissaire des Guerres à Mayence

Je vois avec peine Wallon qu'il est inutile de vous entretenir davantage d'un sujet si éloigné de votre goût et sur lequel votre entêtement et si déraisonnable. Je n'aurai cru Wallon que vous eussiez été cause de notre désunion. Car si vous êtes invariable dans votre caractère, moi sur ce sujet je suis fermement décidée de ne point m'unir avec un homme dont la manière de penser est si différente de la mienne. Est-ce donc sous les traits de l'irréligion que vous prétendez être digne de mon amour ? Quelle est donc votre erreur Wallon ? Je ne saurai vous dire quelle désagréable impression m'a fait votre dernière lettre. Je désirerai bien avoir assez d'esprit pour vous démontrer tous les torts que vous avez envers notre religion, par moi-même je le sais bien, mais je ne puis l'exprimer ; ce que je puis vous dire Wallon c'est que nous ne devons pas la juger d'après ces ministres, mais d'après ces préceptes, et ce qu'elle est par elle-même. Je sais, Wallon, que sous le masque de notre religion il s'est fait des choses horribles, qu'il en est même qui se sont approchés des sacrements pour faire des massacres en œuvres expiatoires, mais serait-ce d'après ces horreurs que vous la jugeriez d'avec le christianisme. Ho, vous prouvez bien que ce n'est pas dans notre religion que vous êtes le plus à Cependant quand Dieu nous jugera, ce ne sera pas sur ce que nous aurons bien lu et bien parlé sur toutes choses, mais sur la manière dont nous aurons interprété et suivi ses commandements. Si la tolérance des religions est ; cela n'ôte rien à la sacralité de la vôtre et ne vous exempte pas de lui rester fidèle. Je sais qu'on peut prier, élever son amour vers Dieu dans tous les lieux, aussi ce n'est pas à cela que je réponds, mais au sens d'une partie de votre lettre. Autrefois, Wallon, on regardait avec mépris une personne qui chancelait dans sa religion, maintenant on regarde cela comme liberté de conscience. Si l'exercice de tout culte est libre, nous ne devons regarder cela que par esprit de politique.

Vous me demandez si je connais en vous des actions qui démentent vos paroles. Je vais vous prouver, Wallon, que vous n'êtes pas invariable en tout, que vous ne l'êtes que pour des choses déraisonnables. Dans une des lettres que vous m'avez écrites, vous m'avez dit que l'amour que vous avez pour moi vous ordonneriez, s'il y avait lieu, de faire tous les sacrifices dont l'homme est capable. Votre conduite a-t-elle quelque rapport avec cette lettre, Wallon, où sont donc les preuves de votre amour si ce n'est en parole. Je vois maintenant combien je m'étais flattée que l'empire que je me croyais dans votre cœur n'est fort que lorsque je n'exige rien. Est-ce donc là comme on aime, ho Wallon, combien vous me détrompez. Quelle confiance voulez-vous donc que je trouve en vous ? Quand tout me prouve combien vous êtes peu stable dans vos promesses, quelle certitude puis-je donc avoir du bonheur que vous me promettez, Wallon, le seul que vous puissiez me faire jouir est votre changement. Je vous jure que rien ne m'attachera et ne m'inspira plus de confiance que la vénération que je vous verrai prendre de ma religion. Ce n'est pas d'assister à tous les offices, à approcher des sacrements, non Wallon, ce n'est pas cela que je vous demande encore une fois, c'est autre chose que de vous en instruire et de lire

l'ouvrage que je vous nomme si pour le moment vous n'en connaissez pas d'autres, d'ailleurs celui-là vous donnera la clef des autres. Car ce n'est pas dans vos livres moraux que vous trouverez à vous éclaircir de vos doutes. Voyez, Wallon, si vous pouvez vous rendre à mes désirs, si je vous suis réellement chère, si vous avez mon amour à cœur, croyez mon ami, que je serai vous tenir compte du sacrifice que vous m'aurez fait. Il aura d'autant plus de prix à mes yeux que je vous sais entouré de toutes personnes propres à vous conserver dans votre erreur. Ce n'est cependant qu'à ce prix que je serai votre femme. Si je vous ai parlé du château qui se trouve dans le sous le nom d'Hermitage c'est qu'il n'est connu que dessous ce nom-là à cause de son lieu et que je croyais que vous le connaissiez aussi. Pour ce mot amélioration, je ne sais s'il veut dire adoucir et tous ce que je fais bien ce que ce n'est pas cela que je voulais dire.

Adieu ... Maman n'a pas vu vos dernières lettres et ne verra pas la prochaine si nous nous séparons. Ne craignez pas qu'elle en cherche le sujet ; personne ne le saura. Je désire que vous réfléchissiez bien avant toutes choses, Wallon, afin que vous ne hasardiez point par votre entêtement notre bonheur...



Fébronie Caffiaux dite Féfé

Alexandre Wallon à Fébronie Caffiaux son épouse

*Cette lettre est très certainement datée par erreur de 1810, elle a dû être écrite en 1811,
Alexandre Wallon et Fébronie Caffiaux s'étant mariée le 11 juillet 1810*

Avesnes le 9 janvier 1810

Madame Wallon-Caffiaux rue Be... n°88
ou chez M. Etienne Caffiaux
Marchand rue entre deux m...eaux
à Valenciennes

Je t'ai promis de t'écrire, ma chère Fédé, je tiens ma promesse. J'ai, jusqu'à présent, fait un bon voyage et je me porte bien, mais un peu fatigué. Il me semble qu'il y a un siècle que je t'ai quittée. Aussi pour ne pas retarder mon retour, j'ai pris le parti d'aller à pied de Maubeuge à Avesnes, la diligence ne partant point tous les jours et étant d'ailleurs non suspendue, allant très lentement. J'arriverai à Valenciennes vendredi ou samedi ; si mes affaires ne me retiennent pas longtemps au Quesnoy ce sera le vendredi le jour où j'arriverai à Valenciennes par la diligence, au contraire le samedi à pied.

Le plus grand malheur qui m'est arrivé le jour de mon départ de Maubeuge c'est qu'aucune auberge n'avait de café préparé. Il y a du vin me dit-on. C'est du café, du café qu'il me faut répondais-je toujours ; le café m'aurait au moins dédommagé de ma fatigue causée par mes bottes et mon vêtement. Le temps est doux, il dégèle un peu. Mon éloignement de ma chère Maman s'il était long me causerait la maladie ... Je sens que je ne peux plus vivre sans toi. Je suis toujours triste, autant que la campagne dans ce moment.

Dis à ton père qu'il est né le 13 décembre 1744 et se nomme d'après le registre des actes de naissance Etienne Joseph Caffiaux.

Qu'il a eu un frère né le 14 septembre 1745 et se nommait Antoine Joseph Caffiaux. et sa soeur Marie-Marguerite Caffiaux est née le 21 décembre 1743. Il paraît que M. son père était toujours absent d'Avesnes, car ces trois actes ne sont point signés de lui à cause de son absence lors de leur naissance.

Son parrain était allemand de nation et ne portait pas ce nom.

Je crains que cette lettre ne te parvienne qu'à mon arrivée à Valenciennes la poste ne partant pas tous les jours.

Je suis inquiet de savoir comment tu te portes ce qui me fait désirer principalement mon prompt retour.

Adieu, ma grosse et chère Maman. Je t'embrasse une seule fois pour ne pas t'ennuyer et suis néanmoins avec une tendresse sans égale.

Ton époux et ami

Wallon-Caffiaux

Mes respects à tes parents que j'embrasse ainsi que toutes nos familles.



Fébronie à Alexandre Wallon, son époux

Valenciennes, 16 juin 1819

Monsieur Wallon
 chez M. Barneville
 Commissaire de guerre
 à Guise

Je reçois aujourd'hui 16 ta lettre datée du 11. Est-il possible que n'étant qu'à 11 heures de moi il faille 5 jours pour qu'elle me parvienne ? Tu vois bien que j'ai raison en disant que tu aurais le temps de mourir avant que je sache ta maladie et maintenant te voilà malade il faut que je reste 8 jours dans l'inquiétude la plus cruelle. Je viens de consulter M. Simon tu trouveras ci-joint son avis qui t'indiquera la conduite que tu dois tenir. Ca provient d'un grand échauffement. Si tu avais pris du petit lait comme je te l'avais dit, tu aurais évité cela. Après tout, cher Wallon, suis l'avis qu'il te donne bien exactement. Tache de le bien comprendre pour ne pas faire de gaucherie. D'ailleurs, va chez un apothicaire, dis qu'ayant consulté ton médecin que voilà ce qu'il te répond.

Si jamais j'ai désiré vivement d'être près de toi c'est bien aujourd'hui que je te sais incommodé, mais, cher Wallon, tu dois apprécier combien ça serait frayeux d'abord en y allant il faut que j'emmène quelqu'un avec moi ne pouvant faire seule avec deux enfants. Arrivée là, les frais deviennent plus grands encore. Tandis que toi, c'est tout différent tu n'a que la place à payer et encore se trouvant allégée en apportant toi-même ton argent.

Oh ! cher Wallon, quel bonheur, avec quel plaisir je te presserai contre mon cœur et puis je pourrai te soigner moi-même, te donner ce qui te convient. Je t'en prie, cher Wallon, ça ne sera jamais que trois jours d'absence si ton dérangement était fréquent tu donnerais quelque chose au voiturier pour qu'il te laisse descendre de temps en temps ; je crois qu'il n'y a pas d'autre diligence que ce Leroux dont je t'ai parlé dans ma dernière lettre. Il te conduira jusqu'à Landrecies et de là tu prendras une autre diligence qui correspond avec lui et qui te conduira à Valenciennes où je t'attends avec une impatience qu'égal l'amour que j'ai pour toi.

Tout à toi pour la vie
 Ta fidèle épouse Féfé Wallon

Je suis dans l'inquiétude, réponds-moi de suite si ton dérangement était passé et que tu ne peux pas me procurer le plaisir de venir près de moi. Tu vois par la fin du billet de M. Simon, il faut que tu (te) purges, mais avant il faut (te) rafraîchir pendant deux jours du jus d'herbe ou du bouillon de veau. Etant près de ta pension il te sera possible d'aller boire dans la matinée et dans l'après-dîner une heure ou deux après ton manger. Ta petite se porte mieux, ton petit dernier vient d'avoir aussi un dérangement qui l'a rendu bien malade.

Adieu cher Wallon, je t'embrasse un millier de fois.

*Lettre de Sophie à son père Alexandre Wallon
A Halle, au cours d'un voyage vers Bruxelles en 1824.*

Dimanche 10 heures du matin

A Monsieur Mr Wallon,
Contrôleur des messageries royales
Valenciennes

Mon cher papa et ma chère maman,

Nous sommes arrivées hier à onze heures et demie du soir en parfaite santé malgré le petit accident qui nous est arrivé. J'espère que ma lettre vous aura tranquilisés, car nous n'avons rien du tout. J'ai été seulement fort saisie, car au moment où la voiture versa je badinais et riais avec trois Hollandais qui pendant toute la route nous ont beaucoup amusées. Ils parlaient souvent dans leur langue, ce qui me faisait rire, et puis nous avons fait plusieurs tours de cartes, nous avons beaucoup causé sur différentes choses si bien que la route que j'appréhendais a été fort agréable.

Nous sommes à Mons et comme on raccommode la porte où on entre ordinairement nous descendîmes près de cette ville pour aller à pied, car le chemin qu'il fallait prendre était fort dangereux. Par ce moyen je vis Mons; ce n'est pas une belle ville, je ne m'y plairais pas. Il y a beaucoup de montagnes comme à Bonsecours, ce que je n'aime pas, et puis c'est si triste, on ne voit presque personne dans les rues. J'aime mieux Valenciennes. Enfin, après avoir dîné à table d'hôte nous remontâmes dans la diligence fort gaies, jusqu'à près de Halle, c'est là, ma bonne maman que notre voiture versa. Elle allait d'un côté et d'autres, en balançant, ce qui m'amusait, car cela était déjà arrivé près de Mons, mais elle alla en instant si fort que j'eus bien peur, après avoir balancé trois ou quatre fois très fort, elle tomba, nous étions dans l'intérieur. J'étais entre deux Hollandais et ma tante vis-à-vis moi, justement du côté où elle versa, quand je mis nez à terre. Dans la poussière, on ne se voyait plus, je pensais que c'était ma dernière heure et je demandai fort troublée ne sommes nous pas mortes ? C'est fini, nous allons périr. Ma tante me saisit par le bras et sortit avec moi par la portière qui se trouvait en haut ; ma plus grande crainte étant par terre fut de penser que peut-être les chevaux allaient nous traîner comme cela fort loin sans réfléchir que cela n'était pas possible. Heureusement aussi que le M. qui était près de moi se sentant de l'autre côté afin de ne pas tomber sur moi de manière que je n'eus rien du tout ainsi que ma tante. Ce qui m'a aussi beaucoup effrayée fut de voir le conducteur, M. Maffeut, étendu par terre sans mouvement, et j'entendis dire : « Il est mort... il est mort. » Je ne pouvais plus me soutenir, un voyageur s'en apercevant m'emmena avec ma tante à la plus prochaine maison. Ils me firent prendre quelque chose et après m'être un peu remise nous allâmes voir à nos effets, tout était tombé, mais ce qui me frappa le plus fut de voir M. Maffeut, sa figure pleine de sang et de poussière dans un état affreux. Il n'y eut que lui de blessé et un fort gros homme, qui était dans le coupé, il fut blessé à sa main, les autres n'ont rien eu. Je ne voulus plus remonter dans la diligence. D'ailleurs il aurait fallu attendre fort longtemps pour la remettre en état de continuer la route. Nous prîmes le parti d'aller à pied jusqu'à Halle où nous tacherions d'avoir un cabriolet pour nous mener à Bruxelles. N'en ayant pas trouvé nous nous rendîmes dans

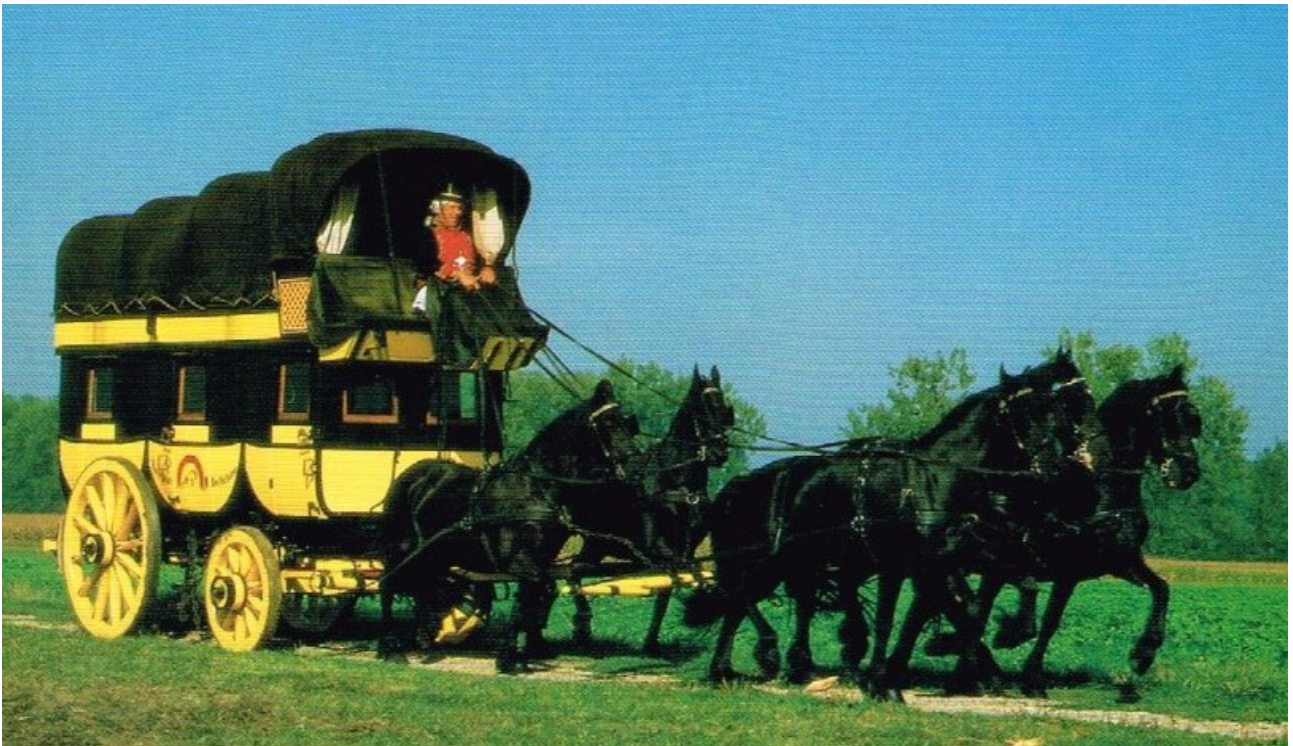
une maison où la diligence renouvelait les chevaux, et c'est là que j'écrivis à papa le petit billet qu'il a reçu hier.

Nous ne pûmes faire autrement que de remonter dans la diligence, ma tante Valentine voulait retourner à Valenciennes avec moi pour vous rassurer, mais je n'aurais jamais osé remonter dans la voiture pour retourner. Nous rencontrâmes l'autre diligence et je lui donnais ma lettre pour la remettre à papa lui recommandant bien de lui donner avant de lui dire que la voiture avait versé. Nous arrivâmes à onze du soir et nous nous rendîmes chez ma tante qui était fort inquiète. Quoique je n'ai pas beaucoup dormi la nuit, je suis très bien portante et entièrement remise. N'ayez aucune crainte, je suis très bien ici, il ne me manque rien je suis comme chez nous. Ma tante vient de me dire qu'elle vous écrirait aujourd'hui, ma chère maman. Vous, écrivez-nous ainsi que papa et Henri, vous me ferez bien plaisir, car je ne serai contente que quand j'aurai reçu de vos nouvelles.

Adieu, mes chers parents, tranquillisez-vous, il ne nous est rien arrivé et je crois que je me plairai bien ici ! Victor m'a promis de me faire voir toutes les curiosités de cette ville. Je l'ai trouvé bien changé ainsi que Julie, elle si jolie, si gaie, qu'il est impossible de ne pas l'aimer à la folie. Mon oncle et ma tante m'ont fait beaucoup d'amitiés, n'ayez aucune inquiétude, je serai fort bien ici. J'espère que cette lettre vous tranquillisera. Demain, je vous écrirai et tous les jours. Je vous embrasse de tout mon cœur, embrassez pour moi grande maman et tous mes oncles et tantes, mes cousins, mes cousines. Quel bonheur que cet accident ne soit pas arrivé dans le temps qu'Hervé était sur l'impériale, il aurait été tué, quelle pensée, elle m'a agité toute la nuit. Dites-moi s'il est arrivé en bonne santé et dites-lui qu'il m'écrive.

Votre fille, Sophie

Je vais m'habiller ensuite j'irai à la soupe et puis promener. Bonsoir, mon cher papa et ma chère maman, donnez-moi votre bénédiction.



Henri Wallon à sa sœur Sophie

Valenciennes, 27 mars 1829

Chère Sophie

Je ne puis t'exprimer quelle joie m'a fait ressentir la lecture de ta lettre. Elle a fait renaître en moi l'espérance que je croyais perdue ; mais si jamais elle allait être démentie cette nouvelle consolante que tu me donnes ! Quel chagrin ! j'en deviendrais, je crois, malade. Mais, chère Sophie, si tu savais le bonheur d'être reçue à cette école préparatoire qui sans faute conduirait sans doute au conservatoire, ne laisse pas de prendre des leçons de M. Adam c'est un sacrifice que font nos parents, mais ce sacrifice nous tacherons de le compenser. D'abord, moi je renonce à tout l'argent que me doit papa ; je lui abandonne tous les mois qu'il ne m'a pas donnés, ?? je ?? recommencer seulement du mois prochain à 10 f au lieu des ??. Et si je fais quelques économies je les lui laisserais que ne ferais-je pas pour toi ! Je te donnerais tout ce que j'ai, chère Sophie ; tu es sans doute à présent séparé de maman, tu dois être bien triste ; quel vide tu vas maintenant trouver ! Je l'ai ressenti ce vide pendant les quinze jours où j'étais seul. Je suis bien content que papa et maman reviennent ; mais tu n'es pas avec eux ! Tache au moins de m'écrire souvent surtout une fois que tu pourras me donner des nouvelles satisfaisantes. Tu ne voudrais pas croire dans quelle inquiétude j'ai été toute cette semaine. Je reviens vite du collège à 4 heures, j'arrive au bureau : point de lettres et cela pendant cinq jours quand j'étais encore presque dans l'incertitude. Je t'ai adressé samedi dernier une commission de M. Cordival, je ne l'ai pas reçu. Je ne sais si tu l'as oublié ou si papa me le rapportera demain ; si tu ne l'avais pas encore faite, hâtes-toi je t'en prie. C'est pour de la semence, il en est pressé.

Mon oncle Holle est parti à 5 heures avec sa famille ; hier nous avons dîné ensemble à ? heures chez mon oncle Adolphe. La petite Elodie m'a déchiré le coeur par ses sanglots. Ils m'ont dit de vous embrasser... Je ne pourrai pas remplir entièrement leur commission !!

J'ai fait part à Madame Cordival de tes espérances comme je lui avais fait part de tes craintes. Va, ce n'est pas elle qui s'intéresse le moins à toi, quand tu es partie, elle a retenu ses larmes devant toi ; elle a préféré te paraître même un peu indifférente, plutôt que d'augmenter ta tristesse. Mais quand tu fus partie elle ne fut plus maîtresse de ses pleurs. C'est une amie bien précieuse pour toi. Elle m'a dit qu'elle t'écrirait incessamment.

Adieu ma chère Sophie, je t'embrasse de tout mon coeur. Donne moi vite de bonnes nouvelles.

Ton frère Henri

PS J'oubliais de te dire 1er je fus la semaine dernière.

Lettre de Mme Cordival à Sophie Wallon
(Sophie a eu 18 ans le 4 avril, elle se mariera le 7 septembre de cette année 1829)

Valenciennes ce 22 avril 1829

Ma chère Sophie,

J'arrive de Douais, avec un cœur si rempli de vous, qu'il a besoin de s'épancher. Oui, chère Sophie, un nouvel avenir s'ouvre devant vous, le sort le plus heureux vous attend, si votre inclination correspond à celle du jeune homme le plus vertueux, le plus aimable et le plus raisonnable que je connaisse... En un mot, monsieur Jannet. Je vais entrer dans tous les détails les plus minutieux de mon voyage afin de vous donner l'explication de tout cela. Surtout de ce qui a rapport à vous. Lorsque nous fûmes seuls avec M. Jannet, il me demanda de vos nouvelles. Je lui dit que vous étiez au Conservatoire, je ne puis vous rendre le mouvement qu'il a fait, une rougeur subite couvrit toute sa figure. Au Conservatoire, reprit-il avec force, mais c'est une école de perdition. Brovelio, notre pianiste, élève aussi de cette école et de M. Adam, me l'a dit. Que cette jeune personne si intéressante va avoir de dangers à courir ! Sans se douter même qu'il en existe ! Elle paraît si innocente et par cela seul elle court plus de risques qu'un autre. Tout l'après diné, il m'engagea à vous guider de mes conseils et surtout à tacher de vous retirer de là.

Je passai le reste du temps chez Mme Chenou, jeune dame très aimable, le ton tout à fait parisien, un peu de prétention, aimant la société et le grand monde, causant beaucoup avec esprit, et ne l'ignorant pas. Je m'ennuyais pourtant près d'elle, il n'y avait pas de sympathie entre nous. Elle était cependant charmante, mais elle ne me charmait pas.

Je revins souper chez M. Jannet. M. Champion y était. Vous allez juger par le récit suivant de la différence de leur façon de penser. M. Jannet tout occupé d'une seule idée y revint encore. Dites donc, Champion, cette jeune personne que nous avons vue chez Madame est au Conservatoire. Ah ! dit l'autre, et bien ce sera une actrice, elle est fort jolie. Il l'a dit étourdimement et sans méchanceté, mais je l'ai relevé d'importance ; comment, dit-il ? Mais il y a des actrices qui sont très sages. Ah ! lui dis-je, si vous connaissiez ma bonne Sophie, quel contraste frappant de ce qu'elle est avec une pareille idée !... Malgré tout la bonté de son âme, si elle savait que vous dites cela d'elle, elle ne pourrait vous pardonner.

Nous allâmes le lendemain faire une visite à Mme Avignon, en sortant M. Jannet me demanda ce que je pensais de cette dame, et si je ne la préférais pas à Mme Chenou. Il n'y avait pas de comparaison à établir, j'étais enthousiasmée de Madame Avignon. C'est une de ces personnes qu'on connaît tout de suite, dont l'âme est répandue sur les traits, jolie comme un ange, et très belle femme. Mais je suis sûr que c'est le moindre de ses avantages, je répondis que quand même cette dame ne serait pas jolie, elle plairait beaucoup. Alors, il me détailla toutes ses belles qualités ; elle aimait son intérieur, elle se consacrait entièrement à son enfant, simple, modeste, prudente, et d'un caractère excellent. Ah ! je le vois bien, lui dis-je, c'est le portrait de ma petite Sophie. Il me répéta encore que je vous recommande de vous méfier de tout le monde, des femmes encore plus que des hommes. Nous allâmes après chez Mme Delage qui voulait absolument marier M. Jannet. Elle lui offrait 6000 francs de rente, une jeune personne charmante, un peu lourde et ne parlant pas beaucoup. J'observais qu'on ne parlait pas de son caractère, et c'est pourtant l'essentiel, dis-je. M. Jannet fit un signe approbatif. Cordival a pris la chose en riant, prends-la dit-il, une femme qui ne parle pas est un vrai trésor. M. Jannet a refusé celle-là comme toutes celles qu'on lui a offertes jusqu'à ce jour. On lui a encore vanté beaucoup d'autres et fait des reproches de ce qu'il refusait toujours.

On lui dit qu'il faudrait que la demoiselle allât le trouver la première, que sans cela il ne se marierait jamais. Allons Mme Cordival, cherchez une riche héritière et mariez M. Jannet.

En sortant, il nous dit, il est vrai que je suis las de vivre seul, j'avais pensé depuis longtemps à mademoiselle Wallon, mais ce conservatoire m'a renversé ; je ne puis vous rendre ce que j'ai éprouvé en apprenant cela, car ce qui me plaît dans cette jeune personne et ce qui m'a frappé la première fois que je l'ai vue, c'est son air de candeur, d'innocence, de vertu empreint dans tous ses traits. Ensuite une conversation de sa manière de voir, sur ses amies, qui m'a prouvé combien elle pensait bien. Je crois que voilà à peu près le sens de ce qu'il m'a dit. Je lui ai répondu que je ne faisais plus de bien depuis qu'il m'avait dit que vous courriez des dangers, que cependant j'étais si sûre de vos principes que je répondais de vous. Je lui dis qu'on vous avait élevée dans la plus grande piété. Ah ! tant mieux, dit-il, voilà le plus sûr garant. Je lui dis que votre mère, en vous faisant aller à Paris, n'avait d'autre but que celui de vous faire un sort pour l'avenir, que si vous veniez à vous marier vous pourriez perdre votre époux. Je lui citais l'exemple de Mme Guiselin. C'est vrai dit-il, c'est bien pensé ; enfin, il me dit tacher d'arranger ce mariage-là. Elle doit revenir aux vacances, j'irai à Valenciennes à cette époque. Enfin, ma bonne Sophie, que vous dirais-je, moi qui ne voulais pas faire de mariage et qui ne vous aurais pas proposé la première pour tout au monde, j'ai éprouvé tant de bonheur quand j'ai vu qu'il me parlait d'une chose à laquelle je pensais depuis longtemps sans en dire rien ni d'un côté, ni de l'autre, pour ne pas influencer. J'étais si contente d'un si beau sort pour vous que voilà deux ou trois nuits que je ne dors pas, et je suis venue communiquer mon insomnie à vos parents. Votre bonne mère était si triste et si souffrante que cela lui a procuré un moment de bonheur. Elle pense pourtant au chagrin de se séparer de vous encore si cela réussissait, mais quel petit sacrifice, en mettant dans la balance l'avantage que vous en retireriez. Je vous ai souvent entendu vanter mon bonheur, mais que suis-je auprès du professeur de rhétorique du collège royal, et l'année prochaine sûrement professeur de philosophie. Je sais bien que ce n'est pas l'intérêt qui vous guidera, la raison y sera pourtant pour quelque chose quand vous penserez à ses qualités. Mais votre cœur seul doit se prononcer. Si j'ai bien su lire dans ce jeune cœur-là, une légère préférence lui a été accordée, peut-être ne vous en doutez-vous pas vous-même, vous l'avez vu si peu de temps. Cependant, une certaine réserve, que vous aviez quand je vous parlais de lui, me le ferait croire.

Ouvrez-moi votre âme mon enfant, en toute confiance, je ne dirai que ce que vous voudrez dire, que la pudeur naturelle à notre sexe ne vous retienne pas, entre nous deux, les secrets doivent être communs. Vous savez que je n'en abuserai pas. M. Jannet me dit encore, le jour que je suis partie, de ne pas l'oublier, et que tout bien considéré, votre mère avait raison de prévoir un sort pour l'avenir, qu'il serait assez d'avis que votre éducation musicale se perfectionnât d'autant plus que vous êtes si jeune et que le mariage ne se ferait que les vacances d'après celle-ci, c'est-à-dire dans 16 mois, ce que votre maman trouve beaucoup trop près encore. Ecrivez-moi petite Sophie, dans le plus grand détail ce que vous pensez de tout cela, surtout du Conservatoire et quel danger on peut y courir ? Jugez par vous-même si vous devez y rester encore ? Vous êtes si raisonnable que vous saurez apprécier tout cela ? Je prends à vous l'intérêt d'une bonne mère, tranquillisez-moi, je vous en conjure, et croyez à l'amitié de celle qui ne veut que votre bonheur.

Adieu bonne Sophie je t'embrasse de tout mon cœur. Ecris-moi de suite.
Toute à vous pour la vie votre affectionnée et sincère amie,
Cordival née Goberd

Jannet n'oublie pas Henri, il voudrait savoir à quoi il se destine pour tacher de le bien placer un jour.

Sophie Wallon à ses parents Alexandre et Fébronie
(Sophie a eu 18 ans le 4 avril, elle se mariera le 7 septembre de cette année 1829)

Paris ce 26 avril 1829

Cher papa et chère maman,

Je vous envoie la réponse que je fais à Mme Cordival et vous verrez que j'y mets une entière franchise. L'idée de me séparer encore de vous pour une absence beaucoup plus longue est bien propre à exciter mes réflexions et à jeter l'indécision dans mon esprit. Cependant, je conviens que je préfère M. J. à tout autre puisque vous semblez si disposé pour lui et que tout s'accorde si bien à justifier cette préférence, mais pour donner une réponse positive j'ai besoin de le revoir encore et de causer avec vous.

Dites-moi avec détail ce que vous pensez, le peu que vous m'avez écrit ne me suffit pas et je voudrais bien aussi être informée de tout ce que vous vous accorderez à faire avec Mme Cordival. Quant au conservatoire, je suis prête à faire ce que vous voudrez. Je dis franchement à Mme Cordival ce que je pense de mes classes et l'extrême différence que je fais de ma classe de solfège, et c'est à vous maintenant à décider ce que je dois faire.

Chers parents combien je suis touché de votre générosité à mon égard. Vous me laissez les leçons de M. Adam, et cependant vous savez bien que si ce mariage se fait je m'éloigne de vous et que vous ne recevrez pas le fruit des sacrifices que vous avez faits pour moi. Je n'ai jamais douté de votre désintéressement à notre égard, mais je ne puis vous dire combien cette nouvelle preuve me pénètre de reconnaissance. J'ai fait part de la lettre à mon oncle et à ma tante, l'amitié qu'ils me portent méritaient bien cette preuve de confiance et de toute manière l'émotion que j'éprouvais leur aurait bien fait deviner la chose si j'avais voulu la cacher. Comme ils ne connaissent point la personne dont il s'agit, ils ne peuvent dire grand chose. Je ne fus point au concert cette après dîné, je me suis dit malade et ma belle toilette restera là longtemps, car depuis votre départ je ne me suis point encore habillé et je puis vous certifier qu'il en sera toujours de même. Toutes ces belles promenades ne me tentent pas, et depuis votre départ j'ai toujours refusé la plus petite promenade. Bonsoir chers parents, il est bien tard et je vais me coucher en vous embrassant tous trois.

J'ai fait Pâques vendredi. Je vous enverrai demain mon linge sale. ...vez moi. Il me faudrait de l'huile. Ma tante m'a prêté ce dont j'ai eu besoin.

Lettre d'Alexandre Wallon à Louis Janet

Val. 1er mai 1829

Monsieur Jannet chez M. Coléri
Epicier rue Morel Douai

Ma femme a ouvert la négociation, mon cher Jannet. Ta proposition a été accueillie comme elle devait l'être avec un vif sentiment de joie, par les parents de S. Ils appréhendaient seulement une trop prompte séparation. L'époque les a rassurés. Il ne restait plus qu'à sonder le cœur de la jeune personne. A peine arrivée, ma femme a écrit à son amie. Nous te faisons parvenir sa lettre. Il ne m'appartient pas de faire l'éloge de la modestie, du ton excellent et du style de cette lettre. Tu es le seul juge compétent. S. attend une réponse que lui dicte sa conduite. Nous te consultons, mon cher Jannet, et te demandons conseil à ce sujet. Ma femme désire avant tout connaître ta manière de voir sur les avis que S. demande. Position embarrassante pour toutes deux et qui réclame une prompt réponse de ta part. Nous l'attendons avec impatience.

N'oublie pas mon cher Jannet que tu nous as promis de venir à la Pentecôte. Ton intérêt d'ailleurs semble exiger ici ta présence. Nous attendons de ton amitié que tu sois fidèle à ta parole ; Denise compte sur toi ; ne te refuse pas à sa prière. Rappelle-toi le char-à-bancs : le censeur en tête, les dames ensuite, les hommes dans le fond, et Campion en postillon, décoré de ses insignes et armé d'un cor et d'un fouet. Dis bien à MM. Avignon et Chenou que je les tiens pour félons et déloyaux s'ils ne t'accompagnent pas avec leurs dames. Présente mes respects à toutes ces dames. Dis-leur que nous gardons avec reconnaissance le souvenir de leur bienveillant accueil ; nous pensons souvent au bonheur de leur mari qui voient unis chez elles les plus beaux dons de la nature. C'est à toi, Jannet, à former le triumvirat et certes alors tu ne devras rien à personne.

Une erreur m'a fait déchirer la lettre de S. que j'ai prise pour une autre. Je l'ai raccommodée de mon mieux.

P.S. (*sur l'enveloppe*) : Gobert mon frère va dimanche à Douai pour solliciter ici la place de Principal. Il compte ainsi que moi sur ton obligeance pour le présenter au Recteur.



Lettre d'Henri Wallon à ses parents Alexandre et Fébronie

Paris 30 janvier 1834

Monsieur Wallon
Directeur des messageries générales
Valenciennes

Mes chers parents,

J'espère que maintenant la maison avance rapidement et que vous êtes complètement quittes en gros et sale ouvrage. Vous allez vivre en délassée à Douay, ma chère maman, et vous en délasser agréablement, je pense ; je suis seulement fâché que vous ne soyez pas bien contente de votre nouveau logement. Un grand point c'est qu'il sera solide et cette maison en vaut mille autres ; quant à la contrariété que vous éprouvez de me voir monter au second en... elle me fait sourire, au second ! Savez-vous qu'ici j'ai 96 marches à monter ou à descendre quand je veux bouger de ma chambre, 96 pour aller dîner, goûter, souper, 96 pour chaque leçon, c'est l'exercice qui me plaît le plus. Ne me parlez donc plus des 30 marches qu'il me faudra monter chez nous. Quant à mon lit, votre inquiétude est tout aussi mal fondée. On fait un lit pourquoi ? Parce que les matelas s'affaissent sous le poids du corps. Or si les matelas ne s'affaissent point, il est inutile de faire le lit ; c'est là mon cas. Nos matelas sont tels qu'ils sont toujours comme si on venait de les retourner. Le domestique fait tous les jours ce qu'il convient de faire ; c'est à dire de remettre en ordre les couvertures et les draps ; vous lui donneriez 100 f par mois qu'il lui serait impossible de faire autre chose. Ne vous inquiétez donc pas, je trouve mon lit excellent et si bon que jamais je n'en ressens la moindre fatigue, que toujours je dors ma nuit pleine.

Je suis allé dernièrement à l'Hôtel de M. Duplessis que j'ai reconnu pour l'avoir vu une fois, l'année dernière ; il n'y était pas et j'y ai laissé mes deux notes ; je crois que j'y repasserai aujourd'hui et cela finira par là.

Adieu mes chers parents, embrassez bien ma bonne petite Laure ma chère maman, ainsi que Sophie et mon beau-frère pour moi.

Votre fils, Henri Wallon

Je ne sais si vous avez songé à m'envoyer mes faux-cols avant votre départ. Sans cela, ils n'auront pas encore été blanchis.

*Lettre de Fébronie à son fils Henri
(l'orthographe a été conservée)*

23 janvier 1841

J'ai vu qu'une commission aller proposer de vôtter des fonds pour un nouveau local pour l'Ecole Normale. On ferai bien mieux de vôtter des fonds pour en payer les professeurs. Une école qui forme ce qu'il y a d'hommes les plus distingués en France et ces professeurs en être aussi pauvrement payés, c'est une horeur ! Si j'avais ce que je n'ai pas, de l'esprit et de l'instruction, je ferai certainement un article que je ferai insérer dans un journal. C'est honteux de voir le premier colège de France être le plus pauvre de tous les colèges.

Tu devrais demander une audience à Mr Villemain ; tu devrais bien le lui demander mon ami, il faut importuner les gens pour obtenir. Cette délicatesse te nuira toujours. Si son secrétaire est ton ami, demande qu'il sollicite pour toi car ce n'est pas le mérite seul qui obtient, autrement il y aurait bien longtemps que tu aurais ce que tu demande.

Lettres de Marie Wallon à sa sœur Adèle

Ault 22 août 1865

Ma chère Adèle

... Notre matinée d'hier fut marquée par une émotion que je laisse père te raconter parce que c'est lui qui l'a le plus fortement ressentie, mais je me hâte de te dire que personne n'a le moindre mal...

... Nous devons bénir le Bon Dieu si Paul et moi nous sommes encore en vie. Hier la mer était assez grosse ; et ni Étienne ni tes sœurs ne pouvaient songer à se baigner ; mais pour moi et pour Paul nous n'y voyions aucun inconvénient ; nous nous étions baignés à Lion-sur-Mer par une mer bien plus grosse. Paul se mit à l'eau et je le suivais sans grande difficulté pour entrer ; les vagues étaient très fortes et je m'amusais tranquillement à me faire bercer dans le dos quand me retournant, je vis un certain mouvement parmi les personnes qui étaient sur le rivage et j'aperçus un homme qui nageait vers le bord. Sachant que l'entrée et la sortie de la mer est difficile par les gros temps, je pensais que c'était un baigneur qui s'était aventuré sans en avoir l'expérience, et je lui criais : « est-ce que vous voudriez remonter, Monsieur ? » En même temps je m'approchais pour lui porter secours en cas de besoin. Quelle ne fut pas ma stupeur lorsqu'avançant je reconnus Paul, les yeux égarés, la pâleur de la mort sur la figure, disant encore d'une voix affaiblie au secours ! Je me précipitai avec la rapidité du flot, et le rejoignant je lui dis « appuie-toi sur moi », mais c'est à peine s'il semblait m'entendre. Je le saisis donc du bras gauche et nageant du bras droit je le poussai vers le rivage. Nous n'en étions pas éloignés, mais c'était là qu'était le péril. C'est la que, voulant aborder, il avait

été roulé par une première vague, puis comme il se relevait par une seconde, par une troisième, en sorte qu'épuisé par les efforts, il ne savait même plus où il était, et quand je l'aperçus il revenait vers la haute mer. Il n'y avait sur la plage aucun baigneur : c'était le moment de la marée haute et aucune dame ne songeait à se mettre à l'eau par ce temps-là ; mais il y avait trois ou quatre messieurs. Quand Paul était ainsi roulé sur le galet, s'ils n'avaient pas eu peur de mouiller leur pantalon, ils pouvaient l'aider à sortir de l'eau en faisant la chaîne, mais rien ! Un jeune homme ôta son habit et le remit sur l'observation qu'il ne saurait rien faire. Si seulement il avait pu faire assez de bruit pour m'avertir ! Enfin je le tenais et grâce à Dieu quand je pus sentir du pied la terre aucune vague ne nous reprit pour nous rejeter dans la mer. Paul qui du reste n'avait pas cessé de faire les mouvements pour nager au moins des pieds, puisque nous nous ôtions un bras l'un à l'autre, pu regagner la cabine et moi aussi ; mais il était suffoqué de fatigue et d'angoisse. Toute la famille était sur le rivage, mais ce n'est, à ce qu'il paraît, qu'à la fin et quand j'avais rejoint Paul que l'on avait commencé à se douter du danger. Rendons grâce à Dieu, ma pensée s'est portée vers lui et vers votre bonne mère : si ce péril pouvait toucher la main de votre frère et le ramener à Dieu, nous n'aurions qu'à nous en réjouir ; mais l'impression de terreur que j'éprouvai quand je le reconnus est encore bien douloureuse en moi. Du reste nous en retirerons cet enseignement de ne plus nous confier à notre habileté à nager et de n'aborder que les mers praticables, car la mer est plus forte que les meilleurs nageurs. Adieu, ma chère enfant, n'aie donc aucune inquiétude désormais, la leçon nous est bonne, et nous en profiterons....



Adèle Guibert, née Wallon

1797-1909

Lettre de Pauline Boulan à son époux Henri

Petites Dalles le 15 septembre 1870

Mon cher ami,

Quel triste moment que celui où nous sommes ! Nous ne vivons que pour avoir de nouvelles et aussitôt que les lettres arrivent et à mesure que nous les lisons notre tristesse et nos inquiétudes redoublent. Je vois dans une lettre de Mr Petit « Je ne puis vous donner aujourd'hui des nouvelles de Mr votre père, il a dû être très occupé, car il y avait aujourd'hui grande revue de la garde nationale par le général Tracher. » Ces quelques mots m'ont fait trembler ; est-ce que par hasard tu te serais fait inscrire de la garde nationale ? Oh je t'en prie, dis-moi toute la vérité à ce sujet. Je saurais la supporter, mais ne me laisse pas dans cette incertitude. Et tout en espérant bien que tu vas pouvoir me rassurer sur ce point, quelle perspective que celles que tu nous donnes d'une si longue séparation ! Mr G. Derbanne soldat qui doit tous les jours venir coucher au chalet est un échappé de la bataille de Sedan, par conséquent il ne doit pas aimer beaucoup les Prussiens. Pour le moment il me semble donc que nous pouvons attendre encore un peu avant de rien décider, et je te le répète je suis beaucoup plus portée à rester ici qu'à m'en éloigner. Je veux bien pourtant écrire à Clémentine pour lui dire tes craintes et la prier de me chercher un petit logement garni, mais je sais d'avance combien c'est difficile pour ne pas dire impossible ; d'ailleurs je crois bien qu'elle ne voudrait pas, et il resterait toujours la question des domestiques à moins que je ne propose à Mariette d'aller rejoindre son mari, mais c'est bien loin est bien difficile, et elle ne s'en soucierait peut-être pas. Honorine seule ne serait pas un grand inconvénient pour aller chez ma sœur dans le cas où il faudrait m'y décider. Mais quels moyens de faire faire à maman ce long et pénible voyage, maintenant que les nuits sont déjà si froides. J'aime bien mieux et j'espère toujours pouvoir rester ici. J'ai reçu ce matin 2 journaux et le petit paquet de laine et d'enveloppes. Merci. Mariette a reçu une lettre de son mari.

J'ai reçu avec ta lettre de mardi la petite note les numéros de tes lettres, je désire comme toi que tu puisses remettre tout cela à Aristide. Il me semble que s'il venait à Paris encore une fois, ce ne serait pas sans venir te voir.

Lettre de Pauline Boulan à son époux Henri

Samedi 11 mars 1871

Mon cher Henri,

Je suis bien contente ; je viens de recevoir un mot de Paul arrivé hier matin à Douai avec Mr Petit. Il me dit qu'ayant grande hâte de nous embrasser tous, il prendra aujourd'hui le train de 10 heures avec Mr P. pour venir demander à dîner à ma sœur Clémentine. Je viens d'aller chez notre chère maman la prier de venir partager cette bonne petite réunion. Ces messieurs retourneront le soir à Douai, Sophie Barbedienne n'ayant voulu laisser partir Paul qu'à la condition de nous faire aujourd'hui qu'une simple visite. Paul reviendra dans quelques jours pour un peu plus longtemps, cédant aux instances d'Henri Caffiaux qui lui avait écrit pour l'y engager. Que ne puisses-tu être aussi avec nous, notre joie serait bien plus complète. Cette arrivée de Paul à une époque si rapprochée du 14 mars qui était le jour désigné pour la première esquisse du concours de Rome me fait supposer que le moment en a été retardé.



Ce n'est que jeudi soir que j'ai reçu ta lettre du 4 avec celle que tu me priais d'envoyer à Ernest pour la faire insérer au journal. Elle a pu paraître dans le n° d'hier que tu recevras sans doute avant cette lettre. J'en ai envoyé quelques exemplaires à nos enfants, Adèle, Henri, Paul dont j'ignorais la venue, à Jeanne et Valentine, à Sophie ta sœur. Henri Caffiaux est enchanté de cette lettre que nous avons tous aussi trouvée très belle et très digne. Je m'attends à en recevoir pour toi bien des compliments.

Madame Rousseau ne se remet pas bien, elle est même beaucoup plus souffrante cette semaine, car elle n'a pu se lever depuis mercredi. La fièvre et la toux ont beaucoup diminué ce qui fait dire à Mr Lefebvre qu'il y a plutôt de l'amélioration dans sa santé, mais depuis quelques jours surtout, elle éprouve des points qui lui causent de très vives douleurs et l'empêchent de faire aucun mouvement. Je vais la voir presque tous les jours, elle se décourage et se désole. Monsieur Rousseau est tourmenté et inquiet et je ne sais pas si Monsieur Lefebvre lui-même n'a pas quelques inquiétudes. Je suis bien triste de la voir dans cet état.

Lorsque tu répondras à cette lettre, ce qui probablement ne pourra pas être avant une dizaine de jours vu la lenteur continue des communications, il est probable que l'assemblée aura décidé quelque chose relativement à son départ de Bordeaux ; peut-être même sera-t-elle déjà établie soit à Paris, soit à Versailles. Tu pourras sans doute aussi alors nous donner quelques instructions sur notre retour à nous-mêmes ; quand et comment l'effectuer. Lorsque le moment en sera décidé, j'enverrais volontiers les deux domestiques huit jours à l'avance pour nettoyer et remettre en ordre l'appartement qui doit en avoir le plus grand besoin. Ce travail qui ne sera pas déjà une petite affaire se fera beaucoup plus facilement lorsque nous n'y serons pas encore et que l'on n'aura pas à s'occuper des enfants. Elles pourront dès lors emporter une partie de nos effets jusqu'à concurrence du poids qu'elles ont droit d'avoir.

Au revoir, mon cher Henri, je t'embrasse bien tendrement, je ne fermerai ma lettre que lorsque j'aurai vu Paul afin de pouvoir te dire comment je l'ai trouvé.

J'ai à peine reconnu Paul tant il a bonne mine ; sa barbe coupée lui a aussi tout à fait changé la physionomie. Mr Petit va bien ; il marche maintenant sans canne et ne boite même plus beaucoup. Marguerite et Geneviève étaient bien joyeuses lorsque rentrant de la classe ce matin, elles ont trouvé leur frère à la maison. Paul leur a fait aussi bien des caresses, il a même voulu emmener Marguerite faire avec lui et Mr Petit quelques visites dans la famille. Quant à Étienne Paul veut absolument l'emmener avec lui pour passer en famille la journée de demain. Comme il a été premier cette semaine en mathématiques auxquelles il s'applique davantage maintenant, et que je lui avais d'ailleurs promis une récompense lorsqu'il obtiendrait ce petit succès, je suis assez disposée à lui accorder cette petite satisfaction qu'il désire beaucoup. Mr Petit qui est obligé à cause de son travail de retourner mardi à Paris doit prendre tout à l'heure le chemin de fer de Lille où il a à faire y ayant laissé bien des choses au moment de son départ au mois de juin dernier, ne retournera à Douai que demain matin. Je termine ma lettre auprès de maman qui est venue comme je te le disais dîner avec nous ; je vais aller la reconduire chez nos cousines pendant que Paul continue ses visites dans la famille. Elle me charge de toutes ses tendresses pour toi. Paul se joint à elle et me dit qu'il t'écrira incessamment. Mr Petit le fera également dans peu de jours. Toute la famille te fait mille amitiés. Je t'embrasse encore une fois.

Ton amie Pauline.

Aurai-je demain une lettre de toi ? Fais mes compliments affectueux et reconnaissants à Monsieur et Madame Dab...

Paul croit que l'époque du concours est remise. Dans tous les cas il en sera averti à temps par ses camarades.

Lettre d'Henri WALLON à son gendre Célestin DELTOMBE

(Paris) 8 février 1875

Mon cher Célestin,

Je suivrai, dès que l'Assemblée se trouvera de nouveau réunie et qu'on pourra aborder le ministre, les recommandations que vous m'avez adressées en faveur de M. Samuel et de M. Devachez. Je me suis joint à Bodina pour recommander au sous-secrétaire d'État l'affaire de la vente à l'amiable de la maison des Petites Sœurs des Pauvres. Je lui ai fait observer que le bienfait qu'elles venaient de recevoir en engendrerait un autre, si cette demande était agréée. Il est dans les dispositions les plus favorables, seulement il faut une information qui se poursuit. Bodina a dû transmettre à qui de droit la lettre qu'on lui a adressée officiellement en ce sens.

Je suis heureux de voir que les journaux conservateurs de Valenciennes ont pris mon amendement dans toute sa vérité ; et l'ensemble de ma proposition était assez clair pour que personne n'y prît le change. Il faut sortir le provisoire : parce que ce provisoire est en soi jeu d'inquiétude et ne sert que l'affaire des bonapartistes, c'est-à-dire d'un parti qui ferait encore la ruine de la France. Je suis curieux de savoir quelle est actuellement l'attitude de l'Impartial à mon égard. Je suppose qu'il eût autant aimé que ce que j'ai fait ait été fait par un autre. Si j'étais disposé à me laisser éblouir par des compliments, j'en aurais été guéri par les injures qui me viennent par une naturelle réciprocité d'autre part.

Je fais des vœux pour que ce qui est commencé aboutisse, car je persiste à croire qu'on ne serait pas sorti d'embarras autrement ; et alors tout ce bruit-là cessera et je ne serai pas fâché de rentrer dans mon repos.

Je n'ai que de bonnes nouvelles à vous donner de tous les enfants et petits enfants. J'apprends qu'il en est de même de vous tous.

Fidèle amitié à toute la famille,
Je vous embrasse de tout cœur,

Votre père,
H. Wallon

Lettre de Henri à son père Henri-Alexandre

Rouen 2 mars 1884

Mon cher Père,

J'ai reçu hier la visite de M. Roquigny qui est venu me demander ma contribution et me prier de solliciter la tienne et celle des habitués des Petites Dalles pour l'établissement d'un bureau télégraphique au cœur même du pays. M. de Blowitz et l'instigateur de la chose. J'avais compris, d'après ce que M. Lauzanne m'avait dit l'autre jour, qu'il en faisait tous les frais de premier établissement qui se monteront à un millier de francs. Il paraît qu'il se contente de promettre cent francs, ainsi que M Perquer. Les communes de Sassetot et de Saint-Martin chacune cinquante francs, Monsieur Roquigny et Peltier chacun autant avec éventualité du double. Reste à trouver 600 fr.

Trois personnes sollicitent la faveur d'abriter le télégraphe et d'assurer la distribution des dépêches.

Duboc, de la poste, construirait sur son terrain un logement spécial qui louerait et où il compterait faire installer sa fille. Celle-ci en serait très capable, puisqu'elle conduit le télégraphe de Sassetot. Mais l'administration confiera difficilement ce service à une jeune fille de 17 ans.

Boulingen louerait un local cent francs et assurerait la distribution pour cent autres francs. Toujours généreux, Boulingen !

Enfin Vézier donnerait local et distribution pour rien. Toutefois on proposerait à celui-ci dix centimes par dépêche comme on fait à Veulettes.

Je me contenterai de donner 20 fr. Tu voudras bien me dire si tu consens à contribuer pour quelque chose à cette installation. Je demanderai aussi à Paul. Geneviève pourrait sonder les Colin, les Eiffel, les Bardy. On pourrait demander aussi au Bayard, aux Simonet. Cet excellent Perquer aura sans doute sollicité les Daudet.

Les affaires sont plus calmes que jamais. Presque rien de la ville, très peu de choses du dehors. Nous sommes obligés de relancer jusqu'aux Algériens. Nous faisons reposer du monde tous les jours.

J'organise en ce moment notre voyage de Lyon. Nous partirons vraisemblablement le jeudi 20 au matin de Rouen, passerons la journée à Paris, repartirons le vendredi à 11h15 pour Dijon où nous passerons le samedi en affaires, le dimanche avec les Bougot et les Noël. Le lundi à Chalon, le mardi Mâcon et Villefranche, le soir à Lyon. Mercredi et jeudi à Lyon. Le jeudi soir à Roanne, le vendredi matin Roanne, l'après-midi Thizy. Pendant ce temps Laure pourrait aller à Paray-le-Monial. Le vendredi soir à Nevers. Nevers dans la matinée de samedi. Le samedi à 4h à Fontainebleau, le dimanche à 4h à Paris, le lundi soir retour à Rouen.

Nous prendrons cette fois des billets circulaires. Nous n'aurons en dehors du trajet circulaire que Thizy pour moi et Paray-le-Monial pour Laure.

Espérons que ces fatigues et ses frais ne seront pas frustrés comme on dit au tribunal.

Laure se joint à moi pour t'embrasser de tout cœur mon cher père, te remerciant toujours de ta sollicitude et de ta bonté pour nous. Embrasse pour nous Geneviève ainsi que tous nos frères et sœurs et parents. Nous attendons Paul cette semaine.

Ton fils bien affectueux et dévoué.

H. Wallon



Lettre de Paul Alexandre Wallon à sa fille Louise

Paris le 24 juillet 1891

Ma chère petite fille

Je t'avais bien dit que ta tante Laure était une excellente cicérone. Je vois par ta lettre que tu as bien profité de ses explications. J'y retrouve son jugement si sûr, si délicat en fait d'œuvres d'art. As-tu été avec ta tante visiter le musée céramique ? Ne manque pas cette occasion, si ce n'est d'abuser de l'obligeance de ta tante. Ouvre tes oreilles et tes yeux, tu sortiras du musée aussi savante, aussi forte en céramique que le plus fameux potier des temps anciens et modernes. Quant au « vieux Rouen » il n'aura plus de secret pour toi.

Et ne manque pas au retour de noter tout ce que tu auras vu et entendu.

Ah ! les notes ! les notes ! Si j'avais pris quelques notes en fait de ménage je ne serais pas si malheureux chaque matin lorsque mon cordon bleu vient prendre mes ordres pour les repas de la journée. Je fais mon apprentissage de maîtresse de maison et je t'assure que ce n'est pas commode. Ainsi, je suis brusquement tiré de mon travail par cette question

- Qu'est-ce que Monsieur commande pour son déjeuner ?... Pour son dîner ?
- Pour mon déjeuner ? Dame !... Dame !... ?... Après m'être plusieurs fois passé la main sur le front : pour le déjeuner, bifteck, salade, fruits.
- Et pour son dîner ?
- Ah ! (un soupir) ?... ?... (une pause). Eh bien et vous qu'en pensez-vous ?
- Moi, j'sais pas c'que Monsieur voudra.

- Naturellement, mais encore ?
- ?... ?...
- Eh bien faites du veau à l'oseille.
- Et pour légumes ?
- Des haricots.

Sortie du chef. Je le rappelle : Marie, Marie !

- Monsieur ?
- Vous ajouterez ma salade.
- Une salade ? Monsieur avait dit des haricots, alors pas de haricots ?
- Si des haricots puis une salade.

Le chef à ce moment paraît éprouver un ahurissement tel que je crains d'avoir commis une gaffe culinaire, ou de m'être montré trop dispensateur du crédit alloué par la maîtresse de maison en titre pour notre subsistance. J'hésite un instant, mais je m'étais trop avancé pour reculer. Je répétais donc : oui, veau à l'oseille, haricots verts, salade, fruits.

Le lendemain même ritournelle. Ma bête noire venait faire son apparition dans mon cabinet :

- Qu'est-ce que Mons...
- Bon ! bon ! je la connais !... Ce que vous voudrez.

Je lève la tête, on attend toujours.

- Saperlotte ayez un peu d'initiative.
- Madame m'a dit de demander à Monsieur.

- Soit... eh bien ! (je me plonge la tête dans les deux mains)... pour le déjeuner, bif...

- Comme hier ?
- Eh bien non, vous ferez le bifteck le soir et le veau le matin, marchez...

Un autre jour j'eus l'idée de varier les légumes. Après avoir consulté un petit camarade, je pensais aux choux-fleurs. Un autre jour, au déjeuner, le jambon, charcuterie diverse, remplaça le bifteck traditionnel. Ah ! je deviens très fort, mais au prix de quel casse-tête !

Et tous les matins ma bête noire reparaît. Tu vois ! si j'avais pris des notes. J'ai bien une jolie collection de menus, de menus illustrés même, mais j'ai peur que mon cordon bleu ne soit pas à la hauteur et je m'en tiens aux plats classiques.

Le samedi par exemple ! Oh le samedi, béni soit le samedi ! Ce jour-là, mon chef a l'initiative. Pendant qu'à son apparition, je me plongeais la tête dans les mains réfléchissant à faire éclater tous les lobes de mon cerveau.

- Madame a l'habitude de faire le pot au feu le samedi.
- Ah ! parfait, parfait. Eh bien le pot-au-feu, n'oubliez pas les radis.

Non en vérité ce n'est pas une vie. Et j'ai encore six jours de menus, total 12 menus.

Heureusement que pour le reste on me laisse bien tranquille.

Ah cependant non, j'oubliais. Marie, ce matin, vient me demander de quelle dimension doit être le tapis qui doit recouvrir la petite table.

- Quel tapis ? quelle petite table ?

- Ah j'sais pas. Madame m'a dit d'aller au Bon Marché acheter de la moleskine pour la petite table, Monsieur donnera les mesures.

- Du diable si je sais ce que c'est. Demande donc à ta mère de me renseigner.

Les départs de la famille vont se succéder. Ta tante Geneviève part non pas demain, mais lundi. Il est arrivé à ta tante une bien bonne histoire. Ayant la louable intention de faire les confitures avant son départ, elle fait lever la petite bonne à l'aube et

l'envoi à 4 heures du matin aux halles, avec mission de rapporter 30 livres de groseilles et 20 livres de cerises. Recommandations de prendre le tramway au retour. Ne trouvant pas le tramway, la petite revient portant son fardeau 30 livres d'un côté et 20 livres de l'autre, total 50 livres, mais mal équilibrés, un mulet ne porte guère plus. On ouvre le bienheureux panier. C'était des groseilles à maquereau ! Elle avait fait une rafle sur tout l'approvisionnement des halles en groseilles à maquereau ! Ta tante Geneviève qui ne se démonte jamais renvoie la pauvre fille aux halles. - Je crois que cette fois elle prit le tramway pour changer sa commande. Mais aux halles ce n'est pas comme au Bon Marché ! Tu juges comme elle fut reçue.

La voilà donc de retour, toujours son panier au bras, délestée il est vrai de 20 livres de cerises qu'elle avait dû laisser à la maison, du moins je le suppose. Je suppose également qu'elle dût prendre le tramway. Qu'advint-il par la suite ? Ta tante Geneviève qui est toujours industrieuse parvint à faire des échanges ou du moins à placer ses fameux maquereaux dans le quartier.

... Je me suis tant arrêté de bavarder qu'il est temps, grand temps de m'arrêter si je veux que ma lettre parte ce soir.

Mille bons baisers, chère petite fillette. Surtout n'imité jamais ma détestable écriture, j'écris à la vapeur.

Embrasse tout le monde pour moi.

Ton père qui t'aime, Paul Wallon



Lettre de Paul Alexandre Wallon à sa fille Louise

Paris, le 21 août 1895

Ma chère petite Louise

Ta bonne petite lettre de ce matin m'a fait du bien. C'est vrai ! j'étais triste en vous quittant avant hier, triste de voir se répéter si souvent ces scènes ridicules entre tes frères.

Je sais bien que vous vous aimez tous beaucoup et que vous nous aimez. C'est je n'en doute pas et je vous sais prêts aux plus grands sacrifices, aux plus sincères marques d'affection les uns envers les autres. Le fond est excellent, mais.. mais si vous saviez combien je souffre de la forme qu'affectent trop souvent vos rapports les uns envers les autres. L'un se croit le maître, veut tout régler et se permet de faire des observations que les autres reçoivent très mal, un autre s'emporte à tout propos et ne sait pas admettre la plaisanterie. Un autre par ses allures et ses observations souvent impertinentes met le feu aux poudres... Je n'en finirai pas de citer ce que j'observe, ce que nous observons, ta mère et moi; cela nous fatigue et nous attriste. Car le fond a beau être excellent aujourd'hui, (nous en sommes convaincus), qui nous dit que ces piqûres continuelles ne finiront pas par l'entamer et détruire cette belle union, cette affection sans bornes que nous voudrions toujours voir entre vous. Lorsque l'heure viendra de vous quitter, il me semble que je m'en irai content si je vous sais solidement, chèrement attachés les uns aux autres et prêts à tous les dévouements, à tous les sacrifices. ha ! vous le verrez bien plus tard, mes chers enfants, vous avez chacun près de vous les plus sincères amis que vous puissiez jamais rencontrer. Et n'êtes-vous pas du même sang, chacun de vous n'a-t-il pas en lui une parcelle de l'autre. Il peut y avoir des affections plus vives, il y en a certes, plus tard dans le mariage et ensuite dans l'affection des parents pour leurs enfants, c'est la loi de la nature. Mais il n'y en pas de plus naturelle, de plus franche, de plus charmante que l'affection fraternelle. Je ne vous parle pas de l'affection pour vos parents elle est d'une autre nature et vous savez tous la comprendre. Vous nous en donnez des preuves constantes. Mais je voudrais que ces preuves fussent encore telles que je vous la demande dans les rapports que vous devez avoir les uns envers les autres. Quittez ces figures renfrognées, impérieuses ou gouailleuses et soyez donc de belles humeurs toujours. Ah ! la belle humeur, la gaieté, l'entrain, c'est la vie, c'est la santé. Plus tard, on a des préoccupations, des souffrances physiques ou morales qui assombrissent parfois le visage, on est excusable et l'on n'a plus la jeunesse. Pourquoi, pauvres enfants, chercher à copier ces modèles ? Ah ! ces modèles, croyez le bien, n'ont pas toujours été ainsi et voudraient bien faire échange avec vous, avec votre jeunesse, avec votre santé, avec votre ignorance de toutes les vilaines choses....

J'interromps mes réflexions un peu trop tristes, ma chère enfant, je ne voudrais pas à mon tour, pécher, me rendre coupable des mêmes reproches. Je voudrais te consacrer quelques bons moments pour causer avec toi malheureusement on m'attend déjà dans la pièce voisine pour des rendez-vous d'expertise qui vont se succéder jusqu'à l'heure du déjeuner. Puis, il me faudra passer toute une journée en visites de chantier ou rendez-vous. J'ai reçu hier une dépêche de ton oncle Henri m'annonçant qu'il viendrait déjeuner avec moi.

Au revoir, ma bonne petite Louise. Sois ma gentille interprète auprès de tes vilains frères et dis-leur que si je suis parfois si impatient après eux c'est que je les aime bien, je les aime trop. S'ils m'étaient indifférents, je ne me ferais pas tant de bile. Embrasse-les donc doublement pour moi et avant eux tous ta bonne mère, la perle des mamans.

Je t'embrasse toi aussi bien tendrement.
Ton père Paul Wallon.

Note : En 1895, Paul Wallon a 50 ans, sa femme Sophie 46 ans. Ses enfants : Charles 20 ans - Louise 18 ans - Henri 16 ans - Paul 14 ans - André 11 ans - Georges et Emile 6 ans.

Lettre de Valentine, épouse Deltombe, à sa grande-sœur Adèle, épouse Guibert

Les Petites Dalles
24 août 1895

Ma chère Adèle,

Nous étions bien impatients tous de recevoir des nouvelles de votre voyage est bien heureux d'apprendre que notre chère Céline avait supporté sans fatigue ce long voyage et que tu l'avais même trouvée beaucoup mieux qu'au mois de mars. Nous espérons donc avec vous que ce traitement de Luchon va lui faire dans ces conditions le plus grand bien d'autant plus que la saison s'annonce plus belle qu'au mois de juillet. Vous avez dû même souffrir un peu de la chaleur ces jours-ci dans le midi, si j'en juge par celle que nous avons eue ici ; pour n'en donner qu'un exemple, je ne citerai que deux faits, mais ils sont typiques : Jeanne et Laure se sont elles-mêmes mises à l'eau, Pierre en eut fait, je crois, autant si son costume n'avait été, dit-il, manger des mites, faute de s'en servir depuis nombre d'années ! Il s'est contenté, et c'est déjà bien beau, de se couvrir la tête d'un immense chapeau de paille ! Ce fait extraordinaire dans sa vie méritait d'être photographié ne serait-ce que pour l'empêcher de le nier un jour ! Ces trois jours de chaleur intense avaient été précédés depuis notre départ d'un temps superbe reparu avec le changement de lune ; beau temps tout à fait assuré avec le vent du Nord qui permettait les longues promenades sans fatigue. Dans ces conditions, la semaine dernière, nous avons été jusque dans la vallée de Paluel, Jeanne et moi compris dans la bande nombreuse des marcheurs. Jeanne avait les pieds un peu endoloris au retour de ces 20 km, mais cette longue promenade ne lui a donné aucune migraine le lendemain ; quant à moi, je ne m'en suis nullement sentie fatiguée, toute prête à recommencer ; aussi est-ce moi qu'on interroge maintenant pour les promenades. Mais pendant ces trois derniers jours de chaleur ont se contentait des avenues du haut du pays qui paraissaient meilleures que la plage et même la terrasse où l'on grillait. C'était le cas par cette chaleur d'inaugurer le salon du rez-de-chaussée peint à l'huile à trois couches et c'est ce qu'on n'a pas manqué de faire solennellement en y transportant le superbe canapé vert. Père vaudrait y voir maintenant tout le mobilier de velours, mais j'ai plaidé la cause de mes deux fauteuils qui sont, il me semble, encore plus sainement chez moi que dans ce caveau. Enfin, il a fait tout de même plaisir à nos jeunes gens ces jours-ci. Ce temps si chaud, le vent tourné au sud faisaient prévoir un orage prochain ; il a éclaté d'une manière terrible dans la nuit de jeudi à vendredi ; les fenêtres, les maisons, tremblaient ; il semblait que les Petites Dalles étaient éclairées à la lumière électrique (c'était bien le cas de le dire) et cela de minuit à 4 heures. Malgré ce temps démonté, cette pluie diluvienne, on avait parlé la veille d'une excursion à Valmont – Fécamp, au coup de 6 heures, le temps s'était calmé, nous fûmes réveillés après cette nuit si mouvementée par une voix de stentor : c'était, vous le devinez, celle du colonel : « Oh ! Eh ! Les Deltombe ! Debout, et un peu vite ! » Tous obéirent en riant aux éclats à ce commandement et on vit (ou on ne vit pas) apparaître aux fenêtres, plus ou moins dissimulés, les uns bâillant, d'autres se frottant les yeux, les plus agiles occupés déjà de leurs toilettes, mais tous sans exception dans une tenue plus que primitive.

Il faut te dire que cette promenade à Valmont avait été résolue vu la grande chaleur, entre Pierre et nos jeunes gens seulement (Mr Renaud et des leurs depuis huit jours). Nous pensions Jeanne et moi que cette modeste promenade pour des marcheurs comme eux devait s'accomplir à pied. Que vous en semble ? Grande fut notre surprise en faisant le soir notre traditionnelle partie de stretch, d'apprendre que ces messieurs avaient été se retenir un break de 20 pour la journée ! À nos exclamations qui les faisaient d'abord

plutôt rire que de rentrer en eux-mêmes pour une pareille inconvenance vis-à-vis du sexe faible, l'orage s'en mêlant la nuit pour les punir aussi, à la lueur des éclairs, le colonel reconnut son erreur et s'amenda. En nous réveillant tous de si grand matin, c'était pour nous réserver la surprise de faire une promenade à 18 au lieu de sept et dans le grand break ; quand le petit arriva on donna un contre-ordre. Malgré le temps épouvantable de la nuit, Pierre comptant sur son étoile avait résolu de faire cette partie tous ensemble et un jour maigre et de manger sur l'herbe dans la vallée de Valmont. Nous avons eu un temps superbe comme pour le récompenser de sa bonne action, car il a eu tous les honneurs de la journée en ayant pris sur lui tous les risques et tous les embarras des provisions. Lui n'est pas embarrassé pour si peu, c'est bientôt fait : une fois son monde réveillé, il fit d'abord ouvrir les yeux et la bouche d'Émilie comme tu les lui connais, en lui commandant de préparer du bois et des copeaux et de remplir un panier ; puis de cuire promptement une trentaine de pommes de terre. Elle se prêta à cette cuisson matinale d'assez bonne grâce, car elle sentait que la maison serait vide une journée entière. Pierre courut ensuite chez Ledun, puis chez Mme Fournier, lui enlever, avec son consentement une grande partie de mange-tout cuits la veille pour son déjeuner du vendredi, les rapporter à la maison pour rejoindre les pommes de terre presque cuites, y ajouter des flageolets cuits aussi la veille tout cela formait les éléments d'une bonne salade. Réunir sûrement 42 œufs, beurre, fromage, sel, poivre, etc., vous devinez pourquoi, emporter une large casserole, quelques assiettes, quelques couverts, serviettes et torchons, tous ces préparatifs furent faits en une 1/2 heure sous la direction et l'œil vigilant de Pierre. Pendant ce temps, ce coup de feu qui s'accomplissait à notre insu, Jeanne assistait tranquillement à la messe ; moi-même j'en entendais une seconde pour m'apprendre à me résigner quand une partie de plaisir vous échappe. Mais bientôt, la rumeur du pays m'apprit la nouvelle, et toute abasourdie je me trouvais installer dans le grand break en compagnie de notre joyeuse jeunesse. Charles qui est un peu fatigué depuis quelques jours dans la voiture, Henri et Paul tantôt nous suivaient ou nous précédaient sur leur bicyclette. C'était charmant d'être ainsi enlevés ; il n'y a vraiment que ces parties impromptues qui réussissent. Mais comme dans cette journée, nous vous avons regrettés ; du reste ce refrain : « quel dommage que nos chers Guibert ne soient pas avec nous », se redit du matin au soir ; vous avez laissé ici un tel vide ! Anna avec son entrain, sa bonne humeur se pliant à tout et à tous ne pourra jamais être remplacée ! Enfin nous vous attendons en septembre, et alors la partie d'Étretat et une nouvelle comédie, j'espère. On répète ce soir en l'honneur de Laure et d'Henri qui vient d'arriver pour ces deux jours, et de Monsieur Renaud, les deux petites comédies qui ont été si applaudies déjà. Mme Laloue et Mme Monnet seront là voulant bien prêter après leur concours pour la danse. On annonce le départ pour la promenade dans les fonds de Briquedalles. Je laisse donc Adèle qui compte écrire à Anna demain le soin de compléter mon récit de cette agréable promenade où l'art culinaire de Pierre qui anime si bien toutes nos réunions s'est élevé à son apogée. Nous avons donc fait un déjeuner chaud et succulent sur l'herbe tendre, près d'une source délicieuse et en face de la rivière qui nous a aidés à mettre de l'ordre à notre vaisselle. On ne se serait jamais aperçu que quelqu'un eût déjeuné là et nous étions à 18 et 42 œufs ! Mais adieu on crie après moi, bonne nouvelle de Geneviève hier, on continue à faire des ascensions avec Henriette bien entendue et une partie des enfants ; l'ascension complète du Renard a eu lieu lundi ; Marguerite et Geneviève en funiculaire, plus les provisions et Henriette. Charles était arrivé à temps en haut du Renard pour recueillir le tout ; trois bonnes avaient eu congé pour faire l'ascension du Renard ; on était parti, à 6 heures du matin cela fera rire Anna. Enfin toute la semaine a été employée à aller à Annecy, puis à la Gde Chartreuse, etc., sans compter les autres ascensions de Charles les centaines de kilomètres ne se comptent plus. Pierre Petit prétend qu'il sera dépourvu de synovie au mois d'octobre. Allons il faut que je termine, on me fait des signes

désespérés. Je vous embrasse tous de tout cœur, bien particulièrement notre chère Céline avec un bon souvenir à son mari le soi-disant parrain d'André pour les éclairs !

Ta sœur qui t'aime
Valentine

Tout le monde vous envoie une foule de bons baisers et d'amitiés de toutes sortes. La jambe de notre cher père est en très bonne voie il porte maintenant son bas Monsieur Colin est satisfait, mais n'a pu lui conseiller ni lui permettre de prendre son premier bain sur ces instances.



Valentine Deltombe, née Wallon

Lettre de Paul Alexandre Wallon à sa fille Louise

Paris, le 21 août 1895

Ma chère petite Louise

Ta bonne petite lettre de ce matin m'a fait du bien. C'est vrai ! j'étais triste en vous quittant avant hier, triste de voir se répéter si souvent ces scènes ridicules entre tes frères.

Je sais bien que vous vous aimez tous beaucoup et que vous nous aimez. Certes je n'en doute pas et je vous sais prêts aux plus grands sacrifices, aux plus sincères marques d'affection les uns envers les autres. Le fond est excellent, mais.. mais si vous saviez combien je souffre de la forme qu'affectent trop souvent vos rapports les uns envers les autres. L'un se croit le maître, veut tout régler et se permet de faire des observations que les autres reçoivent très mal, un autre s'emporte à tout propos et ne sait pas admettre la plaisanterie. Un autre par ses allures et ses observations souvent impertinentes met le feu aux poudres... Je n'en finirai pas de citer ce que j'observe, ce que nous observons, ta mère et moi; cela nous fatigue et nous attriste. Car le fond a beau être excellent aujourd'hui, (nous en sommes convaincus), qui nous dit que ces piqûres continuelles ne finiront pas par l'entamer et détruire cette belle union, cette affection sans bornes que nous voudrions toujours voir entre vous. Lorsque l'heure viendra de vous quitter, il me semble que je m'en irai content si je vous sais solidement, chèrement attachés les uns aux autres et prêts à tous les dévouements, à tous les sacrifices. ha ! vous le verrez bien plus tard, mes chers enfants, vous avez chacun près de vous les plus sincères amis que vous puissiez jamais rencontrer. Et n'êtes-vous pas du même sang, chacun de vous n'a-t-il pas en lui une parcelle de l'autre. Il peut y avoir des affections plus vives, il y en a certes, plus tard dans le mariage et ensuite dans l'affection des parents pour leurs enfants, c'est la loi de la nature. Mais il n'y en pas de plus naturelle, de plus franche, de plus charmante que l'affection fraternelle. Je ne vous parle pas de l'affection pour vos parents elle est d'une autre nature et vous savez tous la comprendre. Vous nous en donnez des preuves constantes. Mais je voudrais que ces preuves fussent encore telles que je vous la demande dans les rapports que vous devez avoir les uns envers les autres. Quittez ces figures renfrognées, impérieuses ou gouailleuses et soyez donc de belles humeurs toujours. Ah ! la belle humeur, la gaîté, l'entrain, c'est la vie, c'est la santé. Plus tard, on a des préoccupations, des souffrances physiques ou morales qui assombrissent parfois le visage, on est excusable et l'on n'a plus la jeunesse. Pourquoi, pauvres enfants, chercher à copier ces modèles ? Ah ! ces modèles, croyez le bien, n'ont pas toujours été ainsi et voudraient bien faire échange avec vous, avec votre jeunesse, avec votre santé, avec votre ignorance de toutes les vilaines choses....

J'interromps mes réflexions un peu trop tristes, ma chère enfant, je ne voudrais pas à mon tour, pécher, me rendre coupable des mêmes reproches. Je voudrais te consacrer quelques bons moments pour causer avec toi malheureusement on m'attend déjà dans la pièce voisine pour des rendez-vous d'expertise qui vont se succéder jusqu'à l'heure du déjeuner. Puis, il me faudra passer toute une journée en visites de chantier ou rendez-vous. J'ai reçu hier une dépêche de ton oncle Henri m'annonçant qu'il viendrait déjeuner avec moi.

Au revoir, ma bonne petite Louise. Sois ma gentille interprète auprès de tes vilains frères et dis-leur que si je suis parfois si impatienté après eux c'est que je les aime bien, je les aime trop. S'ils m'étaient indifférents, je ne me ferais pas tant de bile. Embrasse-les donc doublement pour moi et avant eux tous ta bonne mère, la perle des mamans.

Je t'embrasse toi aussi bien tendrement.

Ton père Paul Wallon.



Charles Wallon



Louise Wallon



Paul Wallon



Henri Wallon

Lettre de Paul à son frère Henri

Paris, le 10 avril 1896

Mon cher Henri

Nous étions impatients d'avoir de vos nouvelles, car votre dépêche nous étonnait, nous nous demandions comment il se faisait que vous ayez pu vous décider à faire la route de Kerrata à Bougie et j'ai même appris hier, celle de Bouïra à Ménerville. Les routes doivent être impraticables en ce moment, nous disions-nous. Et je pense que vous avez dû avoir assez de peine à franchir cette distance qui vous séparait d'Alger. De plus vous n'avez pas eu de chance, pour cette route, de la pluie, et Charles à la fin de sa lettre regrette que nous ne soyons pas venus ! Il est vrai que le singe a pu vous divertir un peu. Enfin en ce moment vous êtes à Alger, vous devez vous trouver bien d'être rentrés dans vos foyers. Hier bon-papa nous a envoyé la lettre qu'Henri lui avait écrite, où il manifestait le désir d'aller à Tlemcen. Il faut profiter de l'occasion maintenant que vous êtes à Alger, et vous avez encore assez de temps à y rester.

Avant-hier soir maman, Louise et moi, avons été voir *Œdipe roi*. C'est vraiment fort beau et figure-toi que le lendemain jeudi nous avons été en matinée voir *Horace* et le *Malade imaginaire*. Mounet-Sully jouait encore. Vraiment il jouait fort bien, quoiqu'il ait déjà joué la veille au soir. On lui avait fait un grand succès. On l'avait rappelé trois fois et ordinairement le public est si ingrat quand il s'en va. C'était Madame Raulin qui comme tu sais, ayant perdu son frère nous avez envoyé ses billets, et Louise et moi y avons été. Ce soir enfin nous allons à l'Opéra voir *Lohengrin*, car il n'y il n'y avait plus de place l'autre jour quand nous avons voulu aller voir *Tanhauser*. Tout va pour le mieux, puisque nous devons voir d'abord *Lohengrin*.

Henri Guibert est attaché au génie militaire d'Alger, il va donc partir bientôt avec Antoinette. Je ne sais pas, si vous pourrez le voir. Les petits hier ont été au cirque avec maman et ils en sont revenus enchantés quoique Émile répéta avant toujours à Georges d'un air sceptique : « Oh ! Non ! c'est bête le cirque, je veux aller aux tours de Notre-Dame. » Il n'en a pas été moins content. Mercredi dernier pendant que Louise prenait sa leçon de piano, j'ai conduit André, Émile et Georges au cinématographe, ce qui nous a beaucoup amusés. Avant, avec papa, maman, Louise et toute la famille nous avons été visiter les Gobelins. C'est vraiment fort curieux la visite des ateliers, on les voyait travailler. Ce doit être un métier bien difficile à apprendre. Il faut être bien artiste.

Au revoir mon cher Henri je t'embrasse ainsi que Charles.

Ton frère qui t'attend.

Paul Louis Wallon

Lettre de Paul à son frère Henri

Paris, le 19 avril 1896

Mon cher Henri,

Nous comptons vous revoir dans une dizaine de jours. Nous pensons recevoir votre dépêche nous annonçant votre voyage, car il serait dommage de manquer une occasion que vous ne retrouverez sûrement pas.

Henri Guibert part bientôt avec sa femme en Algérie, c'est, je pense, le mardi en huit et nous voulons penser que vous ne les verrez pas.

André a déjà reçu des cadeaux pour sa première communion. Ma tante Marguerite lui a donné des boutons de manchettes, avec son chiffre dessus. Ma Tante Geneviève lui a donné un petit livre de messe dans le genre du mien, mais beaucoup plus mince ce qui est commode pour mettre dans la poche.

Louise et moi avons aussi choisi notre ou plutôt nos cadeaux. Tous deux sont des gravures. Moi c'est la reproduction d'une des statues placées au coin du monument élevé à La Moricière. C'est le « courage militaire ». Elle a une expression vraiment belle, et je voudrais bien la faire encadrer, parce qu'à quoi sert d'avoir une belle chose, si on la met dans les cartons. Mais papa ne veut pas. Car ce serait un cadeau trop important. Ce monument, si tu veux le savoir, se trouve à Nantes, il est de Paul Dubois. Louise en offre une plus importante comme marraine, elle c'est une composition ; c'est le triomphe de Galathée, imité d'une fresque de Raphaël. Les petits frères aussi ne restent pas en arrière. Ils lui offrent une chaîne de montre. Une cousine inconnue de Valenciennes, Émilie Caffiaux, a chargé bon-papa qui y est allé il y a quelques jours de remettre à André un petit porte-monnaie. La famille va donc être réunie jeudi. Ma tante Adèle avait d'abord refusé parce que Henri devait venir à Paris, mais il ne viendra que vendredi. Mon cousin Pierre Puisseux ne pourra venir, car il aime mieux aller voir la lune.

Nous avons pensé vaguement il y a une quinzaine de jours que vous pourriez peut-être revenir pour le jeudi. Nous nous serions bien amusés tous les quatre, Louise vous deux et moi, à la petite table. Mais j'y serai seul je n'aurai que la ressource de me parler à moi-même.

Au revoir, mon cher Henri, je te dis des mots qui n'ont pas de sens commun. Je t'embrasse bien fort et Charles aussi.

Papa pensait aller à Rouen aujourd'hui, mais il ne peut pas.

Ton frère qui pense bien à toi.

Paul Louis Wallon



Les Mouettes - 1897

Lettre de Paul Louis à sa sœur Louise

Rouen, 12 avril 1898

Quel vent, ma chère Louise, avant hier, hier, aujourd'hui.

Mon oncle nous avait proposé le jour de notre arrivée de partir le lendemain matin pour Caudebec. Le mascaret devait être joli, ce jour-là encore. Mais nous avons déjà arrangé notre programme. Nous comptons aller à la grand'messe à la cathédrale. La musique nous parut n'avoir rien de bien remarquable, quoique mon oncle et ma tante la trouvassent fort jolie. Nous rentrâmes déjeuner après être passés chez Mme Crônier qui ne va pas mal. Elle est obligée d'avoir encore des bandes de toile enroulées sur la clavichule, mais elle n'en marche pas moins.

Le temps venteux de l'après-midi ne nous excitait pas à la promenade. Aussi restâmes-nous à causer en nous promenant dans le jardin avec mon oncle et ma tante. Enfin, sous les objurgations de ma tante, nous nous sommes décidés à sortir. Le temps avait été couvert toute l'après-midi. Mais le vent chassait les nuages au-dessus de nos têtes. Peu à peu le temps s'obscurcissait, et nous reçûmes pendant toute notre sortie une pluie abondante. Après avoir été sommairement visités la cathédrale, St-Maclou, St-Ouen, etc, etc... nous sommes rentrés.

Le soir chez Mme Crônier, après dîner la promenade pour Caudebec fut décidée pour le lundi matin. M. Renard devait venir avec nous en bicyclette. Mme Renard et ses deux fils devaient prendre le train pour Caudebec.

Malheureusement, mon oncle et ma tante ne voulurent pas venir.

Départ à 7h1/2 pour les bicyclistest.

Le temps était couvert, le vent soufflait, la pluie était à redouter. enfin, il nous fallait partir. A 8h nous quitions Rouen, nous passons par Canteleu. Nous traversâmes la forêt de Roumare. La forêt était fort jolie malgré le vent qui nous frappait à la figure. A la sortie de la forêt, nous aperçûmes l'abbaye de St-Georges de Boscherville. Nous descendîmes rapidement la côte, tournâmes à gauche et nous trouvâmes bientôt devant l'église. Nous l'avons visitée, et nous regrettions de n'avoir pas assez de temps pour dessiner cette belle église romane. Nous y avons aussi contemplé le capitulaire, et nous nous sommes remis en route pour Duclair. Nous avons regagné la grand'route que nous avons quittée. Nous passons à Duclair vers 9h, puis traversant Ste-Marguerite où Charles a cantonné l'année dernière, nous faisons route vers St-Wandrille. L'extérieur de l'abbaye est en ruines. De grands pans de mur se dressent près du cloître ue nous n'avons vu qu'à travers les grilles, car les moines étaient à l'église et il nous a fallu attendre la fin de la messe. Pourtant, nous pénétrâmes dans la chapelle conduit par "frère Benoist", où nous avons assisté aux chants des moines. Leur chant est très particulier ; ce n'est pas une simple diction chantée. C'est une complainte aux intonations variées adaptées aux paroles latines prononcées à l'allemande. Après être restés quelques instants nous sommes partis pour Caudebec après avoir jeté un dernier coup d'oeil vers cette ancienne abbaye. A 11h, heure du rendez-vous avec Mme Renard, nous étions sur le quai de Caudebec où se trouvaient déjà les Renard. Le mascaret devait avoir lieu à 11h1/2, nous avons le temps de gagner Villequier à pied. Pourtant, M. Renard nous a prévenus vers le milieu de cette route que nous ferions bien de gagner Villequier en bicyclette pour ne pas manquer le mascaret. avant notre arrivée à Villequier où nous devons déjeuner, nous avons vu l'arrivée du flot, car ce n'était pas un mascaret. La Seine se contentant de rebrousser chemin, ne produisant qu'une faible augmentation de niveau. Le vent soufflait toujours et empêchait la pluie de tomber. A Villequier, après notre déjeuner, nous visitâmes le château, superbe propriété dominant tous les environs. Il y a là beaucoup d'arbres rares et deux cèdres gigantesques. La vue est admirable et Villequier se trouve comme dans un puits.

Il nous restait encore Caudebec à visiter. Laissant M. Renardre venir à pied jusque-là, nous gagnâmes Caudebec en bicyclette. La cathédrale de Caudebec a un aspect vraiment fort curieux avec un clocher à trois couronnes. La ville est très amusante. De vieilles maisons à étayer rentrant se profilent sur les petites rues. Par derrière la maison est avancée muni d'un trou, au fond coule la rivière. Le tout-à-l'égout est ainsi sommairement réalisé. A 4 heures nous quitions Caudebec et après être passés par Duclair nous quitions la grand'route et nous faisons un coude par Jumièges. C'était la deuxième abbaye de la journée que nous voyions. Elle a l'air bien délabrée. Le toit fut vendu par son propriétaire après la Révolution, pour le plomb qu'il renfermait, aussi toutes les parties de l'abbaye ont été à la merci des vents et des pluies.

Le vent qu'il y avait était extrêmement violent à notre arrivée à Jumièges au point de nous empêcher littéralement d'avancer bien que nous ayons une côte à descendre, nous fit revenir sur la grand'route en 5 minutes, alors que nous en avions mis 30 pour venir.

Nous étions fort en retard. Il nous restait 28 kilomètres pour revenir à Eauplet et il était 5h1/2 et avec ça le vent presque debout. Nous arrivions à notre demeure à 7h1/2 après une descente vraiment vertigineuse de la côte de Canteleu qui a 3Km1/2.

Cette promenade nous a tous enchantés. Nous n'avons pas perdu une minute grâce à M. Renard et nous avons eu le temps de tout voir à loisir. Aussi n'avons pas eu le temps de vous écrire. Aujourd'hui, nous avons une vraie tempête, impossible de sortir en bicyclette.

Mon oncle m'a proposé une promenade en voiture. Nous sommes partis à 2h et nous venons de rentrer. Excuse si je ne te donne pas de détails sur la promenade, car il est tard. Ce que je puis te dire c'est que nous avons été d'excellents conducteurs.

Le vent est encore très fort, mais le soleil s'est montré cette après-midi.

Nous comptons vous revoir demain soir à minuit ou plutôt après-demain matin à votre lever.

J'espère, ma chère Louise, que les promenades aux environs de Paris ne sont pas trop poussiéreuses, car il est vraiment fort désagréable de recevoir en plein visage, et à chaque instant, des tourbillons de poussière que la pluie n'arrive pas à abattre. Le vent, ici, grince dans les serrures, pousse de longs gémissements à travers les portes, mais heureusement le soleil se montre.

Au revoir ma chère Louise, embrasse pour moi les deux petits frères et André. Je t'embrasse aussi ainsi que Papa et Maman.

Ton frère Paul Wallon.

Note : En 1898, Paul Wallon a 53 ans, sa femme Sophie 49 ans.

Ses enfants :

Charles 23 ans, Louise 21 ans, Henri 19 ans, Paul 17 ans, André 14 ans, Georges et Emile 9 ans.



Lettre d'Henri Wallon à sa fille Valentine

Paris, 7 janvier 1900

Ma chère Valentine,

La durée fatigante des audiences de la Haute Cour ne m'a pas permis de répondre. J'avais pris pourtant vos lettres pour le faire au cours de la séance, mais les plaidoiries, discussions, appels nominaux ne me laissent pas un moment. C'est fini, et tristement fini, quoique cela eût pu tourner plus mal. J'espère au moins qu'après en avoir goûté, le Sénat en sera guéri pour longtemps et que le gouvernement devra chercher d'autres moyens de sauver la République.

Je n'ai pas vu Henri et André depuis leur retour. Je leur ai écrit pour les avoir demain à dîner avec Henri et Laure qui arrivent tout à l'heure de Rouen pour passer deux ou trois jours à Paris. Ils auront de la peine à se distraire parmi nous de la perte douloureuse qu'ils viennent de faire dans la personne de Mme Crosnier, car nous partageons tous leur affliction. Madame Cornier était bien de la famille. Mais quel vide pour Laure et pour Madame Renard aussi qui, elle, a des enfants pour la consoler ; et pourtant ces enfants eux-mêmes lui feront sentir ce qui leur manque. Laure a bien senti que nous ne pouvions pas être tous aux funérailles ; le trop grand éloignement des uns, les occupations forcées des autres étaient un empêchement insurmontable et elle a dû être touchée des marques de sympathie qui lui sont venues de toutes parts.

J'ai écrit à Madeleine qui m'a adressé des vœux et à qui je ne puis souhaiter que de prier le Seigneur de la bien éclairer sur sa vocation ; je lui demande de nous donner une part dans ses prières, si dignes d'être exaucées de Dieu en venant d'un cœur si pur. Je remercie aussi mon cher Célestin des paroles qu'il a ajoutées à ta lettre et vous aussi, mes chères petites filles, de vos bonnes petites lettres, où votre affection pour moi se manifeste si bien. Je prie Dieu qu'il vous bénisse pour votre bonheur et celui de vos chers parents. Je ne parle pas d'Henri et d'André que je vais revoir travaillant courageusement à leur carrière. Je te remercie, ma chère Valentine, des nouvelles que tu me donnes de Douai. J'ai écrit à ta tante (*Tante Charlotte Barbedienne, sœur d'Hortense Dupire, première femme d'Henri Wallon*) et à ta cousine (*Jeanne Barbedienne, comtesse Mimere!*) et j'ai reçu des lettres en réponse à mes souhaits. Ta tante a toujours son écriture de vingt ans. On ne peut croire qu'elle s'affaiblisse en voyant cette fermeté de main ; l'écriture de Jeanne se ressent de son infirmité ; pense-t-elle recouvrer un peu de cette santé jadis si belle et qui lui fait si cruellement défaut ?

Je compatis, chère Valentine, à ta mésaventure de chemin de fer. Si au moins tu avais pris un rapide pour Paris, tu n'aurais pu manquer de continuer jusqu'au bout et de nous faire visite.

Adieu, ma chère Valentine, je t'embrasse de tout mon cœur en vous renouvelant mes vœux pour vous tous,

Ton père,
H. Wallon

Voudrais-tu, ma chère Valentine, remettre à Mme Rousseau, à la prochaine occasion, ce mot que je lui écris en réponse à la carte affectueuse qu'elle m'a envoyée ? On me dit qu'elle a changé d'adresse.

1797-1909

Paul Louis à sa mère Sophie

Petites-Dalles, 5 août 1900

Ma chère maman,

J'ai bien regretté de n'avoir pu te dire au revoir à ton départ si précipité. J'étais persuadé que tu ne pourrais prendre le train que de 6h, si bien que je passais tranquillement étendu sur la plage le temps qui nous séparait du déjeuner.

Charles et Louise vus sur la plage sitôt ton départ, m'avaient fait espérer que je pourrai rattraper ta voiture. Mais je montai inutilement jusqu'en haut de la côte de Saint-Martin.

Sans doute que tu es passée par Vinnemerville.

Nous sommes allés, cet après-midi, à Briquedalles avec les jeunes filles Petit, Muzard, Deltombe, Rabut. La pluie nous a pris en route, mais n'a pas persisté. Le vent est tout à fait tombé, et le temps semble mis à la pluie pour plusieurs jours.

Nous espérons te voir bientôt revenir, avec papa et André, tous en bonne santé.

Je t'embrasse bien fort, ma chère maman et je te demanderai d'embrasser papa, Henri et André pour moi.

Pourras-tu demander à papa de vouloir bien emporter une façade de la maison Collin et une coupe pour André Deltombe, si toutefois ça ne doit pas le gêner.

Pourrais-tu voir dans les casiers qui se trouvent dans la chambre de Charles sur le secrétaire, parmi les cahiers qui s'y trouvent, 5 cahiers groupés ensemble dont l'un porte la lettre C, le 2ème les deux lettres CH, le 3ème CHI, etc. Ces sont mes cahiers de chimie. Le 5ème est simplement recouvert avec une couverture de papier. Pourrais-tu les placer parmi les livres pour la caisse aux livres.

Au revoir, ma chère maman. Je t'embrasse.

Ton fils, Paul Wallon.



Paul Wallon, architecte

Lettre d'Henri Wallon à sa fille Marie

Petites-Dalles, 14 août 1901

Ma chère Marie,

C'est des Petites Dalles que je te souhaite une bonne fête. Ta soeur Adèle a pu te voir ces jours derniers et te donner de nos nouvelles. Elle t'aura témoigné, par sa visite, qu'elle nous avait quittés beaucoup trop tôt. Jeanne pense que la Sainte Vierge aura pu réserver pour sa fête ce qui est tant souhaité par Anna et par nous tous. Si ce n'est le jour même, ce sera, nous l'espérons bien, dans l'octave et le cher enfant restera, dans tous les cas, sous son patronage.

Jeanne, qui va joindre sa lettre à la mienne, te donnera des nouvelles de la famille. Nous sommes ici, réduits à bien peu de monde après nous être trouvés réunis à remplir les deux maisons. Jeanne dans l'une avec ses deux filles, moi seul ici. Heureusement Jeanne qui avait craint devoir accompagner sa fille Adèle à Saint-Sauveur a maintenant l'espoir de la recevoir aux Petites Dalles ; et j'espère qu'Adèle ta sœur ne tardera plus à nous revenir.

Tu as pu savoir qu'André et Maurice Wallon ont été reçus au baccalauréat (1ère partie). Étienne n'attendait que cela pour faire, en famille, une tournée en Bretagne et j'ai su hier, par une lettre de Marguerite, que depuis vendredi dernier elle se trouve avec ses enfants à Bessens, près de Chambéry.

J'ai reçu de S. Em. Le Cardinal Perraud une lettre fort affectueuse, comme à l'ordinaire, accompagnée d'un panégyrique de saint Philibert, un moine des temps mérovingiens, fondateur des abbayes de Jumièges et de Noirmoutiers, présenté par Ebroïn, maire du Palais, ce qui prêtait à un rapprochement avec la persécution des moines sous la République. Il y avait joint une lettre imprimée qu'il avait adressée, au cours de cette année, à Mgr. Brand, évêque d'Annecy, à l'occasion de l'intervention, très énergique aussi, du vénérable prélat que l'Église de France vient de perdre en faveur des congrégations très menacées. J'apprends par les journaux que les projets de décrets rédigés ou revus par le Conseil d'État pour l'application de cette loi déplorable ne font que l'aggraver. Je ne comprends rien à l'empressement du gouvernement qui sacrifie tout à ses pires ennemis.

Ici, nous avons eu une laïcisation de l'école des sœurs. J'ai présidé sur la demande de M. Serquer à la distribution des prix dans l'école libre où il les a accueillies.

Adieu, ma chère Marie, je me recommande, moi et tous les miens, en particulier Anna, à tes bonnes prières.

Ton père,
H. Wallon

Lettre de Paul Louis à sa sœur Louise

Paris le 17 août 1901

Ma chère Louise,

Nous sommes arrivés hier par une pluie battante à Cany et, dans l'espérance de pouvoir profiter du retour aux Dalles de notre voiture, nous nous sommes enquis si la périssoire était arrivée. Elle l'était et nous l'avons aperçue dans sa boîte à claires-voies, entourée d'un store qui prétendait sans doute la protéger contre la pluie torrentielle qui tombait. Mais ses dimensions nous ont fait rejeter cette première pensée que nous avions eue. Aussi ne l'aurez-vous qu'aujourd'hui ou demain.

Les capuchons que nous avons emportés des Dalles nous devons laisser dans la voiture, mais papa a décidé de les garder, quoiqu'ils ne nous fussent d'aucune utilité, pour le mien du moins, car ce n'était qu'une capeline d'enfant que j'aurais déchirée si j'avais essayé d'utiliser ses boutons et ces ses boutonnières. Il ne m'a servi que comme morceau d'étoffe. Mais j'ai dû le trimballer à Paris, obéissant ainsi au même principe qui m'a fait partir aux Dalles pour en revenir.

A peine rentré du déjeuner, à 1h3/4, papa me dit :

- Eh bien ! et ton dentiste ?
- Je vais y aller.
- Pourquoi n'y vas-tu pas tout de suite ?
- Il n'est seulement pas 2h.
- Ta mère a écrit que tu t'y rendrais à 2h.
- Mais puisqu'il y a consultation de 1h à 4h.
- Tu ne veux pas y aller !
- Mais si, j'y vais, j'y vais !
- Pourquoi ne veux-tu pas y aller ?
- Mais puisque je te dis que j'y vais ! oh bien, oui, là, j'y vais !

J'ai dû prendre mon chapeau immédiatement et partir chez mon dentiste au pas de gymnastique, car sans doute il ne m'aurait pas reçu passé 2h.

(Heureusement que nous ne sommes pas jaloux de notre indépendance d'action !)

Arrivé chez le dentiste, je l'ai prié de s'en référer à la lettre que maman lui avait écrite. J'étais sûr ainsi de ne pas dire de bêtises. Comme il me posait des questions quand même, je lui dis, à la fin, impatientée :

- Mais, regarder donc dans la lettre de maman, la réponse doit y être !

Elle l'était en effet.

Il y avait pourtant un oubli ; c'était le jour et l'heure du deuxième rendez-vous. après bien des hésitations, j'ai osé lui faire comprendre que aujourd'hui ne me gênerait pas.

J'y suis donc retourné ; et mon deuxième pansement, je dois le garder une quinzaine de jours. C'est alors seulement qu'il pourra me terminer ma dent.

Hier après déjeuner, nous avons été voir André qui avait été dimanche à Sceaux. Il m'a chargé de tranquilliser Henri au sujet de cette affaire compliquée qui avait surgi ces derniers jours. Elle n'aura décidément pas de suite. On n'aura pas à bouleverser l'Ecole Normale et l'économiste pour retrouver l'Histoire d'Ammon (*ou d'Amman*). André s'en passera.

J'ose à peine te le dire, mais on a à Paris des distractions qui font passer le temps et le font trouver court. Les boutiques des libraires étant ouvertes, on passe son temps à bouquiner tranquillement, soit à l'ombre, soit au soleil qui n'est pas trop chaud avec le vent

1797-1909

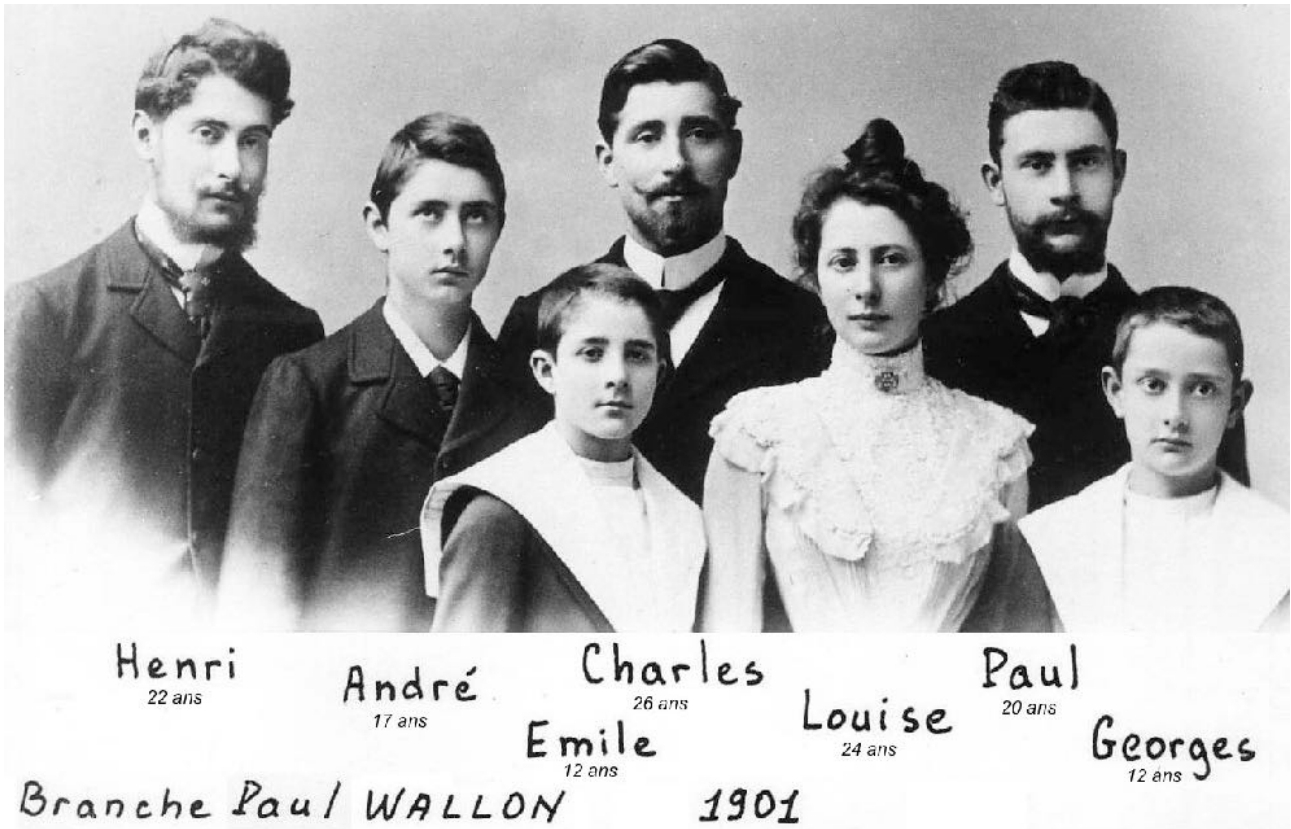
très agréable qu'il fait. On est en somme fort bien à Paris ; si ce n'est que l'on est privé de sa petite soeur.

Papa vient de me dire qu'il faut partir demain matin pour les Dalles. Je partirai donc demain. Ah ! mon Dieu qu'elle existence !!

Je t'embrasse.

Ton frère Paul.

NB Paul a 20 ans et sa soeur Louise 24 ans.



Lettre de Paul à son grand-père Henri

Folkestone 15 juillet 1902

Mon cher bon-papa

Je ne me trouve pas cette année comme tous les ans à Paris pour te souhaiter la fête. Je n'ai pas aujourd'hui le plaisir de t'embrasser. Je suis trop loin malheureusement. Mais ici je pense bien à tous ceux que j'ai laissés en France est aujourd'hui je t'envoie mes vœux les plus sincères pour ta santé et ton bonheur. Je suis ici depuis déjà une semaine. Je suis installé dans une pension de famille comme cela se pratique beaucoup en Angleterre, et je suis chez des personnes tout à fait charmantes.

La personne chez laquelle je suis a 3 filles avec lesquelles je vais le soir écouter la musique militaire. La rotonde où se trouvent les musiciens se trouve sur une immense terrasse dominant la mer et d'où l'on aperçoit certains jours toute la côte française. Nous y entendons des airs de France alternant avec des airs anglais et l'autre jour c'était aussi la Marseillaise et l'hymne russe. Tous les airs français sont accueillis ici avec un certain plaisir ; il n'en est pas de même des airs allemands. On ne les joue du reste que pour susciter une manifestation antipathique aux Allemands. La campagne aux environs de Folkeston est très belle et je fais de grandes promenades avec des pensionnaires d'ici. Tout y est verdoyant et d'une fraîcheur extraordinaire, et l'on voit d'immenses prairies destinées au jeu favori des Anglais. On peut aussi longer la côte sur une étendue considérable sur un trottoir d'asphalte situé sur la plage, sans perdre de vue la mer un seul instant.

Le temps que nous avons eu jusqu'ici a été très beau. Il menace depuis ce matin de devenir moins bon. L'air est assez lourd et il fait assez orageux. Mais il n'est pas désagréable de rester parfois à la maison quand on est resté dehors toute la journée les jours précédents. Je compte rester encore une huitaine ici, puis j'irai sans doute à Londres où je serai pour les fêtes du couronnement. À ce propos, ne pourrais-tu me donner une lettre de recommandation pour l'ambassadeur de France, pour que je puisse s'il est possible assister à quelques-unes des fêtes qui se donneront à cette occasion à Londres.

Au revoir, mon cher bon-papa, je t'embrasse bien tendrement en te renouvelant tous mes vœux pour ta fête.

Ton petit-fils dévoué, P. Wallon

Lettre de Paul à ses parents

Folkestone, 18 juillet 1902

Mon cher papa, ma chère maman,

Voilà bientôt 15 jours que je vous ai quittés. Je jouis ici depuis mon arrivée d'un temps fort beau et nous avons eu chaud certains jours, nous n'avons jamais été jusqu'à en souffrir, car la brise que nous avions nous faisait facilement supporter la chaleur. Je pense bien souvent à vous tous qui vous trouvez encore à Paris et qui ne pouvez encore respirer l'air frais du bord de la mer.

Je ne sais si je vous ai parlé de tous les habitants de ma boarding-house. Il y a outre mon hôtesse ses filles dont l'une est la miss dont parlait Madame Guiauchin.

Mon existence ici est à peu près tous les jours la même, je vais souvent me promener avec un des pensionnaires Mr Saleman qui aime beaucoup la marche. Aujourd'hui nous avons été à travers la campagne voir un petit village Elham puis de là à Liminge où est une fort vieille église. La campagne est toute verdoyante. Ce sont de grandes étendues de prêtres, à travers lesquelles on peut se promener presque exclusivement, et l'on va ainsi sans fatigue sur un moelleux tapis.

J'ai écrit à M. Gibbs ; mais je n'ai pas encore de réponse. J'espère l'avoir demain. En tout cas je crois que vous n'avez plus à adresser de lettres à Folkestone. Je quitterai probablement Folkestone lundi à 9 h si toutefois ce monsieur peut me recevoir. Vous connaissez son adresse à Reigate.

J'ai reçu l'autre jour une lettre d'André Deltombe au sujet de l'arrangement de nos salles l'année prochaine. Je crois bien que nous ne nous trouverons pas dans la même salle, car il s'est déjà engagé, je crois, avec un ancien élève des « Postes » qui sera commissaire et qu'il ne connaît sûrement que par l'intermédiaire des relations qu'il y a conservées. Il est probable que cette salle sera comme l'année dernière le rendez-vous des anciens élèves des « Postes ». Aussi s'il ne se décide pas à la quitter ne pourrions-nous pas être ensemble.

Je suis rentré assez tard de ma promenade et comme l'on soupe à 6h30 je suis obligé de terminer ma lettre pour la porter à la poste.

Au revoir, mon cher papa et ma chère maman, je vous embrasse de tout mon cœur ainsi que Louise, Charles, Henri, André, Émile, Georges.

Votre fils P. Wallon

Ma santé est toujours excellente.

Lettre de Paul à ses parents

Folkestone, dimanche 20 juillet 1902

Mon cher papa, ma chère maman,

Je vous ai envoyé une dépêche ce matin parce qu'hier j'avais reçu une réponse de Mr Gibbs. Il y avait déjà plusieurs jours que je lui avais écrit et je craignais qu'il n'ait pas reçu ma lettre. Dimanche tout est fermé en Angleterre et je ne pouvais espérer de lettres. Je lui avais d'autre part annoncé mon arrivée pour lundi s'il pouvait me recevoir. Il ne peut malheureusement pas. Il est parait-il en plein déménagement. J'avais espéré qu'il pourrait peut-être me recevoir la semaine suivante, mais l'expression dont il se sert « at other time », est tout à fait l'indice d'une époque indéterminée, m'a expliqué mon compagnon de promenade. Je vous envoie du reste sa lettre. Je reste donc encore cette semaine à Folkestone. J'ai demandé ici des adresses de boarding-home pour Londres. Je crois qu'il vous serait difficile d'en avoir à bref délai, car il faudra encore que je m'y prenne pas trop tard pour écrire à ma future résidence.

Je ne reçois pas beaucoup de nouvelles de tous ; il est vrai que je suis dans un bien beau pays, et que je suis entouré de personnes charmantes qui s'efforcent de remplacer la famille. Je n'ai jamais rencontré de gens aussi aimables que ceux de ma pension, aussi passionnants, depuis la maîtresse de maison et ses filles et petite-fille jusqu'aux jeunes pensionnaires de 66 ans qui est mille fois plus alerte que moi. Je ne sors presque jamais sans lui, et lui sans moi, et il est intarissable d'histoires et de souvenirs. Et j'ai été vraiment très heureux de trouver un ami aussi gentil, ou pour être plus respectueux, aussi aimable et agréable compagnon. On est toujours porté à le traiter comme camarade, car il ne cesse de plaisanter. Lorsque la petite French était encore ici, il faisait avant et après les repas des courses insensées autour de la table tantôt la poursuivant tantôt étant poursuivi. Mais elle nous a quittés, sa mère est allée s'établir dans une autre maison. Aujourd'hui dimanche est le jour où généralement on ne fait pas grand-chose. Tout est fermé. J'ai été pourtant à 3h1/2 écouter un orchestre allemand qui vient d'arriver à Folkestone. Le chef d'orchestre s'appelle Wuren, et nous (mon compagnon habituel et moi) sommes sortis jusqu'à maintenant 6h à écouter les différents morceaux parmi lesquels des airs de Freischüts, de Hayden, des Grieg et pas mal d'air anglais en particulier de Sullivan ; et toujours à la fin le « God save the King » termine les différents concerts qui se donnent ici. En sortant de là, nous pûmes voir avec une netteté extraordinaire la côte française.

Au revoir, mon cher papa et ma chère maman, je vous embrasse bien tendrement ainsi que Charles, Louise, Henri, André (?) Émile, Georges.

Votre fils P. Wallon

Lettre de Paul à ses parents

Londres, 29 juillet 1902

Mon cher papa, ma chère maman,

Je ne vous ai pas encore écrit depuis mon arrivée dans ma nouvelle résidence. Je comptais le faire hier soir, mais je n'ai pas pu. J'avais à aller voir un ami de Mr Sullivan (mon camarade de promenade à Folkestone) auquel il avait annoncé ma visite pour hier soir.

J'ai fait fort bon voyage de Folkestone à Londres. J'ai fait la route avec un des pensionnaires qui revenaient à Coventry. Je l'ai quitté à Londres pour prendre le Métropolitain qui devait me conduire à Earls Court.

Après avoir sonné fort longtemps à la porte à l'adresse indiquée, une personne est venue m'ouvrir. Elle n'était autre que la maîtresse du logis, et n'était certes pas fort jolie avec sa tête de garçon, cheveux ébouriffés.

Ma chambre est assez bien. Le seul ennui que jusqu'ici je vois à mon installation c'est que c'est un peu loin de la City. Je suis assez peu à la maison, aussi ai-je peu de rapport avec mon hôtesse. Cependant elle ne m'a pas encore adressé la parole à table. Il est vrai que la conversation roule presque toujours sur le temps, sujet favori des Anglais. Il y a bien 2 Anglais, mais ils ne disent pas un mot. On entend parler que les Anglais qui conversent avec la maîtresse de maison et sa fille, qui lui ressemble malheureusement. J'ai appris hier en me promenant avec l'ami auquel j'étais recommandé que le congé devait être donné huit jours d'avance quand on quittait un boarding-home. Comme je ne sais pas du tout le temps que je resterai à Londres et que je veux être libre de m'en aller quand je voudrais, j'ai donné hier soir mon congé et ai annoncé à la maîtresse du logis mon intention de quitter lundi prochain. J'en serais quitte si je veux rester pour lui demander la veille ou avant-veille si elle n'a pas disposé de ma chambre. Si elle l'a louée, j'irai dans un autre boarding. Je ne crois pas que je resterais bien longtemps à Londres, car il est ennuyeux d'être seul toute la journée et de n'avoir à qui causer. Je ne sais d'autre part pas si toute la semaine du couronnement les édifices ne seraient pas fermés, mais il me serait aussi bien difficile ou même impossible de partir vers le 9. Je n'ai pas reçu de bon-papa le mot d'introduction pour l'ambassadeur, et l'affluence sera tellement grande que si je veux voir il faudra me battre toute la matinée, ce qui serait peu divertissant.

J'ai fait hier après-midi et aujourd'hui de longues courses dans la ville. Hier j'ai visité les parcs qui avoisinent Buckingham Palace est aujourd'hui j'ai été voir le marché aux poissons, et visiter la tour de Londres. Je n'ai pas reçu de dépêches et je suis bien inquiet.

Au revoir mon cher papa et maman, je vous embrasse bien tendrement ainsi que tous.

Votre fils P. Wallon

Lettre de Paul à sa mère, Sophie

31 juillet 1902 Londres

Ma chère maman,

Je viens te souhaiter la fête. Tous se trouvent réunis pour t'embrasser aujourd'hui, moi seul je ne puis le faire comme jusqu'à présent. Je t'envoie tous mes vœux affectueux et espère bien que mes frères et sœur t'ont aussi embrassée pour moi. Cette année depuis bien longtemps on ne peut t'offrir des fleurs du jardin des Dalles et moi je ne puis cueillir des fleurs pour te les envoyer. Si j'avais encore été à Folkestone je n'aurais pas eu de peine à le faire, mais ici c'est plus difficile.

J'ai fait encore aujourd'hui de grandes courses dans la ville. J'avais été ce matin pour prendre le bateau qui descend la Tamise jusqu'à Greenwich, mais l'homme du ponton me cria sitôt qu'il m'aperçut qu'il n'y avait pas de bateaux et comme je lui demandais s'il n'y en avait jamais il se mit en colère et rentra dans des explications si rapides que je ne les compris pas du tout. Je n'attendis pas la fin de son histoire pour m'en aller et je gagnai alors le British Museum. À 2h je le quittais assez fatigué de ma longue visite et j'allais déjeuner. Après avoir terminé mon repas, j'ai été visiter Saint Paul que je n'avais encore vu que de l'extérieur. J'y ai admiré la vaste coupole et tout l'intérieur. C'est un des plus beaux édifices de Londres. Dans la crypte se trouve le tombeau de Wellington, de Nelson, et à l'extrémité le char funéraire de Wellington.

On est en plein dans les préparatifs du couronnement. Sur tout le parcours du cortège se trouvent des estrades. Les édifices publics ne sont même pas respectés. Non seulement les propriétaires des maisons ont trouvé avantageux de remplacer les fenêtres qu'ils pouvaient louer par tout un échafaudage placé contre la façade et contenant des séries de rangées de bancs partant des différents étages, mais le gouvernement ou la ville a trouvé qu'elle pouvait trouver l'occasion à cette cérémonie de récolter pas mal d'argent et ont établi ainsi des estrades superposées allant jusqu'au toit des édifices. Les églises se trouvant sur le parcours sont aussi cachées par les bancs de bois et jusqu'à l'abbaye de Westminster.

Ceci doit défigurer assez la ville et c'est un mauvais moment pour la voir. De plus maintenant pas mal de théâtres et même presque tous les théâtres sont fermés.

J'ai reçu ce matin une lettre de la personne dont m'avait parlé Monsieur Guiauchain ; elle me demandait le jour où j'allais arriver chez elle. Je lui ai répondu que j'avais déjà quitté Folkestone et que ce m'était plus commode d'être dans Londres pour la visite de la ville.

Au revoir, ma chère maman, je t'embrasse bien affectueusement en ce jour de fête. Embrasse aussi pour moi papa, Charles Louise, André, Émile, Georges.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul à ses parents

7 août 1902 Oxford

Mon cher papa, ma chère maman,

Je ne vous ai pas encore parlé de mon arrivée à Oxford. J'y suis depuis mardi soir, et Mr Olden qui ne pouvait me recevoir chez lui m'a indiqué une maison :

« The Isis » 51 Iffley Road

où je suis fort bien. Il y a en ce moment pas mal de pensionnaires, dont plusieurs Américains. La société est très agréable et tous sont fort aimables. Ce n'est pas une maison particulière où je suis c'est un « Boarding Establishment ». Il se compose de neuf maisons que l'on a réunies et l'on a ainsi une grande salle à manger et un grand salon. On y passe de long doux moments, étendu sur une chaise longue, ou doucement balancé dans un fauteuil à bascule. C'est très curieux de voir la variété des chaises, des fauteuils que l'on trouve dans tout salon anglais quel que soit son importance. Si les sièges n'ont pas toujours de jolies formes ils sont fort commodes et l'on peut toujours trouver parmi ses multiples sièges placés au hasard dans le salon un qui vous satisfasse pleinement. Ce qui est très agréable en Angleterre c'est que l'on agit toujours à sa guise et selon ses préférences, et chacun prend sans craindre de choquer personne la position qui lui convient. J'ai dû rester plus longtemps que je ne l'aurais voulu à me reposer ainsi, car le ciel se couvre subitement et la pluie tombe pendant quelques instants avec force. C'est un temps très curieux que nous avons maintenant et que je crains vous devez avoir aussi. Ces averses subites et qui durent quelquefois longtemps étonnent à cette époque de l'année.

J'ai visité un peu la ville ce matin, qui se compose presque exclusivement de collège, de vieux collège du 13^e, 14^e, 15^e siècle, fort intéressants. Ils sont maintenant privés de leur animation accoutumée et quelques ouvriers y travaillent à moitié cachés par la verdure qui couvre les murs. Certaines chapelles de ces collèges sont fort jolies. Dans l'une se trouve une superbe tapisserie représentant l'adoration des mages.

Augurant mieux du temps pour l'après-midi que pour le matin, je me suis lancé dans une promenade dans la campagne et je visitai une vieille église romane. Je poussai plus loin ma course et ne tardai pas à recevoir une pluie torrentielle. Je m'abritai le mieux possible sous un arbre et je viens seulement de rentrée. On ne va pas tarder à dîner, car il est 6h25 et le dîner est à 6h1/2.

J'attendais une dépêche hier. Je n'ai malheureusement rien reçu. J'attendais au moins une lettre ce matin, mais rien. J'espère que cela ne cache pas de mauvaises nouvelles.

Je compte quitter la semaine prochaine Oxford pour aller à Birmingham. Je pense que je rentrerai à Paris avant le commencement de septembre, car j'ai beaucoup à faire et je ne voudrais pas avoir à trop me presser dans mon travail. Au revoir, ma chère maman et mon cher papa. Je vous embrasse tendrement et vous charge de baisers pour tous ceux qui sont près de vous. Embrassez bon-papa pour moi.

Votre fils, P. Wallon

Lettre de Paul à ses parents

Birmingham, 19 août 1902

Mon cher papa, ma chère maman

Je suis arrivé ici hier matin, et j'ai déjà pu visiter la ville, du moins en touriste. Il n'y a pour le voyageur désireux de voir de beaux monuments et de beaux sites rien à voir ici qui vaille un dérangement. Mais j'y ai été tenu dans l'espoir de visiter quelques-unes des nombreuses usines qui couvrent toute la ville de fumée. Je me rends compte maintenant que j'y suis, qu'il est difficile pour un étranger de visiter ces grandes manufactures qui font la réputation de Birmingham. Ce que je pourrais faire facilement en France n'est pas aussi simple ici, non pas que les Anglais prétendent cacher leurs inventions, mais il faut au moins être quelque peu en rapport avec les industriels d'une façon ou d'une autre pour avoir entrée dans leur établissement et n'être pas le premier venu.

J'avais d'abord passé outre, c'est-à-dire que je m'étais dit que je ne prendrais dans les villes que je vais voir que ce qu'il me serait possible de prendre et j'avais décidé que je partirais aujourd'hui pour Liverpool. Là au moins le mouvement des bateaux, l'allée est venue des bâtiments dans le port peut donner une notion de l'importance commerciale de cette ville.

Mais je ne tirerai de cette tournée que bien peu de connaissances précises à côté de celle que j'aurais pu avoir sur les usines colossales que l'on n'y trouve. Je regrette maintenant de ne pas, avant de partir pour l'Angleterre, avoir pris des renseignements précis sur ces villes, car je dois certainement avoir des camarades plus ou moins anciens sortis de l'école qui sont au moins en relation avec différents industriels d'ici.

Je craindrais aussi que cette visite toute superficielle des villes ne me soit peut-être une raison de ne pas y retourner si l'occasion s'en présentait.

Ce brusque et fâcheux arrêt dans mon voyage va donc me faire arriver quelques heures sans doute après ma lettre à Paris.

J'ai bien réfléchi à la décision que je prends et je crois ne pas avoir à la regretter. J'aurais bien voulu avoir votre avis, mais les lettres ne mettant pas assez peu de temps pour arriver pour qu'il soit possible de correspondre.

Je n'étais en somme venu en Angleterre que surtout pour me familiariser avec la langue et me faciliter ainsi un voyage d'affaires pour plus tard. Je reviens seulement plus tôt que je ne pensais et j'aurais pu passer encore une huitaine de jours en famille dans un boarding. Mais je me suis mis, pour ainsi dire en route pour le retour, puisque j'ai déjà abandonné une partie de mon bagage et le plaisir de vous revoir bientôt me le fait presser maintenant que j'ai pris la décision. Je compte prendre demain matin le train à Londres pour Paris et j'y serai alors vers 7h du soir Gare du Nord.

Au revoir, mon cher papa et maman, dans deux jours je pourrais vous embrasser.

Votre fils P. Wallon

1797-1909

Lettre de Paul à son père et à son frère Charles

Birmingham, 19 août 1902

Mon cher papa et mon cher Charles,

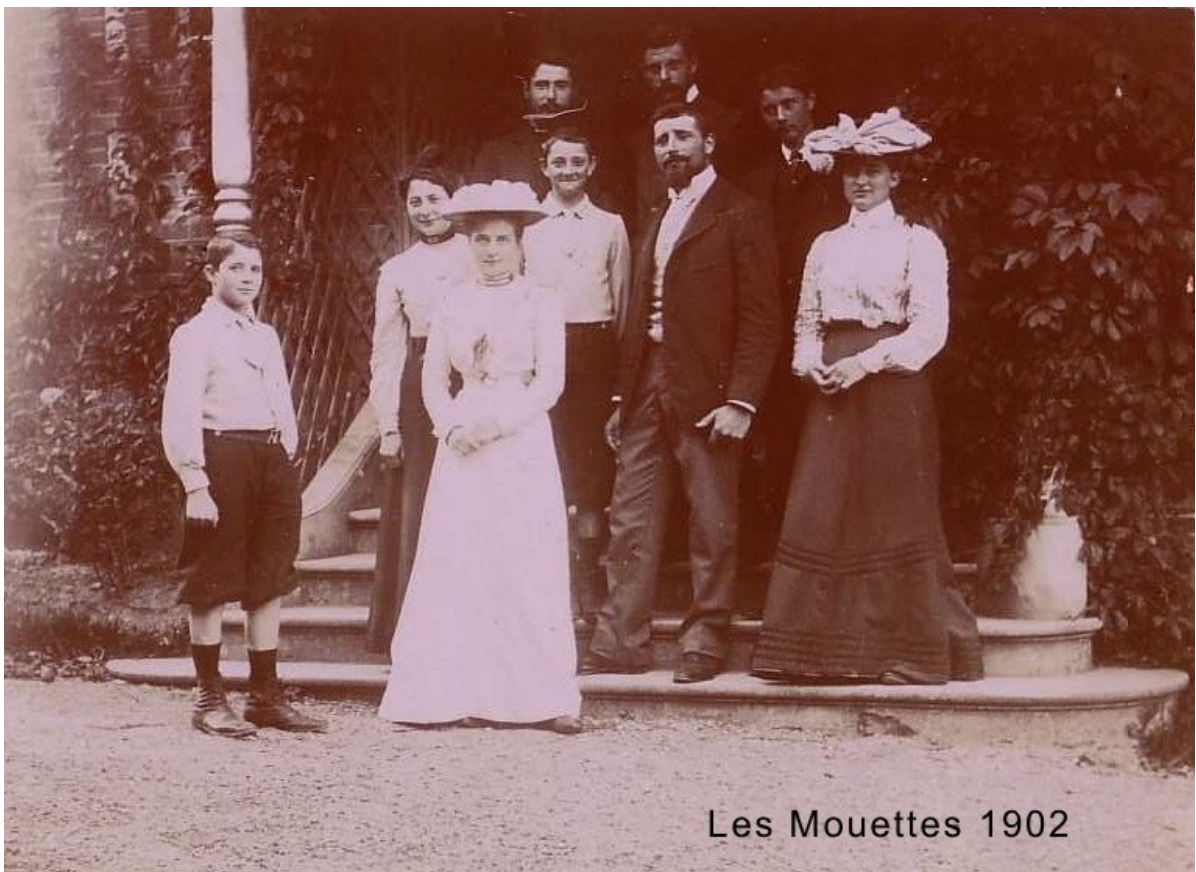
Je vous écris, car vous êtes peut-être tous deux à Paris. Je vous annonce la décision que je viens de prendre de revenir maintenant. J'ai pensé qu'au point de vue instructif, que je poursuivais, en faisant cette petite tournée à Birmingham, Liverpool, etc. je pouvais apprendre pas mal de choses en visitant nombre d'usines.

Je m'aperçois que je me suis trompé et que ce voyage n'aurait que l'intérêt de pays nouveaux à voir. J'aime mieux le remettre à plus tard ou j'aurais des renseignements précis sur les différentes maisons que je pourrais voir, avec des recommandations de camarades d'école.

Je prendrai donc le train à Londres pour Paris demain. J'arriverai à Paris vers 7h à moins d'indication contraire que je vous télégraphierai alors.

Je vous embrasse de tout cœur en attendant demain ou après-demain.

P. Wallon



Lettre de Paul à ses parents

Valenciennes, 10 juillet 1903

Mon cher papa, ma chère maman,

J'ai reçu vos souhaits hier, et c'est seulement ce soir que je trouve un moment pour vous remercier. Mais journées sont très occupées et le peu de temps dont je dispose quelquefois en attendant le repas, je le passe à causer avec mes charmants hôtes.

Je ne vous ai presque pas encore donné de mes nouvelles et les jours se sont déjà rapidement poursuivis.

J'ai été, hier mercredi à Tourcoing, comme il était convenu. J'y suis arrivé 40 minutes plus tard que papa ne l'avait annoncé à Monsieur Rousseau, l'heure indiquée correspondant à un train qui ne partait pas de Lille. J'ignorais l'adresse de Mr Rousseau, mais je n'ai pas tardé à la savoir, car j'avisais une pharmacie et j'y pus trouver son adresse. J'ai été fort bien accueilli, comme vous pouvez le penser et je partais presque aussitôt avec un jeune homme de l'établissement de Monsieur Rousseau pour aller voir une fabrique de tapis fait à la machine et de tapis arabe. Puis à quelque distance j'entrais dans un établissement de tapis de Smyrne, ou Madame Rousseau s'est fournie de tapis orientaux qui sont beaucoup plus solides et bien meilleurs que les authentiques. Puis je rentrais à l'usine de Mr R. et de là, avec lui, je gagnais sa résidence.

Mr Rousseau fut très aimable et bientôt je vis les deux fils, puis Clair. Le déjeuner fut servi et nous nous mîmes à table. On entre dans la maison par une vaste pièce complètement vitrée, et de là dans un très spacieux vestibule. À gauche cabinet de toilette confortable et à droite le salon et la salle à manger. Les pièces sont hautes et agréables à habiter. Autour de la maison se trouve un très grand jardin ce qui se voit peu dans le Nord. Depuis Lille jusqu'à Tourcoing et même jusqu'à la frontière il n'y a pas discontinuité de maisons, des petites maisons d'ouvriers en briques noircies de fumée. Puis au milieu : de vastes constructions dominer de cheminées, hautes cheminées de briques, chassant sans cesse une fumée noire, noircissant rapidement le paysage, les mains, le linge. Pas une seule place d'inoccupée, partout l'on travaille et l'on y est bien forcé ; aucune distraction, rues désertes resserrées autour de petites maisons, aussi n'est-on pas tenté de s'occuper d'autre chose que de son industrie. Mr Rousseau me disait qu'il n'y avait même pas de relations pour les femmes qui pourraient vu leur situation ne pas s'occuper ; si l'on veut se distraire, il faut venir à Paris.

L'après-midi Mr Rousseau a fait atteler et nous sommes allés tous deux à cette filature et tissage dont il avait parlé dans ses lettres. Le propriétaire qui a tout créé par lui-même, et dont l'établissement vaut peut-être une vingtaine de millions, continue à y travailler du matin au soir malgré ses 75 ans. Ce qu'il a fait là est merveilleux. D'immenses halles renfermant chacune plus de 1000 métiers de 7 m de long sur 4 m de large présentent un aspect vraiment surprenant. Après avoir suivi le travail de la laine depuis son arrivée à l'usine jusqu'à sa sortie à l'état d'étoffe de toutes couleurs et de toutes variétés, nous sommes retournés à Tourcoing. J'ai alors visité l'établissement de Monsieur R. et la fin de la matinée y a été un peu écourtée, car Monsieur R. était très fatigué. En s'excusant de ne pas pouvoir continuer, il m'a convié à y revenir si plus tard je comptais faire de la teinture. J'ai donc quitté Tourcoing vers 5h1/2 en manquant le train qui pouvait me mettre à 7h à Valenciennes. Je n'ai pu y arriver qu'à 9h, après avoir attendu une 1/2h à Lille et 1/2h à Douai.

Ce matin André et moi sommes allés visiter une sucrerie à Denain. Nous avons pu voir à l'aise tous les appareils et les voir bien complètement, car en ce moment tout est

par terre et en réparation pour la fin septembre époque où on commence le travail de la betterave. Là le directeur qui connaissait très bien mon oncle Célestin, nous a donné un mot de recommandation pour pouvoir entrer dans les établissements Cail de construction mécanique. Nous y sommes donc allés cet après-midi. Nous avons été bien heureux d'entrer dans cette usine qui prend en ce moment une importance considérable et tend à devenir, si elle ne l'est pas déjà, la plus grande maison de construction mécanique de France. Ils ont une installation tout ce qu'il y a de plus moderne, tout fonctionne à l'électricité et l'outillage qu'ils ont et tout ce qu'il y a de plus perfectionné. Ils font en ce moment des appareils destinés à être transportés en Égypte, ce sont des diffuseurs pour la raffinerie Say. Mais ils n'ont pas voulu nous en donner des plans. Ils ont prétendu que ce type était tout nouveau et avait été spécialement étudié par les raffineries Say. Je ne me tiens pas pour battu et je vais essayer de m'en faire donner par Mr Cronier. Ce sera peut-être difficile, car dans ces industries-là, ils sont tout ce qu'il y a de plus méfiants. J'ai écrit à mon oncle Henri, hier pour lui dire que j'acceptais très volontiers l'offre qu'il m'a faite et que je serais enchanté de pouvoir en profiter.

Au revoir, mon cher papa et ma chère maman, je vous embrasse, ainsi que Charles, Louise, André, Émile et Georges.

Votre fils, Paul Wallon



Lettre de Paul à ses parents

Basel, den 15 août 1903

Mon cher papa et ma chère maman,

J'ai reçu ce matin à 8h la lettre que m'annonçait la dépêche. Je crois que cette tranquillité que semble professer le bureau d'expédition au sujet de mon vêtement n'est pas très fondée. Cette raison de la douane est une douce plaisanterie. Ils ont trouvé par là le moyen d'expliquer un retard inexplicable, puisque la visite de colis ainsi expédiés par chemin de fer se fait à Bâle même. Il est plutôt curieux qu'un envoi par grande vitesse mette quatre jours, et peut-être plus pour arriver à destination, alors qu'il n'y a ni transbordement, ni visite pendant le cours du voyage. 2,50 kg en quatre jours c'est en effet la grande vitesse. À la gare à Bâle on m'a dit que 24 heures n'étaient généralement pas dépassées dans de semblables conditions. Ils n'ont pas encore reçu la lettre de voiture accompagnant l'envoi du paquet. Il m'est d'avis qu'il doit attendre à Paris le bon vouloir d'un employé complaisant, n'hésitant pas à sacrifier son temps et sa pensée et décidé, coûte que coûte, à répondre aux exigences sans cesse grandissantes de cette sale race de clients. Je voudrais bien savoir si la compagnie se figure faire croire au public qu'elle a besoin de plus de quatre jours pour faire de tels envois.

J'ai écrit ce matin à Lœnach, mon oncle Henri m'ayant envoyé un télégramme pour me donner le nom qu'il me fallait. Si ce monsieur peut me recevoir lundi je pourrais quitter Bâle lundi soir. Mais j'aurais bien voulu avoir cette lettre de Meiringen où mon oncle me donnait des recommandations pour Mulhouse, Belfort, etc. Sans quoi, je serais obligé de passer par ces villes en y faisant que peu de ce que j'aurais pu y faire. J'ai écrit hier à la poste de Meiringen, mais je n'ai pas encore de réponse. J'ai aujourd'hui perdu à peu près ma journée. Le temps de ce matin était triste. Le ciel était gris et laissait tomber une pluie abondante, persistante et pénétrante. Elle vient de cesser, maintenant à 4h, mais elle ne va pas tarder probablement à revenir de nouveau nous rafraîchir. Demain dimanche le temps sera peut-être plus propice et peut-être saurai-je quelque chose. Je vais peut-être aller dîner demain avec le directeur de l'usine de production chimique que j'ai visitée hier. J'étais arrivé à son établissement à 11h30, il m'a alors invité à déjeuner, et vers 2h30 j'allais le retrouver pour voir son usine.

J'ai passé le reste de l'après-midi avec Mr Huygewelde un jeune chimiste de Roubaix attaché à la maison en tant que coloriste et chargé aussi d'aller faire les essais des couleurs chez les différents industriels en rapport avec la maison ou destinés à en être les clients. C'est ainsi qu'il a eu à faire à mon oncle Henri, qui m'avait donné sa carte. Nous sommes allés dîner ensemble, puis nous nous sommes quittés vers 10h30.

Je ne vous donne pas encore mon itinéraire, car je pense toujours recevoir ma lettre de Meiringen. Je vais probablement réécrire pour mettre un peu la puce à l'oreille de ce calme chef de poste suisse qui se figurerait peut-être qu'en me répondant dans 8 ou 15 jours je serais satisfait. Je saurais lui faire comprendre que je n'ai pas le temps d'attendre son bon plaisir.

Je n'ai pas grand-chose à vous dire mes chers parents puisque j'ai peu fait ici depuis votre départ et que je ne sais pas ce que je vais faire.

Vous devez être dans tous les préparatifs de départ. Je vous embrasse tendrement ainsi que Charles, Louise, Henri, Émile et Georges.

Votre fils Paul Wallon

Lettre d'Henri Wallon à sa fille Marie

Paris, 15 août 1903, jour de l'Assomption,

Ma chère Marie,

J'ai laissé les autres t'écrire hier et te transmettre mes compliments. Je me suis réservé pour le jour de ta fête. Je prie la Sainte Vierge sous l'invocation de laquelle tu t'es donnée à Dieu de te bénir et de nous faire une part, dans les grâces que tu as méritées, de son sacrifice. J'en ai grand besoin pour moi-même à ce point extrême de la vie, où la bonté de Dieu a voulu me faire parvenir.

Tu as pu voir que nous sommes en ce moment réunis ici, en deux branches, de la famille : Adèle et Valentine. La famille d'Adèle va se dédoubler ; et elle finira par ne retenir qu'Anna. La famille de Paul, après une diversion en Suisse, se retrouvera avec nous après-demain aux Petites-Dalles, laissant en Suisse Marguerite et Jeanne pour un bon mois encore. Le temps n'est bien beau nulle part, et la situation n'est pas bien gaie. Puisse l'Église sous le nouveau pontife (*Pie X*) avoir des jours meilleurs.

Je me suis trouvé si occupé dans ma dernière semaine à Paris que je n'ai pu aller te revoir comme je l'aurais voulu. Si la saison ne devient pas plus supportable, je ne tiendrai pas beaucoup à la prolonger ici. Peut-on attendre en septembre ce que ni juillet, ni août ne nous auront donné ? Patientons pourtant. Il n'y a que huit jours que nous sommes ici, mais je crois que le mois prochain n'aura pas atteint son terme avant de nous retrouver à Paris.

Adieu, ma chère enfant, toi l'aînée de la famille, prie pour nous tous et passablement pour ton vieux père qui t'embrasse tendrement,

H. Wallon

Lettre de Paul à ses parents

Basel, den 16 août 1903

Mon cher papa, ma chère maman,

Je vous écris de mots, pour vous demander de faire des réclamations nécessaires au sujet de mon vêtement. J'irai encore par acquit de conscience demain aux 2 gares où il pourrait se trouver. Mais il est certain qu'il n'y sera pas, la durée du transport étend de 24h - 48h tout au plus. Voilà deux lettres que j'écris à Meiringen au directeur des postes, je n'en ai pas encore de réponse. Il sera peut-être bon de réclamer à Paris au sujet de la perte de la lettre de mon oncle Henri, qui d'après André a été expédiée le 2 août, alors que nous passions le 5 à Meiringen. Dans ce cas comme dans celui de mon vêtement c'est à l'expéditeur qu'il faut s'en prendre et ce n'est pas à moi à le faire, c'est plutôt à ceux qui ont envoyé ces objets. Je ne sais si cette lettre vous trouvera à Paris, car il est possible que 3 jours vous aient suffi pour préparer votre départ pour les Dalles. En tout cas je vous envoie la liste des villes par lesquelles je vais passer sans savoir du reste le temps que je serai dans chacune. La première lettre de mon oncle Henri datée du 31 juillet m'annonçait des recommandations pour Mulhouse, Épinal, Remiremont, etc. et les autres lettres me donnent bien des mots pour les industriels de ces villes, mais pas chez ceux que semblait m'indiquer la première lettre et qui devaient être dans cette lettre perdue. Je passerai donc à Mulhouse (mot pour Mr Dardel), Belfort (mot pour Monsieur Ziegler), Thann (mot pour Monsieur Weber). Wesserling (Mr Rieder), Épinal (Mr Boeringen - Mr Jean Hofer), Lahon (Mr Lederlin), Seno... (mot pour Mr Vincent). Demain je vais à Lœ... et probablement le soir je coucherai à Mulhouse. Si vous m'écrivez ou si vous avez à me faire envoyer ce vêtement égaré dans un coin de la Gare de l'Est, envoyez-le donc dans une de ces villes de mon passage Thann, Wesserling ou Épinal. J'ai été cet après-midi faire un tour avec Mr Georges Huygewelde aux environs de Bâle. La pluie n'a cessé d'alterner avec le soleil et nous avons pu faire un tour assez agréable, en ayant une belle vue sur le Jura. Nous avons remonté la vallée du Birsing, qui, si vous l'avez remarqué, passe ici tout près de l'hôtel à l'état d'un mince filet d'eau, mais auquel on a fait sur tout son parcours un large lit en maçonnerie.

Je vous embrasse mes chers parents ainsi que tous mes frères et sœur.

Votre fils, Paul Wallon

Lettre de réclamation de Paul, père

16 août 1903

Monsieur

Mardi dernier 11 août j'ai fait porter au bureau de la place Saint-Sulpice un colis contenant des vêtements pour être expédié par grande vitesse à Monsieur Paul Louis Wallon en gare de Bâle.

Il a été dit à la personne qui faisait l'envoi que ce colis arriverait le lendemain vers 2 heures à destination. Malgré des réclamations faites soit à la gare de Bâle, soit dans vos bureaux, ce colis n'a pas encore été remis au destinataire. J'apprends même qu'hier 15 août, le chef de gare de Bâle n'avait pas encore reçu la lettre de voiture annonçant l'envoi.

Il est assez singulier qu'un envoi en grande vitesse subisse un retard des expéditions du bureau de la place, retard de plus de quatre jours, lorsque de l'aveu même du chef de gare, il ne faut pas plus de 24 heures entre le départ et l'arrivée.

Quant aux formalités de douane que vous avez invoquées lors de ma première réclamation, permettez-moi de vous dire que c'est là un mauvais prétexte puisque ces formalités se passent à la gare même de Bâle et que le colis ne subit depuis Paris aucun transbordement.

Ce retard inexplicable cause un grand préjudice à la personne qui attend ce colis et qui se trouve par suite, dans son voyage, immobilisé à Bâle.

Je vous serais obligé de faire immédiatement une enquête à ce sujet soit par dépêche soit par téléphone et de m'en faire aussitôt connaître le résultat.

Je fais mes réserves au sujet de l'indemnité que j'aurais à réclamer et pour la perte du colis et pour le préjudice qui en est la conséquence.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

Paul Wallon

Lettre de Paul à son père

Mülhausen, den 18 août 1903

Mon cher papa,

J'ai reçu hier avant de quitter Bâle ta dépêche. Je revenais vers 5h de Lœnach quand je l'ai trouvée à l'hôtel. Elle m'a paru quelque peu ambiguë, mais je suis arrivé, je crois, à en découvrir le sens. Si j'ai bien compris, il fallait attendre à Bâle que la feuille de voiture y fût revenue de Paris. Depuis plus de quatre jours, je ne faisais que cela. Encore attendre, et peut-être vainement, c'était vraiment atteindre les bornes de la bêtise. Je suis donc parti comme j'en avais l'intention, donnant les instructions nécessaires pour si la compagnie se décidait à me remettre cet envoi. En le faisant suivre ma route, il est probable que je pourrais l'avoir 8 jours après ma rentrée à Paris. Je quitte ce soir Mulhouse pour Thann, où je passerai un jour, et de là, jeudi, j'irai à Wesserling.

J'ai été fort bien reçu chez les Kopp à Lœnach. J'ai été à 11h à l'usine et à midi j'ai été déjeuner chez eux. C'est une famille très aimable. La femme de Monsieur Kopp est parisienne et une Parisienne très gaie. Elle tient du reste de son père qui dînait aussi avec nous ainsi que sa femme. Le père de Mme Kopp est un petit vieillard alerte, vif, s'emballant vite dans la conversation. Il n'a cessé de vanter Paris, dans tout ce qui s'y trouve, et dans tout ce qu'on y fait, et ne manquait jamais quand il le pouvait de dire du mal de Bâle et de ses habitants. Il est venu faire un petit séjour à Lœnach chez sa fille, et l'on voit qu'il est choqué à chaque instant dans ses habitudes. Il nous a déclaré que lorsque l'on visitait une ville, il était absolument inutile d'aller voir un musée, que c'était la même chose partout ; qu'ainsi c'était perdre son temps que d'aller au musée de Bâle vu que l'on voyait tout à Paris il y avait même vu bien des Holbein et il n'en a jamais voulu démordre. La famille se compose en outre de deux jeunes filles très aimables, et très singulières, très hospitalière, et ce qui est le plus agréable c'est qu'elles le sont très naturellement. À la fin de l'après-midi, Monsieur Kopp et moi avons retrouvé à la gare Mme Kopp et ses filles et nous avons fait route ensemble jusqu'à Lœnach.

La pluie qui n'avait pas cessé de tomber tout l'après-midi d'hier nous a fait grâce aujourd'hui. La journée semble se terminer assez proprement. Je te quitte pour prendre le train.

Au revoir mon cher papa, je t'embrasse ainsi que maman et que toute la famille.

Ton fils dévoué, Paul Wallon

Lettre de Paul à son père

Thann, 19 août 1903

Mon cher papa,

Je t'écris sitôt le reçu de ta lettre, dont l'arrivée à destination pouvait te laisser certains doutes. Elle m'a été remise à 1h à l'hôtel, alors que j'avais été ce matin visiter l'établissement Weber Jacques. Ce que tu me dis me prouve que j'avais compris ta dépêche de lundi 17.

Mais je n'en trouve pas moins coupable l'expéditionnaire. Il aurait tout d'abord dû prévoir et surtout savoir que l'adresse donnée n'était pas suffisante, et il devait par suite en avertir le client. S'il ne sait pas lui-même son métier qui le saura à sa place ?

De plus si la lettre de voiture a été retournée de façon à t'être présentée le 17 août, ou bien le colis étant arrivé à Bâle 24 heures après son départ, c'est à cette gare qu'on a négligé de renvoyer la lettre de voiture immédiatement après sa réception qui a toujours lieu en même temps que le colis, ou le colis n'est arrivé à Bâle que le dimanche ou samedi soir au plutôt, et, il me semble que dans ce dernier cas le bureau d'expédition est fautif, car du 11 au 15 ou 16, le temps est déjà beaucoup trop long pour le transport d'un colis.

Or le premier cas ne me paraît pas probable, car je suis allé assez souvent à la gare, et j'ai demandé assez d'explication pour que l'on m'expliquât le cas qui se présentait. J'ai longuement et souvent insisté pour savoir s'il n'était pas arrivé de Paris un colis expédié le 11 août et qui était adressée à Monsieur P. Wallon en gare centrale. Si le colis était arrivé, j'en aurais sûrement été averti et tout au moins il m'aurait dit que l'adresse indiquée n'était pas suffisante, et ne m'aurait pas invité à adresser une réclamation à Paris.

J'ai dit à Bâle de m'envoyer le paquet à Mulhouse, où je repasserai demain ou après-demain. Ce qui m'ennuie un peu c'est de ne pas être fort propre pour déjeuner chez les personnes qui m'invitent aimablement.

Enfin il conviendra peut-être que j'adresse de grands remerciements à la compagnie si jamais je revois mes effets.

La pluie ici tombe à flots. C'est malheureux, car le parc semble bien joli. Mais que faire, que voir quand que l'on est blotti sous un parapluie, occupé à regarder à terre pour ne pas à chaque instant mettre le pied dans des épaisseurs de boue considérable.

Je trouve heureusement ici des personnes à qui causer. Tous parlent fort bien le français et beaucoup plus français qu'allemand. Ils disent mettre du reste un certain point d'honneur à toujours s'exprimer en français, et quelle que soit la personne à qui je m'adresse, soit dans la rue, soit dans une boutique, il m'est toujours parfaitement répondu dans notre langue.

Au revoir, mon cher papa je t'embrasse ainsi que maman.

Ton fils affectueux, Paul Wallon

1797-1909

Lettre de Paul à son père Henri

Paul vallon
Architecte du gouvernement
Diplômé
Expert près le tribunal civil
S. C.
1, rue de Lille, 1
mardi et vendredi matin

Paris, le 29 août 1903

Mon cher papa

Le courrier de ce matin a apporté une lettre recommandée du Crédit Lyonnais contenant un bon de 5 obligations du chemin de fer russe, plus un accusé de réception de ces obligations. Je pense qu'il est inutile de leur envoyer cet accusé de réception et qu'il te suffira de le faire à ton retour. Il est arrivé de Georges Leviez une lettre que je t'envoie, ainsi qu'un bail avec Mr La troisième lettre était de Pierre

Je t'embrasse ainsi que tous.

Ton fils affectueux, Paul Wallon

Lettre de Paul à son père

Paris, 31 août 1903

Mon cher papa

Voici ce que j'ai fait au sujet de ce voyage à Lille. J'irai écrit hier à cette personne chez qui je dois aller, et je compte bien en recevoir une réponse demain matin. Ma première lettre a sûrement été perdue, car certainement j'aurais eu une réponse courrier par courrier. Pour ne pas trop perdre mon temps, j'ai pris rendez-vous avec le dentiste pour mardi prochain. Si comme je l'espère je puis aller mercredi à Lille, je partirai le vendredi pour les Dalles en m'arrêtant déjeuner à Rouen. Je pourrais ainsi apercevoir Henri ici avant son départ pour l'Italie.

Outre ta lettre reçue ce matin, il y a une carte postale de Charles et André pour Henri, ainsi qu'une lettre pour Henri aussi. Je m'étonne que tu n'aies pas reçu la lettre de Leviez que je t'ai envoyée avant-hier soir.

Le temps vraiment radieux qu'il fait tous ces jours-ci à Paris, doit vous permettre s'il en est de même aux Dalles, de bien vous reposer des pluies diluviennes que vous avez eues pendant ce commencement d'août. Vous allez pouvoir faire de bonnes promenades sans crainte de vous brûler un peu au soleil, ce qui fera une heureuse diversion avec ces jours derniers.

Je compte, comme je te le disais au commencement de ma lettre, ne pas tarder trop longtemps à vous rejoindre et à repasser encore quelques jours au bon air avec vous, aux Dalles.

C'est donc avec impatience que j'attends une réponse de Lille.

Je t'embrasse ainsi que tous.

Ton fils, Paul Wallon

Lettre de Paul Louis à ses parents

Paris, 1 septembre 1903

Mon cher papa, ma chère maman

Comme je vous le faisais prévoir hier, ou plutôt comme vous l'appreniez ce matin en lisant ma lettre, je serai aux Dalles vendredi soir.

J'ai reçu une réponse de Lille, où j'irai décidément demain mercredi, et peut-être serai-je obligé d'y rester jeudi. Dans tous les cas jeudi soir je serai revenu ici, et je ne devancerai Henri que de peu de temps, si toutefois, son départ des Dalles est toujours fixé à jeudi.

J'annonce à mon oncle Henri mon arrivée pour 10h30 du matin. Je quitterai Rouen, vers 3h je crois, pour les Dalles. Je ne fais pas grand-chose ici. Si je n'avais pas eu la malencontreuse idée de vous faire emporter tout mon matériel, j'aurais pu m'occuper plus utilement que je ne le fais. Du piano, du chant, voilà les seuls passe-temps que j'ai, et Monsieur Rebouneau doit en savoir quelque chose. À part cela je jouis du beau temps, de ce ciel si pur et si bleu, de cette température presque printanière. Je me promène le long des quais, détaché seulement d'une rêverie par quelque étranger maladroit préoccupé de regarder les toits au lieu de regarder devant lui. Je vais aussi un peu au Louvre, mais je n'y reste pas fort longtemps, ayant de suite des maux de tête. En un mot, je mène une vie de fainéant, vie bien tranquille, bien calme qui a son charme, vie de rentier. Mais je n'ose à peine vous l'avouer. Je suis confus même de vous l'avoir dit, car je vous ai vu cette nuit, je vous ai vu en rêve. Dans le vaste salon de Madame Minier, j'ai vu Henri, ruisselant, s'épongeant sans cesse le front à moitié éperdu au milieu de cette réunion de jeunes filles que les convenances l'obligeaient à faire danser. Je l'ai vu tourbillonnant sans relâche, seul ou presque seul, transporté par les valse entraînantes de Louise, je l'ai vu tournant sans désespérer, sans prendre le soin de se rafraîchir ou de se reposer ; je l'ai vu tomber exténué sur un sofa, ce matin, quand l'horloge du village sonnait 4h. Et Louise courbée sur son piano, ou plutôt sur celui de Me Minier, frappant toujours et sans discontinuer ses touches qui toujours se relevaient et que toujours elle rabaissaient avec une nouvelle énergie, et cela sans souci de ses fatigues, sans souci de la chaleur lourde que les croisées ouvertes ne parvenaient pas à dissiper, sans souci du travail qu'elle avait dû donner ces jours derniers pour pouvoir être prête pour ce grand jour ; et quand je pense à cette activité dont vous avez dû faire preuve, à ce labeur auquel vous avez été soumis, à toute cette soirée enfin, dont Louise me donne dans sa lettre un souffle avant-coureur, mais un souffle calme et frais avec la tranquillité de la personne qui se sent prête, j'ai honte vraiment de vous parler de mes journées, dont pas le moindre souci, pas le moindre travail, pas la moindre fatigue ne vient troubler la parfaite quiétude.

À bientôt, mes chers parents, je vous embrasse bien tendrement ainsi que Louise, Henri, Émile, Georges.

Votre fils, P. Wallon

Lettre de Mathilde à Sophie

Drei Achren, den 2 septembre 1903
Trois Epis, près Türskheim
Haute Alsace

Ma chère Sophie,

Voilà longtemps que nous n'avons pas eu de vos nouvelles. J'ai su par Marguerite que vous étiez allés les voir à Sachselu et que vous paraissiez satisfaits de votre tournée en Suisse. Mais je n'ai pas eu de détails sur votre voyage. De notre côté, nous avons bien employé notre temps depuis votre départ. Nous avons fait un premier séjour à Grendelbruch dans des conditions fort agréables puisque nous avons notre logis préparé d'avance par le curé, cousin de l'abbé Maurer, de Gersou, et que nous avons trouvé dans cet excellent homme un guide pour nos promenades, et dans son presbytère un asile toujours ouvert à la jeunesse. Nous sommes allés à Sainte Odile, à Obernai, au Hohwald, et dans tous les environs. Les forêts sont superbes de ce côté, et nous aurions voulu y séjourner plus longtemps. Notre second arrêt était Ribeauvillé ; là encore, grâce aux recommandations de l'abbé Maurer, nous avons trouvé une famille charmante qui nous promenait tous les jours, nous n'avions qu'à nous laisser conduire par les sentiers les plus inconnus, à toutes ces ruines de vieux château qui abondent dans ce pays. Albert avait trouvé un compagnon à peu près de son âge, qui lui apprenait l'allemand en jouant, et qui surtout le faisait marcher et lui faisait oublier la fatigue de la route. Jeanne et Madeleine avaient une gentille compagne dans cette société, elles chantaient des chansons alsaciennes en courant dans les forêts, et nous pouvions nous croire dans notre propre pays. La population est d'ailleurs excellente ; braves gens toujours prêts à vous rendre service, et il faut souvent boire à la prospérité de l'Alsace et à bien d'autres choses encore. On pense beaucoup ici, et on se souvient. Notre troisième étape est aux 3 Epis. Nous sommes en plein bois, et nous nous reposons souvent de nombreuses courses. Les enfants se couchent dans des hamacs, nous écrivons, lisons, travaillons, toujours dans la forêt. N'allez pas croire que nous menons une vie de paresseux. Nous, tous les jours on se promène dans les bois, et souvent ont fait de grandes excursions. Lundi, nous sommes allés au Lac Noir, au Lac Blanc et à une superbe cascade, et nous avons marché une partie de la journée, mais à Orbey, nous avons pu trouver une voiture qui nous a ramenés aux 3 Epis. Nous allons encore aujourd'hui affronter la chaleur pour descendre dans la vallée. Mais le temps est bien chaud et cela ôte du courage. À part quelques jours de pluie, depuis notre départ, nous avons beau temps. Nous ne recevrons pas souvent de nouvelle des Dalles. Valentine nous a oubliés, et nous serions si heureux de lire sa prose ! Que devenez-vous tous, vous êtes si nombreux, et personne ne prend la plume ? L'air de la mer rend donc plus paresseux que l'air des montagnes. Des cartes postales seraient acceptées avec enthousiasme, et toutes les jeunes filles ne perdraient pas beaucoup de minutes à écrire. Mais j'abuse de votre patience, ma chère Sophie, aussi je m'empresse de vous embrasser de tout cœur ainsi que tous les vôtres, en vous priant de ne pas nous oublier auprès de Paul, de père et de toute la famille.

Votre sœur dévouée, Mathilde

Vous seriez bien aimables de données de nos nouvelles à tous, car je ne sais quand je pourrais écrire de nouveau. Maman réclame des lettres et nous lui écrivons presque tous les jours.

Mars 1904

Ma chère Sophie,

Voici la composition du liniment qui a si merveilleusement réussi à des ouvriers brûlés dans des usines de notre région.

Oxyde de zinc	10 gr
Crème préparée	20 gr
Eau de chaux	20 gr
Poudre d'amidon	20 gr
Huile de lin stérilisée	30 gr
Ichtyol	6 gr

Je te le répète, c'est de nos hôpitaux que vient le remède. Ta lettre et les détails nous ont serré le cœur ; que le pauvre enfant a dû souffrir, et vous, quelle angoisse. C'est le dévouement de Paul qui est cause de son terrible mal.

Henri a été si ému de cet accident qu'il en est tout ébranlé depuis hier ; vous savez que tout ce qui vous arrive de mal nous touche profondément. En hâte, je t'embrasse pour que ma lettre arrive cet après-midi.

L. W.

J'oublie la manière de procéder :

Faire un enduit sur les parties brûlées avec ce mélange et recouvrir de 5 à 6 épaisseurs de gaz antiseptique au Salol le, coton hydrophile et bandes.

Laisser le pansement 3 ou 4 jours sans le renouveler.

Lettre de Paul Louis à ses parents

Gotha, 1^{er} août 1904

Mon cher papa, ma chère maman

Jusqu'ici vous n'avez eu que des cartes postales vous renseignant sur notre voyage à Gotha, je vais donc vous donner plus de détails. Nous sommes arrivés à Francfort à 11h12, hier, après un voyage assez fatigant dans un compartiment qui au départ était complet, et la chaleur n'a pas été pour peu dans la fatigue du trajet. Aussi avons-nous décidé de coucher à Francfort, ce qui en somme était un peu décidé d'avance. Nous avons déjeuné, et nos yeux ne tardèrent pas à papilloter, aussi la sieste générale s'ensuivit. Vers 4h, nous avons parcouru Francfort, vu la cathédrale, et j'ai joui de la belle situation de la ville au bord du Main. Le soir nous avons pu nous promener sur le bord de l'eau, dans les jardins plantés de grands arbres qui longent la rive gauche.

Francfort est une ville, aux maisons peu élevées, aux rues très larges, et on a l'impression de passer par une ville saine et bien aérée, et d'un séjour agréable.

Ce matin à 9h15, départ pour Gotha, arrivé à Gotha à 2h17. Ces heures de chemin de fer, après celles de la veille, ne sont pas pour nous faire aimer les compartiments. Mais la campagne verdoyante et vallonnée que nous avons traversée nous a fait oublier la longueur de la route, c'est pourtant avec plaisir que nous sommes arrivés au port après 900 km de voyage.

Nous avons gagné notre hôtel où nous avons mangé un plat dont Georges et Émile vous parleront sûrement dans leurs lettres.

Puis route vers la pension. Mademoiselle Marthe nous a reçus, s'étonnant que sa sœur ne nous ait pas vues à la gare. Nous visitâmes la chambre d'Émile où un lit de fer avait été dressé pour Georges, car la sœur de Marthe ne devait regagner Georgenthal que le lendemain. Puis nous parlâmes des leçons et il fut décidé que celui de Gotha prendrait ses leçons particulières avec Marthe, et l'autre on lui trouverait à Georgenthal un professeur allemand dans les mêmes conditions. Visite ensuite du salon, de la salle à manger, salle de bains, etc., existence d'une piscine où l'on peut nager, près de la maison. Nous quittons alors Émile et Georges pour parcourir la ville. Vers 7 heures nous rentrons dîner, et là l'hôtelier nous prévient qu'on est venu nous chercher de la pension. Ayant à peine compris ce qu'il nous dit, nous repartons alors, légèrement étonnés, et nous trouvons la sœur de Marthe qui descend de la salle à manger, la serviette sous le bras, et nous apprend que passant en se promenant devant notre hôtel, Émile et George avaient seulement demandé à nous dire « bonjour ». Mais alors s'engage une conversation plus sérieuse, qui me fait penser que la promenade sous notre hôtel avec une raison. Les demoiselles Gerfault doivent recevoir dans 2 ou 3 jours un jeune étudiant allemand de 24 ans qui se promèneraient constamment avec Georges et Émile si tous deux restaient à Gotha ou avec l'un d'eux seulement, si l'un des deux seul reste ici. Peut-être, celui de Georgenthal se trouverait-il bien dépaysé parmi les Allemands et Anglais qu'il devrait fréquenter, peut-être ceux-ci sachant mieux la langue qu'Émile et Georges n'aimeront-ils pas à causer avec eux, ou du moins se rebuteront-ils vite. La sœur de Marthe sera certes le plus souvent possible avec celui qu'elle aura à sa charge à Georgenthal, mais enfin une maîtresse de maison a souvent à s'occuper à la cuisine ou ailleurs. Celui qui resterait par suite à Gotha aurait donc certainement plus d'avantage, avantage qui se perdrait évidemment, dans la 2e période, mais il était d'avis à la sœur de Marthe que dans leur intérêt, cette présence continue de l'Allemand, dans leur promenade et partout d'un autre étudiant, ne sachant pas un mot de français et qu'elle prend en pension chez elle en échange des services qui lui rend en promenant ses jeunes pensionnaires étrangers, seraient bien plus profitables à Émilie et Georges.

Vous pouvez voir qu'il y a dans les deux solutions l'une à Georgenthal l'autre à Gotha, ou tous les 2 à Gotha du « pour et du contre ». Je me suis réservé, lui disant que je vous consulterai et en attendant Georges part demain à Georgenthal (17 km de Gotha).

Au revoir mon cher papa et ma chère maman, je vous embrasse ainsi que tous.

Votre fils, Paul Wallon

Nous partons demain matin de Gotha pour Weinar.

Lettre de Paul Louis à ses parents

13 août 1904 Paris

Mon cher papa et ma chère maman

Je suis arrivé à Paris hier soir dans la nuit et je prendrai demain le train de 8h pour les Dalles.

Je ne vais donc pas tarder à vous retrouver tous. J'espère demain matin avoir un peu moins de monde dans le train que j'en avais eu aujourd'hui. Peut-être en aurais-je plus. J'aurai au moins la perspective de trouver l'air frais et et pur du bord de la mer.

Je vous embrasse ainsi que tous.

de

Votre fils, Paul L. Wallon

Lettre d'Henri Wallon à sa fille Marie

Paris, 14 août 1904

Ma chère Marie,

Je ne veux pas laisser passer ta fête sans me joindre à tous ceux qui t'adressent leurs vœux. Qui peut s'intéresser plus que moi à tout ce qui te concerne et en priant pour toi ? Des vœux, j'en fais aussi pour la maison où en te donnant à Dieu tu voulais aussi te consacrer au bien des autres, sacrifice dont nous gouvernants font bien bon marché.

Où en est l'affaire de la Visitation ? L'archevêque avait-il été trompé lui-même quand il avait donné le conseil de supprimer le pensionnat pour... ? Mais qui peut se flatter d'échapper à ce despotisme aveugle ? M. Ch. Renard vient de me dire que toutes les congrégations de Rouen ont été supprimées sans exception parce que les sections au Conseil général de la Seine inférieure n'avaient pas répondu aux vues du président du Conseil qui est tout le gouvernement.

Adèle doit te donner des nouvelles de la famille. On passe et on revient aux Petites-Dalles. Georgette est partie avec ses enfants pour La Bourboule. Paul Wallon est revenu d'Allemagne où il a conduit ses frères. Louise Guibert revient de Suisse pour finir la saison aux Petites-Dalles avec satisfaction.

Adieu, ma chère Marie, on me presse pour la poste.

Je t'embrasse de cœur, en appelant sur toi la bénédiction de ta bonne mère et en te demandant de prier pour nous tous.

Ton père,
H. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Paris, 25 septembre 1904

Mon cher papa

J'ai reçu ton mot ce matin, alors que je revenais du manège. Le jour de mon départ pour Besançon sera le 28, c'est-à-dire mercredi prochain. Je quitterai Paris à 9h du matin pour arriver à 3h34 à Besançon. Je suis allé, ce matin, comme j'en avais l'intention à l'Ecole Centrale. Mais, comme j'en étais presque certain, pas un chat ne rôdait dans les couloirs. Seul le concierge en bel habit vert se tenait, majestueux, sur le pas de sa porte. Il m'a dit que le jour de parution de la liste était le 27. Peut-être serez-vous encore aux Dalles. Dans ce cas, je télégraphierai à André dès le matin, sitôt l'ouverture du télégraphe.

Je t'écris en rentrant de déjeuner, car ce soir je n'aurais pas eu le temps. Nous nous sommes fait inviter Henri et moi à L... pour dîner. Henri est allé déjeuner à Orsay. Je ne le retrouverai donc que dans l'après-midi chez les Malassez. Toutes mes journées sont très occupées. Je cours d'ici de là ; tantôt pour préparer mon départ, tantôt pour aller voir des camarades.

La température est très douce, tous ces jours-ci, et le beau temps est incessant. Ceci va sans doute retarder votre séjour aux Dalles, car cette atmosphère toute printanière n'est pas faite pour nous donner du courage pour boucler les malles.

Ce matin un mot de Mr Boulard te demandant de donner l'ordre à Lavillangouët de se mettre au travail prévu en avril dernier, pour l'établissement de l'écoulement des eaux pluviales à l'égout, dans la propriété de Mr de Villeneuve à Neuilly.

Au Ministère des Cultes est arrivée la note des dépenses de 1903 au diocèse d'Arras.

À bientôt, mon cher papa, si vous ne vous décidez pas à rester encore aux Dalles.

Je t'embrasse ainsi que maman et que tous ceux qui sont avec vous.

Ton fils, Paul Wallon

Lettre de Paul Louis à ses parents

Besançon, 29 septembre 1904

Mon cher papa et ma chère maman

Je reviens de courses interminables à travers la ville. La recherche de chambres est trop peu commode à Besançon. Nous n'avons pas cessé d'errer par la ville depuis notre arrivée hier à 3h34, et nous en avons fait et refait dans tous les sens toutes les rues. La ville n'offre pas de grandes ressources au point de vue des locations. Il n'y a pas de milieu : où l'on pénètre dans des garnis dégoûtants où l'on a tout de suite des prix élevés à mettre pour avoir quelque chose de bien. L'entrée des maisons en particulier est peu attirante. On y pénètre par un long corridor complètement noir qui mène à des escaliers d'une vétusté excessivement respectable, et par suite possédant des marches usées et malheureusement peu uniformément usées. On a parfois des chemins excessivement longs à parcourir depuis l'entrée sur la rue jusqu'à l'escalier qui dessert la chambre, car les cours s'enchevêtrent les unes les autres et arrivent à constituer de véritables cités. Les escaliers sont généralement à l'extérieur de la construction, et ceci donne un aspect tout particulier à ses vieilles maisons de Besançon. Il pourrait vous paraître étonnant qu'il n'y ait pas de quartiers neufs et pourtant il n'y en a pas. Sauf peut-être du côté de la gare, mais bien de ces constructions ne sont pas à louer. Nous avons fini pourtant par nous décider pour un appartement situé non loin de notre quartier. C'est un appartement de trois pièces, non meublé, et un peu cher. Mais il est supérieur de beaucoup à tous ceux que nous avons vus, il n'y a même pas lieu de le leur comparer. Il est de 380 Fr. et nous comptons aller demain matin voir le propriétaire.

Nous avons été admirablement reçus par les sous-lieutenants et lieutenants de notre régiment. Nous avons déjà pris pension à leur table.

Ce matin comme j'allais chez Febvre je l'ai rencontré venant à mon hôtel. Nous avons visité la ville ensemble et l'avons vu dans tous les sens, dans tous les recoins, sans pénétrer toutefois dans les musées. À 10h30 je rentrais pour déjeuner et depuis midi nous avons été, Sonneck et moi, à la chasse aux chambres à louer. Ce travail quelque peu fastidieux et nous l'espérons fructueux. Surtout que le temps ne nous a pas favorisés. On est arrivé hier il pleuvait averse et la pluie ne nous a pas fait grâce de tout après-midi. Ce matin il pleuvait encore et ce n'est qu'après le déjeuner que le ciel s'est quelque peu éclairci.

Les Febvre m'ont invité à déjeuner dimanche prochain.

Au revoir, mon cher papa et ma chère maman. Je vous embrasse ainsi que Louise, Charles, Henri, André, Émile et George. Mes amitiés à Albert.

Votre fils, Paul Wallon
Grand hôtel de l'Europe, rue Saint-Pierre

Lettre de Paul Louis à sa mère

Besançon, 7 octobre 1904

Ma chère maman

Mon tailleur militaire a dû depuis plusieurs jours déjà apporter ma capote rue de Lille. Le temps pluvieux a déjà commencé et me la fait désirer ardemment. Pourrais-tu donc la faire envoyer par colis postal, ainsi que des caleçons longs et une ou deux chemises de nuit et des chaussettes ?

Je compte t'écrire demain, en ce moment le temps me manque.
Mille bons baisers.

Paul Wallon

Lettre de Paul Louis à sa mère

Besançon, 9 octobre 1904

Ma chère maman

Nous venons de terminer notre première semaine d'instruction et comme je te l'avais déjà dit, nous sommes assez occupés. Cette deuxième semaine, notre emploi du temps comprendra en plus de celui de la semaine dernière, des leçons d'escrime, au moins une par jour. Ceci ajouté à tous les exercices d'assouplissement que nous devons faire et à l'équitation va nous rompre à la fatigue. Tout ceci n'a du reste rien que de très agréable et notre existence est toute d'exercices physiques. Notre installation, rue Fontaine Argent, et complètement terminée et nous retrouvons avec bonheur notre petit appartement chaque fois que nous pouvons y retourner. Nos deux ordonnances sont de grands garçons et nous astiquent d'une façon parfaite, remettent en ordre nos chambres quelque peu sens dessus dessous après chacune de nos rentrées et de nos déshabillages. Mon ordonnance est quelqu'un de très calé. Il a paraît-il vingt mille francs de rente et avait dû ces jours-ci demander une permission pour aller régler des questions d'intérêt.

J'ai vu dans le journal que vous avez eu à Paris un violent orage. Quant à nous le temps est complètement gris. La saison des pluies a commencé, plus tôt que d'habitude, et nous en avons pour six mois. Mais le séjour par ici n'en est pas triste pour cela ; avec un peu de philosophie, on arrive à marcher tranquillement dans la boue épaisse qui couvre les rues et malgré le temps que nous avons en ce moment, nous sommes fort contents de notre choix de garnison.

Hier soir avait lieu un concert au cercle, un concert donné par la musique du régiment d'infanterie et qui a duré de 5h1/2 à 7h. J'y ai rencontré Jean Guibert, que je vois au cercle chaque fois que j'y vais. Le commandant Ch... est rentré de permission il y a 2 jours. Je l'ai vu au quartier et comme c'est le commandant de mon groupe, je lui ai été présenté. J'irai le voir un de ces jours. L'ennui c'est de se mettre en tenue. On s'habille déjà et se déshabille si souvent que l'on renâcle un peu à se donner cette peine une fois de plus.

Je pense que tes courses ne te fatiguent pas trop et je t'embrasse ainsi que papa, Louise et des autres.

Ton fils P. Wallon

Lettre de Paul Louis à ses parents

Besançon, 14 octobre 1904

Mon cher papa, ma chère maman

Hier et aujourd'hui, nous avons été assez libres. Il y avait manœuvre de garnison au sud de Besançon, à une douzaine de kilomètres, sur le plateau de Tarcenay. Nous n'en faisons, aux sortants de Centrale ou de Polytechnique et faisant leur année de service, naturellement pas partie, puisque actuellement se poursuit notre instruction. J'avais demandé au capitaine instructeur l'autorisation de suivre à cheval les manœuvres, mais il a prétendu n'avoir pas les pouvoirs voulus pour accéder à ma demande. Aussi ce matin ai-je occupé ma matinée en allant me promener à cheval, aux environs de la ville. J'ai gagné un endroit où notre régiment a établi une piste avec saut d'obstacles et je n'y ai pas perdu mon temps. J'ai été hier assister au départ des troupes pour la manœuvre à laquelle prenait part le régiment d'infanterie, et la presque totalité des 5e et 4e d'artillerie ainsi que du génie. Le retour était effectué aujourd'hui à 2h et le quartier désert a repris sa physionomie habituelle. Ces deux jours, les 13 et 14, ont été merveilleux. Le ciel était d'un bleu printanier et la température douce vous donnait une grande paresse. Mais les matinées jusque vers 8h sont forcément très fraîches et il y a même de la glace, ou plutôt du givre sur les arbres. Si ce temps-là continue, nous allons pouvoir le dimanche faire quelques promenades aux environs.

La fatigue ne se sent plus guère. Encore quelques-uns d'entre nous sont bien malheureux à cheval, et les écorchures aux cuisses ne sont pas pour causer une sensation bien agréable pendant les longs temps de trot. J'en ai aussi actuellement, un pli malheureux au caleçon ne tarde pas à vous faire comprendre l'inconvénient de s'habiller trop vite. Mais ceci n'est pas trop grave, et ne m'a pas empêché de faire une délicieuse promenade ce matin sur les bords du Doubs comme je vous le disais tout à l'heure. Cet après-midi, notre capitaine étant rentré à temps de manœuvre nous avons pu avoir notre séance de manège. C'est certainement notre, ou plutôt ma meilleure heure de la journée. Comme adresse d'invitation pour la soirée, je n'en ai guère, tous mes camarades étant actuellement au service.

J'ai reçu le paquet de linge ce matin.
Je vous embrasse tendrement.

P. Wallon

La famille Muleur est complètement inconnue à mon camarade Campenon.

1797-1909

Lettre de Paul Louis à son père

Besançon, 23 octobre 1904

Mon cher papa

Aujourd'hui nous avons une journée maussade. Mais le ciel se bornant à être couvert, les Bisontins n'en font pas moins leur petite promenade du dimanche, et tout l'après-midi ont passé devant nos fenêtres des groupes se rendant à la campagne. La campagne n'est du reste par laide par ce temps gris et les arbres jaunis par l'automne prennent des tons de vieil or, estompé harmonieusement par la brume. Je n'ai rien fait de mon après-midi, je ne suis pas sorti. Je n'en ai pas senti un extrême besoin, car ce matin j'ai passé une matinée au manège depuis 7h jusqu'à 10h. Je n'ai pas encore trouvé le cheval idéal. Celui qui m'a été affecté et certainement très bon, mais j'en voudrais un plus jeune (il a 12 ans). Malheureusement, le choix n'est pas grand, et j'en ai essayé ce matin parmi les quelques-uns trop jeune encore pour travailler sérieusement et que l'on mettra en service le 1^{er} janvier.

Someck a été entendre cet après-midi une opérette. Mais le théâtre ne me dit pas grand-chose. J'y ai été l'autre jour et je m'y suis ennuyé mortellement.

Je ne vois pas l'intérêt qu'il y a à envoyer des lettres de part si on annonce à des gens que l'on sait ne pas pouvoir venir. Notamment, pour les officiers de ma batterie, je ne vois pas pourquoi leur annoncer le mariage de Louise, avant même mon départ en permission. Quoi qu'il en soit je vous envoie les adresses (?) nécessaires. Il est probable que je ferai partir ma permission du 4 novembre. Je pense que la soirée est toujours fixée au samedi 5. Quant au mariage de Pauline, je n'ai pas grandes données. Je crois que c'est aussi le samedi.

Au revoir, mon cher papa. Je t'embrasse ainsi que maman et mes frères et sœur.

Ton fils P. Wallon

Lettre de Paul Louis à ses parents

Besançon, 30 octobre 1904

Mon cher papa, ma chère maman

Je monte au cercle pour vous écrire. Je viens de faire un petit tour à la musique, place Granville, lieu de rendez-vous de toute la société bisontine le dimanche, et comme le cercle, donne sur la place, j'y ai été sans grande peine.

La journée, qui ce matin s'annonçait radieuse, finit un peu tristement, peut-être un peu plus tristement pour moi que pour un autre, car je pense qu'en ce moment je pourrais être avec vous. Mais camarades ont demandé une permission pour la Toussaint et sont partis, hier vers midi. Ils ne rentreront que pour le vendredi matin. La date du

mariage de Louise était un peu loin pour que j'aie pu songer à faire le pont. Je compte donc demander une permission partant du 5 jusqu'aux 11 au matin et je ferai mon possible pour prendre vendredi le train de 10h50 me mettant à Paris vers 6h du soir. Je commence un peu tôt à parler de mon départ, car je pense avec plaisir au moment de vous revoir.

J'ai manqué ainsi un anniversaire que vous avez dû fêter hier, et auquel j'aurais pu être présent cette année-ci encore, si la date du mariage Louise avait pu être avancée, mais je suis sûr que mon absence n'a pas passé inaperçue dans votre réunion intime d'hier.

Que vous dirai-je, sinon que je deviens un peu provincial. On arrive vite à connaître un peu tous les visages et surtout l'on est soi-même très connu. Au bout du deuxième jour de notre arrivée, on nous savait déjà dans la ville. « Avez-vous vu nos nouveaux petits sous-lieutenants ? » Et nous promenant le soir en civil, nous entendions les groupes dire : « Ce sont les petits sous-lieutenants. »

Rien de nouveau dans la ville. Quelques jours après notre arrivée a eu lieu un grand événement : l'ouverture des « Nouvelles Galeries », sorte de grand bazar. Depuis une semaine on en attendait l'ouverture incessamment, et 2h avant le lever de rideau de la devanture une centaine de Bisontins étaient là anxieux devant la porte fermée. Pendant 5 à 6 jours, ce fut une véritable cohue de gens entrant, pour voir, pour toucher, et même pour acheter. Je n'ai pu céder à la tentation, et j'ai fait moi aussi mon petit tour dans ce bazar avant déjeuner. Mais maintenant, c'est de l'histoire ancienne. Les magasins sont vides. Seule devant un phonographe, ayant deux morceaux pour répertoire, stationnent indéracinables, quelques troupiers et Bisontins.

Je cherche à vous dire toutes les curiosités de la ville, mais à part « la maison à l'ascenseur », unique maison à Besançon possédant un tel engin, et encore servant uniquement à desservir le 4e, à part le cavalier civil, je ne vois rien qui puisse vous intéresser, si ce n'est peut-être le départ de la forte chanteuse. J'ajouterai même à ce sujet que nous occupons son ancien appartement, et ceci encore, nous a valu quelques compliments.

Hier après-midi, après avoir conduit Someck à la gare, ayant tout le reste de la journée libre, j'ai fait seller mon cheval et suis parti faire une promenade qui fut tout à fait belle. Le soir tombe maintenant assez vite, et les lueurs du soleil couchant, sur les coteaux présentant de fauves aspects, donnaient un caractère impressionnant à ce paysage. Comme quelques-uns de ces paysages feraient bien, mon cher papa, dans ta collection d'aquarelles.

Ce matin j'ai continué à excursionner aux environs de Besançon, et jusqu'ici toutes les impressions que j'ai ressenties ont été différentes. Que demander de plus qu'un beau pays contemplé du haut de son cheval.

À bientôt, j'espère, et je vous embrasse ainsi que Charles, Louise, André, Henri, Émile et George. Je pense cette fois ne pas manquer la fête de Charles, si toutefois vous voulez bien m'attendre. Je vous embrasse tendrement.

Votre fils P. Wallon

Lettre de Paul Louis à ses parents

Besançon, 20 novembre 1904

Mon cher papa, ma chère maman

J'ai trouvé en revenant à Besançon un froid très vif. L'hiver semble s'annoncer assez sec et pourtant il ne faut rien augurer du beau temps que nous avons eu en ce moment, car cette saison se passe rarement sans journées nombreuses de pluie.

Les promenades à cheval deviennent malheureusement un peu difficiles. Ce n'est pas que les pieds et les mains soient impossibles à réchauffer, mais c'est la glace des chemins qui les rendent impraticables. Ce matin j'avais été pour faire un tour à cheval. J'ai dû mettre pied à terre pour éviter les chutes et m'étant aventuré sur un pont transformé en vraie patinoire naturelle, j'ai craint ne pouvoir en sortir mon cheval glissant d'une façon inquiétante. Je me décidai à lui faire faire volte-face, mais il manqua des 4 pieds et en se relevant eu la maladresse de me donner un coup de pied dans le talon. Je parcourus en sens inverse le chemin que j'avais suivi, en boitant assez fort et regagnai bientôt des endroits cavaliers.

Un bon massage, et une promenade cet après-midi m'ont remis le talon dans un état satisfaisant et demain plus rien, j'espère, n'y paraîtra.

Aujourd'hui on rencontre un peu partout dans la ville et les environs de jeunes soldats en bande sous la conduite d'un sous-officier. La promenade se termine par un bock pris dans un café avec orchestre. Les conseils des sous-officiers sont tout paternels. J'en ai vu calmant l'ardeur de leurs hommes en leur recommandant de ralentir leur marche pour ne pas crotter leur pantalon.

Le nouveau ministre de la guerre à fort bonne presse, par ici ; sa qualité de civil n'est pas pour le faire mal voir, au contraire. Les paroles qu'il a prononcées pour ce qui est de l'avancement ont été trouvées parfaites.

Au revoir mon cher papa et ma chère maman, je vous embrasse ainsi que tous.

Votre fils affectueux, Paul Wallon



Lettre de Paul Louis à ses parents

Besançon, 4 décembre 1904

Mon cher papa, ma chère maman

J'ai reçu ce matin des nouvelles de Louise, par une carte postale qu'elle m'envoyait de Lille et je recevais en même temps la nouvelle de la mort du père de Someck. Someck avait été rappelé par dépêche vendredi soir ; son père est mort à 11 heures du soir sans qu'il ait eu le temps de le revoir. Ce coup a dû être d'autant plus rude, qu'il était absolument inattendu. Son père avait été légèrement enrhumé et semblait presque rétabli, quand le jeudi son état s'est aggravé. Croyant à une appendicite, docteur le fit conduire au Val-de-Grâce et là on s'aperçut qu'il était atteint d'un ictère infectieux. Someck ne reviendra donc qu'au commencement de la semaine prochaine.

Les journées n'ont eu en ce moment rien de bien distrayant. Samedi dernier, pourtant, j'ai eu quelques choses à faire. Les officiers de ma batterie étaient partis faire des exercices aux environs, j'ai été chargé de surveiller l'instruction. J'ai dû, entre autres choses, faire une reprise de manège dont les jeunes bleus se souviendront. Je les ai presque constamment fait marcher au galop, si bien qu'à la fin de la séance, un brouillard remplissait le manège au point d'empêcher de voir à 20 pas.

Je ne sais s'ils ont été satisfaits de cette séance. En tout cas ils ont eu à bouchonner fortement leurs chevaux en rentrant afin de les sécher un peu. Je n'ai heureusement pas eu d'accident, je n'ai eu que des chutes sans importance. Si les canonniers avaient chaud en sortant, moi aussi je n'avais pas froid, car j'avais dû poursuivre en courant certaines bêtes rebelles au galop, en agitant ma cravache. Telle est ma vie, que ces choses si ordinaires arrivent à prendre de l'importance !

Nous sommes déjà le 4. Bientôt je pense vous revoir. En attendant, je vous embrasse affectueusement.

Votre fils Paul Wallon

Lettre de Paul Louis à ses parents

Besançon, 11 décembre 1904

Mon cher papa, ma chère maman

Besançon n'a pas encore perdu aujourd'hui sa triste physionomie. Après déjeuner je suis rentré boire mon café dans ma chambre, et je me suis mis à vous écrire. Il est probable que je vais attendre le dîner, sans bouger d'ici, à lire, assis dans un fauteuil les pieds au feu.

J'ai été ce matin me promener à cheval, et j'ai pataugé pendant 2 heures dans la boue au milieu du brouillard. Je suis rentré avec un très fort appétit. J'habite dans la même maison qu'un commandant du génie, le commandant Walter, qui est parait-il un grand ami de Monsieur Flachiron. C'est Jean Guibert qui me l'a appris hier au cercle, où j'étais allé un peu avant dîner, la musique d'artillerie y jouant pendant une heure tous les samedis.

Hier soir, grand événement dans la ville, car une artiste de l'opéra venait jouer dans l'Africaine. Les places étaient retenues depuis 8 jours au théâtre et, chose qui ne s'était jamais vue, on dut refuser du monde. J'ai négligé de lire dans les journaux locaux les récits de cette représentation.

Someck doit revenir ce soir. Il est tout patraque. Il a attrapé froid en allant à Paris, et a eu un mal de gorge assez violent qui l'a empêché de manger et dormir pendant presque que tout son séjour. Il m'a écrit qu'il a été très vivement touché de la lettre de papa.

Je ne vois pas d'autres nouvelles à vous donner, mon camarade Campenon, qui s'était cassé le bras il y a un mois en tombant de cheval, vient de partir en congé de convalescence.

Cette fois-ci, je n'ai plus rien de neuf à vous dire, et je dois avouer du reste, que je suis assez peu au courant de ce qui se dit ou se fait par ici.

Je pense que la grippe d'André est finie depuis longtemps, et qu'elle ne lui a pas été préjudiciable. Je vous embrasse de tout cœur, mon cher papa et ma chère maman ainsi que tous ceux de Paris et de Lille.

Votre fils Paul Wallon

Je viens de recevoir le télégramme. Je partirai demain matin et serai à Paris à 6h9 du soir.

Lettre de Paul Louis à ses parents

Besançon, 18 décembre 1904

Mon cher papa, ma chère maman

Je viens de recevoir de vos nouvelles et j'ai honte de ne pas vous en avoir déjà donné des miennes depuis mon retour ici. Mon voyage s'est fort bien effectué et j'ai retrouvé Besançon sous la pluie tout comme je l'avais quitté. Le matin je reprenais mon

service et le lendemain on apprenait pour le vendredi la visite du général Michel. Notre régiment vient d'être attaché à la 41e division d'infanterie, et le général venait prendre contact avec nous. Aussi tout le temps fût-il occupé à froter, à laver, à nettoyer et le vendredi à 1h le général venait au quartier. Chaque officier lui fut présenté après que la musique eût joué la Marseillaise. Puis il commença à inspecter les casernements, se faisant donner des explications qui ne laissaient pas de surprendre légèrement ceux qui l'accompagnaient. La visite était intéressée. Il désirait se remonter. Aussi s'est-il arrêté au bout d'une heure de visite pour se faire présenter 2 ou 3 chevaux entre lesquels il comptait en choisir un. Chaque cheval fut amené devant lui ayant à son côté le vétérinaire-major et le capitaine instructeur qui s'occupe de la remonte, derrière venaient tout le groupe des officiers donnant chacun leur appréciation. Au bout d'une 1/2 le général ne se décidant toujours pas entre ces 3 pauvres bêtes que l'on avait choisies très très calme... pour un fantassin ! on lui proposa de les faire monter par des sous-officiers au manège. Cette cérémonie dura longtemps encore, et le général eut pour occuper les hommes qui depuis 1h de l'après-midi l'attendaient au pied de leur lit, l'idée de les faire mettre avec leurs collections 3, alors qu'ils avaient passé leur matinée astiquer leur collection 2, qu'ils avaient sur eux. D'où grand branle-bas et les brosses se mirent à froter énergiquement sur les basanes nouvelles pour leur faire prendre leur brillant des grands jours. La visite des casernements continua et à 5h le général s'arrêta fourbu, et pourtant il n'avait pas tout vu, loin de là ; tous les hommes qu'il avait fait mettre en collection 3 ne le virent point paraître. Alors ils furent se changer, pendant que le général procédait individuellement à la « confession » des officiers. Nous en eûmes pour jusqu'à 6h1/2 à attendre, en grande tenue, et tout ce qui s'en suit. Sabre, gants blancs, etc. Je ne sais si les hommes étaient mécontents, en tout cas nous étions éreintés et ennuyés.

Ce matin, j'ai fait avec Someck une promenade superbe sur les hauteurs et nous apercevions dans le lointain Pontarlier sous la neige. Nous ferons au printemps connaissance avec cette ville. C'est là que nous ferons nos écoles à feu. On avait un peu parlé de Mailly et finalement, jusqu'à nouvel ordre, ce sera à Pontarlier. C'est en mai que nous irons et il n'est pas rare d'y séjourner avec la neige. À part cela les environs sont superbes et l'on est à 2 pas de... aussi en profite-t-on largement quand on est dans cette région. Il n'est pas probable que nous ayons plus de 3 jours au 1^{er} janvier. Les hommes n'en ayant que 3. Heureusement que cette époque s'approche et je pense que Louise passera quelques jours à Paris à cette occasion.

J'ai depuis mon retour pu causer avec Someck que j'avais pu voir qu'à peine avant de partir pour Paris. La famille a un terrain à Alger, à El Biar, et elle voudrait bien le vendre. C'est un terrain qui n'a pas grande valeur, mais qui lui est inutile. Je crois ne pas mettre trop avancer en conseillant à Someck de s'adresser à Mr Guiauchain pour, s'il était nécessaire, avoir des conseils. Someck a un de ses oncles à Alger ou plutôt tout près d'Alger, qui habite rue Meissonnier à l'Agah. Il s'appelle Monsieur Gaspard Martin. Je ne sais si Mr Guiauchain pourra lui être utile d'une façon quelconque, mais cependant s'il pouvait l'aider dans cette vente ou par ses conseils éviter certaines dépenses, ce me serait fort agréable, car les Someck sont dans une situation de fortune assez précaire.

Au revoir, mon cher papa et ma chère maman, je vous embrasse bien fort ainsi que Charles, Henri, André, Émile et George.

Votre fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son frère Emile

Besançon, 26 décembre 1904

Mon cher Emile

Je veux t'écrire aujourd'hui puisque, paraît-il, j'ai des lettres envers toi et que ces dernières vacances, alors que tu étais en Allemagne, tu as eu la gentillesse de m'écrire.

J'ai reçu ce matin le mot de papa m'annonçant la mort de ma tante Barbedienne et le peu d'instant que je l'avais vu m'avait suffi pour éprouver une grande affection pour elle ainsi que de la tristesse de l'avoir ainsi seul, dans sa grande maison autrefois vivante, au milieu des souvenirs qu'elle me rappelait à ma dernière visite chez elle. Je n'ai d'ailleurs à part ma visite à Douai, peu vu ma tante Barbedienne malheureusement ; quelques minutes à Paris et autrefois aux Petites-Dalles, mais de son séjour avec que Jeanne Minurel je ne vois guère que son départ en Victoria en bas notre côte.

Mon existence provinciale présente peu de variétés et pourtant j'ai été dîner jeudi dernier chez les Chantu. Jean Guibert s'y trouvait, ainsi qu'un cousin du Ct Chantre, le capitaine Bouquet, qui connaît assez notre famille ayant épousés la sœur de Me Aubert. Le Ct Chantre en m'invitant me dit : « Vous savez, tout à fait entre nous, en jaquette ». Malheureusement, je n'en ai pas. Aussi ai-je dû tourner la difficulté en empruntant celle d'un de mes camarades. Tu penses bien qu'elle ne devait pas m'aller comme un gant. La taille était placée plus haut qu'il n'aurait fallu, et le plus ennuyeux est qu'elle était fort courte, d'une longueur sensiblement égale à celle de mon veston. Mais l'élégance de mon maintien et des effets de tête ont dû remédier et détourner l'attention de ces petits inconvénients de coupe. Aujourd'hui est considéré, pour nous, comme pour toi, comme un dimanche, aussi après avoir été passer ma matinée au manège, suis-je rentré, et les pieds au feu, je t'écris. J'ai eu à faire cette nuit, ou plutôt ce matin à 2h une ronde. Accompagné de mon falot, je suis monté à la citadelle et j'ai pu constater que les sentinelles étaient bien réveillées. En grim pant là-haut, j'ai rencontré un type descendant à grande allure, et même à si grande allure, qu'il s'est jeté par terre. Il n'a pas dû se faire grand bien, car la pente et couverte de rochers. Mais sa conscience ne devait pas être fort tranquille, car il n'a pas tardé à se relever et à reprendre sa course. Il devait probablement être en grande conversation avec une sentinelle. J'ai eu pour ma promenade nocturne un clair de lune superbe, et le temps froid et sec me fit goûter assez cette ronde. La citadelle se détachant en masse sombre sur le ciel, la sentinelle allant frappait à la porte et appelant le caporal, tout cela avait assez de caractère et rappelait l'époque des châteaux forts. Puis je redescendis à grandes enjambées et continuais mon tour en inspectant trois sentinelles. Je suis rentré à 3h30 et me suis recouché, pour me relever qu'à 7h1/4.

Je ne sais pas encore quand je partirai pour Paris, mais je ne vais pas tarder et la maison va être ainsi au complet. La lettre de Louise semblait indiquer qu'elle devrait primitivement aller à Paris le 22. J'ignorais ce fait, sans quoi j'aurais été fort inquiet à la nouvelle de l'accident de la Gare du Nord.

Au revoir, mon cher Émile. Je t'embrasse ainsi que papa et maman et tous ceux qui sont maintenant à Paris.

Ton frère P. Wallon

Lettre de Paul Louis à ses parents

Besançon, 8 janvier 1905

Mon cher papa, ma chère maman

Je vous donne aujourd'hui seulement des nouvelles de mon retour à Besançon. En descendant du train, nous avons trouvé le sol couvert de neige, et un petit vent sec nous frappa le visage. C'est qu'ici aussi il a fait froid pendant les premiers jours du mois, et j'eus même en rentrant dans ma chambre une surprise désagréable. Ma carafe était pleine de glace et par suite toute craquelée. Je détachai aisément tous les morceaux de verre et j'eus une superbe carafe de glace. Mon pot à eau était de même tout claqué, l'eau ayant fait complètement prise. Mon ordonnance avait laissé ma fenêtre entrouverte et comme paraît-il la température était descendue dimanche et lundi à -17 et -18°, il n'est pas étonnant que pareil phénomène se soit produit. Le plus ennuyeux est que nous avons failli ne pas avoir d'eau pour nous laver, toutes les conduites étant gelées. Pourtant à 9h du matin, après avoir fait de vaines tentatives pour faire fondre ma carafe de glace, ont pu aller chercher de l'eau dans la cave. On a été jusqu'à patiner sur le Doubs, ce qui, je crois, ne devait pas être fort prudent. Puis brusquement, le jour même de notre arrivée, le dégel a commencé, la pluie s'est mise à tomber, sans discontinuer, et j'ai vu avec grand plaisir que nous tenions ici le record de l'eau pour ces derniers jours. Ce matin en se levant on pouvait voir un ciel serein et de la glace dans les rues. Demain ou après-demain nous serons peut-être forcés de piétiner dans une boue épaisse, tel est le temps qu'il a continué de faire ici.

Je viens de prendre la semaine... On n'a pas attendu longtemps pour me la colloquer. On m'a aussi donné à faire la voltige ce qui va m'obliger à me lever à 5h1/2 du matin. C'est une perspective peu agréable en hiver.

Je vais être obligé de faire quelques visites indispensables. J'ai même été déjà chez le commandant Chantre et chez Madame Febvre, par une pluie battante. Madame Febvre était un peu souffrante. Quant à Madame Chantre, je ne l'ai pas trouvée, pour la bonne raison qu'elle n'était pas à Besançon.

Elle était probablement encore à Salins. J'espère que vendredi prochain, en retournant la voir, j'aurais un temps plus propice.

Au revoir, mon cher papa et ma chère maman. Je vous embrasse de tout cœur.

Votre fils, P. Wallon

Lettre de Paul Alexandre à son fils Paul

Paris, 14 janvier 1905

Mon cher Paul

Il ne faut pas que les absents aient tort ou soient moins favorisés que ceux qui jouissent tous les jours de la vie de famille. Je t'envoie donc les dernières lettres de Louise, tu auras de cette façon des nouvelles de nous tous.

Ton oncle Henri et ta tante Laure ont remis à vendredi prochain leur voyage. Ils resteront avec nous jusqu'au dimanche soir. Nous savons qu'ils jouissent bien de la petite hospitalité que nous leur offrons dans la chambre de Louise et nous sommes si heureux de la leur offrir. La semaine suivante, cédant enfin aux instances de ta sœur, nous irons ta maman et moi la voir à Lille, connaître enfin son installation.

Et plus tard, mais bien plus tard, lorsque la saison le permettra, nous prendrons aussi la direction de l'Est pour aller voir notre beau lieutenant. Mais tu viendras sans doute nous faire encore une visite avant. Ta maman a su te donner des nouvelles de nos santés. Elle est toujours vaillante, moi, toujours trop souvent tracassé par mes maudites névralgies. Charles et Henri ont été un peu grippés, Henri est débarrassé, Charles pas encore. André se remet assez volontiers en revenant de l'école, à son violoncelle ce qui lui procure une bonne petite causette avec sa nièce ce à quoi ils sont bien sensibles l'un et l'autre. Émilie et George ne prennent malheureusement pas encore leurs études assez au sérieux. Quels bébés ! Dire qu'ils sont en rhétorique !

Au revoir, mon cher enfant, je t'embrasse bien tendrement. Tout le monde se joint à moi.

Ton père, Paul Wallon



Lettre de Paul Louis à ses parents

Besançon, 16 janvier 1905

Mon cher papa, ma chère maman

Je ne vous donne décidément guère de mes nouvelles qu'une fois par semaine. Je ne puis pas prétendre que le temps me manque. Mais il est impossible de combattre chez soi l'humidité froide où le froid sec que nous avons alternativement ici. Notre mode de chauffage nous rend le séjour chez nous peu agréable. Il faut se résigner à vivre pendant une bonne heure dans une fumée intense si on allume son poêle, et comme le chauffage est au bois, il nous est impossible de garder du feu pendant notre absence et à chaque rentrée chez nous il faut recommencer la même petite cérémonie.

Que vous dire de ma vie si ce n'est que l'instruction des jeunes soldats est en bonne voie, comme du reste l'année dernière à pareille époque. J'ai, la semaine dernière, eu à contempler plusieurs fois par jour les derrières des chevaux attachés le long d'un mur à côté les uns des autres en surveillant le pansage. J'ai assisté tous les matins à l'appel.

Un homme ayant reçu un coup de pied de cheval pendant la voltige j'ai été prendre de ses nouvelles à l'infirmerie. Mais heureusement il n'avait pas grand-chose. Aussi en n'envisageant la question qu'au un point de vue égoïste, n'ai-je pas eu à faire de rapport circonstancié sur la façon dont le cheval lui avait décoché ce coup de pied. Pour ne rien celer de mon emploi du temps, il faut vous dire que je fais toujours bien régulièrement ma petite partie de « dames », le matin entre la manœuvre d'artillerie et le déjeuner, et maintenant que vous savez que le matin je vois les hommes au manège, puisque je les vois évoluer autour du canon, et le soir évoluer au pansage, autour de leurs chevaux, vous connaîtrez toute mon existence, toutes mes occupations.

Au revoir, mon cher papa et ma chère maman, je vous embrasse de tout cœur ainsi que Charles, Henri, André, Émile et Georges.

Votre fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à ses parents

Besançon, 22 janvier 1905

Mon cher papa, ma chère maman

Depuis ma dernière lettre, rien de nouveau ne s'est passé ici. Les traîneaux ont fait leur apparition depuis plusieurs jours déjà et l'on peut voir certains fournisseurs livrer leur commande dans leur voiture armée de longs patins. Température un peu rigoureuse en somme, mais toujours temps splendide toutes les routes étant couvertes d'une épaisse couche de neige desséchée et friable. Je ne puis malheureusement pas ces jours-ci faire de grandes courses à cheval dans les champs de neige, car je me suis écorché en montant à cheval et j'ai dû cesser d'y monter pour laisser guérir les blessures. Dimanche dernier, j'ai été déjeuner chez Madame Febvre et après je suis allé faire un tour en dehors de la ville avec Febvre. Il faisait un vent très froid qui m'a le donné un mal de dents sérieux pendant 2 jours. Vous allez sans doute pouvoir jouir pendant votre séjour à Lille d'un ciel serein qui favorisera vos promenades et vous incitera même à marcher vite dehors pour vous réchauffer. Je ne sais si je vous ai parlé dans ma dernière lettre de la présentation de l'étendard aux jeunes soldats et à la suite de la revue passée par le général sur la place Chaumans et de la remise de décorations, tout cela au milieu d'une boue épaisse. Heureusement que la tenue prescrite était la tenue de campagne. L'attitude des jeunes soldats pendant la revue était très amusante. Ils n'ont pas conscience encore de ce que c'est que le « garde-à-vous ». Il y en avait qui montrait du doigt certains officiers en les nommant. À part cela tout s'est fort bien passé et nous sommes revenus après 1h1/2 d'attente au quartier. Je vous écris à la bibliothèque du quartier au milieu des conversations et d'un bruit important.

Je vous embrasse tendrement.

Votre fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à ses parents

Besançon, 29 janvier 1905

Mon cher papa, ma chère maman

Vous êtes maintenant revenus de votre séjour à Lille si toutefois vous ne vous êtes pas laissés tenter d'y rester encore aujourd'hui.

Je suis maintenant presque toujours à la bibliothèque du cercle, quand mon service me laisse libre. Il y a là de bons fauteuils et une douce température. Les fenêtres donnent sur la place Granville, la grand-place de Besançon, et au-delà on aperçoit la citadelle, avec les murs et les toits couverts de neige. Il fait bon de lire devant ce joli panorama et certains jours, le blanc de la neige se détachant sur le ciel d'un bleu serein produit un effet enchanteur.

Hier après-midi notamment j'ai passé mon temps à feuilleter un recueil de reproduction des dessins et peintures de Daumier et l'heure du dîner m'a semblé venir rapidement. Cette dernière semaine en particulier mes occupations militaires furent restreintes. Il était impossible de manœuvrer à pied dans la cour du quartier tellement le sol était glissant. Puis les hommes sont occupés dans la journée à enlever la neige qui tombe la nuit. Naturellement il n'est jamais tombé autant de neige que cette année. Il est vrai que cela est bien possible, vu les accidents inattendus qui sont survenus. Un beau soir les fils télégraphiques et téléphoniques surchargés de neige sont tombés en produisant de magnifiques étincelles, et on a craint que les câbles du tramway ne suivent leur exemple. Mais aujourd'hui le mal est réparé ! Seuls les fils qui se sont rompus à la traversée du Doubs, près le pont Saint-Pierre, plongent encore dans l'eau, et l'on voit leurs remplaçants sillonner le ciel avec tout leur brillant rouge du neuf. S'il avait fait beau aujourd'hui je serais sans doute allé aux environs, dans la montagne pour y voir la neige sous plus grande épaisseur encore qu'ici. J'en aurais profité pour faire une promenade à traîneau. Mais un ciel gris et chargé de neige n'est pas fait pour vous inciter à la promenade et je passerai sans doute toute la journée au coin du feu attendant un ciel plus favorable pour les excursions.

Au revoir mon cher papa et chère maman, je vous embrasse ainsi que tous.

Votre fils, Paul Wallon

Lettre de Paul Louis à ses parents

Besançon, 5 février 1905

Mon cher papa, ma chère maman

Voici le dimanche venu et avec lui, ses distractions coutumières. Le soleil heureusement se montre, et la température adoucie va rendre agréable la promenade hebdomadaire.

J'ai reçu la visite de Febvre avant son départ pour Paris et il a pu donner à Henri de mes nouvelles, puisque je ne vous en donne pas assez. Il est vrai, que je prends peu la plume et que je m'endors trop.

Demain je dois présenter au colonel les jeunes et les faire manœuvrer devant lui. Je ne me fais pas d'illusions sur la façon dont ils exécuteront les différents mouvements. Voilà 15 jours que je n'ai pu leur faire faire, à cause du temps, de l'école de section et je m'attends à une exécution peu correcte. Enfin, n'anticipons pas, et je dois les prendre une heure avant la revue pour les exercer et les mettre en forme.

Mon capitaine a décidé, ou plutôt autorisé, la création d'une bibliothèque pour les hommes de notre batterie, en réponse à la circulaire ministérielle, invitant les officiers à fournir une installation confortable aux hommes, afin de les retenir plus facilement au quartier. Il est probable que ce seront encore les livres d'images qui auront le plus de succès. Le recrutement de cette année se compose des hommes de la région en presque totalité, et beaucoup parmi eux n'ont presque aucune instruction. N'y aurait-il pas, à la maison, des recueils d'image d'Épinal ou autres, ou même des livres de la bibliothèque rose, que je pourrais leur donner. Malheureusement, c'est l'argent qui manque pour arriver à un résultat et aussi la place.

Je ne sais s'il est possible que j'entre dans l'établissement de Monsieur Lederlin, mais en tous cas, j'en serais enchanté. Je l'ai visité il y a deux ans et c'est une maison fort importante et en pleine prospérité, ayant sa maison-mère à Wesserling. J'ai été lors de mon voyage déjeuner chez Mr Lederlin et il m'avait même demandé si je ne comptais pas entrer dans la maison de mon oncle Henri, maison dont il avait l'air de croire à la complète réussite. Il y a deux fils, je crois, attachés plus ou moins à son affaire. Si mon oncle Henri voulait bien parler de moi à Mr Lederlin, il y aurait peut-être en effet quelque chose à faire.

Je vous embrasse tendrement.

Votre fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à ses parents

Besançon, 17 février 1905

Mon cher papa, ma chère maman

Votre télégramme d'hier m'a rappelé que je vous avais laissé depuis 10 jours sans nouvelles. Mais chaque jour amenant les mêmes occupations, il faut faire effort pour y placer une nouvelle occupation et c'est ainsi que ne vous ayant pas écrit dimanche, je n'arrivais pas à secouer mon apathie. Je suis bien inexcusable, car vous ne m'oubliez pas et j'éprouve tant de plaisir à vos lettres, que je devrais bien vous écrire, ne fussent au moins que pour vous le dire.

En tout cas ne pas recevoir de mes nouvelles ne devrait pas vous alarmer, car comme dit le proverbe « pas de nouvelles bonnes nouvelles » et il est de fait que si la moindre chose m'arrivait vous seriez prévenus plutôt plusieurs fois qu'une. Vous voyez donc que cette absence de lettre de ma part était un gage de ma bonne santé.

Le commandant Chantre est revenu hier de Lyon où il avait été appelé, il y a 8 jours, à cause de sa mère et vous avez dû recevoir une lettre de part. Ce qui m'étonne c'est que sitôt j'ai appris la mort de sa mère, je lui écris un mot, et que je n'ai reçu aucune réponse. J'ai un peu peur que mon ordonnance n'ait mis dans une poche ma lettre et dans l'autre les 0,15 Fr. d'affranchissement et qu'il ait tout oublié : enfin ce soir j'en aurai le cœur net, je le questionnerai.

L'instruction des recrues se poursuit toujours et l'on voit parfois sur la route un canonier franchissant l'espace sur son cheval emballé et rentrant au quartier à une allure inquiétante. La plupart du temps, il n'y a aucun accident. Au mois de janvier, l'ordonnance du colonel s'est tuée, son cheval s'étant abattu en franchissant la porte du quartier, le pauvre homme étant projeté que contre le mur. Mais heureusement ce sont choses rares.

Avant-hier, j'ai eu ma route. Ils avaient eu le bon goût de me la donner courte et de la mettre à une heure convenable, si bien qu'à minuit j'étais couché. Tant qu'on ne dépasse pas minuit, tout est pour le mieux. Mais quand il faut la faire vers quatre heures du matin, comme la première que j'ai eue, ce n'est pas fort drôle pour se lever au moins.

Je vous embrasse tendrement.

Votre fils, Paul Wallon

Lettre de Paul Louis à ses parents

Besançon, 20 février 1905

Mon cher papa, ma chère maman

Je me suis décidé à passer mon après-midi dans ma chambre au coin du feu. J'ai été assez mal en train toute la journée d'hier et la nuit de samedi à dimanche. Je suis même resté couché tout mon dimanche. J'ai eu une poussée de fièvre subite et un mal de tête intolérable. Aujourd'hui, je vais beaucoup mieux, je suis seulement un peu trop mou, et ai trop de lassitude. Mais enfin cette période désagréable de maux de tête est passée, et n'a pu résister à tous les soins de mon compagnon. Ce matin, j'ai été au quartier quelques instants, mais cela m'a suffi, et je vous écris le dos au feu, les pieds dans mes pantoufles.

Nous n'avons pas ici le temps dont vous jouissez à Paris. Nous sommes, à un certain point de vue, aussi mal partagés que Louise et Albert à Lille. Mais la neige qui tombe ici ne tarde pas à fondre et la pluie survenant hâte encore l'arrivée de la boue. Ils sont peu nombreux les jours sans pluie, mais en revanche le pays est alors bien joli. Nous serons, il faut l'espérer, dédommagés de ces jours pleins d'eau, qui nous gèle parfois jusqu'aux os. Je ne sais si c'est à eux qu'il faut attribuer un mal au genou que j'ai depuis quelque temps. J'irai peut-être demander l'avis de la faculté. Ce sera une distraction comme une autre, une occupation qui variera un peu ma vie journalière. Je ne sais pas encore si j'irai à Paris au jour gras. Il me faudrait au moins trois jours, sans quoi, le voyage de cette misérable ligne de Besançon à Dijon tout au moins est par trop fatigant.

Au revoir, mon cher papa, et ma chère maman. Je vous embrasse, ainsi que tous ceux qui sont près de vous.

Votre fils, Paul Wallon



BESANÇON. - La Grande-Rue

Lettre de Paul Louis à ses frères Georges et Émile

Besançon, 28 février 1905

Mon cher Georges, mon cher Émile

J'étais persuadé qu'aujourd'hui nous n'étions que le 27, et consultant mon calendrier, je m'aperçois que je me suis trompé. Je suis donc un peu en retard pour vous faire des vœux pour votre entrée dans votre nouvelle année. Je suis sûr que ce soir en buvant à votre santé tous penseront que les absents se joignent à eux et nous serons ainsi ce soir en communion d'idées. Je pense du reste ne pas tarder à aller vous voir. Je vais essayer d'avoir une permission de 4 jours à partir de dimanche prochain. Je ne sais si je réussirai.

Aujourd'hui nous avons eu de la pluie par rafales. J'étais parti à midi avec ma batterie sur le polygone est à peine arrivé nous avons eu à essuyer une tombée violente de grêle qui nous empêchait de voir à 2 pas devant nous. Nos chevaux restèrent comme nous, stoïques et immobiles sous cette averse. Elle ne durera heureusement pas trop longtemps, sans quoi nous eussions été malgré nos caoutchoucs complètement trempés. Le terrain du polygone était lourd, et l'eau qui est tombée tous ces derniers temps l'a rendu fangeux et boueux, aussi nos chevaux ne galopèrent-ils pas fort volontiers dans cette boue épaisse. Tout ceci importe peu. On n'y est fait et l'on a coutume de rentrer souvent couvert d'une couche épaisse de boue. Il fait bon se changer après cela.

Je viens de recevoir une invitation à déjeuner pour dimanche prochain, de Me Gougeon. Pour la raison que je vous donnais plus haut, je vais la remercier.

Je vous quitte en vous embrassant bien tendrement.

Votre frère, Paul Wallon



Lettre de Paul Louis à ses parents

Besançon, 13 mars 1905

Mon cher papa, ma chère maman

Je ne vous ai pas encore donné des nouvelles de mon retour. La pluie n'a cessé de battre les vitres de mon compartiment durant tout le trajet et en mettant le pied sur le quai bisontin, j'ai pu voir de grandes rafales de pluie inondant la ville. Je rentrais dans ma chambre vers 7h et me changer rapidement. A 8h j'étais au quartier, et la pluie et la boue empêchant toute promenade, j'allais faire seller mon cheval et le faire amener au manège.

Nous faisons en ce moment de la « batterie attelée », au polygone malgré la pluie et le vent et on arrive à trouver assez de charme à ne se laisser plus arrêter par aucune considération de mauvais temps, pour les manœuvres. C'est qu'il faut finir l'instruction pour bientôt et au moins avoir tout fait.

Hier dimanche, inutile de vous le dire, je suis resté devant mon feu et à 5h nous avons pris le thé entre sous-lieutenants faisant Mais en cherchant à tuer l'humidité par des boissons chaudes et par un long goûter nous avons atteint 7h sans aucun appétit pour le dîner.

Demain après-midi, nous avons des exercices d'embarquement, et, il est probable que l'eau du ciel agrémente cette petite cérémonie.

Besançon est rentré dans le calme après les fêtes des jours gras. Il paraît que les confettis ont fait fureur, et le soir le bal costumé du Kursaal a été plein d'entrain. Maintenant la vie ordinaire a repris son cours.

Au revoir, mon cher papa et ma chère maman. Je vous embrasse tendrement ainsi que Charles, Henri, André, Émile et Georges.

Votre fils, Paul Wallon

Lettre de Paul Louis à ses parents

Besançon, 19 mars 1905

Mon cher papa
Ma chère maman

Vous devez avoir de nouveau Louise parmi vous pendant une semaine au moins et mercredi prochain va être pour elle plein d'émotions. Nous avons eu samedi dernier un exercice de mobilisation, la prise des cantonnements du premier jour. Mais tout s'est borné à peu de choses en somme, surtout pour moi, qui devait me trouver seulement à la disposition du général. Je suis de semaine depuis hier, je passe donc un peu plus mon temps que de coutume au quartier.

Vous trouverez que je ne vous dis pas grand-chose ; mes préoccupations journalières ne peuvent avoir grand intérêt pour vous. Vous dirais-je que mon cheval a dû être conduit à la visite, car il s'était écorché la queue en se grattant contre un bas flanc, que nous avons changé en partie d'écuries. Mais que ceci est prosaïque.

Mon capitaine vient d'être père hier, ce qui l'a empêché de venir au quartier de toute la journée. À propos de capitaine, il est arrivé une histoire bien vexante à mon précédent capitaine. Les tableaux d'avancement viennent de paraître, et par erreur on lui avait télégraphié qu'il s'y trouvait. Aussi à l'issue de la revue d'hier, reçut-il les félicitations de tous les officiers du régiment, félicitations qu'il recevait avec la modestie qu'il convient dans ce genre de cas. Mardi soir, on a appris l'erreur et le pauvre capitaine qui avait eu en apprenant qu'il figurait sur les listes une joie d'autant plus grande qu'il s'y attendait pas, doit avoir reçu un coup à cette nouvelle.

Je vais aller faire visite au commandant Walter. J'ai vu Jean Guibert qui y avait été et avait appris la venue dans une quinzaine de Monsieur Flacheron à Besançon. Comme je pressens une invitation que je ne pourrais réfuter malgré notre deuil, je veux y aller le plus tôt possible.

Au revoir mon cher papa, et ma chère maman, je vous embrasse de tout cœur ainsi que tous et Louise en particulier dont c'était hier l'anniversaire.

Votre fils, Paul Wallon

Lettre de Paul Louis à ses parents

Besançon, 27 mars 1905

Mon cher papa, ma chère maman

Je n'ai pas encore de nouvelles de la soutenance de thèse d'Albert de mercredi dernier. Je ne doute pas qu'elle ne se soit passée au mieux et vous avez certainement dû applaudir, s'il est permis de manifester ainsi son contentement dans de semblables cérémonies.

Henri doit s'être replongé profondément dans son travail depuis ce beau succès qui ne va sans doute pas tarder à renouveler dans 8 jours, et alors commenceront ses vacances de Pâques. Il peut, toujours j'espère, venir faire un tour par ici. Il faut souhaiter qu'à ce moment le ciel soit plus propice aux pauvres bisontins pour les excursions.

Je n'ai absolument rien à faire cette semaine. On fait actuellement l'école de « batterie attelée » et comme chaque batterie n'est pas au complet en fait d'attelage, elles se fondent deux en une pour pouvoir manœuvrer correctement. Je suis donc libre cette semaine, la semaine prochaine en revanche se sera notre tour de travailler. Je ne puis malheureusement pas profiter de ma liberté. Mon cheval est depuis quelques jours rognonné, c'est-à-dire blessé au rognon par la selle, et je ne peux le monter d'ici encore une huitaine, et comme les sous-officiers n'ont plus grand-chose à faire, ils sortent à cheval, et je ne puis leur prendre leur monture. Il est vrai que jusqu'à ce soir, telle promenade n'était bien agréable vu le vent de tempête qui souffle. Vous avez sans doute assisté hier ou aujourd'hui à l'enterrement de Madame Prenel. Le commandant Chantre de retour de Lyon est reparti aussitôt pour Paris. Le général Michel de la 41^e division d'infanterie doit venir nous voir demain et après-demain pour se rendre compte de l'état d'instruction des hommes. Je vais essayer cette fois de me défiler, car ces séances sont vraiment sans intérêt. Ce soir à 8h, le 41^e régiment d'artillerie qui se trouve à Besançon, doit faire l'attaque du Fort Benoît qui se trouve tout près d'ici. Je les plains et je doute qu'il puisse faire grand-chose avec un vent pareil. Je n'aurai pas le courage vraiment d'y aller voir.

Au revoir, mon cher papa et ma chère maman. Je vous embrasse bien tendrement ainsi que ceux qui sont encore avec vous.

Votre fils, Paul Wallon

Lettre de Paul Louis à ses parents

Besançon, 1er avril 1905

Ma chère maman

J'ai reçu avant-hier ton paquet et j'avais déjà pris la plume pour t'en remercier fortement quand un camarade est venu me déranger. Mais je n'ai pas manqué de lui faire éprouver de douces sensations en lui faisant goûter les bonnes choses que tu m'envoyais en même temps que la thèse d'Albert. On ne peut rester insensible à de si bons produits et nous passons de bons moments en les mangeant. Maintenant que j'ai satisfait à la reconnaissance de mon estomac ou plutôt de mon goût, je veux te remercier aussi de la bonne idée que tu as eue de m'envoyer les deux thèses d'Albert. J'ai déjà feuilleté sa grande thèse jetant un coup d'œil de-ci de-là, et lisant des morceaux, je suis ainsi arrivé sans m'en apercevoir à la fin du volume. Je vais pouvoir maintenant profiter de mes instants de liberté pour la lire plus tranquillement.

Le temps semble vouloir se raccommode. Mais hélas, on n'est guère plus heureux. Le soleil n'a-t-il pas montré ses rayons quelques instants que déjà l'on a trop chaud, on quitte vivement son pardessus et l'on a encore pourtant la sensation d'être en plein été. Besançon est entouré de coteaux, et la réverbération des rayons du soleil transforme cette vraie cuvette en une fournaise. Que sera-ce en été ? Pourvu que le vent puisse chasser la chaleur amassée pendant le jour et donne ainsi un peu de fraîcheur la nuit.

Nous sommes heureusement logés dans un quartier assez frais. Mais dans la ville, paraît-il, il y a des journées où l'on préfère ne pas ouvrir les fenêtres, vu l'odeur épouvantable qui l'imprègne tout entière.

Espérons qu'au moins nous irons aux grandes manœuvres pendant toute la période des chaleurs.

Je t'embrasse tendrement, ainsi que papa, et aussi Charles, Henri, André, Émile, Georges.

Ton fils, Paul Wallon

Lettre de Paul Louis à ses parents

Besançon, 9 avril 1905

Mon cher papa, ma chère maman

Aujourd'hui, il fait beau. Tout le monde est dehors. Ça n'arrive déjà pas si souvent et sous nos fenêtres passent et repassent les groupes bisontins. Il faut vous dire que nous habitons dans la banlieue, à la campagne, quoique n'étant qu'à deux pas de la ville. Mais pour un Bisontin toute personne située de l'autre côté de l'eau n'habite pas Besançon. Les Bisontins se promènent donc à la campagne le dimanche et l'avenue Fontaine Argent est la promenade très fréquentée, quelque chose comme l'avenue des Acacias au bois de Boulogne, et les groupes vont, viennent, reviennent, chacun plongeant les yeux dans nos chambres, les fenêtres étant ouvertes. D'aucuns s'arrêtent même devant et en étudient l'heureux aménagement. L'avis unanime est, je dois vous le dire, quelles sont petites. Enfin, nous sommes heureux d'être une cause de distraction pour ces braves gens. Notre « avenue des Acacias » ayant 300 m, on a bientôt fait de revoir réapparaître les différents groupes : soldats, bourgeois, ouvriers, etc., et pendant tout l'après-midi c'est un bruit de voix incessant. Nous avons projeté un rallye pour aujourd'hui. Mais la pluie tombant sans discontinuer tous les jours derniers et jusqu'à hier midi, nous l'avons fait décommander. C'est vraiment enrageant. Sitôt la décision prise, le temps se remet au beau, et aujourd'hui journée radieuse. J'ai chevauché un peu la matinée, sans pouvoir faire de grandes promenades, étant de semaine jusqu'à samedi prochain.

Vous devez être décidés maintenant sur votre emploi du temps des vacances de Pâques. Nous n'allons pas tarder à partir à Pontarlier, le 28. Mais d'ici là, je pense vous faire une petite visite de quelques jours.

J'espère savoir bientôt vos différentes décisions au sujet de cette période de vacances Albert et Louise vont-ils vous rejoindre pour faire un petit tour ? Ou bien resterez-vous à Paris pour les recevoir ? Il est probable par contre que Charles, Henri et André vont se remuer un peu.

Je vous quitte, exaspéré que je suis, par un orgue de Barbarie qui depuis une heure de l'après-midi joue à deux pas d'ici les 5 mêmes mesures. L'orgue à airs variés n'existe pas encore ici, heureusement peut-être !

Je vous embrasse tendrement.

Votre fils Paul Wallon

Lettre de Paul Louis à ses parents

Besançon, 17 avril 1905

Mon cher papa, ma chère maman

Je viens de recevoir la visite de Victor Puiseux. Toute sa famille est arrivée ici depuis hier et doit partir à Salins à la fin de la semaine. Il a dû me trouver bien paresseux. J'étais étendu mollement sur mon lit. Il est vrai que j'avais une petite raison, car hier j'ai reçu un coup de pied de cheval dans la cuisse. Ce n'est pas grand-chose, mais il n'en faut pas beaucoup pour vous empêcher de marcher. C'était hier le rallye qui devait avoir lieu le dimanche précédent. Le temps fut splendide tout d'abord et l'allure des chevaux fut dès le commencement des plus grandes. J'ai reçu mon coup de pied avant la fin du parcours, pendant un repos pied à terre, de quelques minutes. Nous étions un peu trop les uns sur les autres dans un espace trop restreint. J'y ai gagné une promenade à grande vitesse en automobile pour venir chez moi. Mais la pluie survint alors et termina la journée d'une façon peu agréable. Je ne pense pas tarder à remonter à cheval. Je n'ai vraiment pas de chance. Il y a 4 jours je monte un cheval qui s'était reposé plusieurs jours, et le maladroit dans ses accès de gaieté, glissa en sortant du quartier, tomba et moi de même. J'allais frapper le sol de la tête et des deux genoux. Ce ne fut rien heureusement, je n'en ai plus que des marques noircies. Je faillis même par la suite causer un accident, car comme je remontais sur ce cheval, il rua et atteignit au doigt un télégraphiste qui placé derrière mon cheval, regardais curieusement la scène, ainsi du reste que pas mal de Bisontins.

Ce soir ma batterie a exercice d'embarquement à 8h. Je ne pourrais pas y assister. Le temps étant beau, c'est bien dommage, car l'embarquement de nuit d'une batterie à son effectif complet a bien du caractère. Nous aurons plus de chance que ceux qui embarquèrent dernièrement et qui ont reçu pendant 2h1/2 un vrai déluge.

Je vais demander une permission pour Paris de samedi à mercredi ou jeudi. Nous partirons le vendredi pour Pontarlier.

Je vous embrasse bien fort ainsi que tous.

Votre fils, Paul Wallon

Lettre de Paul Louis à ses parents

Pontarlier, 1er mai 1905

Mon cher papa
Ma chère maman

Je voulais vous écrire avant mon départ de Besançon, le temps m'a manqué. J'ai même été très pressé dans mes rangements la veille de notre départ. Nous avons quitté décidément notre appartement pour n'y plus revenir, ce qui nous a obligés à un déménagement complet bien plus long que nous ne nous le figurions tout d'abord. Le vendredi matin la colonne à pied est partie à 4h1/2. Le ciel était couvert. À 6h je partais avec quelques autres officiers pour faire du service en campagne le long du chemin. Le ciel s'était dégagé, et une journée radieuse commençait. Nous avons fait ainsi seuls une étape charmante, une vraie promenade. Le pays était superbe, les arbres couverts de feuilles et çà et là des vergers et leurs arbres en pleine floraison. À 10 heures nous arrivions à destination à Amancey.

Ceux de la colonne à pied n'étaient pas trop fatigués, malgré le manque absolu d'entraînement et l'heure à laquelle ils avaient dû se lever c'est-à-dire 2h1/2. De plus la veille au soir ils avaient, beaucoup du moins, fêté leur départ en buvant une sérieuse goutte.

Les hommes installés, je pus enfin vers 12h1/2 gagner ma chambre. Mais je n'y restai pas longtemps, elle était dégoûtante. J'allais déjeuner et vers 1h, tous les divers groupes étant présents, on se mit à table. Inutile de vous dire que l'appétit ne manquait guère. Vers 2h nous sortions de table. Je me mis à la recherche du maire pour lui demander de me trouver un lit quelque peu plus propre et accompagné d'un gendarme je parcourus la ville, ville de 600 habitants, très propre et très joliment située. Nous trouvâmes enfin le maire couvert d'un immense chapeau de paille qui me reçut fort aimablement et après des pas un peu dans tous les sens je parvins à me caser dans une chambre retenue pour un officier qui n'était pas venu. Il était alors 3h. J'allais au pansage voir mes chevaux et les examiner sur toutes les faces pour apercevoir les blessures de la route qui aurait pu échapper le matin. Enfin à 5h, en n'ayant pas mal dans les jambes, je rentrai enfin me changer et me laver ce que je n'avais pu encore faire. Je m'étendais mollement ensuite sur mon lit, où le poussier ne tarda pas à venir me chercher ; j'avais oublié d'aller au rassemblement de la batterie à 5h1/4. Il était 5h1/2. Je me dépêchai de m'habiller, mais j'arrivais quand même trop tard. Dans la deuxième étape, j'étais affecté à la colonne cheval et nous allâmes coucher à Goux-les-Usiers. L'étape n'était que de 22 km. A Goux, je fus le reçu d'une façon charmante par mon hôte et le lendemain matin comme je sortais de chez lui à 4h1/4 il m'obligea à prendre un grand verre de marc de sa fabrication. Je ne pouvais refuser et quoique le marc fut bon le grand verre que je pris me fit un peu trop chaud à l'estomac. À 5h1/4, je rentrai prendre congé définitivement de mon hôte. Il m'avait préparé un café. Je dus y mêler abondamment du kirsch également fabriqué par lui. Mon café une fois fini, il me demanda de goûter son kirsch pur cette fois. Quand je remontais à cheval, j'avais les 2 jambes absolument molles. Nous sommes arrivés hier de très bonne heure à Pontarlier. Le régiment a fait sur la prière du maire son entrée musique en tête le colonel venant derrière la musique. Puis quelques pas plus loin une dizaine d'officiers, dont j'étais, formant pour ainsi dire son escorte. Nous avons eu beau temps toutes les 3 étapes. La veille de la dernière étape, à 7h du soir, nous avons eu une tourmente de vent et des pluies terribles. Après dîner la pluie tombait à torrents. Il faisait nuit noire. Comme je reconduisais Lomeck chez lui afin d'y prendre une lanterne pour regagner mon cantonnement qui se trouvait assez éloigné, nous entendîmes des

appels de quelqu'un perdu dans l'obscurité. Nous nous mîmes à l'interpeller, mais nous ne tardâmes pas à reconnaître la voix du colonel. Lomeck se dirigea sur lui, pour le tirer d'embarras : « Ah permettez, permettez, disait-il de sa voix la plus pure, voix de Franc-comtois, je ne sais plus où je suis, je suis dans une cour, je ne peux plus en sortir » « mais, mon colonel, vous êtes sur la route, je vais vous conduire. » « Je suis sur la route, je suis sur la route ! Ah elle est bien bonne. Je viens de m'introduire entre les brancards d'une charrette. Que faisait-elle sur la route ! Je suis trempé ! J'ai les deux pieds dans un abreuvoir. » « Mais, mon colonel vous êtes installé dans le ruisseau ! » Nous partîmes tous les trois dans la direction de la demeure du colonel. Puis Lomeck, armé d'une lanterne prise chez lui, me reconduisit. Je trouvai le moyen de me perdre et pendant une heure nous tournâmes sous la pluie et le vent autour de ma maison sans pouvoir la trouver. Quand je rentrais enfin à 10h1/2, mon hôte avec une lanterne allait à ma recherche.

Le temps continue à être beau. Il fait de l'air, mais doux, vraies températures d'été paraît-il.

Au revoir, mon cher papa et ma chère maman. Je vous embrasse bien fort.

Votre fils, Paul Wallon



Lettre de Paul Louis à ses parents

Pontarlier, 7 mai 1905

Mon cher papa, ma chère maman

Nous avons maintenant complètement repris notre vie de garnison. Tous les matins à peu près, nous allons faire un peu de batterie attelée sur le champ de tir, puis nous tirons. Nos après-midi sont généralement libres. Ceci m'a permis de faire quelques excursions à cheval aux environs, j'ai même été jusqu'en Suisse. Ceci il est vrai ne m'a pas réussi, car je me suis redonné un effort dans la cuisse en faisant un faux mouvement pour monter à cheval, et je me suis mis à retraîner la jambe. Aussi aujourd'hui au lieu d'aller en Suisse passer mon dimanche, du côté de Genève et Lausanne avec mes camarades, suis-je resté toute la journée dans cette petite ville de Pontarlier qui n'offre guère de distraction. La musique du 4^e qui jouait sur le cours a amené pourtant une grande animation dans la ville et j'ai vu passer sous mes fenêtres tout ce qu'il y a de mieux ici.

Presque tous les officiers ont quitté Pontarlier hier au soir, et profitent du temps passable de maintenant pour se promener aux environs. Avant-hier la neige est pourtant tombée toute la nuit et l'on a dû ajourner à l'après-midi la manœuvre du matin. Enfin nous n'avons pas à nous plaindre au sujet du temps, on a pu sortir tous les jours. Je compte demain me reposer encore, afin de redevenir tout à fait valide. L'ennui est que les journées sont un peu longues à tirer ici, quand on ne fait rien. Mais il est pourtant préférable, je pense, de me reposer. Voilà deux jours qu'un canonnier me prenant par le fond de la culotte m'aidait à me mettre en selle. Ce soir ma jambe va mieux. Demain elle ira parfaitement. Mon dimanche est maintenant à peu près tiré. Il est 6h. Dans une heure, dîner ; puis le coucher.

Au revoir, mon cher papa, ma chère maman, je vous embrasse tendrement ainsi que Charles, Henri, André, Émile, Georges.

Votre fils, Paul Wallon

Lettre de Paul Louis à ses parents

Pontarlier, 14 mai 1905

Mon cher papa, ma chère maman

Nous avons eu nous aussi quelques journées vraiment merveilleuses pendant lesquelles nous avons pu pleinement jouir du pays. La dernière journée de beau temps, nous avons fait une manœuvre de garnison. L'ennemi était supposé venir des Verrières en Suisse et se diriger sur Pontarlier, et ma batterie soutenant 2 compagnies d'infanterie était chargée de l'arrêter. J'étais chargé de reconnaissances et de recherches de position des batteries, ce qui me permit de galoper et de sauter les murs séparant les différents près pendant une grande partie de l'après-midi. Je faillis même être fait prisonnier. Je revenais tranquillement au petit galop, après avoir exploré vainement toute une partie du terrain, quand une fusillade nourrie retentit. J'étais tellement à ma petite promenade que je n'y faisais guère attention quand j'aperçus l'ennemi à quelques pas de moi. Je quittais rapidement ce lieu dangereux. Mais un sous-officier qui me suivait de loin, croyant être en sécurité, fut happé au passage par 5 ou 6 fantassins. Le colonel situé sur une éminence contemplait la manœuvre, et me voyant revenir, voulait absolument que ce soit moi qui ai été fait prisonnier. Enfin la manœuvre prit fin et le colonel nous accusa de ne pas avoir été à la hauteur. Quoi qu'il en soit ce fut, pour moi du moins, une agréable après-midi. Demain le général Michel commandant la 41^e division d'infanterie dont nous faisons partie, doit venir nous voir tirer. Le temps est malheureusement depuis deux jours très brumeux et très froid. Peut-être la petite représentation que nous comptons lui donner manquera-t-elle par suite de charme surtout si nous sommes obligés de tirer sur des objectifs rendus invisibles par le brouillard.

C'est dimanche prochain que nous rentrons à Besançon.

Je vous embrasse tendrement ainsi que tous.

Votre fils, Paul Wallon

Lettre de Paul Louis à sa mère

Besançon, 24 mai 1905

Ma chère maman

J'ai reçu hier une lettre de toi. Elle m'a malheureusement confirmé les tristes choses que tu m'avais déjà écrites. J'ai été stupéfait en apprenant l'état de mon oncle, car le mal que nous pressentions un peu sans oser y penser ne nous apparaissait pas réalisable. J'ai vécu et je vis encore les tristes jours que vous passez, et je voudrais bien être avec vous en ce moment, car il semble que l'on soit moins triste, quand on l'on est réuni pour souffrir les mêmes douleurs.

Lundi soir, à mon retour de Pontarlier, j'avais vu Jean Guibert qui m'avait déjà fait de pénibles récits sur l'état de mon oncle. Enfin, si mon oncle ne se rend pas compte de sa situation, c'est une consolation, si maigre soit-elle.

Jean craigniez fort que sa mère ne garda ma tante Laure avec elle. La tristesse et la nervosité extrême qu'elle doit avoir en ce moment lui font redouter pour sa mère, sa présence constante. Il est certain que ma tante Adèle qui déjà doit être dans une tristesse profonde pourrait de ce fait se ruiner la santé.

Papa, je pense, dans ce triste malheur qui le frappe, pensera bien aussi à nous, et ne se laissera pas abattre. Si je ne devais pas aller à Paris le mois prochain, j'irais bien vous faire une petite visite, car voilà déjà longtemps que je vous ai vus.

Charles et bien à plaindre aussi. Ces pénibles événements attristent des moments qui auraient dû être si bons pour lui, et notre future belle-sœur, si gentille, subit elle aussi un contrecoup des pénibles choses qui nous arrivent.

Je veux te donner de mes nouvelles et je dois dire qu'elles sont fort bonnes. J'habite maintenant 61 rue des Granges. C'est dans la ville est assez près du quartier. J'ai trouvé cette chambre, sans trop de difficultés, profitant de mon expérience du mois d'octobre, ne me laissant pas trop rebuter par les entrées horribles, sales et puantes qui sont l'apanage de presque toutes les maisons à Besançon, même des mieux.

L'épidémie de rougeole continue toujours ici, mais doucement. Les hommes passent la visite tous les jours.

Au revoir, ma chère maman, je t'embrasse bien fort et bien tendrement ainsi que papa.

Ton fils, Paul Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 31 mai 1905

Mon cher papa

J'ai reçu ton petit mot ce matin et je ne manquerai pas de faire tes commissions.

Je suis resté sorti aujourd'hui tout l'après-midi. J'ai commencé à 2 heures les visites des clients de Rouen, avec La... et je ne suis rentré ici que bien près 7h. Je n'ai donc pas songé à aller à Paris, passé la journée de demain, d'autant plus que demain après-midi, je serai bien aise de voir un peu pour le dégrassement des chaudières et la mise en train des feux pour vendredi matin.

J'ai hâte de voir la physionomie de l'établissement ce premier jour de reprise du travail avec le nouveau règlement. Il m'est d'avis qu'il y aura peut-être quelque chose, en tout cas des mécontents, en apparence du moins. Lucien Chauvin, le chef mécanicien, ne va pas du tout. Il a été très affecté du départ de mon oncle tout d'abord, puis l'aspect de Mr Blondel lui a porté un coup. Depuis qu'il lui a parlé, Lucien est tout oppressé. Je crois que ce pauvre Chauvin est bien bas. Il est tout affaissé, et la dernière nuit a été mauvaise.

Monsieur Blondel est parti en petite tournée jusqu'à lundi. Mardi il viendra voir à l'usine comment se seront effectués ces derniers jours.

Mes visites de cet après-midi n'ont pas donné grand-chose ce qui n'a rien d'étonnant vu que tous les marchés sont faits pour l'... J'ai été fort bien reçu chez tous. Il est de leur intérêt en somme que la maison reprenne et que d'une façon générale les teinturiers de Rouen ne se laissent pas trop distancer par les Roubaisiens et par Laon. Laon est la bête noire, et horrible, la maison monopole dont on ne cesse de parler.

Au revoir, mon cher papa, à samedi soir. Je t'embrasse bien tendrement ainsi que maman et vous tous qui êtes réunis en ce moment.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Alexandre à son fils Paul

Paris, le 1er juin 1905

Mon cher Paul,

Nous t'attendions un peu hier au soir, mais je n'ai pas été étonné de te voir rester à Rouen. Il est, en effet, de toute nécessité que tu sois présent demain à la fabrique, à la reprise du travail, après cette semaine de chômage et surtout en raison de ce nouveau règlement, mesure nécessaire, mais qui suscitera des mécontentements.

Je ne doute pas, mon cher enfant, que tu ne te rendes compte de la situation extrêmement délicate où tu vas te trouver surtout au début. Dans bien des circonstances de la vie, un faux départ est irréparable. Tu es jeune, très documenté par les études théoriques, mais encore sans expérience dans la conduite et la connaissance des hommes et des choses. Le séjour que tu viens de faire au régiment t'est plutôt nuisible au point de vue des rapports avec ceux que tu seras peut-être appelé plus tard à diriger. L'ouvrier n'est pas un soldat, dis-toi bien cela. C'est un collaborateur, un collaborateur plus ou moins intelligent et docile, mais un collaborateur. Il te faudra un doigté des plus délicats

pour te retourner au milieu de tout le personnel de l'établissement, personnel ouvrier ou personnel de bureaux, car ta situation est encore mal définie et ne peut l'être avant longtemps probablement.

Surpris par cette soudaine catastrophe qui, frappant ton oncle, nous a tous frappés au coeur, j'ai voulu dans l'intérêt de ton pauvre oncle, de ta bien malheureuse tante, et pensant en même temps à mes enfants, courir au plus pressé. Ton oncle avait toujours et ardemment espéré te prendre avec lui, t'associer à son travail et te passer ensuite l'établissement. Pour bien des raisons, j'ajournais mon acquiescement. Aujourd'hui, quelle que soit la décision qui sera prise par le Conseil de Famille j'ai cru qu'il fallait avant tout que l'usine ne fût pas abandonnée. Et je t'ai appelé. Cette usine appartient à ta tante; elle seule a le droit d'en disposer et je me ferai un devoir de l'aider de mes conseils pour que ses intérêts soient absolument sauvegardés. J'ai donc prié le notaire et Ch. Renard de rechercher les amateurs acquéreurs ou locataires qui s'étaient présentés, d'entendre leurs propositions. Et c'est seulement dans le cas où leurs propositions seraient trop désavantageuses et inacceptables que pourrait être étudiée une continuation qui ferait de moi le locataire de l'usine avec promesse de vente à des conditions à déterminer.

Tu n'es donc là qu'en attente. En bonnes mains ou plutôt sous une direction sûre, celle de Blondel, en qui j'ai toute confiance.

Cet exposé te montre combien tu dois être prudent en toutes choses. Tes paroles, ton attitude, ton attitude surtout, te feront juger dès le premier jour. Je ne serais trop insister sur ce point.

Rappelle-toi bien que la raideur, surtout chez un jeune, est formellement antipathique. Et il faut que dès le premier jour, dès tes premiers rapports avec tout le monde, tu sois sympathique. L'urbanité ne veut pas dire faiblesse ou flatterie. Tu me connais assez pour ne pas te donner des conseils contraires à la plus parfaite correction.

Voilà donc pour tes rapports avec les hommes. Quant à la question "affaires" elle est difficile aussi, mais moins redoutable. Avec de l'intelligence, et tu n'en manques pas, en sachant voir, écouter - écouter surtout- et en étudiant ce que tu ignores encore, bien secondé, bien dirigé comme tu le seras en attendant que tu diriges à ton tour, peut-être, tu en viendras sûrement à bout.

Prends comme règle de conduite de résumer à la fin de ta journée, en quelques notes brèves, très brèves, mais complètes, tous les faits importants, ou même ceux qui te paraîtraient futiles, de la journée; souvent un petit fait prend plus tard de l'importance. Ces notes journalières te seront très précieuses dans la suite et, sur le moment même, elles te permettront de bien synthétiser ton labeur, de le revoir en ses détails et son ensemble et d'appeler tes réflexions par le rapprochement des choses diverses que tu auras faites, vues ou entendues.

Tiens-moi au courant de tout. Envoie-moi ces notes, je te les retournerai, car elles seront ton bien, je te les retournerai avec mes réflexions, s'il y a lieu.

Tu es d'âge mon cher enfant, à bien comprendre que je ne puis, dans ton intérêt et dans l'intérêt de tes frères et soeur que tu ne voudrais pas léser, me lancer dans une aventure. Et il importe que je sois très régulièrement renseigné sur ce qui se passe à Eauplet dans l'établissement, à Rouen et à Paris.

Voilà une lettre un peu austère, mais elle ne te montre que faiblement l'inquiétude dans laquelle je te vois si jeune aux prises avec des difficultés qu'un faux pas peut rendre insurmontables.

Tu y mettras toute ta volonté et tout ton coeur.

Nous dînons ce soir chez les Deleau, nous t'avions annoncé, Charles au reçu de ta lettre ce matin, est allé dire que l'on ne compte pas sur toi.

Ton père, Paul Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 9 juin 1905

Mon cher papa

Je t'écris un mot pour te dire que j'ai reçu cet après-midi un mot du commandant major me disant qu'il enverra demain ma demande de permission de 15 jours. Il ajoute d'attendre le titre chez moi. Je n'irai donc que demain soir à Paris. Je prendrai le train de marée.

J'ai déjeuné ce matin chez Mr Blondel. Il m'a promené dans son établissement que j'avais déjà vu, mais au repos vers 6h du soir.

Hier soir j'ai dîné chez Monsieur Renard, qui doit aller te voir demain probablement en passant avant de partir pour Besançon chez les Gougeon. Je t'envoie sur un bout de papier différents renseignements.

Les pièces arrivent ici en plus grand nombre qu'avant, mais il y a encore fort à faire.

Je t'embrasse ainsi que maman.

Ton fils, Paul Wallon

Lettre de Paul Louis à ses parents

Rouen, 13 juin 1905

Mon cher papa, ma chère maman

Je suis rentré à Rouen après un excellent voyage. À partir de Pont-de-l'Arche nous avons malheureusement été au grand complet, et en plus le compartiment plein de paniers et de fleurs. Heureusement, nous étions à la fin de la route. L'orage qui menaçait à mon départ a éclaté pendant la route, mais peu violent. Il en fut autrement ici, où il tomba de la grêle et une grêle peu ordinaire, de vrais morceaux de glace comme des œufs de pigeons. Dans le tram qui me ramenait à Eauplet, j'ai vu un homme dont la main saignait pour avoir reçu un de ces grêlons. La gare de Saint-Sever était inondée et le train entrant en gare pénétrait dans des amas de petits morceaux de glace. L'orage ne fut que localement aussi violent.

Après dîner, j'ai fait un petit tour dans l'établissement et j'eus bien du mal à réveiller le veilleur qui à 9h du soir dormait déjà à poings fermés. Quel bon somme a-t-il dû faire cette nuit. Ce soir, il se remue beaucoup, surtout à mon approche. Il sent bien qu'il a été fameusement pris en faute. Mais son compte est clair.

Monsieur Blondel est venu ce soir vers 4h et nous avons vu ensemble l'inventaire dont les résultats faisaient présager une perte encore plus forte que les précédentes. Enfin jeudi nous en parlerons ensemble.

Au reçu de la dépêche de papa, j'ai télégraphié à Lassin d'aller le voir à 8h. J'espère qu'il l'aura trouvé.

Je vous embrasse tendrement.

Votre fils, P. Wallon

1797-1909

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 16 juin 1905

Mon cher papa

Ma lettre arrivera un peu tard pour te faire apercevoir que je suis resté ici encore pour demain ; cela me permettra de voir Monsieur Blondel qui ne devait pas venir aujourd'hui.

Demain on ne travaillera pas, sauf quelques ouvriers pour faire des nettoyages.

Je commence à connaître un peu tous les coins de l'établissement et ils sont nombreux. Il y a toujours peu de travail, il est pourtant arrivé une petite commande ce matin.

Nous arriverons donc demain soir, probablement pas par le train de marée qui force à partir un peu tôt.

Nous vous embrassons-toi et maman, mon cher papa ainsi que toute la famille.

Ton fils qui t'aime, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à ses parents

Rouen, 20 juin 1905

Mon cher papa, ma chère maman

Je suis rentré avant-hier, et j'ai été fort surpris à ma sortie du train de voir les rues de Rouen encombrées de monde. C'est actuellement le concours agricole qui amène tant d'influence. Et de plus le soir avait lieu un feu d'artifice. Vous pensez bien que ceci ne m'a pas empêché de me coucher de bonne heure surtout que je n'ai appris l'existence de ce feu d'artifice que le lendemain matin.

On attribue à des étincelles en résultant l'incendie qu'a eu lieu la nuit suivante, et qui a détruit tout un dépôt de bois se trouvant au-dessus de chez nous à Eauplet. Moi je n'ai rien entendu. Je dormais trop bien. J'ai eu des ennuis ce matin, une chaudière ne tire pas. C'est celle de la sécherie anglaise. Le carneau et probablement bouché, car j'ai employé tous les moyens pour la faire tirer, tels que feu de paille, etc. rien n'y a fait. C'est une perte de temps et de charbon. On a dû l'arrêter.

La descente du moteur de la machine à imprimer s'effectue tout doucement. Le personnel Chauvin et d'une lenteur exaspérante, et vraiment incapable. J'en ai parlé très énergiquement ce matin à Framont qui a toujours besoin d'aller demander conseil à Chauvin, pour se rendre compte si ce que je lui dis est possible à faire. Il y aura encore là un bon coup de balai à donner. Il nous faut pour cela un mécanicien.

Le contremaître Vogel est décidément parti. Je l'ai mis hier à la porte séance tenante. Il était dans un état d'abrutissement complet, causé par l'alcool.

Je vous embrasse tendrement.

Votre fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à sa mère

Rouen, 21 juin 1905

Ma chère maman

Je commence par te répondre à la question que tu me poses dans ta dernière lettre pour l'andrinople. Il n'a pas été envoyé, car il n'en existe plus en réserve. Quant au fermier il n'a pas encore payé.

Nous avons fait paraître ces jours-ci une annonce dans le journal pour avoir un mécanicien remplaçant Chauvin, mais jusqu'ici nous n'avons encore rien arrêté. Il semble que Chauvin ait eu vent de la chose, car il est venu faire un tour dans l'établissement aujourd'hui.

Je dois dire, que j'ai été un peu suffoqué de le voir paraître brusquement devant moi. Je ne le pensais pas voir si vite sur pied. Il est bien faible et ne pourra certes pas reprendre jamais du travail. Je l'ai félicité sur sa santé et lui est fortement conseillé d'aller se reposer, de se méfier des imprudences. À la prochaine occasion, je lui conseillerais de commencer par six mois ou un an de repos. Peut-être, c'est Monsieur Blondel, qui aura à lui dire cela en douceur, car après-demain je pars et bien malheureusement, vraiment. Nombre de petits travaux sont en train, que j'aurais bien voulu continuer, car le personnel ici manque absolument d'initiative et je dois jouer, pour l'équipe Chauvin en particulier, le rôle de contremaître. Mon départ n'est pas du reste, pour plaire beaucoup à Monsieur Blondel. Il n'y a rien à faire là contre, pourtant.

Avant-hier la maison Meyer nous a annoncé une commission de 1700 pièces rouge français. C'est un commencement.

Monsieur Blondel est venu cet après-midi ici. Je le reverrai demain.

Je partirai samedi soir, je ne sais encore si ce sera par le train de marée. Je t'embrasse ainsi que papa.

P. Wallon

Lettre de Paul Louis à ses parents

Rouen, 26 juin 1905

Mon cher papa, ma chère maman

J'ai vu ce matin mon colonel et lui ai dit qu'il ne m'était pas possible de continuer mon service à Besançon. Je lui ai demandé s'il ne croyait pas possible un changement de corps d'armée pour ces 9 mois restants. Il croit la chose assez difficile, mais devant mon insistance il m'a conseillé d'aller au ministère voir le colonel Rémy ou le général Amaurel et de leur exposer mon cas. Il avait l'air même de penser qu'on ne m'aurait pas refusée ma demande de congé si j'avais moi-même été au ministère. Je lui ai prié décrire ce soir au colonel Rémy pour lui demander de me recevoir samedi prochain. Dans ce cas vous me reverriez peut-être bientôt à Paris. Je demanderai alors de finir mon temps à Versailles ou Vincennes. Je vous écris ce mot afin que vous soyez au courant.

Je n'en sais pas plus long quant à présent.

Je vous embrasse tendrement.

Votre fils, Paul Wallon

1797-1909

Lettre de Paul Louis à son père

Besançon, 28 juin 1905

Mon cher papa

Je n'ai pu hier assister au mariage de Charles et aujourd'hui je ne peux me trouver parmi vous tous pour te souhaiter la fête comme je le faisais tous les ans. Ce sont tous ces tristes événements que nous subissons qui m'empêchent ainsi de pouvoir être parmi vous cette semaine. Si je n'y suis pas de fait, tu sais bien, mon cher papa, que j'y suis de cœur et que je pense bien à vous en ce moment.

J'espère un peu recevoir demain des nouvelles de la cérémonie d'hier de Charles et de ma charmante belle-sœur. Je n'y compte pas trop pourtant, sachant combien vous devez être occupés tout ces jours-ci.

J'ai repris mon métier, mon existence militaire. J'ai tout retrouvé dans le même état, ce qui n'a rien que de très naturel et je revis ici les mêmes jours qu'il y a un mois.

J'ai été voir hier Madame Chantre et le commandant. Je lui ai parlé de mon entrevue avec le colonel qui m'avait conseillé d'aller voir le colonel Rémy. Le commandant Chantre pense qu'il n'y a rien d'impossible et même qu'il n'y a pas de raison pour me refuser d'aller au Havre. Mon colonel est parti à Sathonay hier et aujourd'hui ; je pense avoir des nouvelles de sa lettre demain. J'ai reçu ce soir une lettre de Monsieur Mathieu. Il me dit, entre autres choses, qu'il ne donne pas suite à son idée d'habiter le 61 de la rue du Val d'Eauplet. Il m'avait toujours affirmé du reste qu'il ne voulait pas encore s'engager. Le fermier de Vinemerville a, paraît-il, envoyé son loyer à Monsieur Renard le 17 juin.

Au revoir, mon cher papa. Je t'embrasse bien tendrement. Veux-tu te charger d'embrasser maman, Louise, Henri, André, Émile, George et à Albert s'il est encore à Paris ainsi que Charles et Madeleine s'ils ne sont pas au voyage.

Ton fils P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Besançon, 30 juin 1905

Mon cher papa

Je comptais un peu aller à Paris samedi. Mon colonel que j'ai vu ce matin m'a dit n'avoir pas encore reçu de réponse du colonel Rémy. Il a même ajouté que changer de garnison pour trois mois lui semblait bien difficile. Quoi qu'il en soit, je vais essayer de le raser assez pour obtenir ce que je veux. Lundi, quand je lui avais parlé, il m'avait conseillé avant de faire une demande officielle d'aller causer au colonel Rémy.

Il fait depuis deux jours ici une chaleur intolérable. Le temps est on ne peut plus orageux. On est absolument incapable d'aucun mouvement. Ce soir à minuit nous nous mettrons en route pour une marche de nuit qui sera peut-être annotée. J'attends ce soir un mot de Monsieur Mathieu. Le dernier m'annonçait encore une malfaçon, 51 coupes de toile rouge pour la bibliothèque rose, complètement attendries. Je t'embrasse mon cher papa ainsi que maman se, en vous remerciant de vos souhaits.

D'ici peu je remercierai mes frères et sœurs.

Ton fils dévoué, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à ses parents

Rouen, 1er juillet 1905

Mon cher papa, ma chère maman

Voici bien longtemps que je suis sans nouvelles de personnes pourtant vous en recevez de tous côtés, de Charles et Madeleine, de Louise et Albert, de Paul. Vous devez les garder avidement pour vous. Puisque vous ne donnez que nouvelles pour nouvelles en voici : je suis donc arrivé mercredi soir à 8 heures. Monsieur Blondel était venu à cinq heures comme d'ailleurs tous les jours où il n'y a eu personne de la maison ici. Je ne l'ai vu que le lendemain, car il est revenu jeudi, il m'a même emmené dîner chez lui. Monsieur et Madame Blondel sont vraiment des gens d'une conversation fort intéressante ; on se sent tout à fait à son aise tant ils vous reçoivent simplement. Il n'est revenu ni hier ni aujourd'hui, mais avec le téléphone il est aussi souvent à l'établissement qu'on le veut. Il est d'ailleurs très amusant de causer avec lui dans ces conditions, il est aussi à son aise que dans une conversation ordinaire, nous allons jusqu'à rire ensemble pendant des temps assez considérables, ce qui allonge la communication dans de grandes proportions ; le bureau central doit être habitué à lui, car la dernière fois il avait même oublié de retirer la communication, et en voulant téléphoner 10 minutes après nous avons retrouvé la maison Blondel à l'appareil ; nous avons eu toutes les peines du monde à nous faire séparer.

À l'établissement le travail continue, pas assez vite cependant. Il est sorti très peu de pièces cette semaine (410) elles se sont un peu accumulées ; aussi on a travaillé aujourd'hui samedi et on travaillera encore lundi ; peut-être encore la semaine prochaine.

Par contre il est rentré plus de pièces cette semaine que la semaine dernière ; près de 1300 au lieu de 900 et quelques ; il faudrait atteindre un minimum de 1400 à 1500. Aujourd'hui c'était la paye ; il y avait en même temps les appointements de la fin du mois. Il y avait aussi diverses notes à payer ; on a dû aller chercher de l'argent au comptoir ; il y a eu des rentrées qui sont venues aider tous ces paiements ; il y aura encore des échéances le 5 et le 10 qui seront compensées par des rentrées attendues prochainement ; ça va à peu près en ce moment pourvu que la semaine prochaine on voit plus de pièces sortir.

Le montage du moteur qui doit permettre de faire marcher les séchoirs jour et nuit va toujours trop lentement malheureusement ; le mécanicien et souvent distrait par de petites réparations.

On doit faire l'inventaire du mobilier mercredi, le notaire a fait donner rendez-vous à Monsieur Blondel pour cela, je ne crois pas qu'on ait le temps de finir le jour même.

Pour l'argent du fermier, j'ai cherché avec Céline les factures dont parlait ma tante. Des notes que ma tante aurait payées, et que Viard compterait aujourd'hui. Monsieur Mathieu n'a pas non plus ces factures ; peut-être ma tante se trompe-t-elle, en tout cas Monsieur Mathieu ne peut vérifier le compte du fermier.

Il y a chez le relieur des revues de sociétés industrielles, ce sont des revues qui datent d'assez longtemps, elles sont toutes au laboratoire, reliées. Paul avait arrêté le travail du relieur à moitié chemin ; je crois qu'il est inutile de laisser les choses dans cette situation. Je ferai relier ce qui est déjà déboîté, et revenir le tout. Ce sont des revues intéressantes que Monsieur Blondel conseille de garder.

Voici bien des choses sérieuses. J'ai été hier soir à la Mi-voie après le dîner, je n'y avais jamais été, mais je n'ai pas eu de chance j'ai reçu une pluie torrentielle ; je crois que Céline a vendu les fraises, avec les groseilles et les framboises, c'est tout ce qu'il y a de mûr actuellement. J'espère ma chère maman que tu ne t'ennuies pas trop, un peu isolé

comme tu l'es ; mais enfin tu es très occupée puisque tu n'as pas encore trouvé le temps de m'écrire. Et papa, comment vas-tu ? Tes migraines te quittent-elles un peu ?

Je m'aperçois qu'il est 8h moins 20 ; que Céline doit-elle dire ?

Au revoir, mon cher papa et ma chère maman, embrassez bien la famille présente pour moi et gardez bien des baisers pour vous.

Votre fils qui vous aime P. Wallon

Lettre de Paul Louis à sa mère

Besançon, 4 juillet 1905

Ma chère maman

Je viens de tirer 3 jours de permission. Je vais donc essayer de partir demain à 11h, ce qui me permettrait de dîner avec vous. Sinon je prendrai le train qui me ramènerait mardi matin à 9h à Paris. Je t'embrasse bien tendrement ainsi que papa.

Je gagnerai Rouen en prenant le train de 9h32 si je puis arriver à Paris pour dîner.

P. Wallon

Lettre de Paul Louis à ses parents

Rouen, 18 juillet 1905

Mon cher papa, ma chère maman

Je vous écris ce petit mot pour vous donner de mes nouvelles ou plutôt des nouvelles de mes dents. J'ai pu enfin avoir une nuit tranquille après la visite au dentiste. J'ai encore la bouche un peu sensible, mais ce n'est rien à côté de ce que je souffrais. Après déjeuner, hier, à une heure, j'ai été voir Madeleine. Charles m'avait invité à aller leur faire une visite à fin de me montrer leur appartement. Je dois vous dire que ma visite m'a laissé de bien doux souvenirs. Je suis arrivé au milieu de leur déjeuner, et je ne me suis pas fait prier pour les aider à le terminer. Ils ne sont pas encore tout à fait installés, car il y eut quelques difficultés à me trouver une assiette, un verre où je mangeai une pêche délicieuse. Puis nous terminâmes par une tasse de café. Sans rien dire contre le déjeuner que j'avais fait rue de Lille, je dois avouer que je n'ai pas boudé aux avances faites par Madeleine. J'ai vu ensuite toute leur installation, leurs cadeaux, etc. A 4h30, je prenais le train pour Rouen, où j'arrivais pour dîner.

Cette nuit j'ai été voir par deux fois comment l'équipe de la relève travaillait. Tout a fort bien été.

Dans le courrier de ce matin, nous avons encore une demande à laquelle nous devons faire une réponse bien ennuyeuse. Il s'agit de ceintures que la maison Lailles donne à gratter. C'était le deuxième essai qu'elle donnait, le premier avait été manqué. À la suite de cet essai, Monsieur Blondel avait défendu de gratter ce genre ici, puisque nous ne pouvions le faire proprement. On s'est donc amusé à gratter ce nouvel essai. On vient d'arriver à un résultat tellement déplorable que nous ne pouvons même pas teindre les pièces. Quelle explication fournir à Lailles ! Monsieur Blondel est venu cet après-midi.

Je vous embrasse tendrement ainsi qu'Albert, Louise, André.

P. Wallon

Lettre de Paul Louis à sa mère

Rouen, 29 juillet 1905

Ma chère maman

Je viens de terminer mon dîner. Je suis arrivé à Rouen à 7h ce soir et j'y ai heureusement trouvé plus de fraîcheur qu'à Paris. Comme papa a dû te le dire, je suis ici pour 8 jours. Mon colonel commence bien à la trouver mauvaise, enfin cette fois encore il a signé ma permission. J'aurais bien voulu pousser aux Dalles et te souhaiter demain ta fête en même temps que ceux d'entre nous qui ont la chance d'être près de toi. Cette année-ci plus d'un manquera pour t'embrasser, mais si nous ne sommes pas tous réunis aux Mouettes demain, ce n'est heureusement que partie remise et nous trouverons bien au moins quelques jours à rester tous ensemble près de toi.

J'ai déjeuné avec George et Émile chez Madeleine et Charles qui sont en fort bonne santé malgré ces chaleurs intolérables. Ils ont dû aller cet après-midi à Versailles.

Ma présence ici aura au moins cela de bon de permettre à André de se reposer quelques jours et de jouir des Petites Dalles au moins une semaine. Qu'il en profite, car je ne saurais vraiment assurer que je pourrais venir souvent encore avant le mois d'octobre.

Au revoir ma chère maman je t'embrasse bien tendrement en te renouvelant tous mes souhaits de fête.

Ton fils P. Wallon

Lettre de Paul Louis à ses parents

Besançon, 29 juillet 1905

Mon cher papa, ma chère maman

Je pars ce soir pour Paris où j'arriverai à 5h et de là pour Rouen.

J'y trouverai peut-être encore André ; s'il est allé passer son dimanche aux Dalles qu'il ne se dérange pas de la semaine, car je pourrai rester à Rouen jusqu'à samedi soir ou dimanche matin 6 août.

Je vous embrasse tendrement.

Votre fils P. Wallon

1797-1909

Lettre de Paul Louis à sa mère

Besançon, 12 août 1905

Ma chère maman

J'ai reçu ce matin ta lettre. Il n'y a qu'à peine une semaine que j'ai quitté Rouen sans avoir pu aller te dire bonjour et j'ai l'impression d'être depuis longtemps de retour ici. J'espère bien avant la fin du mois retourné une huitaine à Eauplet, mais ta lettre de ce matin me signalant la présence probable de mes tantes vers la même époque, il faudra me prévenir si je ne dois par y aller. Je compte partir d'ici samedi prochain ou dimanche et passer par conséquent la semaine du 20 au 27 à l'établissement, mais toujours avec le si conditionnel : si le colonel ne renâcle pas trop. Actuellement j'ai à mon effectif un nombre de jours de permission qui me classe bon premier, même sur les officiers de l'active. Je détiens un véritable record. Vendredi prochain nous partons à une 1h du matin pour tirer à 30 km d'ici. Nous reviendrons le même jour ou plutôt nous quitterons le champ de tir vers 9h du soir pour rentrer ici samedi matin. C'est la seule réelle occupation que nous aurons depuis une notre rentrée de Pontarlier.

Actuellement la ville est pavoisée pour la réception du ministre Bienvenu Martin qui vient assister à un concours de musique et inaugurer un lycée de filles dans le voisinage. Des guirlandes de feuillage et de petits drapeaux multicolores pendent à travers les rues. Je n'ai pas pris la peine encore de lire le programme des fêtes, mais pendant deux jours la ville sera en liesse, il y aura bals, feux d'artifice, illuminations, et concerts ininterrompus fournis par les nombreuses fanfares et musiques venues des environs.

Je t'embrasse bien tendrement ma chère maman, ainsi que ceux d'entre nous qui te restent aux Dalles.

Ton fils P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 25 août 1905

Cher papa

Je te rejoindrai demain à la gare à 2h1/2. Je ferai ainsi le voyage avec toi et passerai mon après-midi en famille. Je quitterai Paris à peu près à la même heure que toi à 7h40.

Une lettre de tante Laure reçue hier matin m'avait annoncé l'état désespéré de Georgette. Je n'étais nullement informé de cette fièvre qui l'a prise, il y a si peu de jours. Les rentrées ne sont guère bonnes cette quinzaine. Les sorties sont encore fort loin d'être satisfaisantes. Il n'y a du reste aucun ordre dans la maison. Les courts séjours que je fais ici ne peuvent me permettre de suivre du commencement à la fin chaque fabrication. Il y a actuellement assez de travail de la part du personnel. Le mauvais rendement prouve malheureusement que le mal est bien plus profond. On n'est pas encore arrivé à sortir 1500 fr. par quinzaine et c'est à peu près le minimum pour faire les frais.

Je t'embrasse ainsi que maman, Louise, Albert, Charles, Madeleine, Émile et Georges et André tout particulièrement qui prend ses années le 26 ; sans oublier Pauline.

Ton fils P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 9 septembre 1905

Mon cher papa

Je suis arrivé à Rouen jeudi soir vers 5 heures. Je n'ai pas trouvé ma tante à Eauplet. Elle était partie le matin, comme l'avait annoncé du reste Monsieur Mathieu par téléphone. Je suis donc rentré dans cette maison où je m'étais trouvé avec toi et maman la dernière journée passée à Rouen à mon précédent voyage. Je ne pouvais m'empêcher de penser à cette gaieté et à ce plaisir que maman avait à visiter l'établissement, qu'elle et toi vous sauvez. Je suis retourné dans la grande maison où nous avons passé toute la matinée du dimanche, où maman avait tant travaillé pour des arrangements d'appartement.

J'avais pensé un instant t'écrire hier, mais devant recevoir la visite de Mr Blondel aujourd'hui j'avais remis ma lettre au lendemain. Mais il ne m'a rien dit de nouveau en somme. Il ne m'a pas parlé de la visite qu'il avait faite à ma tante avec laquelle il a été près de deux heures en conférence. Le séjour de ma tante à Rouen a été des plus tristes. Elle a été dans un état d'excitation incroyable, paraît-il, et Céline le jour de mon arrivée en était elle-même, malgré son caractère assez calme, à avoir perdu la tête. Ma tante doit rester aux Petites-Dalles jusqu'au 25 septembre, Céline devant la rejoindre le 15. L'idée de ma tante de remplacer Céline par sa sœur en son absence n'est pas fort pratique. Car cette femme est mariée et a plusieurs enfants dont il lui faut bien surveiller et faire les repas.

Je pensais voir Henri et André aujourd'hui à la gare à leur passage. Faute d'un train fort en retard, je suis arrivé 5 minutes après le départ du train.

Veux-tu dire à André que je n'ai pas envoyé sa lettre au directeur de l'Ecole Centrale, car je ne crois pas à son effet. Il me paraîtrait tout naturel, puisque André n'a pas en réalité été fort bien portant toutes ses vacances, que tu écrives plutôt un mot au directeur lui disant que tu désirerais lui voir supprimer ses travaux de vacances, afin de lui permettre de se reposer avant la rentrée à l'école. Cette question de santé qui est la seule véritablement vraie est la seule aussi qui peut impressionner le directeur.

Le temps devient de plus en plus mauvais. Une vraie tempête s'est abattue aujourd'hui sur la ville. Ce mois de septembre qui est maintenant devenu mauvais, et mauvais sans espoir de changement, t'aura probablement décidé à garder à Paris Émilie et Georges qui par un temps pareil y trouveront plus de sujets de distraction.

Au revoir, mon cher papa. Je t'embrasse de tout cœur, ainsi que vous tous qui êtes encore tous réunis.

Ton fils P. Wallon

N.B. Les sorties sont un peu meilleures cette quinzaine que la précédente. Elle s'élève à 1500 Fr. environ.

Lettre de Paul Louis à son frère André

Rouen, 14 septembre 1905

Mon cher André

Je te préviens que tu ne trouveras à Rouen, rien d'organiser pour te recevoir. Céline est partie hier, et sa sœur la remplace pour la fin de la semaine seulement. Je n'ose prendre sur moi d'introduire quelque étrangère dans la maison de ma tante. Je ne sais si dans ces conditions que tu pourras facilement t'arranger ici. Ma tante reviendra vers le 25.

Au revoir je t'embrasse.

Ton frère P. Wallon

Si tu veux toujours venir dimanche prochain, je pourrais demander à la sœur de Céline de faire ta chambre et tu prendrais tes repas au restaurant. Mais Monsieur Blondel venant assez souvent ici, peut-être ferais-tu mieux de te reposer jusqu'au premier.

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 15 septembre 1905

Mon cher papa

J'ai reçu ton mot ce matin et j'ai demandé à Monsieur Mathieu de faire le nécessaire. Veux-tu que je te rapporte les titres ?

Je compte partir demain de Rouen par le train de marée qui me mettra pour dîner à Paris.

Un mot de toi écrit ce soir me renseignera donc demain assez à temps.

Je t'embrasse tendrement.

P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Besançon, 20 septembre 1905

Mon cher papa

J'ai retrouvé mes occupations si toutefois ce mot peut servir à désigner ce que je fais ici. Il est vrai que je lis, je lis beaucoup et je ne perds plus mon temps à aller me faire voir, à plusieurs reprises dans la journée, au quartier.

Lundi matin, j'ai cherché le colonel, il était en permission. J'ai vu mon capitaine qui lui aussi rentrait de quinze jours d'absence et très gentiment, il m'a demandé si je n'avais pas désiré rester à Paris quelques jours encore. Je me suis pris alors à regretter, dans mon for intérieur, de ne pas avoir tenté d'avoir une semaine de plus. Je ferai mon service plus près de Paris, que certainement je ne passerai pas un jour par semaine dans ma garnison.

Le ciel est tout brumeux et l'air froid. Cela n'invite guère à la promenade. Il est décidément grand temps que la fin du mois arrive, pour mettre un terme à cette existence peu attrayante. Les dix jours qui restent encore arriveront bien à s'écouler et je rentrerai donc définitivement sinon parmi vous du mois pas bien loin.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse bien tendrement, ainsi que Charles, Louise, Henri, Émile, Georges, Madeleine et Albert.

Ton fils P. Wallon

Que l'on n'oublie pas de me donner des nouvelles d'Henri, qui j'espère ne doit pas tarder à être sur pied.

Lettre d'André à son père Paul

Rouen, 21 septembre 1905

Mon cher papa

En arrivant ici hier vers onze heures 1/2, j'ai été fort étonné de trouver ma tante qui, paraît-il, t'avais écrit et avait annoncé son arrivée ; elle couche dans la chambre qu'occupe Paul d'habitude. Céline avait couché la nuit précédente dans la chambre à côté où je suis installé. Je continue à coucher dans cette chambre. Ma tante s'est couchée hier dans l'après-midi, elle se disait très courbaturée ce matin, le médecin est venu, lui a conseillé de reprendre des douches. En somme, comme dit Céline, ma tante n'est pas plus mal ici qu'aux Petites Dalles ou ailleurs. Je ne sais si elle a toujours son idée d'appartement.

J'ai vu Mr Blondel hier qui m'avait demandé de dîner chez lui, ne pouvant venir à Eauplet.

Il serait fort désireux que, quoi que rien ne soit encore fini, tu régles quelque paiement entre autres celui de Mazure (produits chimiques) ; sa note s'élève au 31 août à 11 082 fr. Mazure a paru à Monsieur Blondel peut rassuré. Monsieur Blondel pense que cela peut nuire à la réputation de la maison. Pourtant plus que ce Mazure à d'autres clients, qui sont nos concurrents, et qui peuvent faire causer ; et puis cela nous coûte 5 %.

Néanmoins, on pourra disposer pour lui vers la fin du mois, de 7 à 8000 francs, de sorte que cette avance n'est pas absolument nécessaire, mais serait fort utile.

Le compte du Comptoir est le même qu'au 7 septembre (28 800 fr.), les rentrées balanceront, encore cette quinzaine, la paye.

Voilà bien des chiffres, mais chaque fois que Monsieur Mathieu me voit t'écrire il me donne tous ces renseignements avec une ponctuelle exactitude pour te les transmettre, tant il a à cœur toutes ces choses-là.

On n'a pas pensé à envoyer de lettres de faire part au client, c'était ma tante qui en parlait ; je crois que c'est un oubli qu'il faut réparer au plus vite. Monsieur Mathieu pense qu'avec une centaine on en aura assez.

Henri en a-t-il terminé avec cette indisposition ; quoique je ne sois pas parti depuis longtemps, il me semble que je suis sans nouvelles de vous.

Je voulais écrire déjà hier, mais je n'ai pas eu le temps. Je ne sais encore si je pourrais revenir vendredi soir, ce serait vraiment bien serré, et dans ce cas je vous en avertirai par dépêche ou par téléphone.

Je t'embrasse de tout mon cœur mon cher papa ; embrasse Louise et Albert, Henri, Émile et Georges.

Ton fils qui t'aime A. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Besançon, 30 septembre 1905

Mon cher papa

Ma dépêche de ce soir t'a peut-être surpris un peu. J'avais hier soir reçu un télégramme de Monsieur Mathieu me demandant de différer mon départ pour Paris. Ce télégramme m'avait paru légèrement obscur, et je lui demandais des explications télégraphiques complémentaires.

Une lettre reçue ce soir à 7h me demande de passer à Lyon voir un représentant assez sérieux et avec lequel il est absolument nécessaire de conférer paraît-il, d'après l'avis de Monsieur Blondel. J'écris donc ce soir à ce Monsieur Nicot pour lui fixer un rendez-vous à Lyon.

Demain je pense t'écrire plus longuement et t'embrasse fort en regrettant ce retard. Je pars demain à 9h pour Lyon.

P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père Paul

Rouen, 12 octobre 1905

Mon cher papa

Ton mot m'a annoncé une bonne nouvelle pour dimanche, nouvelle à laquelle je ne m'attendais guère. Mon dimanche à Rouen va ainsi se passer presque complètement en famille, et, comme tu le dis, Charles va pouvoir me donner d'excellents conseils pour mon appartement. Pour la fenêtre bouchée, mon intention était bien de ne la boucher que par une brique de champs, de façon à ménager un renforcement dans les WC. Les solives du plancher sont posées et j'ai fait ménager un intervalle de 49 cm environ pour la pose du plâtre et dallage devant raccorder avec le niveau du plancher.

Ma tante a écrit ce soir à Madeleine pour lui dire qu'elle l'attendra samedi soir pour dîner. Ma tante me paraît assez calme et me semble reprendre sa vie d'autrefois. Elle n'a pas l'air de vouloir aller dans un appartement en ville, puisqu'elle m'a dit se charger de l'entretien de mon logis, qu'elle m'a demandé de venir de temps en temps dîner chez elle, etc.

Au revoir mon cher papa je t'embrasse tendrement.
N'oublie par ma nièce.

Ton fils P. Wallon

André pourrait-il me faire apporter par Charles les bulletins de la Société des anciens élèves de l'Ecole Centrale que j'ai laissés dans sa chambre.

P. W.

Lettre de Paul Louis à son père Paul

Rouen, 17 octobre 1905

Mon cher papa

J'ai reçu ton mot ce matin. Pour ma construction au sujet de l'encorbellement, j'ai fait le nécessaire.

Quand à ma sablière en bois elle sera largement suffisante pour donner de la stabilité au mur, lorsqu'elle sera elle-même tenue par les chevrons.

Pour la circulaire, je vais faire mon possible pour la ravoir.

Tu m'avais tellement répété que Mr Blondel n'avait qu'à faire comme il l'entendait, que les quelques modifications qu'il a faites à ton projet ne m'avaient pas paru de nature à te redemander si tu approuvais complètement la rédaction définitive.

La circulaire dont tu as copie, et du reste textuellement celle que tu m'avais donnée sauf suppression d'un paragraphe.

Les raisons qui actuellement nous font garder la raison sociale M. Wallon, sont nécessairement les mêmes qui autrefois auraient dû faire laisser subsister celle : Cronier Père et Fils. Mais aujourd'hui le nom de Maison Cronier est totalement inconnu. Depuis 10 ans qu'on a cessé d'en parler, les clients sont nombreux qui n'en connaissent pas le nom. Mr A. Cronier n'était pas connu des clients, mais seulement Cronier Père et Fils. C'est pour cette raison que Monsieur Blondel avait jugé absolument inutile d'en faire mention.

Le petit détail : rue du Val d'Eauplet au lieu de route a été corrigé avant de donner l'épreuve, car la maison n'est pas en effet sur la route qui est après l'octroi, mais bien rue du Val d'Eauplet.

Je renvoie à André la signature, on signe avec de l'encre grasse.

Je t'envoie en même temps mon compte de dépenses de 1904-1905. Tu voudras bien faire le départage entre ces différentes dépenses, et marquer à mon compte tout ce qui doit y être.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse tendrement ainsi que Louise et ma nièce.

Ton fils P. Wallon

Remercie bien Charles des dérangements que je lui ai causés et qui m'ont été fort utiles.

P. W.

Il ne reste absolument rien comme pièce.

Pour régler tous les comptes, il me faudrait encore 5000 Fr.

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 19 octobre 1905

Mon cher papa

Je t'écris un simple mot pour accuser réception de ta lettre.

Je viens de retourner chez le graveur et je crois que les modifications apportées dans la rédaction de la circulaire te plairont. Du reste avant de donner le bon à tirer, je t'enverrai l'exemplaire. Il était trop tard pour supprimer la phrase : « le lavoir, y a divisé les jeunes... » Je l'ai donc laissé, car la suppression aurait exigé de recommencer toute la gravure et il ne coûte pas plus cher de recommencer de graver plus tard que de recommencer de suite. J'envoie à André le papier nécessaire pour sa signature. Je n'ai pu l'envoyer plus tôt, car moi-même je le reçois à l'instant. André signera plusieurs fois sur la partie jaune du papier, en se servant de l'encre que j'envoie. Il aura soin de ne pas appuyer la main sur le papier, car cela, paraît-il, se verrait dans la gravure. De plus il fera en sorte de ne pas plier le papier sur une de ses signatures en le remettant dans l'enveloppe.

Il aura soin une fois les signatures mises d'interposer une feuille de copie de lettres, pour qu'il n'y ait pas frottement des signatures l'une sur l'autre et sur le papier jaune.

J'ai été ce matin au Comptoir d'Escompte et ai pu seulement aujourd'hui fournir aux notaires, à ma tante, à Blondel ce que tu m'avais recommandé de faire.

Je veux te dire un mot encore au sujet de la circulaire. Si j'ai supprimé les titres accolés à nos deux noms d'André et moi, c'est qu'André m'avait demandé de ne pas mettre André W. Élève de l'École Centrale. J'ai pensé qu'il ne serait pas gentil de mettre : « P. W. Ingénieur de ECP et son frère A. W. » tout court. J'ai donc supprimé ce titre d'ingénieur. Je dois pourtant te dire que je suis convaincu qu'aujourd'hui dans le commerce ou l'industrie ont fait bien souvent peu de cas des titres. On aime mieux, et c'est bien plus facile, juger les gens sur ce qu'ils font réellement que sur un titre.

D'ici un ou deux ans la clientèle saura bien voir, si je suis quelqu'un sur qui on peut compter ou non. Encore une fois, j'aurais mis mon titre si André l'avait fait aussi.

Je te quitte, mon cher papa, toujours assez occupé, surtout que ma tante vient souvent me demander des renseignements à l'établissement. Ce pauvre Mr Mathieu à une rude santé pour pouvoir résister à tant de questions que lui pose ma tante. Mr Blondel va venir. Je t'embrasse tendrement ainsi que tous.

Ton fils P. Wallon

Faut-il t'envoyer les reçus du Comptoir ? Faut-il les garder ici ?

Dans le compte que je t'ai envoyé hier, il a été oublié de faire figurer les 1000 fr.

Ozanne.

P. W.

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 20 octobre 1905

Mon cher papa

Je ne pourrais en effet, malheureusement pas aller à Paris dimanche prochain. J'aurai pas mal de choses à faire ici, car lorsque l'on travaille à l'établissement, je suis un peu obligé de trotter de tous côtés, et ne peux suivre une idée et travailler pour moi. J'irai à Paris dans 8 jours. Tu pourras alors me remettre les 4000 fr. Dont tu parles, afin d'en finir avec les dettes.

J'ai dîné hier soir chez Mr Blondel. Il demeure malheureusement un peu loin, et on perd pas mal de temps pour gagner Saint-Léger.

Ma construction va toujours bien lentement, et n'est pas encore couverte. Je suis en train de chercher un chien ratier, car j'ai peur d'être dérangé par ces bêtes, surtout que les murs presque tout creux en partie doivent être très précieux pour l'habitation de ces sales bêtes.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse tendrement ainsi que vous tous.

Ton fils, P. Wallon

N. B. S'il était possible de m'envoyer un gilet de chasse en même temps que mon linge, je serais bien content.

P. W.

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 21 octobre 1905

Mon cher papa

J'envoie à André une nouvelle petite bouteille d'encre, pour remplacer celle perdue par la poste. Je t'envoie par la même occasion l'épreuve de la circulaire en te demandant de me la renvoyer le plus tôt possible.

Ma tante me dit que j'aurais de la peine à trouver un personnel de journée venant pour le dernier des repas. Elle me demande s'il ne serait pas préférable de faire coucher un domestique chez moi. Que me conseilles-tu ?

J'ai été voir les fourneaux de ..., je crois qu'un fourneau de 75 de devanture et de 53 cm de profondeur serait largement suffisant, et le prix en est de 95 fr.

La rentrée des pièces est bien maigre cette quinzaine. Soit 915 pièces. La sortie 1163.

Je t'embrasse tendrement.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 22 octobre 1905

Mon cher papa

Je viens d'aller faire un tour cet après-midi sur les bords de la Seine, jusqu'à Canteleu. Le brouillard qui ce matin recouvrait la ville s'était dissipé et j'ai pu faire une excellente promenade.

Ma tante est restée chez elle. Elle est en ce moment bien nerveuse. Tout la fait pleurer, à propos des Renard, de Mr Blondel, de Mr Rousseau. Je parviens à la distraire pourtant. Ce matin ma tante voulait te téléphoner pour avoir des nouvelles de mon oncle. Il y a trois jours elle avait demandé à ma tante Jeanne d'aller voir le Dr Arnaud et n'ayant pas encore de réponse, elle voulait me faire avouer qu'on lui cachait un malheur.

On travaille demain à l'établissement, non pas que la rentrée soit bonne, elle est au contraire très mauvaise. C'est une crise qui j'espère ne va pas tarder à passer. Nous allons faire en sorte d'en finir avec toute la marchandise en retard qui traîne on ne sait pourquoi dans les coins. Monsieur Ozanne a reçu la provision de 1000 fr., et ma tante son loyer. Les honoraires de Mr Ozanne s'élevaient à 1000 fr. de juin à fin octobre. Ils sont réglés.

Au revoir, mon cher papa. Je t'embrasse de tout cœur et samedi prochain j'irai vous retrouver tous.

Bien bons baisers à tous et à petite Suzanne.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 27 octobre 1905

Mon cher papa

Je t'écris un mot pour te confirmer mon arrivée à Paris samedi soir. J'avais toujours compté aller passer cette journée avec vous tous.

Je pars de suite dîner chez Mr Blondel. Il a à me parler d'une fabrication nouvelle de rouge andrinople.

Je t'embrasse bien tendrement.

Ton fils, P. Wallon

P.S. J'ai oublié de te dire que j'ai reçu le paquet envoyé.

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, le 8 novembre 1905

Depuis plusieurs jours déjà, mon cher papa, je voulais t'écrire et à chaque instant un brusque dérangement m'en a empêché. Après le dîner chaque soir je cause un peu avec ma tante, vers 9h je vais au bureau noter les pièces entrées dans la journée ; si bien que j'arrive vite à l'heure de dormir. Je t'avouerai que j'ai hâte de me trouver chez moi. Ma tante est bien bonne, mais par moment vraiment, l'on arrive à être excédé et être dans un énervement extrême.

Ces jours-ci, nous avons remercié le livreur Pierre. Il est allé se plaindre à ma tante. Avec beaucoup de périphrases et en s'excusant beaucoup ma tante pendant tout un repas m'a expliqué sa tristesse, son incompréhension, de voir un homme ayant servi chez sa mère, ne plus travailler dans l'établissement.

Elle en a écrit à Monsieur Blondel (en lui demandant le plus grand secret) s'il ne trouvait pas que l'on faisait trop de changement dans l'établissement, etc. Surtout ne fait jamais allusion à ce que je te dis devant ma tante. Mais tout ceci te montre combien l'on peut-être à la longue fatigué par ces sortes d'observation sans cesse répétées. Ma tante va jusqu'à demander pourquoi Massay ne va pas aussi souvent en ville qu'autrefois !

À part cela, ma tante ne va pas mal. La dernière lettre d'Henri l'a complètement remontée, à tel point qu'elle ne me pose plus de questions sur l'état de santé de mon oncle.

Je compte un peu aller à Paris dimanche prochain. Si je ne le puis absolument page, j'irai le dimanche et lundi suivant.

Je reçois à l'instant une lettre d'Henri qui me donne de vos nouvelles à tous.

Ces derniers jours, les rentrées ont été meilleures, aujourd'hui en particulier elles sont moins bonnes, mais le charretier n'est pas revenu, peut-être apportera-t-il quelque chose.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse tendrement ainsi que Charles, Henri, André, Émile, Georges, Madeleine, ainsi que Louise et petite Suzanne si elles ne sont pas encore parties.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 14 novembre 1905

Mon cher papa

Je t'écris un petit mot pour te dire que nous n'avons pas de chance. J'ai appris que notre grande chaudière nécessite une réparation sérieuse qui durera certainement un bon mois. Les tôles des bouilleurs sont en effet absolument usées.

J'ai appris aussi un accident arrivé hier soir à Mr Mathieu. Il est tombé en quittant l'établissement et s'est cassé la cuisse. Son absence pendant assez longtemps, sans doute, va nous donner un peu plus de mal, car peu à peu, il était arrivé à s'occuper de bien des choses dont lui seul était par suite au courant. Ceci servira de leçon pour l'avenir.

À part cela tout va bien, et je pense que la quinzaine se terminera avec un nombre convenable de pièces rentrées.

Je t'embrasse tendrement.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 15 novembre 1905

Mon cher papa

Je t'écris toujours bien rapidement. Mais tu ne saurais croire combien l'on est pris par le temps, et comme les heures filent vite. Je t'écris et suis certainement presque illisible. Il me faudra un jour acheter une machine à écrire si je veux que l'on puisse encore me lire.

L'absence de Mr Mathieu se fait bien sentir. Le travail qu'il faisait, c'est Lassère et moi qui le faisons actuellement et toute cette comptabilité à laquelle je n'étais pas encore rompu me mange beaucoup de temps.

La réparation de la grande chaudière va, comme je te le disais hier, demander beaucoup de temps. Au fur et à mesure qu'on démolit, on se demande à quelle idée extraordinaire ont obéi les constructeurs en l'établissant ainsi. Nos autres chaudières ne sont pas suffisantes pour continuer à faire marcher l'établissement. Sur le conseil de Mr Blondel, je vais aller voir une chaudière d'occasion qui est à vendre. Peut-être la ferions-nous installer rapidement, car nous ne pouvons continuer comme ces jours-ci. Il faut une solution rapide.

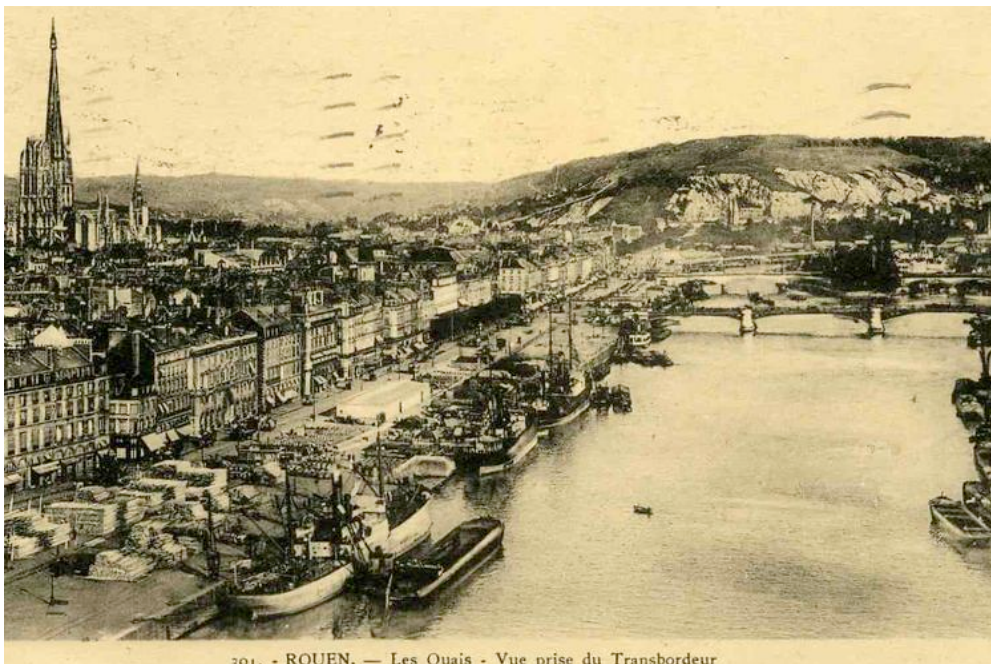
Au revoir, mon cher papa, je te quitte pour aller dîner.

Enfin, j'ai au moins un peu de tranquillité avec l'absence de ma tante, et je suis heureux que son absence ait lieu actuellement, car l'accident de Mr Mathieu n'aurait pas manqué d'amener de sa part une foule innombrable de questions et de plaintes, qui ne m'auraient guère été avec les ennuis que nous subissons actuellement.

Nous cherchons actuellement une jeune fille, pour le bureau, afin d'aider un peu.

Je t'embrasse tendrement.

Ton fils, P. Wallon



Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 19 novembre 1905

Mon cher papa

Quelles tristes journées nous avons en ce moment. La neige tombe dans la nuit et fond dans la journée. Il s'en suit un froid humide. Aujourd'hui, il y a quelques ouvriers à l'établissement. On enlève les cendres de la chaudière du grand moteur. Il y avait fort longtemps que pareil travail n'avait pas été fait et le tirage s'en ressentait. On répare aussi l'actif qui était absolument démolé. La chaudière de 100 ... est toujours en réparation. L'accident qui lui est survenu et dû à une usure de la tôle résultant de son âge. Telle a été l'avis d'un constructeur consulté. J'ai demandé l'avis de l'ingénieur de l'association des appareils à vapeur. Il pense de même, la réparation doit incomber aux propriétaires et non au locataire.

Hier soir, Mr Renard est venu me voir, profitant d'un tour qu'il faisait dans ses propriétés d'Eauplet et m'a invité pour ce soir à dîner.

Je t'écris du bureau de l'établissement, mais il commence à y faire assez froid et je vais rentrer me chauffer. La rentrée n'a pas été mauvaise cette quinzaine (1500 pièces) bien qu'elle s'annonçât bonne la première semaine. La sortie a été de 1200.

Nous n'avons pas trouvé de personnes pour la comptabilité afin de nous aider un peu.

Au revoir, mon cher papa. Je t'embrasse tendrement ainsi que Charles, Madeleine, Henri, André, Émile, et Georges.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 22 novembre 1905

Mon cher papa

J'ai reçu ta lettre hier, et je reçois à l'instant la lettre de Louise. J'ai lu avec beaucoup d'intérêt les extraits de la notice de Perrot dans le « Temps ». Je les ai donnés à lire à ma tante Laure, qui a trouvé le début absolument inexact. Ma tante me disait avoir eu entre les mains la correspondance du père et de la mère de bon-papa à leur fils et que Perrot en avait dénaturé le contenu. Perrot a, comme tu le penses, passé un mauvais quart d'heure. Je compte recevoir bientôt un exemplaire de la notice. Ma tante Laure en voudrait 10.

La dépense que va entraîner la grande chaudière sera loin de monter au chiffre dont tu me parles. On remplace 2 tôles à une des bouilloires, et il faut espérer que nous ne découvrons pas de cassure nouvelle. Mr Blondel m'avait conseillé l'achat d'une chaudière d'occasion pour pouvoir continuer le travail comme avant et ne pas être pris au dépourvu. Mais réflexion faite, comme l'absence de la chaudière en réparation ne gêne pas trop actuellement et comme la dépense serait de 4 à 5000 Fr., nous avons laissé là cette affaire.

Je t'ai parlé déjà du mauvais état des fondations du grand moteur. Le soir quand j'y ai été voir, la pierre se soulevait de façon inquiétante. Je crois prudent de ne pas tarder à arrêter afin de faire une réparation qui durera une huitaine. J'attends encore à demain et ai demandé à Mr Blondel de venir voir. C'est un gros ennui qui va arrêter la fabrication. Le bâtiment des séchoirs seul et le bâtiment des glaceuses continueraient à marcher.

Voilà, mon cher papa, des nouvelles ennuyeuses, mais il sera certainement possible de rattraper le temps perdu. Nous allons malheureusement avoir sans cesse des réclamations des clients. Nous n'y pouvons rien.

Je commence à croire que je n'arriverai jamais à m'installer chez moi, car voilà les maçons qui vont avoir encore à quitter mes plafonds pour ces malheureuses fondations.

Pourtant je désirerais bien être installé, car quoique je sois parfaitement soigné, et que je trouve beaucoup d'affection chez ma tante, il y a des moments où l'on voudrait bien avoir ses aises et être un peu libre de ses mouvements, sans être sans cesse questionné.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse bien tendrement.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 26 novembre 1905

Mon cher papa

Je viens de faire quelques petits rangements et d'essuyer un peu toutes mes paperasses. Le dimanche est un jour agréable pour cette besogne. C'est un travail nécessaire et que le mauvais temps nous contraint du reste à faire. Je suis tombé sur toute la correspondance qui a été échangée en 1900 lors de la formation de ce syndicat des teinturiers dont Lederlin était le promoteur. Cette correspondance est assez volumineuse et l'on se rend compte du rôle important que mon oncle y a joué. Il apparaît comme ayant été le seul mettant son temps et sa peine à arriver au résultat, Lederlin restant dans la coulisse, et se bornant à quelques lettres d'admiration pour la manière dont les pourparlers étaient conduits et les résultats sans cesse obtenus.

J'ai passé une assez grande partie de ma matinée à lire tous ces documents dans leur ordre chronologique qui peignent bien l'état d'esprit d'alors de tous les teinturiers rouennais. Au bout d'un mois de pourparlers quelques malins durent se retirer, et c'est alors que le Lederlin craignant pour la réussite de son œuvre, brusqua les choses et arriva à une entente, grâce à mon oncle.

Je ne suis pas encore décidé au sujet de la personne que je voudrais pour le bureau. Hier une jeune fille est venue avec son père. Lassère qui attache une grande importance au physique la trouve bien. Mais j'ai constaté par le petit examen que je lui fais subir qu'elle n'a pas une grande habitude des additions, chose nécessaire pour les factures. Maintenant, peut-être l'ai-je intimidé ?

Ma Tante Laure est en ce moment très nerveuse. Elle pleure à tout propos et Céline me disait qu'il y a un an elle avait eu des crises semblables pendant six mois. « Si ça recommence, me disait-elle avec son franc-parler, ça ne va pas être drôle ».

Nous en avons pour 15 à 20 jours encore avant de pouvoir nous resservir de la grande chaudière. D'ici deux jours les maçons auront fini chez moi, et je les mettrai à attaquer les fondations du grand moteur.

Au revoir, mon cher papa. L'absence de Mr Mathieu me rend plus difficile qu'avant d'aller à Paris. Car je dois tout signer. C'est du reste un privilège qui doit autant que possible, je trouve, être réservé à ceux seuls qui dirigent.

Je t'embrasse tendrement ainsi que Charles, Madeleine, Henri, André, Émile, Georges.

Ton fils, P. Wallon

J'attends toujours la notice de Perrot dès qu'elle sera prête.

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 28 novembre 1905

Mon cher papa

Ta lettre et celle de Louise m'ont fait bien plaisir en me donnant de vos nouvelles à tous. Je réponds à ta précédente lettre qui me demandait des nouvelles de Mr Mathieu. Il va très bien. Ceci peut te paraître un peu étonnant, mais c'est pourtant l'exacte vérité. Il ne souffre pas du tout et le médecin lui a dit que sa cassure était en très bonne voie de guérison. Je crains de t'avoir fait penser que les jeunes personnes qui se sont présentées comme aide-comptable étaient jolies. Je puis dire que si tu les avais vues, tu n'aurais aucune crainte de racontars. Celle qui serait peut-être la plus susceptible de faire notre affaire n'a pas un physique qui ne puisse jamais faire jaser. Oh ! Non !

Ma tante Laure t'a probablement écrit ses craintes, comme elle l'a fait journellement en cachette en écrivant à Mr Blondel. C'est une des choses entre mille qui me fait souhaiter être chez moi. Ma tante a un souci souvent trop grand de mes intérêts. Si ce n'était que je désire le devoir à sa grande affection, je serais parfois très agacé. Il faut dire que ce matin au déjeuner, ma tante, m'a pourtant recommandé une jeune fille pour la place en question. Bizarre !

Il est tard, mon cher papa. Je vais aller dîner et t'embrasse bien fort.

Ton fils, P. Wallon



Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 3 décembre 1905

Mon cher papa

J'avais un peu pensé aller à Paris aujourd'hui. Ta lettre d'hier me fait remettre à huit jours le plaisir d'aller t'embrasser. J'aurais eu d'ailleurs un peu de difficultés à partir cette fin de quinzaine. Dimanche prochain ma petite visite s'arrangera mieux.

Pourtant j'avais eu un instant la pensée d'aller te retrouver à Lille. Mais comme je ne pouvais quitter l'établissement que ce matin, je n'aurais guère pu rester de temps avec toi, le premier train ne me mettant qu'à 10h1/2 à Lille.

J'ai reçu la feuille d'honoraires du notaire et je vais la faire acquitter. Que de notes à passer à cette fin de mois. Comme le dit fort bien Lassin, on reçoit plus de factures qu'on en fait. Les affaires vont toujours tout doucement et sont pénibles à ramener. Néanmoins, on peut distinguer des dispositions nouvelles des clients en notre faveur.

Il est certain que ce printemps il me faudra aller un peu partout relancer la clientèle. C'est bien l'avis de Blondel qui voudrait nous voir plusieurs dans cette affaire. Il compte aller à Paris pour le Salon de l'auto et aura l'occasion de te faire visite.

À mon prochain voyage à Paris je compte te débarrasser de bien des choses et en particulier de cette caisse de harnachement si encombrante. Ce n'est pas que mon appartement soit terminé, mais je pense pouvoir emménager du 20 aux 25 au plus tard. Nous avons depuis hier au bureau une jeune fille de 26 ans qui a l'air fort bien, non pas aux physiques, mais moralement et très sérieuse. Elle paraît assez soigneuse et je crois fera notre affaire. Nous en avons grand besoin, car le jeune René n'est guère sérieux, et aime trop à jouer. Comme il est assez au courant, il nous rend pourtant service.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse bien fort ainsi que Charles, Madeleine, Henri, André, Émile, Georges.

Ton fils, P. Wallon

T'ai-je dit que je devais être affecté au Mans pour une période de 28 jours. J'ai reçu il y a deux jours une feuille du 26^e régiment à remplir et ce régiment est en garnison au Mans. C'est encore bien loin.

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, le 8 décembre 1905

Mon cher papa

Voici bien longtemps, il me semble que je ne t'ai écrit. La fin de la semaine arrive et je vais pouvoir aller t'embrasser. Si j'avais été à Lille, dimanche dernier, je n'aurais guère pu aller après-demain à Paris. Je vais pouvoir même, je pense, rester avec vous tout lundi prochain. Les rentrées n'étant pas très grandes je vais chômer lundi. Ma présence à Rouen est toujours très nécessaire, Monsieur Mathieu étant toujours au lit et mes occupations sont toujours multiples.

La réparation de la chaudière se termine. Cette nuit les chaudronniers font leurs joints de mastic de fonte. Il y aura à refaire toutes les maçonneries. D'ici une dizaine de jours, on pourra peut-être s'en servir.

Le fils Hazard sort d'ici. Très gentiment il avait demandé à ma tante de faire ma connaissance. Il venait me proposer l'achat d'un ratier. Demain j'irai le voir avec lui.

Je te quitte, mon cher papa, en t'embrassant bien fort.

Lassin n'arrête pas de me parler. Il est très loquace comme tu sais et je ne sais guère si ce que je t'écris est compréhensible. Enfin je suis tout heureux de t'annoncer mon arrivée probablement demain soir à 11 heures ou dimanche matin.

Je t'embrasse ainsi que tous.

Ton fils, Paul Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, le 15 décembre 1905

Mon cher papa

Je voulais t'écrire hier. Je n'en ai pas eu le temps.

Les rentrées ne sont pas mauvaises quoiqu'il y ait encore à faire pour qu'elles deviennent bonnes. Mais pourtant il y a une certaine régularité qui semble s'établir et nous n'avons pas de semaines creuses comme il y en avait autrefois au dire de Lassin.

Il y a un article qui se fait beaucoup et qu'il conviendrait de nous mettre à faire. C'est un genre gaufré servant pour la doublure. C'est un métier qui vaut de 25 000 à 30 000 fr. Il y a à l'établissement un assez grand nombre d'anciens rouleaux de cuivre inutilisables ; nous pourrions les vendre, je crois. Le contrat autorise-t-il la vente de vieux cuivre. Il me semble que oui, surtout si on le remplace par quelque chose d'équivalent et même de plus cher. Le montage du métier dont je te parle est, je crois, nécessaire, et il serait amorti en un ou deux ans au plus.

Nous voici le 15 ; dans une semaine, je vais pouvoir passer deux jours avec vous tous, et cette fois je ne fatiguerai plus cette pauvre Madeleine à courir le Bon Marché.

Au revoir, mon cher papa.

Je t'embrasse tendrement.

Ton fils, Paul Wallon.

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, le 19 décembre 1905

Mon cher papa

Je te suis bien reconnaissant de ce nouveau cadeau que tu me fais, un fût de... ! Je vais pouvoir lorsque je vous recevrai vous donner de quoi « tuer le brouillard et l'humidité ». Tu veux que ma cave soit bonne, qu'elle devienne une vraie cave de province, une cave du nord.

Avec la carpe de fourrure pour me donner un doux bien-être extérieur et cette liqueur pour le doux bien-être intérieur, je vais pouvoir braver l'hiver.

Quant à M. Deleau, maintenant que je suis prévenu, il n'aura pas mes remerciements. Mais Henri est vraiment trop « oncle Lavatard ».

Je vois que M. Blondel t'a parlé avec chaleur de cette idée de mettre Georges dès à présent dans l'industrie. Je savais bien que cette idée lui souriait beaucoup. Il me disait même un jour qu'il y avait réfléchi toute la nuit. Certainement tout conseil à donner est très délicat, et c'est plutôt à Georges à se décider.

Il est très possible que s'occupant tout de suite de toutes les questions pratiques et lisant et suivant des cours pour la partie technique il devienne plus instruit et plus fort qu'en suivant les études, soit un ou deux ans de lycée minimum, trois ans d'école et deux ans de service militaire, soit sept ans.

Peut-être approuvais-je cette solution, quoiqu'elle ait des mauvais côtés : par la difficulté de coordonner ces deux instructions pratique et technique.

Si comme M. Blondel le pense Georges pourrait au bout de six mois être à même de mettre un peu d'ordre et de méthode dans le laboratoire qui en manque absolument, ce serait fort précieux, et ce serait nécessaire.

Je pense aller à Paris vendredi soir prochain. J'aurais besoin d'aller voir Esnault Pelletier qui semble ne pas être fort bien disposé pour nous actuellement.

Au revoir, mon cher papa. Je t'embrasse bien tendrement ainsi que Charles, Madeleine, Henri, André, Émile, Georges.

Ton fils, Paul Wallon.

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 6 janvier 1906

Mon cher papa

Je t'écris un petit mot ce matin, car je m'aperçois qu'à la fin de la journée ce m'est bien difficile.

Je n'ai eu, le mardi lendemain du 1^{er} janvier, aucun ouvrier éméché comme on aurait pu le craindre vu la paie qu'avait eue lieu le samedi précédent et le premier jour de l'année.

Ma tante est revenue le soir pour dîner. Elle se porte toujours de même, mais ayant touché à la suspension de la salle à manger, elle l'a fait tomber et elle a eu une crise, palpitations, suffocation. Il faut qu'elle soit bien nerveuse pour que la moindre chose influe tellement sur elle. Ma tante est malade, mais que c'est fatigant d'être le témoin de toutes ces scènes.

Le contrôleur est venu mardi dernier. Il venait me demander explications sur une somme de 4000 fr. qui, outre les 10 000 fr. de loyer, figurait dans l'acte d'enregistrement. Je n'ai pas pu lui répondre. Ce serait important de le savoir, car il ferait figurer sur la feuille 14 000 de loyer pour fixer l'impôt.

Rien de nouveau ici. Avant-hier Monsieur Blondel écrivait à un chimiste qu'il a connu autrefois et qui maintenant, fixé en Sicile, voudrait bien revenir en France pour l'éducation de ses enfants. Ses prétentions seraient plus grandes que celles de Masley, mais Monsieur Blondel estime qu'il y aurait encore grand avantage à l'avoir. Je te tiendrai au courant de la correspondance qui sera échangée. Il est certain que nous avons un contremaître de teinture pas du tout à la hauteur et un chimiste ad hoc.

Je te quitte mon cher papa en t'embrassant bien fort ainsi que Charles, Madeleine, Albert, Louise, André, Émile et George.

Ton fils, P. Wallon



Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 12 janvier 1906

Mon cher papa

J'ai reçu ta lettre cet après-midi et depuis plusieurs jours déjà je voulais t'écrire. Je te renvoie un double du compte que tu m'as donné, mais c'est tout à fait inutile. Ma tante te demande des explications ! Elle m'en a demandé ; non satisfaite, elle a demandé à Monsieur Mathieu qui est avec elle d'une patience insensée. Il n'est pas possible qu'elle n'ait pas compris. Tu ne te feras pas comprendre, car il est à croire qu'elle ne veut pas comprendre. Quand ma tante a une idée, elle la garde. Depuis le temps que je suis chez elle, je m'en aperçois, hélas ! Dieu merci. C'en est parfois exaspérant, et je crois que je deviendrais enragé. Ma tante n'a-t-elle pas eu une crise parce que j'avais un chien et Céline, dont le dévouement et l'attachement à ma tante permettent un langage très franc, me disait que c'était sa façon de procéder pour obtenir ce qu'elle voulait. Mais les temps sont changés. Tu ne saurais croire comme c'est énervant, quand on rentre le soir après toutes sortes de contrariété, d'avoir à subir à chaque instant des assauts lamentables. Je suis ce soir légèrement abruti. J'ai fait paraître aujourd'hui dans le journal la demande d'une personne pour le magasin aux ..., et tu ne pourrais t'imaginer la procession de gens de toutes sortes, hommes, et même femmes, qui sont venus à Eauplet : des cabaretiers, épiciers, employés de théâtre, etc. et jusqu'à un cocher de fiacre et un cocher de fiacre de Rouen ! Toutes les journées ne sont heureusement pas semblables.

Nous sommes en ce moment dans une période noire, nous avons des pièces nombreuses qui nous sont retournées comme non à la nuance, et des pièces tachées. Demain Barbet Massin et Gallois viennent à Eauplet. Comme les pourparlers écrits auraient pu s'éterniser indéfiniment, je leur ai demandé de venir à Rouen afin de pouvoir discuter soi-disant plus facilement, échantillons en main. Monsieur Blondel va essayer de les charmer à déjeuner, à fin de leur laisser bon souvenir de leur passage ici.

J'ai écrit au contrôleur pour lui faire rectifier son chiffre de ... de 10 000.

J'attends impatiemment le prêt de Schiedané ; la recommandation du marchand n'a pas grande importance.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse tendrement ainsi que tous ceux de Paris.

Ton fils P. Wallon

Monsieur Mathieu qui me confie le double du compte ne veut pas croire que ses explications de plusieurs soirées sont aussi restées infructueuses.

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 14 janvier 1906

Mon cher papa

Hier comme je te l'avais annoncé nous avons eu la visite de Barbet Massin et Gallois. Quant au résultat de l'entretien, il est légèrement confus. Ils sont restés ici jusqu'à midi passé, et ont refusé l'invitation de Monsieur Blondel, étant déjà invités ailleurs.

Ils nous ont demandé de leur réserver quelques gaines, pour lesquelles ils nous alimenteront suffisamment. Ils sont partis après nous avoir promis de nous donner le plus possible dans tous les autres genres que nous faisons. Mais Barbet Massin nous disait ce qui leur était un peu un empêchement à cela : ils ont avec Tham des bonifications suivant le chiffre d'affaires ce qui les engage à faire le plus possible avec cette même maison.

L'après-midi Gallois et revenu pour causer de différentes choses qu'il n'avait pas pu demander le matin, et je l'ai emmené dîner ainsi que Lassin.

J'ai passé ma matinée à ranger un peu chez moi, ainsi qu'une partie de l'après-midi.

Le temps étant beau, j'ai été sur les hauteurs du côté de Bois-Guillaume. Je viens de rentrer et je pense que je dormirai bien, car je suis fatigué.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse bien tendrement ainsi que tous.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 20 janvier 1906

Mon cher papa

La nouvelle de la candidature possible de mon oncle Étienne m'a beaucoup surpris comme nous tous, et bien que, toute éventualité de cette sorte soit maintenant écartée, on ne peut s'empêcher de songer aux gros ennuis qu'eussent procurés à nous tous son élection.

Ta journée d'aujourd'hui à Lille va être favorisée d'un beau temps, mais peut-être un peu froid.

Je comptais aller dimanche prochain à Paris c'est-à-dire demain, mais j'ai une domestique qui doit venir cet après-midi et je voudrais bien ne pas la laisser seule les premiers jours du moins.

La grande chaudière est depuis deux jours en état. La première nuit de la remise en marche m'avait donné des soucis, car les joints laissaient tellement passer l'eau, que j'ai dû la faire arrêter.

Chaque jour je pense avoir plus de temps à moi, le lendemain pour t'écrire, aussi de petits incidents que j'aurais pu te livrer, passent-ils et je ne t'en parle pas.

C'est ainsi que samedi dernier, les glaceuses mécontentes résolurent de se mettre en grève. Aussi le lundi matin ce bâtiment dut-il chômer. Je faisais le soir paraître dans le journal une annonce qui ne me procura qu'une ouvrière. Actuellement, nous avons trois glaceuses. Sur les cinq parties, une seule est revenue. Ce n'est pas bien grave et ne nous a causé aucun dérangement.

Par suite de cette réparation de chaudière les 2 derniers mois nous ont amené assez de malfaçons aussi à mon prochain voyage il me faudra te demander 3000.

Espérons que maintenant le travail va être mieux fait.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse tendrement.

La conversation téléphonique que je viens d'avoir avec... m'apprend que tu n'es pas allé à Lille. Louis n'a pas dû être content.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 3 février 1906

Mon cher papa

Depuis mon retour je ne t'ai pas encore donné de mes nouvelles. J'aurai plus de temps que je voudrais t'en donner plus souvent. Mais les occupations successives et variées me conduisent à la fin de la journée sans que j'aie pu trouver un moment de tranquillité pour t'écrire.

J'ai reçu ton chèque de 3000 et t'envoie le relevé des sommes que tu demandes.

La lettre de Louise m'apprend le complot tramé contre ce pauvre A. Deltombe et je comprends qu'il ait été agacé de tels procédés. D'ailleurs à son âge et avec la vie qu'il a forcément menée, il a, je crois, bien fait de.... C'est tellement dangereux.

Les journaux de Paris m'ont appris combien les inventaires d'églises ont été mouvementés. Si les récits que j'en ai lus dans le « *Matin* » sont vrais, il est bien à souhaiter qu'on réprime de façon énergique de tels désordres et qu'on mette à la raison de telles énergumènes. Ce parti factieux mériterait de recevoir une leçon dont il se souviene.

Je voudrais te donner de mes nouvelles, mon cher papa. Rien de bien nouveau ne remplit ma vie. Il règne à l'établissement une apathie désolante, et Monsieur Blondel commence à se fatiguer des faux sourires de Gasly. Je me tâte en ce moment pour le mettre dehors. C'est une responsabilité assez sérieuse à prendre, et je ne voudrais pas après coup être embarrassé de son départ, car il sera dur de faire seul tant de choses. Mais ceci n'est certes rien, si les choses vont alors à peu près bien.

Nous sommes depuis 2 mois dans une crise noire, et cette maison si longtemps laissée à l'abandon me fait parfois monter la moutarde au nez. Quand je songe qu'à une visite que je faisais dernièrement à ma tante, elle voulait me persuader que l'établissement n'était pas en si mauvaise posture. C'est vraiment étonnant. Il vaut décidément mieux que je sois installé chez moi. Ce qui est inquiétant, c'est que le personnel qui semblait s'être réveillé au commencement, semble repris d'un sommeil léthargique. Est-ce dû à moi qui gêne Gasly, est-ce dû à Gasly ? On le verra bien.

Au revoir, mon cher papa, à chaque instant dérangé, je te quitte en t'embrassant bien fort.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 5 février 1906

Mon cher papa

Je ne me décourage nullement et Monsieur Blondel, non plus. Bien que son optimisme si grand soit tombé. À force de lui dire et faire voir toutes les malfaçons et le manque de soins apportés par tous, dans toute la manutention, il a vu que l'état de l'établissement était assez précaire.

Nous avons eu en ces temps-ci toute une série de pièces manquées dont la répercussion pécuniaire ne va pas tarder à se faire sentir. Il est certain que les affaires avaient paru tout d'abord reprendre et Monsieur Mathieu s'en était déjà aperçu. Mais il s'est vite et facilement rendu compte que les factures lui revenaient avec un rabat de 50 %, et ceci depuis 2 mois.

Je suis à peu près décidé à me débarrasser de Gasly. Sitôt que j'aurais trouvé quelqu'un de sérieux à qui je puisse faire faire des essais au laboratoire, j'agirai. J'ai envoyé Lassin à Paris quelques jours. Je lui ai dit d'aller te voir. Je suis sûr que tu aimerais bien lui causer, et d'ailleurs il ne se fera pas faute de te raconter toutes sortes de choses.

Ce matin, nous avons eu une matinée splendide par laquelle il eut fait bon de se promener. Malheureusement en cette saison de pareilles journées sont rares. Hier nous avons eu un vent de tempête et je suis resté bien tranquillement chez moi, laissant tomber dehors la pluie et la grêle. J'ai accroché quelques cadres. Le médaillon de plâtre de maman est dans ma salle à manger. Il est fort bien éclairé, et cette place me permet de la voir le plus souvent que je le puis, car ce n'est guère qu'aux repas et le soir que je suis chez moi.

Ma table de travail qui est celle provenant de bon-papa est située parfaitement bien pour y mettre le médaillon de bronze. Je suis ainsi bien entouré, n'ayant plus l'espoir de recevoir la visite de notre chère maman.

Au revoir, mon cher papa. Je t'embrasse tendrement.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 7 février 1906

Mon cher papa

J'ai reçu ce matin les photographies de Suzanne et ses parents et t'en remercie fort. Ceci me donne un peu de leurs nouvelles. Certainement Louise à raison en déclarant que sa fille est très avancée. C'est surtout sur les genoux de son père qu'elle a un air inspiré, sa cervelle travaille, ses cheveux se dressent sur sa tête.

Je voulais t'écrire hier un mot avant le courrier et n'ai pu le faire. C'eût été pour te dire que nous avons demandé à Gasly de cesser de nous rendre des services. Nous avons causé longuement lui, Monsieur Blondel et moi et nous nous sommes quittés en très bons termes. Je dis, quitté, en réalité il reste jusqu'en fin de semaine. C'est une résolution assez importante que nous avons prise et il faut espérer que nous avons bien fait.

Je te quitte, mon cher papa, en t'embrassant fort ainsi que Charles, Madeleine, Henri, André, Émile, Georges.

Ton fils qui t'aime, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 11 février 1906

Mon cher papa

Combien j'aurais été heureux de ta petite visite ici à Rouen. Quand j'ai reçu ta lettre ce matin, il faisait si beau qu'il eût été bien agréable de se promener ensemble. Tes malheureuses névralgies m'ont donc été causes de ton voyage remis, et tu n'as pu voir mon installation. Quand je songe au plaisir que j'aurais eu si j'avais pu te recevoir avec maman dans cette maison où vous êtes venus tous deux pour prévoir la disposition de mon appartement, il y a maintenant 5 mois 1/2. Tu me disais dans ta lettre d'avant-hier être allé à Saint-Denis voir la maquette du tombeau. Tu ne me dis pas si elle t'a fait bonne impression, son degré d'avancement. Je pense que je verrais la maquette bien avancée quand j'irai à Paris.

La journée s'est terminée très tristement, vent de bourrasques et pluie.

Je suis sorti un moment cet après-midi avec Sylvie. C'était sa permission de sortie et j'ai plutôt passé mon temps à courir après elle et à la rechercher quand elle était perdue.

Lassin n'a pas été te voir, paraît-il, il n'en a pas eu le temps. Je croyais pourtant bien qu'il trouverait moyen d'aller rue de Lille.

Gasly est parti hier soir, nous nous sommes quittés en excellents termes.

Mr Blondel m'a indiqué un jeune homme pour le laboratoire et qui viendra lundi. J'espère qu'il ne tardera pas à me devenir une aide.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse bien tendrement ainsi que Charles, Madeleine, Henri, André, Émile et Georges.

Je compte bien que si George et Émile ont quelques jours de congé, ils viendront les passer à Rouen.

Ton fils qui t'aime, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 18 février 1906

Mon cher papa

Je voulais t'écrire hier soir, mais je me suis aperçu que je n'avais plus une seule feuille de papier à lettres. J'ai été ce matin en chercher sous une pluie battante. C'est que nous ne sommes guère favorisés par le temps à Rouen.

Je ne t'ai pas écrit depuis le commencement de la semaine, je m'étonne moi-même de l'avoir passé et ceci tient à ce que je suis toujours un peu en l'air.

Le jeune chimiste que nous avons en ce moment paraît très ardent, et assez souple, et nous ferons, je crois, excellent ménage ensemble.

Rien de bien saillant dans les affaires cette semaine, si ce n'est qu'un de nos clients de Paris, Deville, nous a envoyé télégrammes sur lettres et lettres sur télégrammes pour nous menacer d'un procès de contrefaçon, paraît-il. Il s'agit d'une gravure d'un de nos rouleaux à gaufrer qui est trop voisine, à son dire, de celle qu'il a brevetée. Il a cru devoir faire appel aux sentiments d'amitié qui le liait à mon oncle pour nous faire cesser ce genre de dessins, et je dois dire qu'il m'a écrit des lettres lyriques. Je lui répondais ce matin que la qualification d'amis de la maison qu'il se donnait me flatter fort, et que j'espérais qu'il allait me le prouver par des relations commerciales de plus en plus importantes.

Ce vieux finaud a d'abord essayé de m'intimider et maintenant il veut faire vibrer la corde sentimentale.

Dans le courrier d'aujourd'hui il y avait une lettre de notre représentant me disant que le bruit courait à Paris que j'avais renvoyé notre chimiste, et qu'un de nos bons clients se ferait un plaisir d'entrer, lui ou un de ses amis, dans une combinaison pour faciliter le relèvement de l'établissement. Ne voulant rien écrire de précis et avoir plus de renseignements, j'ai répondu sans me compromettre qu'une telle question était de celles qui ont besoin d'être très étudiées avant que d'être résolues.

Voilà mon cher papa le bilan de la semaine. L'ouverture du courrier n'est pas toujours agréable, car les reproches, fondés ou non, s'y trouvent souvent. On arrive à en prendre son parti et ne plus se faire de mauvais sang plus que cela ne le comporte.

J'ai vu ma tante Laure ce matin qui me disait avoir des nouvelles de Vanves par mon oncle Étienne. L'état de mon oncle Henri, d'après ce qu'elle me disait, n'est plus stationnaire et si elle se félicite de ce que mon oncle engraisse et redevienne nerveux et irritable, je ne la suis guère dans cette voie. Elle me disait que Louise était à Paris au jour gras. Nous serons tous réunis à cette époque et depuis longtemps nous ne nous serons pas vus. Je ferai en sorte en effet de chômer le lundi gras, et je pourrais par suite passer deux jours avec vous. Ce soir je dîne chez ma tante. Elle a invité Mr Hasard pour que nous puissions faire ample connaissance.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse bien fort. Embrasse pour moi Charles, Madeleine, Henri, André, Émile et Georges.

Ton fils qui t'aime, P. Wallon

1797-1909

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 19 février 1906

Mon cher papa

L'annonce de l'arrivée prochaine de Georges et Émile m'a fait bien plaisir. Ils pourront rester plusieurs jours, ils auront de quoi voir, et en tout premier lieu je suis sûr, ils feront un tour dans l'établissement qui sera plus intéressant pour eux en semaine. En tout cas ils arriveront dîner le samedi soir à Rouen. Le train de 5h ou 5h1/2 et très commode pour cela. Je ne pense plus guère aller à Paris le lundi, ou du moins rester le lundi à Paris. Il est bien probable que nous travaillerons. Il y a pas mal de besogne et c'est surtout maintenant le manque de rame qui nous gêne pour produire. Je vais essayer de prendre le samedi un train dans le commencement de l'après-midi, et consulterai pour cela l'indicateur. Dans ce cas, je te demanderai de me donner un rendez-vous à Saint-Denis ou ailleurs pour aller voir le monument avec toi.

Hier après-midi, j'ai aperçu dans l'établissement une charmante personne, une jeune femme, toute désireuse de visiter l'usine. Semblable visite n'arrive pas souvent, et je la laissais faire, en compagnie de son mari qui n'était autre que notre chimiste, le tour des ateliers. Elle n'a pas craint d'aller partout et elle a dû faire sensation parmi les ouvriers.

Aujourd'hui tout est rentré dans l'ordre qu'aucune visite inattendue n'est venue troubler.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse tendrement ainsi que tous.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 4 mars 1906

Mon cher papa

Je ne prends la plume qu'aujourd'hui pour te donner de mes nouvelles.

Je suis privé un peu des vôtres, mais je n'ai rien à dire, car je suis fautif. La journée étant belle aujourd'hui, aussi belle que peut-être une journée, je suis allé faire un tour. Les bords de la Seine étaient merveilleux et je marchais avec plaisir par un soleil que l'on a rarement depuis mon arrivée ici.

Rien de particulier à dire sur l'établissement. Mr Blondel y vient assez régulièrement. Il parle peut-être un peu trop et reste toujours assez longtemps. Il revit volontiers son passé. Il nous expliquait hier qu'il venait tous les soirs jusqu'à minuit travailler à l'établissement, Me Blondel lisant à côté de lui au laboratoire. Ou bien encore, en rentrant du théâtre le soir, il venait juste quatre 3,4h du matin travailler, puis s'étendait jusqu'à 7h pour dormir en attendant l'arrivée des ouvriers. Il est tellement convaincu, quand il nous parle, qu'on ne peut s'empêcher de rire. Il est certainement un peu bluffeur et en a bien la réputation à Rouen et aux environs. Me Blondel a été pour lui très précieuse, comme il le dit souvent. Elle avait les qualités qui lui manquaient, l'esprit de suite, et une grande réflexion.

Tu as dû, mon cher papa, profiter aussi d'une journée si belle. C'est une de ces premières journées qui sentent la fin de l'hiver.

Je dîne ce soir chez ma tante, et je te quitte pour y aller.

Je t'embrasse tendrement.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 9 mars 1906

Mon cher papa

Le temps a changé, le vent souffle en bourrasque et nous sommes en pleines giboulées de mars.

Nous avons eu avant-hier, une visite à Rouen, je dis nous, je devrais dire ma tante. Ma tante Marguerite a passé un jour à Rouen. J'ai dîné avec elle chez ma tante Laure, le jour de son arrivée. Je crois que sa visite a fait grand plaisir à ma tante. Les nouvelles de Vanves, reçues de mon oncle Étienne, sont d'après ma tante Laure, aussi bonnes que possible. J'ai été sur la demande de ma tante voir la maison Fleury pour des réparations de plâtre. Cette maison est vraiment dans un misérable état, et je crois qu'elle ne sera jamais louée, il y aurait trop de frais à y faire pour la mettre en état et encore ce ne serait-ce que du raccommodage. La seule solution pour moi serait d'en faire des logements d'ouvriers, et encore. Elle est mal distribuée, et d'aspect extérieur et intérieur tellement mesquin que personne ne pourrait l'habiter avec satisfaction.

J'étais cet après-midi à causer avec Mr Renard et ma tante dans la rue près de l'établissement, quand mon chien noir est venu tourner autour de nous. Il a, je crois, fait disparaître toutes les craintes de ma tante au sujet de sa férocité, car très gentiment, il est venu faire des amitiés au petit Louis. Inutile de te dire que ma tante s'est mise à protéger Louis, il n'y comprit rien, de son corps. La connaissance étant faite, je pense que ma tante aura un œil moins sévère pour cette pauvre bête.

Rien à dire, sur l'établissement. Le travail est toujours trop lent. On ne manque pas d'ouvrage, mais si l'on pouvait livrer plus vite, on aurait encore plus à faire. Il est naturel que les clients avant d'envoyer de nouvelles pièces, désirent avoir reçu les pièces disposées précédemment.

Au revoir, mon cher papa. Je t'embrasse tendrement ainsi que Charles, Madeleine, Henri, André, Émile, Georges.

Ton fils, P. Wallon

P. S. À l'occasion pourrais-tu m'envoyer 5000 fr., car j'ai pas mal de factures des fournisseurs, peinture, etc., à payer.

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 15 mars 1906

Mon cher papa

Si tu viens me voir dimanche, je pense bien que tu arriveras dès samedi soir. Le train de 5h15 ou 4h30 te met pour dîner à Rouen. Je ne sais si j'aurais un beau temps à t'offrir, tout au moins aurai-je des nouvelles de vous tous de façon bien détaillée. Mais ton voyage d'aujourd'hui à Breteuil ne va probablement pas être fait pour te remettre de la mauvaise semaine que tu as passée. Aussi si cet enterrement doit te fatiguer encore, malgré tout le plaisir que j'aurais de ta visite, préférerais-je te voir te reposer à Paris et rester tranquillement dans ta chambre.

Mes occupations me font toujours vivre à Eauplet, et rarement je m'en absente. Je ne vois d'ailleurs pas à quel moment je pourrais le faire. La journée finie j'aime d'ailleurs mieux m'installer chez moi ou je ne manque pas d'occupations.

Il serait peut-être bon, ou du moins aimable, d'aller voir Mr Hazard mon voisin, avec qui j'ai dîné une fois chez ma tante, mais je n'en ai guère le courage, et n'éprouve que fort peu le désir de sortir de chez moi.

La maison Fleury a été cambriolée cette nuit. On n'y a pris pas grand-chose, car il n'y avait qu'une suspension et des pommes d'escalier en cuivres qui ont disparu. Le commissaire fut prévenu immédiatement, et venant voir ma tante pour avoir des explications, il lui fit remarquer que sa maison du 45 n'était guère, elle non plus, clôturée de façon sérieuse. Tu penses bien que ma tante ne se le fit pas dire deux fois, et, sans s'en douter, ce brave commissaire a donné à ma tante une peur rétrospective. J'ai vu les détails de ce pénible accident des Courrières. Une si épouvantable catastrophe fait naître, d'une façon un peu compréhensible, la colère de cette population. Il est fort à craindre qu'il y ait une grève sérieuse, et si ce qu'elle réclame ne lui est pas accordé, ce chômage sera pour elle une cause de plus de misère. Une des mines qui nous fournit du charbon, celle de Dourges, est en grève depuis avant-hier.

Je m'aperçois ne pas t'avoir dit grand-chose de mes occupations. Elles sont toujours sans grand changement et les résultats de bon augure ne sont malheureusement pas là pour faire espérer une réussite rapide.

Au revoir, mon cher papa. Je t'embrasse tendrement, en attendant ta visite.

Ton fils qui t'aime, P. Wallon

Pour la somme que je te demandais, inutile de l'apporter, puisqu'il y a la pension de mon oncle que tu as à toucher.

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 20 mars 1906

Mon cher papa

J'attendais bien ce matin de tes nouvelles. Je suis content que tes névralgies t'aient quitté et que tu puisses enfin ne plus avoir à rester à la chambre. J'espère que par ces temps froids tu vas prendre des précautions, car je voudrais bien te voir à Rouen. Aussi de crainte de retrouver des migraines qui t'empêchent au dernier moment, je ne saurais trop souhaiter que tu ne fasses pas de sorties prématurées. Je pourrais donc te montrer mon installation et je pense que tu ne t'y trouveras pas trop mal, quoiqu'elle ne soit pas complète.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse bien fort.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 29 mars 1906

Mon cher papa

J'ai employé ma soirée d'hier à compiler les polices d'assurance de l'établissement. Comme je le pensais bien l'évaluation de l'usine, constructions et matériel, est fort élevée, elle se monte à plus de 900 000 fr.

Si tu pouvais m'envoyer le contrat de location, et la promesse de vente, je pourrais voir dans quelles conditions il serait possible de réduire ce prix de 900 000 fr., car en cas de sinistre, il est certain que les compagnies auraient connaissance de l'évaluation de 200 000 fr. de l'établissement faite par Mr Bompin, elles pourraient bien ne vouloir tabler que sur ce chiffre.

J'espère que tu ne t'es pas à trop senti du froid que tu as eu dimanche dernier à Rouen. Nous n'avons vraiment pas eu de chance, quelques jours avant il faisait si beau. Mais maintenant le vent souffle en tempête et des bourrasques de vent soulèvent des nuages de poussière.

Au revoir, mon cher papa. Je t'embrasse tendrement ainsi que Charles, Madeleine, Henri, André, Émile et Georges.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 30 mars 1906

Mon cher papa

Ta lettre de ce matin m'annonçait l'envoi d'un fauteuil. Ce soir en rentrant dans mon cabinet, je me suis trouvé nez à nez avec lui et ma surprise fut grande n'ayant pas été prévenu de son arrivée. Il est vraiment superbe, superbe. En choisissant ce nouveau cadeau, tu as été poussé par cette pensée, qui était celle constante de maman, donner du confort à ses enfants qui loin d'elle et souffrants, auraient pu manquer de confort, et je crois bien que c'était bien là le cadeau que maman aurait tenu à me faire. C'est un meuble qui va me servir toute mon existence, et de chers souvenirs s'y rattacheront toujours. On est tellement bien installé dedans qu'il vous invite à la paresse, et j'y ai passé une grande partie de ma soirée.

Vu le nombre de pièces à sécher et à gommer, j'avais pris la résolution de travailler la nuit au séchoir. C'étaient les équipes de jour qui devaient revenir à 8h du soir pour aller jusqu'à demain matin 8h. L'arrivée de l'inspecteur du travail à 6h1/2 ce soir a dérangé mes projets. Prévenu sans doute par un mécontent, il a tenu à faire un tour immédiatement dans l'établissement. Lassin ayant manifesté le désir d'aller me chercher, l'inspecteur répondit qu'il importait peu, et précédé de Lassin, il se rendit directement aux séchoirs. Il a été heureusement mal renseigné, car les équipes étaient parties depuis 1/2 heure et n'étaient pas encore revenues. Il n'a trouvé que des ouvriers travaillant au séchoir à lame, et qui restent 1 heure après les autres, tous les jours. Il m'a fait observer que pour cela il me faudrait faire une déclaration. J'ai immédiatement, après son départ, fait décommander le travail de la nuit, car il pouvait me tomber sur les bras à 9h ou 10h du soir, et il n'est, paraît-il, pas toujours commode. Nous nous sommes néanmoins quittés en excellents termes.

Lundi, la teinture ne marchera pas, le travail ne pressant pas. Je me demande même si je ne vais pas faire chômer la teinture encore mardi, car la nuit de moins sur laquelle je comptais va nous retarder le séchage. Le dénonciateur sera certainement venu d'un ouvrier de la teinture, mécontent que l'on ne travaille pas lundi.

Au revoir, mon cher papa, j'ai été faire une petite visite à ma tante après dîner, après avoir lu dans le fauteuil. Je me suis mis à l'aise, il est tard et je t'embrasse doublement, ne pouvant malheureusement embrasser notre pauvre maman qui eut été si heureuse de me combler comme tu l'as fait.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 5 avril 1906

Mon cher papa

Je voulais depuis plusieurs jours t'écrire, pour te dire le plaisir que m'avait causé l'annonce de l'arrivée d'Émile et Georges à Rouen. Ta lettre de ce matin me disant le malaise de Georges laisse planer sur sa venue chez moi un doute que j'ai hâte de te voir dissiper. Je me fais une telle fête d'avoir un peu de sociétés ici, société créée par la famille, car je n'ai guère envie d'autre que celle-là, et est bien assez à m'occuper.

Ces jours-ci j'ai été quelque peu courbaturé. C'était une bonne courbature résultant d'une promenade de dimanche dernier. J'avais en main, depuis la veille, une motocyclette prêtée par un ami de Lassin, désirant s'en défaire, et, ne s'en servant plus, il me l'avait donné à essayer. La matinée de dimanche, je partis vers neuf heures par Canteleu vers Duclair, et revint pour déjeuner, enchanté de ma course rapide par un temps fort agréable. Après déjeuner, quoi que un peu fatigué par ce nouveau sport, je partais, mais cette fois, dans la direction de Fleury en longeant la Seine. À 10 km d'Eauplet, je crevai. Je dus raccommoier mon pneu, puis repartir à grande allure pour rattraper le temps perdu. Au bout de quelques kilomètres à peine, je re crevai. Cette fois je n'avais plus rien pour réparer ce nouveau désastre. Quatre heures à peine sonnaient, je m'assis sur le bord de la route, plaçant à grand-peine ma moto à côté de moi (elle pesait dans les 65 kg). Nombreux furent les cyclistes passant sur cette route. Je les hélais tous successivement et au bout de deux heures d'attente je parvins à posséder un bout de caoutchouc et un peu de colle, que seuls quelques bicyclistes précautionneux avaient emporté avec eux. Il était six heures du soir quand je réparais pour la deuxième fois mon pneu. Le vent était frais, je commençais à ne plus guère avoir chaud, quand je me remis en route. Après de multiples efforts pour faire démarrer mon moteur, suant, soufflant et n'en pouvant plus de remorquer mes 65 kg, je m'aperçus que mon pneu était crevé. La plaisanterie ne laissait pas que de me paraître dure. Il n'était pas loin de 6h1/2 et dans un endroit sans aucune ressource pour ce genre de malheur. Quelque brise légère se trouvant encore dans mon malheureux pneu, j'appelais un gamin, je remontai en selle et me fit pousser. J'encourageais ce malheureux de la voix. Au bout d'une vingtaine de mètres, les explosions se produisirent, mon moteur démarra. La série de mes malheurs ne faisait que commencer. Ayant franchi 500 m, sans raison, je m'arrêtais. Il n'y avait pas autre chose à faire que de pousser à la main ma moto récalcitrante. Je crus que je n'arriverai jamais au premier village, tant était lourde ma machine ; à 7h1/2, j'y arrivais enfin. Je découvris dans ce village un serrurier que je priai de venir me donner un coup de main. Il avait une bicyclette, il avait donc de la dissolution de caoutchouc, j'étais sauvé. Nous fûmes plus de 2h1/2 à remettre le maudit pneu en état. Je me remis en selle, mais cette fois mon moteur ne voulut rien savoir. Entreprendre de le démonter et de voir ce qu'enfin il avait dans le corps eût été trop long. Il était 10h passées ; je laissais là ma moto et regagner Eauplet à pied. Il faisait beau clair de lune, temps sec, mais pas froid, en 3/4 heures j'étais à la Mi-Voie vois, vers 11 heures je mettais enfin la clé dans la serrure de la porte de l'établissement.

Tu vois, mon cher papa, que ma journée de dimanche fut bien remplie, et j'ai goûté dans toute leur splendeur les ennuis de la motocyclette. Je fus courbaturé lundi, et plus encore mardi, mais ne suis pas trop fâché de ma mauvaise chance. C'est bien dommage que je n'aie pu encore mettre en état mon moteur, car j'aurais voulu la prêter à Émile et George. Ce sport a un grand charme, sauf en cas de panne.

Je te renvoie, mon cher papa les photos de Melle Suzanne et de ses parents. J'espère qu'ils m'en donneront quelque épreuve. C'est la seule manière d'avoir un peu de famille autour de moi, quand je n'ai pas de visites.

Au revoir, mon cher papa. En attendant de bonnes nouvelles de Georges, je t'embrasse tendrement et je pense bien à vous tous qui êtes maintenant réunis, sans notre chère maman.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 6 avril 1906

Mon cher papa

Voici donc le voyage de Georges et Émile remis à huitaine. Ce pauvre Georges va avoir un triste commencement de vacances et de plus une amygdalite et souvent très douloureuse. S'il peut n'en avoir que pour 8 jours, je pourrais l'avoir avec Émile quand même ici, et ceci je veux l'espérer.

Je passerai dimanche et lundi de Pâques parmi vous. Il me semble que voici bien longtemps que je n'ai été à Paris vous voir tous et c'est avec impatience que j'attends le moment d'y aller.

Je te donne inclus un état des factures à toucher, des factures et frais courants à payer. Simple indication, mais significatif pourtant. Le malheur est que l'augmentation de production qui permettrait de diminuer l'importance des frais généraux et de les amortir plus facilement et limité par le manque de métier de finissage. Je ne fais entrer dans ces chiffres aucun pour-compte, aucun rabais. Je suppose donc que le travail a été parfait de tous points.

Au revoir mon cher papa, je t'embrasse ainsi que tous, et George et ma nièce en particulier bien tendrement.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 8 avril 1906

Mon cher papa

Ta lettre reçue hier m'a fait bien plaisir. Voici Georges remis. Que cet accident ne lui est-il arrivé quelques jours plus tôt, il aurait pu faire son voyage à Rouen à l'époque première. Mais qui sait ? S'il est complètement guéri aujourd'hui peut-être les verrai-je tous les deux demain à déjeuner.

La journée de dimanche a été très belle ici. Ce matin je me suis promené en ville, il faisait chaud et même lourd. Cet après-midi je suis resté chez moi, j'ai lu, et ai rangé de la correspondance.

Mais voici 7 heures arrivées et comme rangement je n'ai pas fait grand-chose. J'ai, en lisant toutes ses lettres de famille, revécu bien des moments de notre existence et ai fini par la lecture de toutes les lettres que m'avait écrites maman pendant mon séjour à Besançon, lettre pleine d'affection, de tendresse et d'amour qui vous donne une impression de mélancolie et de tristesse profonde.

Comme je dîne ce soir chez ma tante, je te quitte, en t'embrassant bien tendrement mon cher papa.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 9 avril 1906

Mon cher papa

Je m'empresse de te donner des explications sur ma dernière lettre. Les 14 666 fr. à payer de suite sont formés par les factures des mois de janvier, février payable fin mars, et des primes d'assurance payable chaque trimestre. Ces sommes sont donc comprises dans les factures reçues mois janvier, février, mars, mise sous la rubrique : facture à payer. Il n'y a actuellement au compte que 1700 fr. à notre crédit. Il s'ensuit que les factures de janvier, février ne peuvent être payées et si l'on tarde trop, ce qui est a priori, elles devront être soldées avec intérêt à 5 %.

D'ailleurs l'inventaire fin mai, donnera la situation exacte de l'établissement. Ce qui est bien malheureux dans l'affaire, c'est de n'avoir pas eu pour conseil quelqu'un de plus sérieux que Mr Blondel. Je n'aurais pas voulu l'écrire, mais les événements m'y poussent. Il est étonnant et incompréhensible qu'avec si peu de suite dans les idées et dans la contradiction continuelle il ait si bien réussi, et certes il n'a pas volé sa réputation.

Toujours est-il qu'il s'est « tiré les pieds » habilement, il y a de cela quelques jours. Il m'a dit qu'« en ce moment il était de plus en plus occupé, que sa présence chez lui était de plus en plus nécessaire, qu'en ville on lui reprochait d'avoir trop à faire, et de devenir de caractère inabordable, etc., qu'il se tenait d'ailleurs à mon entière disposition soit pour me donner un conseil par téléphone, soit pour se déranger et venir à Eauplet, que nous paraissions en bonne voie, sans ennuis notoires... etc. » et conclusion de toutes ces longues phrases, il ne vient plus guère ici.

Il est certain que la façon dont il a toujours envisagé sa présence à Eauplet a étonné sans cesse Monsieur Mathieu et que son rôle fut utile, surtout par la confiance que sa présence à l'établissement a donnée à la clientèle, chose qui n'est certes pas à dédaigner.

Mr Blondel est parti hier avec Me Blondel, faire son voyage d'une vingtaine de jours dans les Vosges et en Allemagne.

À mon avis l'établissement tel qu'il est actuellement ne peut marcher, ainsi qu'il résulte en partie du compte que je t'ai donné. Il faudrait mettre de sérieux capitaux, et encore pour un résultat problématique.

Que ne peut-on le faire acheter par Thaon, ou un autre, ce serait la meilleure solution.

J'ai reçu avec plaisir de bonnes nouvelles de l'arrivée de Georges et Émile.
Je t'embrasse tendrement.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 13 avril 1906

Mon cher papa

Je ne t'ai pas encore écrit depuis l'arrivée de Georges et d'Émile. Je veux ne plus tarder à te donner de leurs nouvelles, car tu dois attendre un peu des renseignements sur la santé de Georges. Il est aujourd'hui avec Émile à la Bouille. Ces jours derniers ils sont sortis raisonnablement c'est-à-dire sans pouvoir se fatiguer. Le jour de leur arrivée, ils sont restés à Eauplet. Le lendemain matin, je les ai accompagnés en ville et pour ne pas courbaturer trop Georges, nous ne sommes guère restés qu'une heure dehors.

Ils ont passé leur après-midi d'hier en barque. J'avais fait mettre en état le petit canot, et ils en ont joui ce matin encore. Ce soir nous dînons chez ma tante Laure et je les attends pour y aller. Ils ont gagné la Bouille par le bateau de 2h et doivent revenir à Rouen par le train de 6h14. J'espère qu'ils auront pu circuler comme je le leur avais recommandé et qu'ils auront bien joui de la vue magnifique que l'on a des hauteurs. Ils avaient parlé de louer des bicyclettes. Étant donné la fièvre de Georges avant de venir ici et les contractures qui en ont résulté, je n'en vois pas bien l'utilité.

À demain, mon cher papa. Nous arriverons probablement par le train de marée, je dis probablement pour moi, car tant que je ne suis pas dans le train, je ne puis rien dire.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse tendrement.

Embrasse bien Charles, Madeleine, Louise, Albert, André, Henri et Suzanne.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 20 avril 1906

Mon cher papa

Je t'envoie de mes nouvelles de mon retour ici. Je suis arrivé avec quelques retards lundi soir à Eauplet. Vu l'encombrement de cette fin de jour de fête, la Cie de l'Ouest aurait dû mettre trois trains à destination de Rouen, ou plutôt du Havre et de Dieppe. Je n'étais chez moi qu'à une 1h du matin.

Nous venons d'avoir un accident il y a une heure. Un gamin s'est fait couper un doigt en le laissant prendre entre deux pignons. Il était très ému et pleurait. Je n'y pouvais guère porter de soins efficaces. J'ai néanmoins entouré de ouate le bout qui lui restait et est fait une forte ligature en arrière de la première phalange afin d'arrêter d'écoulement assez abondant de sang. Le mieux pour lui était d'aller se faire soigner sérieusement, je les fais conduire à l'hospice.

Le temps est revenu au beau, et l'épouvantable journée qu'il a fait mercredi dernier pendant votre séjour à Gaillon est venue bien mal à propos troubler les belles journées de cette semaine. Vous n'avez certes pas pu faire grand-chose, à la campagne, par un tel temps.

Il faudrait à présent, comme je l'ai déjà dit, quelques milliers de francs pour l'établissement. 9 000 fr. sont nécessaires dès à présent. Pourrais-tu donc les envoyer d'ici quelques jours.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse bien fort ainsi que Charles, Madeleine, Henri, André, Émile, Georges.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 21 avril 1906

Mon cher papa

Ci-joint détail des sommes à payer. Le total se monte à plus de 12 000 fr. Il est variable avec les factures faites et les factures reçues journellement. Les accolades I et II renferment les sommes dues aux droguistes pour leurs factures de janvier et février qui doivent être payées fin du mois suivant c'est-à-dire fin février et fin mars, au plus tard, si l'on ne veut pas avoir à leur tenir compte d'intérêts à 5 %. Néanmoins si maintenant on les payait en espèces, il ne réclamerait probablement rien et même certainement rien, pour le retard de paiement.

Un client, Ma..., peut du jour au lendemain se faire payer 1400 fr., montant de la marchandise que nous lui avons abîmée en manutention.

Je t'envoie aussi le bail ; quant aux autres pièces que tu dis m'avoir communiquées, je ne les ai pas. Je ne vois pas d'ailleurs quelles elles seraient.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse tendrement.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 24 avril 1906

Mon cher papa

Si tu veux encore attendre pour envoyer le chèque de 5 000 fr., je pense que tu peux le faire. D'ici la fin du mois, nous aurons quelques factures qui nous permettront peut-être de le gager. Il y aura à payer fin du mois les appointements des employés au mois, ce qui monte à environ 4 000 fr. Je te dirai d'ailleurs quand le chèque de 5 000 fr. que tu m'as annoncé deviendra absolument nécessaire. Je vais dîner ce soir chez les Renard. Je t'embrasse tendrement ainsi que tous.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 4 mai 1906

Mon cher papa

La rentrée ne s'est pas effectuée meilleure qu'hier.

Ci-joint article paru dans la dépêche. C'est triste.

Je t'embrasse en espérant que tu as fait bon voyage et à bientôt.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 6 mai 1906

Mon cher papa

Je reçois ta lettre à l'instant et t'écris de suite, car je me rends bien compte que loin tu as hâte de nouvelles.

J'ai écrit hier, ou plutôt griffonné un mot à Charles. Je suis sûr que tu désires plus de détails sur cette malheureuse affaire qui pour rien, s'est déjà trop prolongée.

J'ai eu hier une conversation tout amicale avec les délégués des ouvriers. Nous avons longuement causé, je leur ai parlé d'une façon convaincante et avec chaleur même, je dirais plus, persuasion, et si tous avaient été là au lieu de quelques-uns, je suis sûr qu'un vote immédiat eut été pour la fin de la grève, dont bien peu sont partisans. Interrogé en particulier, ils ont à peu près tous la même réponse vague : « Il faut bien faire comme les camarades, je ne peux pourtant pas les lâcher maintenant. »

J'ai eu la satisfaction de m'entendre dire dans cette petite réunion que j'avais toujours été parfait avec eux, et quand je leur faisais remarquer que leur manifestation ne faisait du tort qu'à la maison, et non à ceux à qui ils en voulaient, ils ne répondaient rien. Ils me disaient qu'ils aimeraient bien mieux avoir toujours à faire à moi, qu'à d'autres à qui ils devaient obéir.

J'acceptais à peu près tous leurs desiderata. Question de syndicat, je le reconnaissais évidemment. Il est bien certain qu'en cas d'une réclamation d'intérêt général, il ne pouvait venir tous ensemble venir la soumettre et qu'il était naturel de délégués quelques-uns d'entre eux. Le reproche de salaire minimum 1,50 Fr. était faux. Ils n'ont pas pu me citer un gamin aussi jeune fut-il qui est eu jamais à l'établissement une semblable paye. Question de travailler six jours la semaine, j'étais le premier à le désirer, il devait bien comprendre qu'un établissement avait des frais généraux toujours les mêmes, que l'on y travaille ou non, et que par suite l'amortissement de ces frais était d'autant plus facile que l'on produisait plus. Je leur ajoutais que si certains lundis on avait chômé, il pouvait s'en prendre un peu à eux-mêmes, c'est que les pièces mal réussies et tachées par leur faute arrivaient à mécontenter le client, qui petit à petit donnait sa marchandise à traiter ailleurs.

Que certains ... avaient arrêté... de chez nous. Que la prospérité de l'établissement dépendait en majeure partie de leur activité et de leurs soins, etc., etc.

Pour cette mesure générale d'augmentation de 0,2 fr, je leur ai expliqué qu'il ne pouvait en être question. Étant donné que leur salaire était plus élevé ici qu'ailleurs, une semblable mesure ne pouvait être admise. Et qu'alors il ne pouvait s'agir que de cas particuliers que nous pourrions examiner. L'un d'eux, un jeune, me fit observer alors que deux ouvriers faisant le même travail sensiblement n'avaient pas le même salaire. Je lui dis que le cas auquel il faisait allusion était dû à ce qu'en arrivant à Eauplet j'avais tenu à respecter la paye des vieux ouvriers, très anciens dans la maison et que par la même pouvaient rendre de nombreux services qu'un nouvel arrivant même de capacités analogues ne pouvait rendre, que je m'étonnais de ce reproche, venu d'un ouvrier, alors que je considérais moi que celui qui avait contribué pendant de nombreuses années à l'existence d'un établissement nécessitait, quand bien même les forces ne lui permettait plus d'être aussi utile qu'autrefois, d'être traité avec plus de libéralités que le nouvel arrivant et que je croyais être dans leurs idées en prétendant que le salaire ne devait par décroître au fur et à mesure de la vieillesse.

De revendications réelles, ils n'en firent pas. Les seuls biens définis sont dans la « Dépêche », et c'est à celles-là que j'ai répondu.

Ils m'ont parlé aussi de leur société de secours mutuel. Ils m'ont demandé de leur remettre les titres. C'est seulement l'article de la « Dépêche » qui m'a appris qu'ils

étaient dans le coffre-fort. Je leur édit que je ne pouvais m'en dessaisir, puisque leur trésorier me les avait confiés, que j'en étais responsable, et que ce ne pouvait être qu'en vertu d'un jugement du tribunal, que je pouvais les remettre à un autre que celui qui me les avait donnés.

Faut-il que le secrétaire de la bourse du travail soit assez bête est assez peu au courant des choses du travail, pour leur persuader qu'un beau jour, ils pensent se réunir un certain nombre et voter qu'ils vont se partager la galette !

Quant à la liberté absolue d'adhérer à cette société de secours, ils ne l'ont jamais réclamé ou tout au moins ne m'en ont pas parlé. Dans les statuts votés par eux ou leurs prédécesseurs, il y est notifié que tous devaient en faire partie. Je n'ai jamais été appelé à donner mon avis en quoi que ce soit, et ne l'ai jamais donné. Je n'ai d'ailleurs rien à y voir. Le bureau de cette société, constitué par des ouvriers travaillant encore à l'établissement, et ceux des ouvriers qui ne se sont pas mis en grève sont d'ailleurs les seuls qualifiés pour décider quelque chose, les grévistes ne faisant plus partie de la maison. Mais tout ceci les regarde. J'en suis de tout point étranger.

Donc la seule revendication à laquelle je puis souscrire est celle des 0,25 fr. Leur salaire quoique fixe est déjà très élevé. Dans 15 jours, il pourrait aussi facilement en demander 0,50fr. K... est en grève. Les tissages Lesmarch aussi.

Telle est à peu près la situation. J'ai toujours été pour les ouvriers d'Eauplet rempli d'égards. Ils se sont plu à le reconnaître et j'en ai profité pour leur dire la peine que j'avais eue de les voir employer le procédé brutal d'une grève, sans prévenir, alors que j'avais toujours été désireux de leur donner des conseils, et que je n'avais jamais refusé de les entendre. La façon dont ce mouvement a eu lieu est déconcertante. A lundi la suite.

Je t'embrasse tendrement ainsi que tous.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 7 mai 1906

Mon cher papa

Je t'écris pour te donner des nouvelles de la grève. J'étais presque certain de sa fin cet après-midi. Malheureusement, elle continue encore. J'ai reçu par 3 fois une délégation des ouvriers. À 5h de l'après-midi les propositions que je lui avais faites paraissent devoir tout arranger. À 7h, à l'instant, elle est revenue m'expliquant que leur séance à la bourse du travail avait été très mouvementée. Ils avaient voté la continuation de la grève. Les délégués paraissent exténués de toutes leurs allées et venues. J'en étais vraiment peiné aussi pour eux. Je suis moi-même éreinté de toutes ces histoires. Sans en avoir l'air, les tracas qu'amènent semblable affaire sont nombreux.

Je te quitte pour dîner, et puis ce que je pourrais te dire ne serait à peu près que la répétition de ce que je t'ai écrit, de que je ne cesse de répéter sur tous les tons depuis 3 ou 4 jours, et je ne me sens pas disposé à en reparler encore.

Il fait beau. Après dîner j'irai porter ma lettre à la poste et faire un petit tour. Ça me distraira. C'est dans ces moments-là que l'on aimerait un peu de société. Chose bizarre dans cette grève, c'est que je suis en très bons rapports avec tous les ouvriers, et Céline me disait hier matin : « Vous savez, eh bien, vos ouvriers vous aiment beaucoup, moi je ne l'aurais jamais cru. » Ceci dit pour calmer une fois pour toutes tes appréhensions. Il est vrai que ce n'est pas ça qui a encore arrangé les choses.

Je t'embrasse ainsi que de tous.

P. Wallon

1797-1909

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 8 mai 1906

Mon cher papa

La grève est enfin terminée. La lassitude devenait d'ailleurs générale et à la suite de deux nouvelles entrevues ce matin la reprise du travail a été décidée pour demain à 7h.

La journée est aujourd'hui excessivement lourde. La pluie tombe averse et malgré cela, on a peine à se remuer.

Au revoir mon cher papa je t'embrasse ainsi que Charles, Madeleine, Henri, André, Émile, Georges.

Ton fils, P. Wallon

Je te renvoie ces 2 photos, Louise me les ayant envoyées.

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 12 mai 1906

Mon cher papa

Je puis être jeudi à Lille. J'y resterai un ou deux jours pour y voir quelques clients. Peut-être profiterais-je pour passer un ou deux jours aussi à Amiens. Je n'ai pas l'indicateur sous la main aussi ne puis-je te fixer sur les heures des trains que je prendrai. En tout cas, à jeudi prochain.

Je t'embrasse bien tendrement ainsi que Charles, Madeleine, Henri, André, Émile, Georges.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 22 mai 1906

Mon cher papa

Ci-joint le relevé que tu me demandais. J'ai reçu ce matin ton chèque et les sommes qu'il a servies à payer sont effacées sur la feuille que je te transmets.

Je t'envoie par la même occasion la lettre que j'ai reçue ce matin de Mr Rousseau. Je lui ai répondu de se mettre en rapport avec ce monsieur, ainsi qu'il me le proposait.

Au revoir, mon cher papa. Je t'embrasse tendrement.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 28 mai 1906

Mon cher papa

Au sujet de ta demande de rentrée de fonds d'ici la fin du mois, j'estime que nous aurons fait d'ici le 30, 7 000 fr. de factures à 8 000 fr. maximum qui seront par suite à mettre en regard des sommes à payer dont je t'avais remis un relevé.

D'autre part la paye de fin du mois et traitement des employés au mois constituera un chiffre de 3 500 plus 2 000 égal à 5 500 fr. Ce sont là les renseignements que tu désirais savoir. Je te quitte en t'embrassant tendrement.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 31 mai 1906

Mon cher papa

J'ai regagné ma ville après une assez longue absence ma foi. J'y ai tout retrouvé : Suzie, Gallo, ma domestique tout ce qui constitue en un mot mon intérieur.

Ma domestique avait bien des choses à me raconter. Elle était encore tout émue de la conversation qu'elle avait eue dans la rue avec deux Messieurs en contemplation devant mon chien : « Oh, vois cette bête, c'est une semblable qu'il me faudrait. Est-ce à vous, ce chien, Madame (une domestique) ? Quelle gueule, disait-il en lui écartant les deux mâchoires, quelles superbes dents, de vraies perles. J'en donnerai 200 fr. Comme 2^e. Il n'a pas plus de 10 mois ce Saint-Bernard. À un an il sera admirable, etc., etc. »

Enfin en quittant ma cuisinière il ajouta : « Eh bien ! Ces bêtes-là sont difficiles, comme vous ne sauriez croire, pour ce qui touche la relation ; ils sont comme les beaux hommes ! » Il me faudra absolument faire part de cette dernière réflexion à ma tante pour lui faire perdre les craintes au sujet des rapports de Suzie et Gallo.

J'ai reçu un mot de Monsieur Rousseau me disant qu'il ne fallait songer ni à M. ni à W. Il a quelqu'un d'autre en vue donc qu'il me parlera ultérieurement.

Au revoir, mon cher papa. Je t'embrasse tendrement.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 1er juin 1906

Mon cher papa

Je t'envoie la lettre de Monsieur Rousseau. J'attends pour lui répondre que tu ait donné ton avis. Je pense que ce Mr hésitera fort à quitter sa situation, malgré son désir d'habiter en ville. En tout cas, je ne pense pas qu'il y ait d'inconvénient à pousser plus loin les choses. La crise noire que nous avons passée, dans la fabrication, semble s'être enfin terminée. Il semble que le départ de B. ait retiré le mauvais sort qui nous avait frappés. On voit certainement plus clair dans son jeu lorsqu'on ne vient pas vous brouiller les cartes des mains.

Au revoir, cher papa. Embrasse bien pour moi tous ceux qui t'entourent.
Mille bons baisers.

Ton fils, P. Wallon

Je resterai à Rouen dimanche et lundi.

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 4 juin 1906

Mon cher papa

Je reçois ta lettre ce matin et viens d'écrire à Mr A. Rousseau.

Les journées de Pentecôte sont très belles. Hier je ne suis guère sorti, que pour faire 2 visites : Monsieur Hazard et Monsieur Renard, que je n'ai naturellement pas trouvés. Puis comme il y avait quelques petites réparations à l'établissement, je n'étais pas fâché d'y être. Peut-être cet après-midi vais-je aller errer aux environs. Il ne fait pas un temps trop chaud. La promenade serait assez agréable.

Rouen est en ce moment tout en fête. Fête du tricentenaire de Corneille et toute la semaine des cérémonies, réception, concerts, etc., vont avoir lieu. Il y a même ce soir un feu d'artifice.

Hier soir après dîner, j'ai fait un tour. Dans le jardin de Saint-Ouen. A. Lambert père récitait des stances à Corneille, personne n'entendait. Les applaudissements n'en étaient que plus sournois. La population rouennaise va être éreintée après tant de journées où l'animation dure jusqu'à 11 heures du soir. Elle qui est habituée à souffler sa lampe une fois 8 h.

Au revoir, mon cher papa. Je t'embrasse bien fort ainsi que Charles, Madeleine, Louise, Henri, André, Émile, Georges et Suzanne.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 7 juin 1906

Mon cher papa

Je t'envoie ce soir l'adresse de la personne dont parlait Monsieur A. Rousseau :
Monsieur Jules Bonnet
Directeur des établissements Willaërt frères
à Santes par Haubourdin
Nord

Il a épousé la fille de l'inspecteur primaire du 17^e arrondissement à Paris. Monsieur Rousseau me conseille de tâcher d'avoir des renseignements sur lui. Ceux qu'il a de lui sont excellents.

Le temps est toujours superbe. Nous sommes en pleine fête. Hier après-midi à l'occasion de la venue du ministre les maisons et commerces étaient pavoisés ainsi que certains établissements industriels. Les ouvriers avaient, certains du moins, voulu en faire autant. Il faut croire que la venue d'un ministre à Rouen est chose rare. Les affaires à Eauplet vont toujours bien doucement. Les rentrées sont assez faibles, c'est d'ailleurs un peu la saison morte.

J'attends d'ici peu l'arrivée de Madeleine et Charles. J'espère que ma peinture sera sèche.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse tendrement.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 14 juin 1906

Mon cher papa

J'ai reçu cet après-midi le colis postal comme m'annonçait ta lettre de ce matin. J'aurai donc maintenant belle nappe et serviettes blanches pour les grands jours. J'espère que tu ne tarderas pas à en venir voir l'effet. Je vais les inaugurer en invitant ma tante, et je pense, sans en être pourtant bien sûr, qu'elle acceptera. Je suis en charmante compagnie, depuis quelques jours. Madeleine a pris en main la conduite de mon intérieur, et elle a fort grand mal à obtenir quelque chose de ma vieille domestique. Je crois décidément que même Madeleine n'en pourra rien faire.

Je t'envoie deux lettres que j'ai reçues hier matin et j'attends la réponse de ce Mr, à Mr A. Rousseau.

Je t'embrasse, en te remerciant encore mon cher papa, et te charge de bons baisers à Henri, André, Émile, Georges.

Ton fils, P. Wallon

Santes - Haubourdin 16 juin 1906

Monsieur,

J'ai bien reçu votre honoré et je comprends très bien que vous ayez prévenu Monsieur Wallon de mes intentions, ce dont je vous remercie.

J'ai toute confiance dans la réussite de cette affaire ; la maison étant très réputée et très ancienne, il suffirait d'une bonne direction pour la ramener au premier rang de l'industrie de la région normande.

Raisonnablement je ne puis verser des capitaux sans un inventaire et sans un essai dont ces Messieurs peuvent limiter la durée que j'avais fixée à un an.

En supposant que nous arrivions à nous entendre dans le courant de ce mois, je pourrais commencer le 1^{er} septembre, cela ferait trois mois avant l'année 1907 ; pendant ce trimestre d'essais je me rendrai compte de la marche de l'établissement et, peut-être, pourrait-on prendre un arrangement avant le 1^{er} janvier 1907.

Il y a d'ailleurs plusieurs moyens de résoudre la question, et je compte sur votre obligeance pour m'appuyer auprès de ces Messieurs et les décider.

J'aurais désiré voir l'usine pour me rendre compte si elle est bien installée et bien outillée ; cela enlèverait mes dernières hésitations et avancerait beaucoup l'affaire.

Avec mes remerciements, je vous prie d'agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués.

Bonnet

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 18 juin 1906

Mon cher papa

Voici la lettre que m'écrit Mr Rousseau. Il simplifie la question et me fait dire ce que je n'ai pas dit. On peut livrer de la bonne marchandise, mais le manque de soins en fait livrer qui n'est pas toujours bonne.

D'ailleurs tout pourparler ne doit-il pas nécessairement être tué à sa naissance par le fait de notre situation bizarre vis-à-vis de ma tante.

Voici une lettre que je me propose de lui écrire. Te convient-elle ?

Je t'embrasse tendrement mon cher papa.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 22 juin 1906

Mon cher papa

J'écris à Monsieur A. Rousseau lui confirmant ma dernière lettre :

« Nous ne sommes pas si loin d'avoir les résultats de l'inventaire, pour ne pas les attendre encore. Des dispenses ont été faites pour du coup : achever les achats mis en train par mon oncle, acheter une calandre sur les instances de Monsieur Blondel, tout ceci ne peut figurer comme dépenses d'entretien. C'est un nouveau capital à amortir. Il aura lieu de tenir compte des imprudences sans nom commises cette année. Il y aura lieu de réfléchir à ce que l'établissement a été 4 mois sans aucune surveillance. Attendons donc encore un peu. »

Voilà mon cher papa quel est mon avis, et je crois un peu le tien. Toute est réservée juste que plus amples renseignements sur l'année d'exploitation qui vient de finir. C'était vraiment une année très ingrate, tout laissé dans un état épouvantable depuis plusieurs années. J'envoie ta lettre à Me Rouen comme tu me le dis. Elle est parfaite et indique fort bien la situation. D'ailleurs dans une précédente lettre Mr Bonnet faisait bien des réflexions dédaigneuses, qu'il ne fait plus aujourd'hui. Ci-joint la nouvelle lettre à Monsieur R.

Il est d'ailleurs en auto question qui ne peut que me gêner de plus en plus et sur laquelle j'appelle ton attention ; c'est cette réputation que me fait ma tante, réputation que rien ne justifie.

Ma tante est fort bonne, je le sais. Physiquement elle va très bien. Moralement non. Elle est active et son activité se traduit par un flot d'opinions sur tout et sur moi. Tout le monde connaît bien ma tante à Rouen, c'est vrai, mais une parole, quel que soit la personne qui la dite, laisse toujours quelque chose derrière elle.

Je commence à m'apercevoir que la première chose à faire était évidemment de ne pas la laisser à Eauplet. Tout le monde me l'a dit à ce moment-là, des étrangers mêmes. « Vous vous en repentirez m'ont-ils dit ».

Ma tante tantôt répand le bruit que la clientèle n'a qu'à bien se tenir avec moi (des clients me l'ont dit), que si je suis jeune, « je ne me laisserai pas faire » pour cela. Tantôt elle crie mon « socialisme altier », ma dureté, etc., que la présence du monde me met dans un état épouvantable, etc.

Les personnes qui me connaissent et surtout connaissent ma tante savent que ce n'est pas ; il en reste forcément quelque chose.

A mon avis, il est inutile d'en faire des remontrances à ma tante. Elle saurait probablement tourner la chose contre moi, et sans le vouloir peut-être.

Tout ceci m'indiffère, jusqu'au jour où j'en aurai assez. Je te le dis très franchement, je ne suis nullement fâché, nullement monté, nullement en colère et laisse courir les langues provinciales. Je sais l'affection profonde de ma tante. Elle la manifeste souvent de façon indéniable. Elle serait mieux dans le Midi, car c'est plus fort qu'elle, elle est névrosée et partant dangereuse.

Au revoir mon cher papa, je t'embrasse très fort ainsi que tous.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 28 juin 1906

Mon cher papa

C'est aujourd'hui ta fête, et nous ne nous trouvons pas tous réunis autour de toi. L'année dernière encore, notre chère maman t'embrassait la première et avec joie nous suivions son exemple. Déjà bien éprouvé à ce moment nous faisons des vœux pour toi, pour elle aussi et nous ne nous doutions pas de la catastrophe terrible qui devait survenir. Mon cher papa, je t'embrasse bien fort aujourd'hui ; mais parmi tous nos baisers, l'un te manquera, et te manquera terriblement. En ce jour d'anniversaire qui me rappelle toutes les années précédentes où à la même époque nous étions tous ensemble à faire des souhaits, où aucun malheur encore n'avait effleuré notre petite famille, je pense bien à toi mon cher papa, et aussi à ma chère maman. Dix mois déjà se sont écoulés et voilà les vacances bientôt venues où maman avec plaisir se rendait aux Dalles pour reprendre un peu l'air frais et se reposer un peu. Nous-mêmes cette année nous n'allons pas tarder à y aller, et nous y retrouverons beaucoup d'elle, dans cette maison qu'elle aimait tant est que si brusquement nous avons quitté dans des circonstances si pénibles.

Nous nous retrouverons tous là-bas quelque jours au moins ne fût-ce qu'au moment de cet autre anniversaire qui reculera d'un an, l'époque où nous étions au complet si heureux.

Je regrette, mon cher papa, de ne pas être aujourd'hui près de toi, mais tu me fais espérer ta visite dimanche prochain, et je suis tout plein d'espoir que tu ne différeras pas ce petit voyage accompagné de vous tous de Paris, Henri, André, Émile, Georges.

Hier était l'anniversaire du mariage de Charles et nous avons bu à votre santé à tous.

Au revoir, mon cher papa, je t'envoie mes meilleurs et plus profonds baisers en t'attendant pour dimanche prochain.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 29 juin 1906

Mon cher papa

J'ai reçu ce matin le porte-carte dont tu me parles. C'est un petit souvenir qui m'est doublement cher, par les chères photographies qu'il renferme et par le sentiment d'affection profonde qui a présidé à son choix.

Bientôt mon cher papa je pourrais te voir, et nous nous faisons une fête de votre bonne visite dimanche prochain. Pourvu que le temps reste ce qu'il était ces derniers jours, mais pourtant un peu moins chaud. Nous serons ainsi nombreux à Rouen, nombreux comme nous ne l'aurions jamais été et sans cette pauvre maman qui eut rendu cette réunion si charmante. À dimanche donc mon cher papa, je t'embrasse bien fort en te remerciant encore.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 8 juillet 1906

Mon cher papa

Je retardais de jour en jour pour t'écrire, car je pensais pouvoir te donner les résultats de l'inventaire. D'ici une huitaine je pourrais te les donner complètement et exactement. Pour le moment les voici grosso modo, ou plutôt voici les chiffres exactement ceux obtenus, mais ayant besoin de vérification, car certains sont terriblement exagérés ; il est utile de les revoir en détail.

Avoir	
Factures de l'année (touchées)	254 926,82
Débit	
Pliage	4 752,38
Frais généraux d'entretien	43 575,27
Frais généraux manutention	8 108,00
Combustible	28 952,45
Chevaux	3 327,90
Drogues	82 401,45
Levées	2 262,57
Main-d'œuvre	116 736,60
Profits/Pertes	85,30
Gaz	4 209,15
Intérêts	2 246,90
Total	296 657,97

Il y a à déduire des frais généraux la dépense du séchoir neuf qui n'a pas encore marché parce que pas encore terminé, et celle de la calandre achetée il y a deux mois. Ces deux métiers doivent être considérés comme un nouveau capital n'ayant pas encore pu rapporter son intérêt et dont l'amortissement figurera dans le prochain exercice.

Je vais demander à un constructeur ce que coûterait un tel séchoir acheté tout fait. Je l'évalue à environ 12 000 Fr. Il est assez difficile d'évaluer exactement toute la main-d'œuvre que nous y avons mise ainsi que les différents organes que nous avons et que nous y avons adoptés. Mais ce chiffre n'est pas exagéré. Quant à la calandre, elle nous est revenue à 5 000 Fr.

Donc :

Débit	296 657,97	moins	17 000	égal	277 657,97
Crédits	254 926,82				
Différences perte	24 731,15				

Les frais généraux manutentions comprennent les dépenses nécessaires pour la manutention des tissus, comme par exemple l'achat des pièces qui servent à faire des chemins au tambour du séchoir, etc.

Les frais généraux entretiens comprennent tout ce qui est acheté pour l'entretien du matériel et des bâtiments.

Ces derniers frais ont certainement été très élevés, après son abandon depuis longtemps de toute cette question.

Dans les levées sont compris tous les bouts de pièces qui après manutention sont chiffonnés ou tachés et dont on demande facture au client.

J'ai compté sans les intérêts, intérêt à 3 % de toutes les sommes que tu as mises en prenant l'exploitation de l'affaire (somme que tu as donnée pour désintéresser les créanciers et qui représentait la valeur existante des ... à ce moment, etc.)

Un chapitre qui me semble très élevé et le chapitre drogues. Quant à la main-d'œuvre elle est très élevée aussi, trop élevée, mais il y a eu de nombreuses réparations qui ont exigé le travail de nuit.

Le résultat de l'inventaire n'est pas fameux. Il fallait s'y attendre. Il y a eu il est vrai depuis le mois de mai 1905 des moments d'anarchisme absolu. À tout point de vue l'année qui vient de s'écouler avait tout ce qu'il fallait pour être mauvaise. Ce qui va être intéressant, c'est de voir les résultats dans six mois, à l'inventaire de fin novembre prochain. Il faudra cette fois-ci arriver à boucler les comptes, sans profit peut-être, mais en tout cas sans perte.

Au revoir mon cher papa je t'embrasse tendrement.

J'essaierai de trouver des trains pour arriver à Valenciennes en partant de Rouen dimanche matin ou samedi soir.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 9 juillet 1906

Mon cher papa

Je reçois une lettre de toi ce soir, j'y réponds de suite.

Les résultats de l'inventaire, je n'en ai pas d'autres actuellement que ce que je t'ai envoyé. Il est certain que depuis le 31 mai le temps a dû te paraître long. Moi-même, je me suis souvent étonné de ne pas pouvoir avoir le résultat plus tôt. Mais en voyant de près le travail à faire, tous les comptes à inscrire et à reporter sur les différents livres, il n'y a vraiment pas eu de temps perdu. Les autres années, Mr Mathieu n'avait guère de résultats avant un mois 1/2 et 2 mois après l'inventaire. Maintenant pour toi et pour moi je vais faire dresser un état tout à fait détaillé, séparant les dépenses, et un état comparatif avec les années précédentes. Cela m'est absolument nécessaire.

Le jour du départ de Madeleine, j'ai reçu un exploit d'huissier qui était annoncé le matin même par un client de Paris. L'affaire devant venir le 19 il était de toute importance de pouvoir envoyer le dossier immédiatement à un agréé. J'ai oublié de t'en parler hier et bien que les oublis soient toujours impardonnables, je te prie de m'excuser. D'ailleurs je ne savais pas que tu connaissais d'agréé. Ce client nous implique dans une affaire qu'il a avec un de ses clients, le point du litige étant dans la teinture paraît-il. Je ne pouvais guère te parler de procès depuis plusieurs jours, n'en ayant eu connaissance que samedi dernier.

Tu me dis que Charles a fait le discret en ne répondant pas à tes questions. Que veux-tu que je te dise ? Ce n'est pas fort gentil à lui voilà tout. Je ne comprends pas son attitude ; il doit avoir des raisons que je ne connais pas.

Pour t'avoir éclairé sur les affaires de l'établissement je crois que je n'y ai jamais manqué, et je l'ai toujours fait et très franchement. Mes relations avec les clients ? Elles sont telles qu'elles doivent être c'est-à-dire très bonnes, à ce que je puis en juger tout au moins. Il est certain que j'ai à lutter contre la réputation que ma tante peut me faire à Rouen parmi toutes ses relations et autres. Mais ceci je te l'ai déjà dit bien des fois. Au surplus, Madeleine pourra te renseigner à moins qu'il n'y est discrétion de sa part, car ma tante s'est certainement ouverte à elle sur bien des choses, et les compliments qu'elle me faisait hier soir sur le jugement, le sérieux, l'... des goûts, etc., etc. qu'il y avait entre elle et Madeleine, me sont un sûr garant que tu pourras avoir tous les renseignements possibles.

Je ne comprends guère en quoi, mon cher papa, je ne me confie pas à toi. Je l'ai toujours fait, sois-en bien sûr, et avec un grand bonheur. Ces jours-ci, si je ne t'ai pas écrit, c'est un peu par paresse, je pensais que Charles et Madeleine ne manqueraient pas de le faire. J'attendais toujours aussi de pouvoir te donner au lieu de phrases, des chiffres précis sur l'affaire, des chiffres qu'il était impossible de prévoir avant la fin totale de toutes les additions et opérations résultant de l'inventaire.

Quant à ce procès, il n'en était pas question jusqu'à ces derniers temps, notre client nous ayant seulement averti que son client n'ayant pas eu entière satisfaction avec l'article en question il nous demandait si pour enterrer l'affaire nous ne voulions pas consentir à un rabais... Et c'est brusquement samedi que ce même client nous disait que son client à lui lui faisait un procès et que par suite nous recevions du papier timbré.

Je te quitte mon cher papa, en t'embrassant bien affectueusement et te remerciant de tes bons vœux de fête.

Je t'écrirais bien, plus souvent, si le soir arrivant je ne prenais un livre ou un cahier et ne me mettais à travailler. Et puis n'ayant pas l'intention de sortir après dîner, à quoi bon écrire le soir, ma lettre ne devant la mettre à la poste que le lendemain, et le lendemain arrive et je n'ai pas écrit, et ne trouve plus le temps de le faire.

C'est ainsi que de jour en jour je remets à d'autres moments les lettres que je voudrais t'écrire.

Mille bons baisers affectueux.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 16 juillet 1906

Mon cher papa

Ainsi que je te le disais dans une de mes dernières lettres, je vais aller à Paris mercredi et jeudi. Je partirai demain soir par le train de 8 h 48 qui me mettra vers 11 h à Paris.

Dans l'après-midi de demain je suis convoqué pour notre affaire avec ce client de Rouen et j'aurais à me rendre au tribunal de commerce. C'est la première réunion qui aura lieu et l'expert nous a convoqués pour demain 4 h.

À demain donc, mon cher papa, je t'embrasse tendrement.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 31 juillet 1906

Mon cher papa

C'est le jour de la fête de maman, c'est le jour où l'année dernière encore nous pouvions tous la lui souhaiter, et, près d'elle ou loin d'elle, nous étions tous réunis dans une même pensée, pleins du culte que nous avons pour notre petite maman. Ce commencement de vacances lui faisait tant de bien, après ces longues et profondes émotions de l'année, que nous ne songions même pas à lui souhaiter une bonne santé, tant il nous paraissait superflu de faire de semblables vœux, nous qui avons toujours connu maman prête à nous soigner, et n'en ayant jamais besoin.

Je suis bien de cœur avec toi, mon cher papa, et les pleurs que tu as portés aujourd'hui à maman nous sommes tous là pour nous associer à ce triste souvenir des anciennes fêtes si souvent souhaitées.

J'espère, mon cher papa, que la chaleur ne t'incommoder pas trop, et que tu ne tarderas pas à retourner aux Dalles auprès de tous et de Suzanne.

Je t'embrasse bien fort mon cher papa.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 22 août 1906

Mon cher papa

J'ai reçu ce matin une bien gentille lettre de Louise me donnant de tes nouvelles et de leurs nouvelles à tous. J'ai ainsi appris qu'Henri était toujours aux Dalles. Il ne se sera pas décidé à partir pour son excursion en Basse-Normandie et le temps qu'il fait actuellement doit le lui bien faire regretter.

Je suis toujours peu loquace, mon cher papa, comme tu peux t'en rendre compte par mon silence. Rien ici d'ailleurs de bien nouveau ne m'incite à t'écrire et l'établissement va toujours son petit train-train. Il ne peut en être guère autrement. Les affaires sont difficiles pour les maisons bien organisées, à plus forte raison le sont-elles pour celles qui n'ont pas pu suivre le progrès.

Comme je te le disais dernièrement un des moyens de diminuer les frais généraux est d'augmenter la production. Faut-il donc acheter une rame (6 à 7 000 fr.) ? Ce sont de nouveaux capitaux à engager, qui serviront à diminuer les chances d'aussi grosses pertes que celles de cette année. Tout est à modifier ici si l'on veut absolument arriver à tirer cet établissement de la passe critique où il se trouve, il ne faut rien négliger.

Avant de faire cette nouvelle acquisition, je voudrais savoir, si tu est décidé à persévérer ; par des améliorations graduelles indiquées par les circonstances arriver, tout en mettant par là même de nouveaux capitaux, à remettre cette maison sur pied. Il importe en effet que cette nouvelle acquisition soit l'occasion d'une décision bien nette.

Au revoir, mon cher papa. Je souhaite que la chaleur soit plus tolérable à Paris qu'ici et t'embrasse bien tendrement.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 31 août 1906

Mon cher papa

Je suis rentré hier soir en très bon état. J'ai passé une excellente nuit et je tiens donc à te rassurer complètement sur ma santé.

Hier pendant la route, je pensais à cette affaire d'Eauplet. Il est plus que probable que d'ici une quinzaine, on saura si la chose plaît ou non à Lederlin. Si elle ne lui plaisait pas, il conviendrait à mon sens de prévenir ma tante que tu comptes cesser l'exploitation au bout de six mois, laps de temps indiqué, je crois, sur le bail comme nécessaire pour permettre la cessation de l'exploitation et plus que suffisante pour trouver preneur. Prévenir 6 mois d'avance et fournir le prix qu'il resterait à verser pour le temps à courir d'ici la fin des 3 ans (si toutefois il ne se trouvait preneur d'ici ce moment) c'est tout ce qu'il est possible de te demander. Étant donné la situation fautive où nous nous trouverions après une démarche infructueuse auprès de Lederlin, il faut bien penser que l'établissement arriverait difficilement à vivre et peut-être ne serait-ce plus 20 000 fr. par an que tu perdrais. Ce serait mauvais pour nous tous d'ailleurs, pour ma tante aussi. Si besoin était, au cas où ma tante ferait quelques difficultés pour accepter la combinaison Lederlin, si elle marchait, il serait utile d'employer ce même moyen pour la décider : lui annoncer qu'au bout de six mois tu cesses l'exploitation.

Je pensais à ces choses, et la soirée finissait douce et belle. Les plateaux du Pays de Caux se profilaient vaguement sur le ciel rouge. Je pensais à nous tous et à notre chère maman.

Je t'embrasse tendrement.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 1er septembre 1906

Mon cher papa

Nous avons, je crois, en ce moment, des chaleurs comme il en a rarement. La journée d'hier fut superbe, un commencement de journée ravissant avec une légère bise. Mais petit à petit le soleil se mit à chauffer et à partir de 11 heures du matin Eauplet fut une fournaise. Pendant le déjeuner, je recevais un mot de Me Ozanne me demandant de passer à son étude. Quelque peu étonné, je m'y rendis pourtant vers 2 h enfoui sous mon parapluie tellement les quais brûlants me paraissaient terribles à affronter. Arrivé chez le notaire, il me fit prendre un siège et s'installa pour m'écouter. J'étais moi-même toute oreille, et finit pourtant par lui dire : « Vous m'avez demandé Me Ozanne. » Pas du tout me répondit-il, tenez vous m'avez télégraphié pour avoir un rendez-vous et il me présenta un télégramme signé Wallon. Il se trouvait que c'était ma tante qui le lui avait demandé. Ma tante en fut quitte pour ne pas voir Me Ozanne qui partait le jour même en voyage et moi pour avoir pris un bain de soleil. Il fut résolu de ne pas lui dire ce qui venait d'arriver, le notaire craignant de la voir trop s'énerver pour une chose pourtant si simple.

J'ai reçu, vers midi la visite de ma tante, venant me consulter : « Dans ces temps troublés, ont volait bien dans les églises, pourquoi ne volerait-on pas chez elle » – « En effet, ma tante, se sont toujours choses possibles, répondis-je. » – « On savait son départ, la maison abandonnée, ne pensais-je pas que des cambrioleurs s'introduiraient chez elle. » Bref, après avoir longuement discuté, il fut décidé que, sans en avoir l'air, j'enfourrai une partie de ses bijoux dans le coffre de l'établissement, Monsieur Hazard mettant dans le sien le reste et une partie de l'argenterie. Puis déménageant complètement son buffet, ma tante répartirait le surplus dans des armoires quelconques de peu d'apparences.

Je suis mon cher papa comme tu le vois plein de responsabilités. Si ma tante savait que la clé du coffre-fort, où il n'y a généralement rien, traîne toujours sur ma table.

Je viens de donner congé au chimiste jusqu'à mardi matin. Il n'y a pas grand-chose à faire, il y a de moins en moins, et si la quinzaine dernière fut toute piteuse celle-ci ne s'annonce guère mieux. Il est temps d'en finir.

Chaque, bien chaude journée aujourd'hui encore, je t'embrasse bien tendrement.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 7 septembre 1906

Mon cher papa

Voici longtemps que je ne t'ai entretenu de chiffres, et malheureusement ils ne sont pas drôles à contempler.

Voici le relevé que je viens de faire faire. Les factures de mai sont payables fin juin.

Créanciers

Facture mai :

V. Masure (droguiste)	1 942,40
Renaux Ebel (constructeur)	2 191,55

juin

Masure (droguiste)	1 128,15
Jouas (droguiste)	1 375,60
Vilars (droguiste)	260,65
Le grand Aufrey (droguiste)	335,00

juillet

V. Masure (droguiste)	1 697,40
Jouas (droguiste)	1 030,35
Vilars (droguiste)	592,35
Bonnet Reynault (droguiste)	268,85
E. Lecen (fourrage)	124,50
F Scheures (droguiste)	702,10
Durant Fortin (droguiste)	581,65

Soit au total	12 230,55
---------------	-----------

Il faut en outre :

Pour les payes des 8 et 22 septembre :	7 000,00
Différentes traites à échéance du 30 courant	1 270,60
Gaz	400,00
Transport de charbon	650,00
Appointements du personnel au mois	1 956,00
Solde des contributions	550,00

Total	11 826,60
-------	-----------

Ces 11 826 fr. Doivent être déboursés d'ici fin courant et je pense compter comme rentrée certaine ou à peu près d'ici quelques jours sur :

Clients débiteurs :

Forttssomme	1 533,10
Idem	1 078,00
Lacy Verte	1 684,00
Roy	1 382,55

Total	5 857,00
-------	----------

Il y aura d'ici la fin du mois d'autres rentrées, mais elles doivent servir à couvrir les factures d'août payables fin septembre et dont je n'ai pas fait mention.

Il y aurait donc actuellement à payer :

12 230,55 plus 11 826,00 égal 24 056,55.

Contre 5857 fr. Que nous recevrons ces jours-ci.

J'aurais besoin que tu me donnes de suite une dizaine de mille francs. Pour couvrir les factures de mai, juin et pour diverses choses faisant parti des 11 826 fr.

Au revoir mon cher papa j'irai demain aux Dalles, et pourrait te donner des explications complémentaires.

Je t'embrasse tendrement.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 13/9/06

Mon cher papa

J'ai reçu ta lettre ce soir. J'ai pris connaissance de celle de Mr Rousseau. Il est certain que si tu fais la proposition toi-même, tu peux la faire immédiatement et si elle plaisait, tout irait rapidement. Maintenant, Mr Rousseau semble croire que s'il faisait les premières démarches et si le résultat était mauvais, tu chercherais quand même à céder l'affaire à Eham, et on continuerait l'exploitation jusqu'à ce moment. Mais puisque de toute façon tu cesses d'exploiter, il serait préférable peut-être que ce soit Mr Rousseau qui subisse le refus, si refus il y a ; alors tu ne proposeras rien à Lederlin ; tu arrêteras. D'ailleurs il ne s'agit pas de recevoir un refus puisque Mr Rousseau voyant venir Lederlin verra s'il doit s'annoncer ou non.

Que tu te décides à une solution ou à l'autre, je crois qu'on pourra toujours trouver du pour et du contre pour chacune d'elle.

Au revoir, mon cher papa. Je t'embrasse tendrement.

Ton fils, P. Wallon

Je n'ai pas trouvé le bail.

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 13 octobre 1906

Mon cher papa

Je commence par te parler de l'état de ma tante. Ma tante a en effet eu une crise, qui ne fut pas plus forte, à ce que j'ai pu en juger, que celles que je lui ai vues, lors de mon séjour chez elle. Elle est malheureusement travaillée par Blondel à qui elle se confie de façon extraordinaire semblant ignorer tout ce que tu as fait, tout ce que tu fais, tout ce que tu feras pour elle et au lieu de te demander conseil, allant en demander à quelqu'un qui ne lui a jamais fourni que de bonnes paroles.

Je crois qu'étant donnés les sentiments actuels de ma tante, ce serait l'occasion de lui dire l'état exact de mon oncle. Ma tante est actuellement aussi capable d'en accepter la nouvelle qu'elle était au moment de son triste voyage à Paris, lorsqu'elle y accompagnait mon oncle. Ce serait une occasion à saisir ; peut-être, la certitude de ne jamais le revoir, arriverait-elle à calmer cet état de nervosité où elle se trouve. Elle le pleurerait, mais ses larmes, avec ses sentiments catholiques très profonds, la conduiraient peut-être à une vie plus saine. Elle n'aurait plus les angoisses que certains semblent vouloir entretenir. Il est bien triste de voir comme ma tante est peu entourée de personnes calmes pouvant la raisonner, la conseiller. Monsieur Blondel ne lui a-t-il pas dit : « Soyez tranquilles, je suis là, Monsieur W. ne peut pas fermer, il exploitera. » N'est-ce pas malheureux !

Quant à ta lettre, mon cher papa, je ne crois pas que ce soit elle qui ait amené la crise. La cause en est plutôt dans une visite de la personne dont je te parlais plus haut.

Combien ma tante ferait mieux d'aller dans une maison de repos et de calme. Il m'était répété avant-hier cette triste phrase dite il y a un an par une femme d'ingénieurs apprenant l'entrée de mon oncle dans une maison de santé : « Etes-vous bien sûrs que ce soit Mr W., n'est-ce pas plutôt Me W. »

J'ai aperçu hier matin ma tante dans le jardin elle m'a paru se bien portée.

Je veux espérer que L. achètera. Car les deux alternatives où nous nous trouverions seraient bien embarrassantes.

D'ailleurs nous ne tarderons pas à être fixés. Cette solution serait tellement la meilleure, la seule bonne, ne fût-ce qu'à un prix inférieur à celui que tu as donné, que je ne puis actuellement envisager les deux autres.

À demain, je t'embrasse tendrement.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 15 octobre 1906

Mon cher papa

La solution Lederlin doit être écartée ainsi qu'il résulte de ta lettre que je viens de recevoir. Je me rendrai donc à Tourcoing ces jours-ci, sitôt que j'aurai reçu rendez-vous de Mr Rousseau.

Le dernier paragraphe de ta lettre m'apprend une chose que j'ai su tout à fait par hasard cet après-midi. J'aurais en plus, des renseignements très complets sur la famille, père, mère, frère, sœur, et sur l'affaire elle-même.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse bien tendrement.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 17 octobre 1906

Mon cher papa

J'ai reçu ta dépêche ce matin et j'ai attendu jusqu'à ce soir pour te répondre, espérant une lettre de Mr Rousseau. Je n'ai rien reçu encore. Sitôt que je l'aurai, je te télégraphierai.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse bien tendrement.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 21 octobre 1906

Mon cher papa

Je suis bien satisfait de savoir que Suzanne va de mieux en mieux. Nous la verrons probablement sous peu complètement rétablie.

J'irai demain matin voir ma tante afin de lui expliquer les pourparlers aujourd'hui rompus. Elle doit s'en douter, si toutefois elle ne le sait pas encore.

Plus je réfléchis, plus je trouve que la seule combinaison possible serait de louer l'établissement. Mais c'est là le difficile ; passer ton bail et la promesse de vente. Car pour moi, tu ne trouveras personne connaissant de près la situation faite aux petits teinturiers par Thaon, qui ose s'y risquer. Songe qu'il nous faut arriver à travailler à meilleur compte que Thaon, pour garder ou prendre la clientèle. Or à Paris sont nos principaux clients. Ces clients trouvent à acheter du tissu moins cher et plus beau dans les Vosges qu'à Rouen. Ils le font traiter sur place et Lederlin leur expédie presque franco par suite de sa situation d'administrateur de la compagnie de l'Est, et le transport, de plus, se fait dans un délai très court. Il nous faut donc prendre à notre charge le port de l'écreu des Vosges à Rouen, et du teint de Rouen à Paris, et faire en plus des prix beaucoup plus avantageux que Thaon pour que le client ait intérêt à changer. Car pour une faible différence, le client, un peu à la merci de Thaon, pour certains articles, ne voudrait pas risquer de le fâcher.

En tous cas, je crois qu'il ne faudrait pas trop agir guidé par cet espoir de retrouver ta créance d'environ 200 000 fr.

Tu ne saurais assez penser combien ma tante est conseillée, et mal conseillée. Je m'étonne toujours que les relations de Mr et Me Blondel avec ma tante soient devenues si intenses et si affectueuses alors qu'elles le furent aussi peu à une certaine époque.

Tu as 300 000 fr. d'engagés. Est-il prudent d'augmenter ce chiffre ? N'y a-t-il pas à craindre de se laisser entraîner alors de plus en plus, comme l'a d'ailleurs été mon oncle ?

Au revoir, mon cher papa. Je t'embrasse de tout cœur.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul à sa tante Laure

Eauplet, le 17 janvier 1907

Ma chère tante

J'aurais bien voulu te voir avant mon départ d'Eauplet. La grande affection que j'ai pour mon oncle et pour toi ma rendue et me rend très pénible la demande que tu m'as fait transmettre par ton domestique de m'abstenir de tout rapport avec toi.

Et pourquoi donc ? ! Je vais bientôt quitter Eauplet, car aujourd'hui comme a dû te le dire le notaire, la vente de l'établissement est pour ainsi dire chose faite.

Voici longtemps que durent nos pourparlers avec la société de Thaon, près de 4 mois. Malgré les manœuvres incompréhensibles, d'une personne se disant toute dévouée à tes intérêts, nous avons réussi à faire aboutir des négociations qu'elle avait tout d'abord fait échouer, mais (*phrase illisible*).

La société de Thaon avait été grandement séduite par la pensée d'avoir, à Rouen même, un établissement qu'elle eût pu rendre de premier ordre. Mais la visite que firent ici Messieurs Lederlin et Buisson les convainquirent que la disposition défectueuse des ateliers, leur mauvais entretien datant de loin, le manque de matériel répondant aux nécessités non seulement d'aujourd'hui, mais d'hier, entraîneraient pour une exploitation même tout ordinaire, à des débours tellement considérables, qu'il valait mieux chercher une autre solution ; un syndicat se forma, Lederlin en tête, pour acheter l'affaire, la supprimer afin d'éviter de voir se répéter ce qui est arrivé en juin 1905, lorsque Monsieur Blondel, sans réflexion, sans tenir compte des prix de revente, fit à Eauplet une telle baisse sur tous les articles que les autres façonniers de la place durent la faire eux aussi, malgré eux.

Je ne regrette pas d'être venu ici, ma chère tante, je ne regrette pas la peine que je me suis donnée. Certes, il eût été naturel que je vécusse dans une atmosphère de confiance, persistante aide morale, et non de suspicion, délation et basse jalousie, mais mes efforts ont eu leur récompense : ils ont permis la vente d'un établissement dont il y a 20 mois personne ne voulait et pour cause.

Je me félicite de l'heureuse solution, ma chère tante, et pour toi et pour papa, qui s'étant lui aussi rapidement rendu compte, peu après sa prise en exploitation, de la situation quasi désespérée, de cette maison, situation aggravée par les pertes considérables que le séjour de Monsieur Blondel à Eauplet lui faisait subir, pu craindre un moment ne jamais pouvoir te sortir de là.

Je t'embrasse tendrement ma chère tante.

Ton neveu et filleul dévoué, Paul Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 31 janvier 1907

Mon cher papa

J'ai en effet appris cette nouvelle catastrophe dans le bassin de Lens, et la mort du camarade de Charles. Je n'avais tout d'abord pas fait attention au nom, et c'est en voyant la photographie dans le « Matin », que je l'ai reconnu. Si une catastrophe devait être inattendue, c'était bien celle-là, puisqu'ils étaient sur leurs gardes.

J'irai dimanche, ou plutôt samedi soir à Paris, et y resterait probablement 2 à 3 jours.

Je t'embrasse tendrement, mon cher papa.

Ton fils, Paul Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 12 février 1907

Mon cher papa

Je n'ai toujours pas de nouvelles de Niclausse, ce qui d'ailleurs n'a rien d'étonnant.

J'ai reçu ce matin un mot de Sonnecte répondant à mes questions sur la maison Pifre. Il m'a demandé la discrétion au sujet des indications qu'il me donnait, c'est te dire que l'avis de la personne consultée, à cet égard, n'était pas très tendre.

Hier, ma tante avait trouvé des amateurs pour son bois. Mais quand après une journée de pénible labeur, ils ont vu qu'ils en auraient pour jusqu'au printemps à scier ces arbres de 12 m ou 15 m de long et de près de 2 m de Tours, avec la perspective d'avoir pour brûler leur bûche à souffler dessus toute la journée, ils n'ont pas reparu.

Je t'embrasse tendrement ainsi que Charles, Madeleine, Louise, André, Henri, Émile, Georges, et les beaux bras de Suzanne.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 4 avril 1907

Mon cher papa

J'avais voulu t'écrire, il y a plusieurs jours déjà. Mais le matin je recevais ta lettre, et le soir je partais à Rouen. J'ai été tellement dans la poussière et les emballages pendant 3 jours que je n'ai vraiment pas pu prendre la plume.

Je suis en effet parti seulement mardi soir de Rouen. Je ne pensais pas être occupé si longtemps par mon déménagement, et je croyais avoir peu de choses en somme à rapporter. Vu le nombre de colis que finalement j'avais à remporter ou tout au moins à expédier en petite vitesse, j'ai préféré tout laisser là-bas, en priant d'attendre l'ordre d'expédition avant de rien faire.

Le temps vraiment merveilleux qu'il a fait pendant le dimanche et lundi de Pâques, en particulier, me faisait bien penser à vous et au plaisir que vous pouviez avoir, de profiter ainsi largement de votre voyage.

Je ne sais si jamais nous avons eu des vacances de Pâques aussi exceptionnellement belles, et même encore ces jours-ci, si vous êtes aussi favorisés que nous, les quelques pluies qui sont tombées n'ont rien gâté de cette belle période de beau temps. Nous avons reçu quelques cartes postales d'Henri, qui finalement est parti sur les bords de la Loire avec Febvre. Je ne sais quand il compte revenir. Mais lui aussi nage dans le beau temps, et n'éprouve quelque l'ennui que le soir lorsqu'il lui faut trouver une place dans les hôtels bondés.

Madeleine, que j'ai vue hier, va toujours bien, et se faire entourer l'après-midi des fleurs que tu lui a envoyées. Le matin, malheureusement, elle a reçu la défense de la garde d'en avoir dans sa chambre.

Mais bientôt, mon cher papa, vos vacances vont finir et vous allez être obligés de quitter l'air pur de la Méditerranée. Vous devez trouver que le temps passe bien vite, lorsqu'on se repose et que l'on reprend des forces.

Je t'embrasse mon cher papa, ainsi que Louise, Albert, André, Émile, Georges.

Ton fils, Paul Wallon

Lettre d'André à son père

Paris, le 4 juillet 1907

Mon cher papa

Le temps se remet péniblement à Paris il fait encore froid, néanmoins on peut espérer que vous aurez du beau temps aux Petites Dalles.

Je dois renoncer à tout espoir de pouvoir aller vous rejoindre avant la fin du mois de juillet : il est maintenant décidé que nous figurerons à la revue du 14 juillet ; cette revue sera précédée de nombreuses manœuvres préparatoires à Vincennes.

Ensuite examen militaire qui va combler les vides jusqu'au baccalauréat de droit. Tu vois que je n'ai pas le temps de m'ennuyer.

Charles et Madeleine comptent toujours partir demain à 2h avec Henri Deleau. La petite va bien, augmentation encore faible.

Pour le lit que tu demandes, est-il nécessaire de l'envoyer immédiatement ? Sinon, le premier de nous partons pour les Dalles pourra l'emporter. Ceci serait avantageux si Charles, de retour à Paris, doit venir coucher à la maison.

Nous allons tous bien, à Paris ; nous pensons beaucoup à vous, à petite Suzanne qui doit maintenant circuler du haut en bas de la maison comme dans ses états ; il me tarde bien de la voir.

Embrasse Albert et Louise, de notre part à tous, et Suzanne aussi ; Je t'embrasse de tout mon cœur, mon cher papa.

Ton fils qui t'aime, A. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Rouen, 9 juillet 1907

Mon cher papa

J'ai bien pensé comme tu le dis aux souhaits que maman avait coutume de me faire, et qu'elle ne manquait pas de rendre chaque année plus ardents à chacun de nos anniversaires. Elle pensait tout à nous tous à chaque instant, et à notre avenir, qu'elle choisissait en particulier toutes ces occasions pour nous montrer combien elle sentait avec intensité tout ce qui nous était cher. Je te remercie donc doublement mon cher papa, de tes vœux.

Remercie bien pour moi tous ceux des Petites Dalles, et n'oublie pas Suzanne et Marguerite qui certainement ont pensé aux années de leur oncle.

Je commence à chercher une situation. Je quitte comme je te l'ai dit, Bardot, le 15 juillet, et avant de partir aux Dalles, je voudrais être sur une bonne piste, ou même être à peu près sûr de ce que je ferai après mes vacances. Je ne sais pas du tout encore dans quelle région je vais être amené à aller. Il y a mille chances pour que je ne reste pas à Paris, et mon appartement va m'être inutile. C'est encore une raison pour laquelle je voudrais être fixé sur mon sort afin de prendre mon parti à ce départ.

Monsieur Vincent m'avait adressé à une personne ayant des installations de traitement de goudron en Espagne. J'ai été voir cette personne, mais quant à présent, je crois qu'il n'y a pas là de situation d'avenir. La place qui aurait été à prendre risquait de rester longtemps sans amélioration, et sans espoir de rentrer en France.

Comme tu le vois, je suis encore sans aucune solution. Espérons que je ne tarderai pas à trouver. J'irai alors vous rejoindre aux Dalles, où je passerai un mois de vacances.

Charles nous a donné de vos nouvelles à tous, et est revenu enchanté de son court séjour là-bas. Il est certain que vous devez être encore bien tranquilles avant l'arrivée des baigneurs.

Vous devez avoir le même temps que nous, tantôt chaud, tantôt froid, tantôt avec du vent, tantôt sans air. Néanmoins la température est supportable.

Je t'embrasse bien tendrement mon cher papa, ainsi que Louise, Albert, Madeleine, Suzanne et Marguerite.

Ton fils, P. Wallon

1797-1909

Lettre de Paul Louis à son père

Paris, 2 août 1907

Mon cher papa

Un camarade me donnant rendez-vous dimanche matin je ne pourrai prendre le train qu'à 2h30.

Je t'embrasse tendrement ainsi que tous.

P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Paris, 2 août 1907

Mon cher papa

Je partirai décidément dimanche matin à 8h30. Veux-tu me retenir une place dans la voiture en cas de monde.

J'ai demain à faire des ... démarche indiquées cet après-midi par Vincent.

Avant de rentrer, je suis passé chez moi, et me suis aperçu que j'étais en train d'emménager.

Mille bons baisers.

Ton fils, Paul



Lettre de Paul Louis à son père

Cirey, 20 novembre 1907

Mon cher papa

Je te donne un peu tardivement des nouvelles de mon voyage. Ce n'est pas que matériellement je n'en ai pas eu le temps plus tôt, mais la première journée que j'ai passée ici, a été un peu trop coupée de choses diverses et je n'ai pu guère m'appartenir.

Ainsi que tu le sais, je suis arrivé le soir vers 9h. En descendant du train, ne voyant personne venir au-devant de moi, j'ai bien pensé que je n'avais pas été annoncé. Laissant ma malle aux bagages, je suis parti dans la direction de l'usine, et en route je rencontrai un employé de bureau qui me pilota très gentiment. Je ne pus malheureusement réveiller la gardienne dans la maison où je devais habiter.

En fin de compte j'allais coucher à l'hôtel, ou plutôt à l'auberge, car l'hôtel qui existe à Cirey a cette particularité qui ne reçoit aucun touriste ou voyageur. Le lendemain matin, je me préoccupai de trouver le directeur. Ma promenade de la veille au soir m'avait permis de m'orienter à peu près. Il faisait ce soir-là un clair de lune splendide, et le trajet en chemin de fer depuis Nancy jusqu'à Cirey, dans la nuit, n'avait pas été sans charme.

Le directeur Monsieur Hullot, m'accueillit très aimablement, s'excusa même de ne pas avoir été à ma rencontre, n'étant pas prévenu du jour ni de leur de mon arrivée ici. Il me pilota dans les différents ateliers, me présenta à tous les chefs de service, puis m'indiqua leur caractère avec amples détails.

Maintenant, je suis absolument libre de faire ce que bon me semble, aller à tel ou tel atelier, qu'il me plaira, je dirais même, venir ou ne pas venir à l'usine. Cette liberté complète n'engage d'ailleurs pas à grand-chose, la raison, car une fois hors de l'usine quoi faire ? Près de Cirey existe une papeterie importante. Le directeur de cet établissement est à couteaux tirés avec la compagnie de Saint-Gobain, c'est te dire que la ville est partagée en deux camps. Tu devines que la politique en est la cause et que les conversations et les cancans vont leur train. Je me rends compte qui doit être difficile de ménager la chèvre et le chou dans la circonstance.

Je ne suis pas seul à la « Maison d'Administration » où j'habite. Il y a le secrétaire de Monsieur Hullot est un autre jeune homme belge en stage à l'usine. Ces deux jeunes gens viennent de La Glacerie de Sas en Hollande, près de Gand, achetée récemment par la compagnie de Saint-Gobain. Il y a en outre un troisième jeune homme, venu depuis peu de Pise, malade d'une de ces maladies qu'on n'aime pas voir à côté de soi. Aussi faisons-nous notre possible pour le faire aller ailleurs. Comme compagnie, ces 2 jeunes gens sont assez agréables, et très gentils. Ils sont ici depuis 6 mois et m'ont annoncé que la vie n'était pas drôle. En effet, il n'y a absolument rien comme distraction. Il n'y a pas même de bouquins d'aucune sorte à la compagnie. Les soirées vont être un peu monotones. Autrefois il existait bien des réunions où l'on faisait de la musique et où l'on jouait des comédies, mais ces réunions étaient organisées par les fils de l'ancien maire, dernièrement battu aux élections par un des propriétaires de la région, un gros actionnaire de Saint-Gobain, si bien que ce cercle où un peu de tous les partis allaient, s'est scissionné à la suite de l'arrivée du nouveau maire.

Je ne sais quand j'irai à Paris, mais je me promets de rapporter une caisse pleine de livres. Si tu ne conserves pas le « Temps » après l'avoir lu, je serais très désireux de le recevoir, fusse plusieurs jours après son apparition. Dans ce pays perdu nous ne sommes pas à quelques jours près.

Je t'embrasse tendrement.

Ton fils, Paul Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Cirey, 23 novembre 1907

Mon cher papa

J'ai reçu ta lettre ce matin et avec le plaisir que tu devines ; j'envoie la lettre de Louise à André.

L'hiver s'annonce beau ici. Le ciel est pur et froid, et la lune claire et limpide nous permet le soir de nous orienter dans Cirey. Quoique petite, la ville est encore assez longue et avec de petites rues accidentées et peu régulières de largeur ; aussi quand il n'y a pas de lune ou que le ciel est obscur, comme la ville ne possède aucun éclairage, est-il assez difficile de reconnaître sa route.

Les premiers jours, j'allais inévitablement buter dans les rails du chemin de fer, traversant les routes, ou simplement dans les voies Decauville, ou encore je descendais plus vite que je ne le voulais les escaliers invisibles des rampes longeant certaines rues. Je vais d'ailleurs me procurer une lanterne, car il y a un certain pont pour rentrer chez moi, qui est toujours assez pénible de trouver. Comme il n'existe pas de parapet, je tomberais fatalement dans l'eau un jour.

Jusqu'ici mes soirées se sont passées assez facilement, soit en causant avec les pensionnaires du « Château d'Administration », soit à rédiger certaines notes que je prends dans la journée. Les heures où je suis à l'usine sont un peu variables. J'ai la plus grande liberté. Comme la fabrication dure 24 heures, si l'on veut assister à toutes les phases, il faut pouvoir venir un peu à tout moment du jour et de la nuit. Jusqu'ici mon rôle est nul. J'ai la faculté de suivre telle ou telle partie de fabrication. Tous les chefs de service sont agréables, et me donnent généralement avec complaisance tous les renseignements qu'il me faut. Notre directeur est en ce moment à Paris, il ne rentrera que lundi prochain. Je ne sais si je t'ai dit qu'ils s'appellent Hullot ; il est fils et frère d'architecte, m'a-t-il dit. Le Grand prix de Rome est son cousin. Je n'ai pas manqué de lui parler de l'envoi de son cousin, du salon de l'an dernier, et de lui dire le plaisir que j'avais éprouvé à contempler ses aquarelles.

On songe déjà au patinage. D'ici quelques jours, il est bien probable qu'on pourra se livrer à ce sport. Il existe un étang, à deux minutes de chez moi, deux fenêtres de ma chambre donnant dessus. Je vois chaque matin le soleil se levait, mon lit est en face à la fenêtre de l'Est. Je puis ainsi en paresseux assister aux transformations du ciel à ce moment de la journée. De légères collines bordent l'horizon, couvertes de bois, et je suis sûr que les promenades en été y doivent être charmantes.

Néanmoins, dès maintenant, je compte profiter de mes dimanches pour être dehors, et si la journée de demain est aussi belle que celle d'aujourd'hui, je commencerai à mettre mes projets à exécution. Il me faut d'ailleurs profiter de ce que je suis libre le dimanche, plus heureux qu'un autre de mes compagnons de pension, qui est pris le dimanche matin jusqu'à midi, 1 heure, et le soir doit être à la « halle » avant 6h jusque vers 7h, pour recommencer le lendemain matin à 5h1/2.

Jusqu'ici je ne me lève guère avant 6h1/2, et suis à l'usine à 7h. Ce bon temps nous durera peut-être pas longtemps.

Au revoir, mon cher papa. Je t'embrasse de tout cœur ainsi que tous.

Je m'aperçois que je ne t'ai pas remercié de l'abonnement aux Annales qui vont me faire passer d'agréables soirées. Quant au « Temps », je ne voudrais vraiment pas que tu me l'envoies avant que tous vous l'ayez lu à Paris.

Ton fils, Paul.

Lettre de Paul Louis à son père

Cirey, 28 novembre 1907

Mon cher papa

Je n'ai pas écrit depuis plusieurs jours, c'est que je suis assez pris pendant la journée, toujours en l'air à droite et à gauche. Je ne m'assieds guère et par suite je prends difficilement la plume. Le temps est assez beau ici. L'hiver semble ne pas vouloir venir. Des journées printanières nous font oublier que nous sommes en novembre. Dimanche dernier, j'ai pu me promener toute la journée, je ne suis rentré que pour déjeuner et suis reparti aussitôt après. La boue était épaisse, mais la course à travers la campagne bien agréable quoique le chemin fut glissant.

Le matin, j'ai été jusqu'au territoire annexé sur la Sarre blanche en traversant tout un pays boisé, où je ne rencontrais absolument personne. L'après-midi, je fis une ascension, oh pas bien haute, celle du grand Rougimont de 628 m, je crois. J'arrivai un peu tard en haut, mais je pus quand même avoir une vue sur tout le pays et apercevoir les Vosges et le Donan, où j'irai dans une saison plus propice.

Les jours se passent rapidement, et je n'ai guère le temps de penser à autre chose qu'à mes occupations. Les soirées ne m'ont encore nullement paru longues. (Je n'ai pas reçu l'abonnement aux Annales.)

Je vais un jour installer un petit bureau où je serais absolument tranquille, c'est naturellement dans un de ses nombreux petits bâtiments dont est constituée l'usine. J'y serais assez bien, la fenêtre donnant sur une des rues de la ville, la vue enfilant complètement toute cette rue.

Nous allons avoir de nouvelles recrues à l'usine. La direction de Paris veut absolument donner de l'essor à la fabrication d'ici, il faut le dire, pêche par beaucoup de points. Elle a pensé qu'un élément jeune était nécessaire pour rajeunir tout le vieux personnel et lui donner de l'entrain. Cirey ne rapportant pas beaucoup à la compagnie de Saint-Gobain, elle veut tenter un dernier essai pour savoir s'il est possible de remettre sur le bon pied la fabrication d'ici, et le personnel au pas. Je suis chargé en particulier et d'étudier toute une série d'articles, et de déterminer s'il est utile de continuer leur fabrication, d'indiquer ceux d'entre eux qui sont voués à une mort certaine, ne devant jamais rapporter un sou, ou les améliorations à y apporter, etc. J'avoue que mon travail est assez délicat.

Vous voici tous, ou presque tous, réunis. Suzanne doit vous égayer par ces farces, en attendant que Paul puisse l'aider à jour.

Je t'embrasse tendrement.

Ton fils, P. Wallon

Il est inutile de m'envoyer les choses dont tu me parlais dans une de tes lettres.

Lettre de Paul Louis à son père

Cirey, 2 décembre 1907

Mon cher papa

Hier encore j'ai pu me promener par un temps splendide. Le matin il faisait même un peu frais et humide. Mais vers 11h, le soleil chauffait et la marche était très agréable.

Samedi soir j'avais été invité chez le directeur, à prendre une tasse de thé. J'ai été reçu très aimablement. Madame Hulot était encore au lit depuis la naissance d'un garçon, je ne l'ai pas vue. Après avoir causé jusque vers 10h, j'ai regagné mon logis. Avant de partir, le directeur me demandait de venir déjeuner avec lui le lendemain. J'ai donc gagné vers midi la maison directoriale, où toujours tous les deux seuls nous sommes trouvés à table, et vers 1h1/2 nous allâmes en voiture faire une promenade dans la forêt.

J'avoue que cette course en voiture découverte ne m'a pas enchanté. Néanmoins, je fus content de mon après-midi. N'étant pas rentré trop tard, je me suis mis en devoir de faire des visites. Chez une des personnes que j'allais voir, je fus convié à admirer des fleurs. Mais l'obscurité était telle que je ne distinguais absolument rien. Après m'être exclamé sur les nuances ravissantes de ces fleurs, j'eus le malheur de demander quelle en était l'espèce. La maîtresse de maison fut littéralement suffoquée, c'est à peine si elle me répondit que c'était des chrysanthèmes.

Je fis une deuxième gaffe, comme on me demandait comment je trouvais le pays, je répondis sans y prendre garde que le village était fort gentiment situé, est très pittoresque. Plusieurs personnes, en visite alors, se regardèrent consternées. On dit la ville de Cirey. J'avais dit le village.

J'ai observé l'ordre indiqué pour faire mes visites, car il y a un ordre, et j'aurais été gravement jugé si j'y avais manqué. J'ai bien fait une petite inversion, mais on m'a dit que peut-être ne s'en apercevrait-on pas. Je crains fort le contraire, car on ne va pas tarder à établir le chemin que j'ai suivi, et les bonnes langues reconstitueront exactement mon emploi du temps.

À part toutes ces petites anicroches, ma tournée de visites ne sait, je crois, pas mal passée. En fin de compte, j'ai dû produire bonne impression. Il y a bien un vieux chien, couché près d'une porte, dont j'ai écrasé la patte. Mais cela m'a fourni un sujet de conversation pour dire la profonde affection que je ressentais pour ses humbles serviteurs.

On attend ici la neige et le froid ; tout le monde s'étonne qu'elle ne vienne pas. Il y a quelques jours on avait déjà mis les traîneaux en état, et sorti les patins, mais voici qu'aujourd'hui, une pluie torrentielle a converti en boue toutes les rues, et on doit se résigner à avoir de l'eau jusqu'aux chevilles.

Ah ! J'oubliais de te dire que l'on prépare le kirsch et le quetsche. L'alambic se promène de maison en maison. Tout le monde ici étant un peu cultivateur, disent-ils. J'ai fait sortir ce matin des caves de la maison d'administration un kirsch exquis, et la prochaine fois que je j'irai à Paris je vous en rapporterai une bouteille. Depuis hier, notre hôtesse distille. Elle ne s'est pas couchée, elle, ni son mari, et elle compte avoir cette année 50 l de quetsche. Nous sommes allés le goûter et il n'est ma foi pas mauvais.

Au revoir mon cher papa, je t'embrasse tendrement ainsi que Charles, Madeleine, Louise, Albert, Henri, Émile, Georges et les neveux et nièces.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Cirey, 7 décembre 1907

Mon cher papa

Le jour où tu comptes faire mon déménagement m'est absolument indifférent. Je suis content que tu aies trouvé le moyen de tout caser, rue de Lille, car il me sera plus commode ainsi d'y rechercher des choses que je pourrais désirer que s'il me fallait aller rue de Courcelles, par exemple.

Pour la grande table je ne vois guère moyen de l'offrir à mon camarade. Si on ne peut la caser nulle part, ni à Paris, ni aux Dalles, ce serait alors de la bazarder.

Voilà la fin de la semaine arrivée et le temps passe assez vite, avec toutes les occupations, tous les petits événements de chaque jour. L'usine a conservé quelques-unes de ses vieilles habitudes de vieil établissement. Le samedi est le jour de nettoyage, jour de nettoyage pour les hommes s'entend, quoi que le dimanche il travaille comme le reste de la semaine. Le barbier fait sa tournée dans tous les ateliers. C'est un petit bonhomme courtaud, en blouse, tenant un torchon bleu dans sa main gauche, et son rasoir de la droite. À son arrivée, trois briques posées par terre servent de siège, et il se met à la besogne. Puis il va un peu plus loin, même installation, et le rasoir encore rempli de mousse, enlève le poil d'un autre visage. Il déambule ainsi, allant offrir ses services à droite et à gauche. Il coupe aussi les cheveux, il se sert d'un peigne d'un âge respectable sans doute et d'une paire de ciseaux qui par leur ancienneté doivent avoir quelque valeur. Tous jeunes et vieux y passent, et semblent trouver très agréable d'être ainsi servi à domicile.

Le service des journaux est aussi très bien fait. À 10h1/2, de petits distributeurs viennent faire la vente de la même façon, à domicile, et, sans quitter son travail, on achète le Petit Journal ou le Petit Parisien. C'est ainsi avec ce renouvellement toujours le même de tout les petits faits quotidiens que se passent les journées assez rapidement.

Au revoir, mon cher papa. Je t'embrasse tendrement.

Ton fils, P. Wallon

Je mets dans l'enveloppe la carte du Touring d'Henri, que j'ai oubliée de lui remettre à son départ.

Lettre de Paul Louis à son père

Cirey, 12 décembre 1907

Mon cher papa

Je prends la plume et je ne sais vraiment pas quelle nouvelle t'annoncer. Je cherche et je ne trouve rien. Je pense souvent à vous tous et à vos occupations et suis toujours heureux, comme tu peux le penser, de recevoir de vos nouvelles. Mes soirées sont tous les jours presque identiques. Je lis les Annales, où le Génie civil, où le Temps, ou le Petit Parisien, seul journal qui ne soit pas compromettant, je le crois du moins, puis quelques notes à prendre et j'arrive bien vite à 10h, heure que je ne dépasse généralement pas. Hier pourtant, ma soirée fut différente. Le directeur technique du service de Paris, venus à Cirey pour quelques jours nous avait demandé à nous autres pensionnaires de la maison d'administration de venir prendre le thé avec lui. Il est ici avec le directeur de la cristallerie d'Arira (Espagne) usine appartenant à la compagnie de Saint-Gobain, et avec le chef de bureau de vente de Paris. Il avait convoqué aussi un ingénieur d'une maison de construction de moteurs électriques, de passage à Cirey. Nous n'eûmes pas de grand chemin à faire pour nous rendre à cette invitation : traverser le vestibule pour, de notre belle salle à manger, gagner le salon. La conversation roulait un peu sur tous les sujets, quand l'ingénieur se mit à parler tables tournantes. Nous l'avons alors pas mal blagué ; mais il nous demanda instamment de vouloir nous prêter à une petite expérience. Je ris encore de cette séance. Après nous avoir fait appliquer nos mains sur la table, il se mit à dire très vite, sans s'arrêter, d'un ton impérieux : « Table lève-toi, table lève-toi, table lève-toi. » Je fus pris d'un fou rire, et lui répétait toujours sans se laisser impressionner : « Table lève-toi, table lève-toi. » Comme je riais sans pouvoir me retenir, ont voulu me mettre à la porte, mais l'opérateur prétendit que je pouvais rire sans inconvénient, pourvu que je ne secoue pas trop la table. Et il reprit alors sur un ton suppliant : « Table veux-tu te lever, lève-toi table, allons montre tes talents. » « Tu ne veux pas te lever, et bien alors dis, donne simplement un coup. » Je fus immédiatement repris de mon fou rire et dû cette fois quitter la partie.

Comme ma tenue risquait même de compromettre toute la séance, on me pria d'aller faire du punch. Tout en préparant un punch merveilleux, j'entendais que les : « Table lève-toi » continuaient.

Elle fut absolument rebelle. Oh ! Il y en a pourtant qui sentirent qu'elle avait bien l'intention de se mettre en marche, mais rien de décisif n'eut lieu et elle n'obéit même pas au directeur de la cristallerie qui se mit à lui parler en espagnol pour la persuader.

Le punch tardant à venir, ces messieurs se mirent à un jeu de cartes ; ils savaient à peine jouer, aussi durent-ils convenir de certaines règles avant le commencement de la partie.

Voici mon cher papa ma soirée d'hier. Elle n'eut rien de bien extraordinaire, mais tranche sur les autres. C'est pourquoi je t'en ai parlé.

J'espère recevoir des lettres de vous et en attendant je t'embrasse tendrement.

Ton fils, Paul Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Cirey, 21 décembre 1907

Mon cher papa

J'aurais voulu t'écrire plus tôt pour te remercier encore de l'embarras que tu as pris pour mettre mes objets du 40 boulevard Richard Lenoir, rue de Lille. Évidemment, je pourrais ainsi aisément y accéder. J'ai été assez pris toute la semaine, ce qui t'expliquera mon silence. On mettait en route un nouveau gazogène, d'un type tout différent de ceux actuellement en usage, le premier d'ailleurs installé en France, et il était intéressant de se rendre compte des résultats. Si l'on songe qu'une fois en route, cet appareil ne pouvait plus être arrêté, on sait qu'il ne fallait rien laisser à l'improviste, et l'allumage demandait à être suivi attentivement ainsi que les premières journées et nuits de marche. Après 36h d'essai, on n'a pu continuer à le faire marcher, et il subit actuellement quelques modifications. C'était la première fois que je restais 36 heures sans dormir. C'est certainement un peu fatigant, et du coup les jours suivants ont s'en ressentent.

La température est assez douce tous ces temps-ci, mais toujours avec une grande humidité. Les dernières nuits ont été particulièrement belles, avec un clair de lune d'une pureté extraordinaire.

Mardi dernier, le directeur m'annonçait qu'il comptait m'envoyer quelques jours, aux environs du 1^{er} janvier, dans une autre usine de la compagnie et probablement à Franières en Belgique. J'avais ainsi à passer par Paris, où je devais être parmi vous pour le commencement de l'année. J'ai peur qu'il n'ait oublié son idée, car il ne m'en a plus reparlé. Je vais à la première occasion la lui rappeler. D'ailleurs s'il n'y donnait pas suite, je ne m'absenterais tout de même un ou deux jours pour aller à Paris à cette époque.

Je n'ai donc plus que peu de jours avant de vous revoir, et en attendant, je t'embrasse de tout cœur ainsi que Charles, Madeleine, Henri, Émile, Georges et Marguerite.

Ton fils, Paul

Lettre de Paul Louis à son père

Cirey, 26 décembre 1907

Mon cher papa

Je partirai dimanche matin pour Paris, où j'arriverai à 5h19, ce qui veut dire 6h à la maison.

Je resterai avec vous lundi, mardi, mercredi et me remettrait en route jeudi matin probablement.

En attendant, je vous embrasse tous de tout cœur.

Paul

Lettre de Paul Louis à son père

Cirey, 6 janvier 1908

Mon cher papa

Je suis rentré hier soir à Cirey. Durant mon voyage, je n'ai pas eu le temps de prendre la plume pour t'écrire. Comme tu le sais, je suis arrivé à la nuit du mercredi à jeudi à 3h du matin. Déjà le froid commençait à devenir piquant, et le lendemain le thermomètre descendait à - 15° et j'arrivai à Franière avec un vent qui vous coupait littéralement en deux. Je puis dire que je n'ai jamais eu aussi froid et le plus pénible fut de me lever à 4h du matin dans une chambre exposée au nord-est. En me réveillant, j'avais le visage glacé. Je suis reparti de Franière par Bruxelles que le samedi à 10h. Mon après-midi se passa agréablement, et le soir j'allais au théâtre de la Monnaie. On donnait une première de Fortunio. Je fus enchanté de ma soirée. Est-ce la pensée que j'allais bientôt me replonger dans mon trou de Cirey, est-ce simplement l'aspect très élégant de la salle et l'interprétation excellente, toujours est-il que je regagnais mon hôtel très satisfait. La musique de Fortunio est agréable à entendre et laisse une impression de plaisir sans fatigue. Je repartis de Bruxelles le lendemain à 6h du matin, c'est-à-dire hier. Je pris l'Ostende-Bâle, ce qui me permit de traverser toute la campagne lorraine, qui sous la neige avec un grand caractère. Je fus obligé de m'arrêter à Sarrebourg, pour reprendre le train allant à Anicourt, et à Anicourt je dus attendre le train pour Cirey, de telle sorte que pour faire les 20 km qui séparent Sarrebourg de Cirey, je mis 5h. C'est un peu long. À Sarrebourg j'ai eu le temps de me promener pendant 1h1/2. Sarrebourg n'est qu'une immense caserne. La marche sur la glace et la neige durcie était très difficile. D'ailleurs, de multiples traîneaux circulaient. À Cirey, j'ai trouvé un froid plus fort encore qu'à Franières, mais pourtant plus supportable, par suite de l'absence de vent. Il n'en est pas moins vrai que le thermomètre descend et est encore à 8h du matin et à la fin de l'après-midi à - 18° « en ville ». Aux environs de Cirey à - 20°. C'est tout de même excessif. Le pire c'est qu'il est difficile de se chauffer, et le matin, l'eau du pot à eau est gelée littéralement dans la chambre à coucher. Enfin blotti sous les couvertures et la tête aux frais on peut encore passer la nuit sans dommage.

Je t'embrasse tendrement.

Ton fils, Paul Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Cirey, 11 janvier 1908

Mon cher papa

Je t'écris au commencement de l'après-midi pour être sûr de pouvoir le faire, sans quoi je craindrais voir le soir arriver sans que j'aie pu me trouver un instant tranquille. Il fait en ce moment à Cirey un magnifique temps de neige. Le soleil fait briller les toits tout blancs et la campagne. Il fait assez froid, mais toujours pas de vent, aussi circule-t-on à travers la neige poudreuse sans grand ennui.

Tu me demandes mes impressions sur Franière. La première est que c'est un pays terriblement froid, et qu'il y a un joli petit courant d'air dans cette vallée de la Sambre. Franière est en plein pays minier. Toutes les glacières belges sont réparties sur la Sambre depuis Charleroi jusqu'à Namur. On sent qu'on est là en plein centre industriel. L'usine que la compagnie de Saint-Gobain a là est la plus belle et représente les deux tiers de sa production. Elle est toute nouvelle, et date à peine d'une dizaine d'années. L'endroit a été choisi tel, pour pouvoir lutter à armes égales. Tout a été installé suivant les derniers perfectionnements, et c'est plaisir à voir travailler les ouvriers belges, à voir leur ardeur, leur vivacité. Ils sont d'ailleurs tenus par des heures de train, et coûte que coûte il faut que leur travail soit fait en temps voulu. Il est assez curieux de voir qu'à Franière même il habite fort peu de monde, seul le directeur et employés. Tous les autres demeurent aux environs et préfèrent le matin et le soir arriver et partir par le train. D'ailleurs beaucoup de ces ouvriers belges ont leurs maisons et leurs champs qu'ils ne peuvent quitter, et étant d'humeur voyageuse, ceci leur permet de rayonner, d'aller quelques mois dans une usine, quelques mois dans une autre.

J'ai été fort aimablement accueilli. Mais le malheur a voulu qu'en sortant de la gare, j'aie porté ma valise dans un hôtel socialiste. Quand le directeur apprit la chose, il resta tout songeur. « Il n'est pas possible que vous restiez là me dit-il. » Il tourna la difficulté en me faisant préparer une des chambres au-dessus des bureaux, chambres qui d'ailleurs sont destinées aux ingénieurs en séjour.

On m'indiqua l'hôtel où il était convenable que j'aie prendre mes repas et je déjeunais dans une salle à manger ayant un Christ devant moi, et un Christ par derrière. Dans la salle du café, un grand Christ aussi invitait les passants à boire. L'hôtelier ne devait pas avoir l'habitude de recevoir des visiteurs, car la salle où je mangeais était glaciale. C'est pour le coup que je ne restai pas longtemps à table. Je ne quittai même pas mon pardessus, et au bout de huit minutes j'avais fini.

Le directeur de Franière, Mr Millet, m'a dit connaître notre famille, et en avoir souvent entendu parler part de ses cousins ? Je ne me rappelle plus le nom, très ami des Puiseux.

Je fus piloté à Bruxelles par le chef du service commercial de l'usine de Franière. Il avait reçu l'ordre de faire bien les choses, aussi n'ai-je pas mal déjeuner, et dans le restaurant le plus chic de la ville. Voilà mon cher papa des considérations bien terre à terre.

Je t'embrasse mon cher papa de tout cœur.

Émilie n'a-t-il pas oublié de me faire expédier petite vitesse ma cantine ? J'avais dedans certaines choses qui me sont bien nécessaires.

P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Cirey, 18 janvier 1908

Mon cher papa

Je suis bien satisfait d'apprendre que petit Paul est tiré tout à fait de ce mauvais pas. Ces accrocs surtout à de si petits inquiètent toujours, et Louise a dû passer une mauvaise semaine auprès de son cher malade. La grande Suzanne a dû s'exercer aux fonctions de garde malade, et je vois d'ici son air affairé et ses multiples recommandations à Popaul préféré. J'ai reçu ce matin outre ta lettre, des lettres d'André, revenant de Lille, si bien que j'ai eu le plaisir d'un courrier important.

Je compte faire tout mon possible pour aller à Paris à la fin du mois. Je tiendrai beaucoup à aller au bal de l'Ecole centrale, qui a lieu le 1er février, car j'y verrai différentes personnes que je désire ne pas perdre de vue. Dans ce cas, j'arriverai à Paris le samedi vers 7h du soir et en repartirai le lendemain par le train de midi 20.

Comme à Paris le temps se radoucit à Cirey, le thermomètre après être descendu à - 20°, et le lendemain à - 22°, a peu près regagné des régions plus normales, et ce matin nous avons seulement - 2°. Le soleil de midi est chaud, et par moment sauf la neige qui vous rappelle à la réalité, on se croirait assister à une journée de printemps. La neige est tellement tassée, qu'elle fond difficilement et ce ne sera guère que dans quelques jours que nous nous retrouverons enlisés dans une boue épaisse.

J'ai reçu ma cantine il y a quelques jours et y ai trouvé mes patins. Aussi me suis-je exercé sur la glace de l'étang, 2, 3 jours de suite, après déjeuner pour la digestion.

Mais au fond, on n'a guère le temps de pratiquer ce sport, ce serait même peut-être d'un mauvais exemple, vis-à-vis de l'ouvrier, et les méchantes langues ne manqueraient pas d'y trouver à redire.

Voici la fin de la semaine revenue. J'espère que le beau temps durera encore demain, et je ferai ma promenade traditionnelle, qui à Cirey me fait passer pour un original. On n'a jamais compris ici qu'on puisse trouver du plaisir à user ses semelles sur les routes et dans les sentiers.

Demain soir, après dîner, je vais aller prendre le thé chez la femme d'un dessinateur de l'usine qui est premier prix du conservatoire de Nancy en piano. J'y entendrai donc de la musique.

Je t'embrasse tendrement ainsi que Charles, Madeleine, Henri, Émile, Georges et Marguerite.

P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Cirey, 23 janvier 1908

Mon cher papa

Voici longtemps que je ne t'ai donné de mes nouvelles et je n'ai pas besoin de te dire que ma vie se passe dans une monotonie parfaite, et les menus faits qui peuvent s'y produire ne sauraient résister à leur mention dans une lettre.

La lettre de Louise que tu m'envoyais dernièrement parlait d'une situation qu'Henri rechercherait. À l'occasion je serais bien désireux de savoir de quoi il s'agit et si c'est une place à Paris qu'Henri a en vue. Je le désirerais fort et pour lui et pour vous tous. En tout cas il suffit qu'Henri la désire pour que nous fassions tous nos vœux pour qu'il l'obtienne. J'ai reçu dernièrement des nouvelles d'Émile par l'envoi de deux bouquins de la bibliothèque du cercle de Clermont-Ferrand. Il faudra que je trouve un moment pour lui en accuser réception afin qu'il ne les croie pas égarés.

Ici le temps est toujours sec et agréable. Le dégel que je craignais ne s'est pas produit et le thermomètre ne monte guère au-dessus de zéro. Aussi la température est-elle très supportable, et même avec le soleil de midi a-t-on plaisir à circuler. Ce matin les arbres étaient remplis de givre, qui de loin les faisait ressembler à des arbres en fleurs, et au milieu de la journée, le soleil traversant ces masses blanches, leur donnait un aspect ravissant.

Comme je te le disais dans ma dernière lettre, ma soirée de dimanche dernier s'est passée à entendre de la musique chez un ménage de l'usine et j'ai passé de bons moments. Je m'aperçois avec étonnement que nous sommes déjà loin de ce dimanche, et que nous approchons du suivant.

D'ailleurs ces journées-là sont généralement copieusement employées par moi, en dehors de ma chambre. Ainsi j'ai profité de la belle journée que nous eûmes pour m'absenter toute la journée. Mon but était un village de l'autre côté de la frontière, Abrechwiller, situé à 18 km d'ici. Le paysage est très pittoresque et très accidenté, et en été c'est même le rendez-vous de toute une colonie qui vient y passer ses vacances ; on n'y voit d'ailleurs pas mal de maisons pour le moment fermées, campées sur les flancs des coteaux.

Aux premiers beaux jours du printemps, je compte recommencer cette promenade, car un peu de brouillard empêchait de voir la vue sur les Vosges qui par là est splendide.

Au revoir, mon cher papa. Je t'embrasse tendrement ainsi que Charles, Madeleine, Henri, Émile, Georges et Marguerite.

Ton fils, Paul Wallon

1797-1909

Lettre de Paul Louis à son père

Cirey, 1 février 1908

Mon cher papa

Je ne me suis finalement pas décidé à aller aujourd'hui à Paris, comme j'en avais eu un moment l'intention.

J'aime mieux rester sur mon séjour de l'autre jour. Mon apparition aurait dû être un peu trop brève pour avoir vraiment du charme ; 2 trajets en chemin de fer de 9h, coupés par quelques heures de bal.

Comme le temps n'invite guère à la promenade, je resterai probablement toute la journée de dimanche au coin du feu, enveloppé dans ma couverture de voyage, pour me mettre à l'abri des nombreux courants d'air qui se disputent ma chambre. Ces antiques fenêtres et ces antiques portes semblent avoir été conçues pour permettre une aération, ou plutôt une ventilation permanente des chambres.

Peut-être risquerais-je un pied dehors ; ce sera alors pour aller voir la femme du docteur. Ce sont des relations à entretenir, d'autant plus qu'on la dit assez aimable.

Je crois que tel sera l'emploi du temps de ma journée de dimanche.

Au revoir, mon cher papa. Je t'embrasse tendrement.

Ton fils, Paul Wallon



Cirey

Lettre de Paul Louis à son père

Cirey, 8 février 1908

Mon cher papa

Je t'écris seulement aujourd'hui, et depuis 3 jours déjà je voulais prendre la plume. Mais pour avoir cru chaque fois pouvoir le faire à la fin de l'après-midi, je me suis trouvé contraint à reporter ma lettre au lendemain. Hier enfin, où je croyais bien ne pas manquer à t'écrire, j'ai été au bout de la journée si fatigué que je ne te mets finalement un mot qu'aujourd'hui.

On mettait en effet ces jours-ci en route ce gazogène qui depuis 2 mois cause tant d'ennuis, qui a la première mise en marche fut tout à coup immobilisé, à la deuxième fut à moitié fondue, et qui enfin maintenant semble devoir bien marcher. Cette absorption, pendant toute une journée, d'oxyde de carbone, m'avait absolument abruti, et même le soir vers 5h je fus pris de nausées, et c'est avec un affreux mal de tête que je passais la nuit, dans mon lit. L'ingénieur de construction venue pour la mise en route a été un peu plus vaillant que moi hier. Mais aujourd'hui il semble légèrement hagard. Pour moi le malaise est complètement passé et je suis tout dispos. Les premiers jours de fonctionnement de ces appareils sont toujours pénibles, le gaz produit, avant qu'il ne soit jugé tout à fait bon à envoyer au four, étant lâché directement dans l'atmosphère, autour de ceux qui le surveillent.

C'est toujours avec un certain contentement que je vois arriver le dimanche. Oh ! Ce n'est pas toujours que j'espère pouvoir faire une promenade. Le temps en ce moment n'y prête guère. Mais c'est l'indice que le temps marche, et puis, la journée ne ressemble pas aux autres. Rien que cela constitue une distraction. De menues occupations m'absorbent toute la matinée ; essuyer le marbre de ma cheminée et celui de ma commode, qui pendant toute la semaine se recouvrent d'une poussière que respecte mon aimable hôtesse lorsqu'elle fait ma chambre, quelques boutons à recoudre, vêtements à broser, etc., et rapidement arrive le déjeuner de midi. Voilà des occupations bien prosaïques, que je me hâte de négliger d'ailleurs, lorsque le temps invite aux grandes courses à travers la campagne.

Un simple mot d'André me renvoyant des lettres m'apprend qu'il va ce soir banqueter. Il a été invité à dîner par le groupe des centraux d'Auvergne. C'est généralement une coutume que les groupes de province invitent les jeunes camarades faisant leur service militaire dans la région. Je pense qu'il n'a pas été trop fatigué du bal, suivi de son long voyage de retour. Il ne m'en dit rien d'ailleurs.

Rien de notable ici, rien absolument rien. Madame X a été rencontrée le soir après dîner se promenant dans le village. Madame Z ne salue plus Madame X. Que sais-je encore ? C'est stupéfiant de voir combien les faits les plus insignifiants et démunis d'intérêt, sont notés, colportés, et défraient la conversation de ces pauvres gens. Ah ! J'oubliais. Si tu venais par ici, tu apprendrais encore que j'ai mangé l'autre soir un gâteau chez la boulangère. Voilà mon cher papa les préoccupations qui développent l'intelligence de mes chers concitoyens.

Je t'embrasse bien tendrement mon cher papa. J'espère que Madeleine se débarrasse enfin de son rhume, et que sa gentille petite Marguerite ne la fatigue plus trop. Mille bons baisers à tous.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Cirey, 13 février 1908

Mon cher papa

Je n'aurais pas été très longtemps sans te revoir je viens en effet d'être re convoqué à Paris pour lundi prochain. Il est probable que je partirai dimanche matin et que j'arriverai pour le dîner. Je dois aller y discuter au sujet d'une question de construction de fours pour la recuisson du verre. Je ne sais pas si je resterai plusieurs jours. Toujours est-il que j'en repartirai pour aller à Herzogenrath puis à Stolberg où la compagnie possède des usines, afin d'y aller étudier sur place les fours qui y existent et dont on voudrait appliquer le principe à Cirey. Il est probable que je resterai 10 à 15 jours absents.

Comme tu le vois, mon cher papa, je ne suis jamais bien longtemps sans bouger, et je ne m'en plains pas, et pour plusieurs raisons, d'abord à cause de la confiance que l'on me montre, confiance qui ne peut qu'être flatteuse, et aussi ceci me permet de voir du pays, des procédés de travail différents et d'acquérir rapidement de l'expérience.

Je ferai mon possible pour regagner après ma tournée Paris avant Cirey, à fin de vous redire un nouveau bonjour, quoique Cirey soit bien plus près d'Aix-la-Chapelle que Paris.

Je t'embrasse tendrement mon cher papa.

Paul Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Aix-la-Chapelle, 20 février 1908

Mon cher papa

Je te mets seulement un petit mot pour te donner de mes nouvelles. Je suis parti depuis bien peu de temps et j'ai déjà fait pas mal de choses.

Admirablement reçu à Herzogenrath, j'ai trouvé là des gens qui par leurs renseignements m'ont passablement aidé dans mon travail.

Je serai certainement dimanche à Paris. Peut-être même avant. À la rigueur j'aurais pu tout faire dans ma journée de demain, je préfère rester quelques heures de plus pour voir Aix.

Quand j'aurai passé deux journées entières devant mon cube de maçonnerie de 10 m x 4 m, je crois que j'aurais suffisamment de renseignements, surtout que tout le personnel dont je puis avoir besoin est mis à ma disposition.

Je sors mettre ma lettre à la poste et t'embrasse tendrement.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Aix-la-Chapelle, 28 février 1908

Mon cher Émile, mon cher Georges,

Aujourd'hui que vous entrez dans votre 20^e année, je vous envoie tous mes vœux. Vous allez probablement avoir autour de vous pour ce jour de fête toute la famille et je veux que mon absence soit un peu amoindrie par les souhaits que je vous adresse par lettre. Sachez que je penserais bien à vous au moment où l'on boira à votre santé.

J'ai fait un excellent retour à Cirey. À Anicourt, j'ai trouvé la voiture m'attendant et le trajet jusqu'ici me fit plus que jamais trouver ravissant le pays. Certainement d'ici un mois ou deux, les promenades à travers la campagne seront délicieuses. Aujourd'hui, il faut bien de l'imagination pour voir le pays plus beau. La boue, la pluie, le vent et le froid humide et pénétrant des temps pareils vous saisit jusqu'à la moelle.

Je viens de répondre à mon colonel que j'étais disponible pour mes 28 jours en juin ou juillet. Même si je ne suis plus en France à cette époque, j'aime autant revenir, car il me faudrait dans le cas d'un sursis faire toutes mes périodes à la suite les unes des autres et tous les ans. Ce ne serait pas drôle.

J'ai trouvé en rentrant sur ma table l'atlas Ikeler qu'Albert m'a fait expédier. Prévenez en Louise et remerciez-la en attendant que sachant où se trouve Albert je puisse le faire moi-même.

Je vous embrasse de tout cœur en ce jour de fête.

Mille bons baisers à tous vos hôtes.

Votre frère, Paul Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Cirey, 4 mars 1908

Mon cher papa

Si vous avez mauvais temps, vous n'êtes pas les seuls et Cirey a eu aussi sa tempête de neige entrecoupée de rayons de soleil. Encore en ce moment il tombe une sorte de neige fondue désagréable et froide.

Les journées passent et se ressemblent. Rien de saillant ne vient les troubler. Il me semble que je suis de retour ici depuis une éternité.

Je te mets ce simple mot, mon cher papa, pour te montrer que je suis toujours bien portant et je pense bien à vous tous qui avaient en ce moment pour vous distraire cette délicieuse petite Suzanne.

Je t'embrasse tendrement ainsi que Louise, Charles, Madeleine, Henri, André, Émile, Georges et les trois bambins.

Ton fils, Paul Wallon

Pourrais-tu me donner à l'occasion l'adresse de Marie Cournot à Dijon, un de mes camarades voudrait avoir des renseignements sur une famille de cette ville.

Lettre de Paul Louis à son père

Cirey, 11 mars 1908

Mon cher papa

Je voulais te remercier hier déjà de la brochure que tu m'as envoyée. J'ai relu ce que tu y disais sur Mr Leideufrost, et je pense que son fils et sa femme et sa sœur s'uniront à tous ceux qui l'ont trouvée parfaite.

Comme toujours les nouvelles que tu m'envoies de Louise et de ses deux bambins sont un rayon de soleil. Je n'entrevois pas encore le moment où j'aurai l'occasion d'aller à Paris. Mais on ne sait jamais ! On peut toujours, tout au moins, espérer être appelé brusquement au siège social. Les glaceries commencent une crise qui a l'air de s'annoncer assez sérieuse. Il y a actuellement une surproduction telle que toutes les usines d'Europe peuvent être obligées de faire chômer 10 jours par mois certains de leurs appareils.

Nous sommes en ce moment dans l'humidité la plus parfaite. Pluie, neige, vent alternent à qui mieux mieux. Et ce temps maussade ajouté aux tracasseries journalières vous donne par moment le spleen.

Mais tout cela vient et passe, comme les brouillards lorrains, chassés par la bourrasque.

Au revoir, mon cher papa. Je t'embrasse tendrement.

Ton fils, Paul Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Cirey, 16 mars 1908

Mon cher papa

Ces lettres de Louise nous font bien profiter de ses deux charmants enfants, et nous permettent d'assister à leur drôlerie. Tenue ainsi au courant de leurs petits faits et gestes on arrive à les croire moins éloignés. Pourtant voici déjà quelque temps que je n'ai vu nos Lillois. Je commence à désirer aller vous faire une petite visite. Oh ! Dans un mois, à Pâques, j'irai certainement. Mais d'ici là je voudrais bien trouver le moyen de gagner Paris. J'y arriverai peut-être.

Je ne suis pas sorti hier. Le temps était trop maussade, et puis, par moments on arrive à être paresseux de se remuer. C'est le calme et la lenteur provinciale qui vous prennent. Au coin du feu, devant un bouquin, on voit les heures filées. L'après-midi à 5h nous prenons le thé ; le dîner arrive, après on lit encore un peu, on se couche, et la journée à peine commencée est déjà finie.

Aussi mon cher papa, ne puis-je guère te faire part de nouveautés, ou t'égayer par les drôleries d'une demoiselle Susanne.

Et Marguerite, que devient-elle ? Est-elle toujours de plus en plus gentille. Est-elle toujours plus sage que sa maman, en ne s'enrhumant pas ?

Les beaux jours ne se décident pas à venir nous distraire. Le printemps commencera probablement avec de la neige.

Je t'embrasse tendrement mon cher papa, ainsi que Madeleine, Charles, Henri, Émile, Georges et Marguerite.

Ton fils, Paul vallon

N. B. Cette note des œuvres de verre ne me concerne pas.

Lettre de Paul Louis à son père

Cirey, 23 mars 1908

Mon cher papa

Tu dois escompter déjà le moment où tu vas revoir tes petits-enfants lillois. La veine de beau temps que nous avons te permettra d'en jouir dehors, et de faire un séjour en tout point agréable. Encore un peu de soleil et la campagne va devenir ravissante, les bourgeons ne vont pas tarder à percer.

Déjà le ciel chaud et d'un bleu légèrement brumeux, vous donne des envies de sieste et de repos difficiles à surmonter.

Je suis toujours à Cirey, peut-être pour longtemps encore. Avec la compagnie de Saint-Gobain, on ne sait jamais ce qui peut advenir. Il est certain que son intérêt serait d'arrêter Cirey, quitte à en reporter la production sur une autre de ses usines. Surtout que la crise des glaces s'annonce sévère, plus sévère qu'elle ne l'a jamais été. Actuellement, en suite de l'entente internationale, tous les appareils à doucir vont devoir chômer de 12 jours par mois, et d'ici 2 à 3 semaines, 15 jours ce qui fera juste 60 % d'arrêt sur les jours de travail.

Plusieurs raisons empêchent la compagnie de fermer Cirey ; d'abord par amour-propre elle ne voudrait pas être la première à prendre semblable décision, et puis des questions politiques se mêlent à tout ça. Trois gros actionnaires habitent aux environs qui possèdent avec la compagnie tout le pays. L'un de ses actionnaires veut se faire élire prochainement conseiller général et plus tard député. On redoute le parti que pourrait tirer son adversaire gros industriel des environs, d'une semblable mesure.

Je préférerais pour moi ne pas trop rester à Cirey, aller dans une autre usine à une besogne plus intéressante. Néanmoins, si l'on se décide à un arrêt de l'usine d'ici, ceci va peut-être retarder un peu l'avancement possible. Il est certainement ennuyeux que la glacerie ne marche pas fort, et j'avoue que si je trouvais autre chose, je n'hésiterais pas à partir. D'autant plus que l'état d'esprit extrêmement réactionnaire qui règne à la compagnie me fait souvent craindre d'avoir un jour à en souffrir.

Pour le moment, je ne rencontre que très bon accueil à tous points de vue, et ne serait-ce la perspective d'aller passer, presque sûrement, pas mal de temps en Allemagne, je n'aurais guère lieu de trouver à redire à ma situation à la compagnie.

J'ai toujours bien régulièrement des nouvelles de Louise et des siens. Je pense qu'à Paris vous êtes tous très bien portants, et que Madeleine va aussi bien que possible.

Il est probable que par des journées comme celle que nous avons aujourd'hui le désir de faire des aquarelles doit te reprendre et que tu vas commencer à travailler pour les «Amants», de l'année prochaine.

Je t'embrasse tendrement mon cher papa ainsi que tous ceux de Paris.

Ton fils, P. Wallon

N. B. Pendant que j'y pense, si jamais vous vouliez me téléphoner, le numéro de la glacerie à Cirey et n° 1.

Lettre de Paul Louis à son père

Cirey, 31 mars 1908

Mon cher papa

Décidément mon départ pour Mannheim se précise. Hier matin le directeur de Cirey m'a annoncé officieusement que je n'allais pas tarder à y être envoyé. Ce qu'il y a de plus joli c'est qu'il me fit part de la chose, « confidentiellement ». Alors que j'en avais déjà eu un vague avis il y a un mois, et que lui-même l'a appris d'un des agents de la « Convention internationale » venue à Cirey, pour contrôler si les jours de chômage d'appareil étaient bien respectés. Cet agent lui-même l'avait entendu dire dans d'autres usines.

D'ailleurs, je crois qu'à la compagnie de Saint-Gobain, si l'on veut qu'une nouvelle soit connue de tous, il suffit de la classer confidentielle. Je ne vois d'ailleurs pas, en l'occurrence, pourquoi tant de mystères.

Il se peut que je parte très rapidement. Notre grand patron, le directeur général, doit revenir à Cirey à la fin de la semaine, paraît-il ; et de la faire un tour à Mannheim. Dans ce cas il ne pourra pas résister au plaisir de tirer brusquement sa montre de sa poche 2h avant de partir, de paraître réfléchir : « M. Wallon, si vous veniez avec moi à Mannheim ». Il ne voudra pas rater son petit effet.

Le directeur de Mannheim n'est pas encore parti pour Herzogenrath, où il est nommé. Il est probable que l'on s'arrangera pour que je le voie un peu avant son départ.

Tout ceci ne m'empêchera pas d'aller à Paris. J'ai déjà dit au directeur que j'avais à aller chez mon tailleur, et si j'étais obligé de gagner mon nouveau poste directement d'ici, je reviendrais à Paris au bout de 2 ou 3 jours. C'est ce qu'il y a d'agréable à la compagnie. On a beau être loin, on revient, on a toujours l'occasion de revenir à Paris très facilement.

Je vais donc passer quelque temps, probablement quelques années à Mannheim, maintenant que j'ai des fonctions bien déterminées et ne serait-ce cet ennui d'être seul, je n'aurais pas trop lieu de me plaindre d'un éloignement rendu moins pénible par des voyages que l'on peut faire encore fréquents.

D'ailleurs cette année, je vais avoir une période de 28 jours à faire et ce sera une nouvelle occasion d'aller vous dire bonjour.

Pour le moment, j'attends de pied ferme les événements.

Je t'embrasse bien tendrement.

Ton fils, P. Wallon

Madeleine, comment va-t-elle ? Je pense que tu as pu effectuer ton voyage à Lille sans trop de fatigue, sans trop de pluie. Suzanne a dû être bien contente de revoir son bon-papa.

Lettre de Paul Louis à son père

Cirey, 2 avril 1908

Ma chère Louise,

Un simple mot pour t'annoncer ma nouvelle résidence. Je pars demain matin à Mannheim ainsi que je viens d'en être prié.

Ceci ne m'empêchera pas, je pense, d'aller te voir d'ici peu. Quand vas-tu gagner Paris, un simple mot, svp, sur une carte postale à :

M. W. Ingénieur de La Glacerie du Waldhof – Mannheim – Bade.

Mille bons baisers

Paul

Lettre de Paul Louis à son père

Cirey, 2 avril 1908

Mon cher papa

Je viens de recevoir mon ordre de départ. Suivant la formule consacrée, je suis prié de gagner Mannheim, le plus tôt possible. Demain matin à 6h je quitterai donc Cirey, sans grand regret au point de vue usine et personnel d'ailleurs. Je n'aurais pas la campagne de Cirey à son beau moment, qui ne commence guère qu'au mois de mai ; si bien que je n'aurais pu faire les quelques excursions classiques que je me proposais au Donn, à Gérardmer, etc.

Je vais arriver à Mannheim à 3h de l'après-midi, via Strasbourg et Carlsruhe. Le directeur de Cirey à annoncer mon arrivée à mon nouveau directeur Mr Meyer, et comme une lettre ne serait arrivée qu'après moi, il a envoyé un télégramme quelque peu copieux, ou notamment il lui donne mon signalement, afin qu'il puisse venir me chercher à la gare.

D'ici une huitaine, j'irai probablement et même sûrement à Paris, puis repasserait par Cirey prendre le restant de mes bagages que je laisse cette fois-ci.

Je pourrai vous donner amples détails sur ma nouvelle installation d'ici peu de temps.

Voici d'ailleurs mon adresse : Ingénieur de La Glacerie du Waldhof - Mannheim - Bade.

Je t'en écris pas plus long, ayant quelques rangements à faire.
Je t'embrasse bien tendrement.

Ton fils, P. Wallon

Quand Louise et sa petite famille doivent-ils arriver à Paris ?

Lettre de Paul Louis à son père

Mannheim, 5 avril 1908

Mon cher papa

C'est avec bien du plaisir que j'ai reçu cette longue lettre de toi hier. Il serait vraiment à souhaiter que tu profites d'accompagner Émile et Georges dans un voyage qui sera alors doublement intéressant et instructif, outre le plaisir qu'ils auront à ne pas se trouver seul en voyage, ce qui est toujours le point noir.

Je te dis de suite que je ne sais pas exactement quand j'irai à Paris. Mais j'y serai certainement dans la semaine sainte et y verrai alors Louise.

Je tiens à aller à la direction générale pour préciser certains points et rendre ici ma situation bien nette.

Mon prédécesseur Monsieur Desbordes est sur son départ. Il quitte Mannheim un peu à son corps défendant ; il n'a pas su plaire jusqu'au bout au directeur qui semble, quoiqu'ennuyeux, à ménager. C'est surtout à sa femme qu'il n'a pas su plaire. Mme est parait-il une Prussienne affichant des sentiments hostiles à la France, Desbordes affiche des sentiments inverses. Toujours est-il que ce dernier s'en va, assez dégoûté.

J'ai été mis de suite en fonction. Tous les chefs de l'usine m'ont été présentés, avec un petit laïus à l'appui et Desbordes m'a installé dans son bureau qui est maintenant le mien, avec le plus grand désir de ne plus occuper de rien avant son départ. J'aurais bien voulu qu'il me mette au courant un peu de toutes les façons de procéder, des habitudes variant avec les usines et le directeur, mais je me rends compte qu'il a pas mal de choses à emballer, sa femme est souffrante, et surtout il n'a plus le goût à tout ce qui touche l'usine. Je me débrouillerai donc tout seul.

J'ai été bien reçu par mon directeur ; mais son amabilité est constante même avec ceux qu'il déteste, et sur qui il tape. Néanmoins avec un peu d'adresse, je crois que l'on peut se concilier ses bonnes grâces. Nous verrons.

Dans mon fauteuil sous-directorial je me suis déjà confortablement carré ; je suis dans un vaste bureau très tranquille et où il me sera loisible de travailler, et pour le moment la tête me tourne un peu devant tout ce que j'aurais à absorber. Le directeur vous laisse très libre, ce qui était excessivement précieux, mais la contrepartie de cet avantage est que les bêtises faites vous retombent sur le dos.

Sitôt que Desbordes sera parti, j'irai voir comment je m'installerai dans sa maison. D'ailleurs la façon dont je le ferai dépendra de ce qui sera décidé dans ma visite à la direction générale.

J'ai déjà été voir le consul de France. Tu vois que je n'ai pas perdu mon temps. Il m'a reçu très aimablement hier matin. Desbordes est venu me présenter à lui. J'ai même dîné hier soir chez lui avec Desbordes, avec un autre camarade de Central, directeur des établissements que Hutchinson (caoutchouc) de la promotion qui me précédait, le vice-consul et un de ses pupilles. C'était comme tu le vois un dîner d'homme, leurs femmes étant en voyage ou souffrante comme Madame Desbordes.

Le consul Mr Badère Niquet est très gai, même assez lancé dans toute la société mannheimnoise. La soirée s'est donc passée agréablement. Au dessert, il recevait un télégramme lui annonçant qu'il était grand-père. Il fut d'une joie délirante. On but le champagne, et je ne rentrai me coucher qu'à minuit. Aussi ce matin me suis-je levé assez tard, ayant je ne sais pourquoi très sommeil.

J'avais un peu l'intention d'excursionner s'il faisait beau. Le temps est un peu couvert, lourd, aussi est-il maintenant 11h et ne suis-je pas encore décidé à quitter l'hôtel. Enfin cet après-midi, je verrai.

Je t'embrasse bien tendrement, mon cher papa, en te disant à bientôt. J'espère de t'avoir rien dit dans ma lettre qui puisse inquiéter les autorités allemandes. Nous sommes parait-il très surveillés ; la police à ce point de vue est même trop bien faite.

Embrasse bien pour moi Charles, Madeleine, Henri, Émile, Georges et Marguerite

Ton fils, Paul Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Mannheim, 6 avril 1908

Mon cher papa,

Ah ! On avait joliment raison de me dire : pour être rasant mon directeur et rasant ; quelque chose de pas ordinaire. Si encore il ne traitait pas des sujets dont les conclusions sont assez peu réjouissantes. Il m'a tenu deux heures à la fin de l'après-midi, pour me faire une petite conférence que j'intitulerais : « De l'utilité, pour un sous-directeur, de se trouver à l'usine les dimanches et jours fériés ». Il abuse, et j'avais bien envie de lui demander si la présence du directeur n'était pas encore plus nécessaire. J'avoue humblement que je n'ai pas osé.

Craignant que le dimanche et lundi de Pâques me donnât des velléités d'absence, il m'a fait observer que ma présence à l'usine ces jours-là était de toute nécessité. Il serait ainsi rassuré et pourrait se permettre un voyage d'une huitaine de jours à cette époque. Ah ! Le brave homme.

Je viens d'écrire ce soir au directeur général. Je lui demande un rendez-vous. Il était ces jours-ci en Angleterre. Dans une huitaine, il part pour Cologne. D'ici là il doit certainement repasser par Paris, je l'espère du moins.

Pour l'instant, je reviens chaque soir à Mannheim. Ce n'est pas désagréable. On change d'air, d'atmosphère. On se sent plus libre, l'esprit se repose et s'éloigne plus facilement des embêtements journaliers.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse tendrement ainsi que tous.

Ton fils, Paul Wallon



Waldhof près de Mannheim

Lettre de Paul Louis à son père

Mannheim, 12 avril 1908

Mon cher papa

Comme te le montre le papier sur lequel j'écris, je suis encore à l'hôtel. Le sous-directeur étant parti jeudi dernier, je suis en train de me faire installer une chambre dans ma nouvelle maison. Sitôt qu'elle sera prête je la prendrai, quitte à fait installer petit à petit d'autres pièces si j'en ai besoin.

Je suis en ce moment seul au Waldhof, le directeur étant parti pour 12 jours. Il va passer ses vacances de Pâques en famille. Il n'a, je crois, pas été autrement satisfait de savoir que c'est de Paris que je revenais, sur la demande de son télégramme. Ma foi ! tant pis. On peut bien aller à Cirey en passant par Paris, le chemin est un peu plus long, mais si peu.

Ces jours-ci vont se décider de graves questions. Les ententes internationales arrivant à expiration à la fin de l'année, il est à savoir si on va les renouveler. Si ces ententes, qui ont pour but une limitation de la production suivant les besoins et par suite la fixation d'un certain prix de vente, ne se poursuivaient pas, ce serait une lutte à outrance, une lutte de prix extraordinaire, jusqu'au moment où les services les plus faibles disparaîtraient, le verre serait vendu à 1/2 prix du prix de revient, ainsi que cela a eu lieu il y a quelques années, avant la période d'entente.

Malgré sa puissance, il est fort possible que dans ce cas de non-renouvellement ce soit la Cie de Saint-Gobain qui ait le plus à souffrir, plusieurs de ses usines étant moins bien outillées que celles de la concurrence, et produisant du moins beau verre. Il est alors possible que Saint-Gobain porte tous ses efforts sur la meilleure de ses usines, quitte à en arrêter les plus mauvaises. Jusqu'ici personne ne sait rien et ne peut se prononcer sur le résultat du vote, par oui ou par non, sur la question du renouvellement de l'entente.

Je vais aller cet après-midi au concert. Je te quitte donc, mon cher papa, en t'embrassant bien fort.

Le directeur venant le 22 ou 23 courant sera à partir de cette date que je pourrai aller à Paris. Je n'y resterai probablement guère longtemps, mon directeur estimant qu'il voyage suffisamment pour tous les employés et sous-directeur.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 22 avril 1908

Mon cher papa

Je m'excuse tout d'abord de t'écrire sur ce papier qui rappelle un peu trop l'usine. Je n'en ai pas d'autres sous la main et comme depuis plusieurs jours je ne t'ai pas donné de mes nouvelles, je ne veux pas tarder plus longtemps.

Je suis depuis quelques jours déjà installé dans ma maison. À vrai dire, je n'ai pour le moment qu'une chambre d'installée et sommairement installée. Petit à petit je m'élargirai dans cette maison qui n'est vraiment pas mal, intérieurement je parle, ou qui tout au moins permettra par la disposition des pièces une installation confortable. Certes, elle est un peu grande pour une personne seule. On y verrait plutôt une famille. Le sous-directeur qui vient de partir regrettait bien de la quitter. Les enfants pleurent, paraît-il, après le jardin. Le jardin est gentil, il n'est pas immense, mais on peut encore y avoir pas mal de fleurs. Il n'est rien auprès de celui du directeur qui a presque un parc. Quelques arbres fruitiers, qui ne sont, je crois, pas extraordinaires, une vigne adossée à la maison, vigne assez bonne, dit-on, un potager où on peut cultiver pas mal de légumes : pommes de terre, asperges, etc. Et voilà de quoi donner quelques distractions en dehors du travail de l'usine.

Au milieu de toute cette verdure, de toute cette campagne, peut-être vais-je devenir l'homme nature, peut-être aussi l'homme des bêtes en profitant de la facilité d'avoir des poules, ayant aussi un très beau poulailler, des pigeons, j'ai un pigeonnier, des canards, j'ai un petit bassin avec jet d'eau, des oies...

Que puis-je avoir encore ? Au milieu de tant de choses, de tant de bêtes, pourrai-je jamais m'ennuyer, puis-je me plaindre ?

Mais pour le moment je n'ai encore rien de tout cela, ni fleurs, ni fruits, ni légumes, ni bêtes. N'est-il pas permis cependant d'avoir quelque peu d'imagination et, de me voir au milieu de tous ses biens de la nature ; j'en suis déjà tout autre.

Enfin, le directeur est revenu. Il a, ma foi, l'air de ne pas trop mal supporter des petites vacances. À mon tour, moi, je compte aussi m'absenter. J'ai prévenu le directeur qu'étant venu au Waldhof pour 5 à 6 jours, je n'avais pas prévu y être pour 3 semaines et que par suite je me verrai obligé, si je restais plus longtemps sans reprendre pied à Cirey et Paris, à lui fournir une petite note concernant tous les achats que ceci m'obligerait de faire. Le directeur a trouvé la chose assez désagréable, pour m'inviter à l'usine à Paris, afin d'obtenir rapidement un rendez-vous avec le directeur général que j'y dois voir. Je passerai ensuite ou avant à Cirey afin d'y effectuer la fin de mon déménagement.

Il est fort probable donc que je serai à Paris dans le courant de la semaine prochaine. Je ne puis pourtant rien certifier, on ne peut rien prévoir avec cette drôle de compagnie.

Lundi dernier, j'ai été à Heidelberg, passer l'après-midi. C'est à 20' de Mannheim et en été la promenade favorite des Mannheimois, le dimanche. J'ai gagné le château, puis suivant le Neckar en le remontant, j'ai fait un très joli tour jusqu'à Neckargemünd où j'arrivais vers 4h. Personne ne va à cet endroit, sans aller dans une certaine petite Weinstübe qui si elle n'était pas renommée ferait craindre d'y entrer, et où l'on boit du vin de Grèce (censément). Je regagnais Heidelberg par le train. J'allais dîner dans une brasserie, là encore dans une petite rue écartée et d'aspect louche ; je pénétrais dans une brasserie très allemande, et connue seulement de la population allemande. J'écoutais un orchestre de jeunes, et à 11h du soir, je repartais pour Mannheim.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse tendrement.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à sœur Louise

Waldhof, 23 avril 1908

Ma chère Louise

Comme tu peux le penser, ta lettre m'a fait bien plaisir. Les nouvelles que tu me donnes de Suzanne m'en ont fait moins. Mais puisque le mal est évité et que Suzanne ne va pas tarder à trotter, courir et jouer, si elle ne l'a fait déjà, c'est le principal et j'en suis bien content. J'ai été ainsi que toi fort peiné de te manquer et de si peu. C'était enrageant ; faire 12h de trajet pour séjourner quelques heures à peine à Paris, ce n'était vraiment pas la peine. Enfin si tout se passait comme l'on désire, on n'aurait pas d'ennuis, partant pas de bonheur.

Je t'ai, je crois, moi aussi, laissé longtemps sans nouvelles. Il est vrai que j'en reçois si peu de toute la famille, que j'arrive à excuser facilement mon silence. D'autant plus que mon temps, jusqu'ici, très morcelé, m'empêche de trouver un instant pour écrire à l'un de vous. Je me contente d'y penser.

Aujourd'hui encore, je n'ai qu'un instant à moi, ceci excusera mon écriture. Tu ne m'en voudras pas, j'espère, quoique si tu voyais certaine lettre que j'ai eue à écrire au directeur général tu puisses devenir jalouse d'être moins bien partagée. Je te vois d'ici pensant que je soigne mieux les étrangers que la famille. C'est vrai dans le cas particulier, mais je t'assure que, c'est en t'écrivant ainsi, au pas de charge, que j'ai seulement la possibilité de te donner de mes nouvelles.

Ici temps assez désagréable comme à Paris, comme à Gaillon, comme à Lille, je pense, pluie, neige, grêle, vent et aussi soleil.

Je ne me plains pas de mon installation, quoi qu'elle soit sommaire, mais je vois que petit à petit je pourrais prendre mes aises dans la grande maison que j'habite et y prendre des habitudes de vieux garçon faisant régulièrement le tour de mon jardin en parcourant les allées toujours dans le même ordre, le tour de mon potager, regardant chaque jour pousser les pommes de terre, mes petits pois, mes carottes, que sais-je encore ? Et je me vois escorté de toutes les bêtes dont j'aurais peuplé ma basse-cour, poules, canards, oies, etc. dans mes promenades sentimentales.

Ma chère Louise, je ne sais vraiment ce que je dis, suis-je seulement compréhensible, sinon presque illisible.

Voici la nomenclature de fixer de ma maison :

Rez-de-chaussée, cuisine, salle à manger, grand salon avec grande baie de communication avec petit salon ou cabinet de travail, WC. Le tout très commode très bien disposé.

Au 1er étage 4 grandes chambres, dont une que j'habite ayant cabinet de toilette très vaste où il ne manque qu'une baignoire pour en faire une salle de bains. Je verrai d'ici quelque temps à me procurer cet engin, car j'ai eau, gaz, etc., tout dans la maison. Au 2e étage, chambre de domestique ou mansarde.

Tu vois ma chère Louise, que je puis vous recevoir largement. Mais je ne vous invite pas, je sais trop bien l'impossibilité que vous trouverez à venir ici. Ce serait une offre que je sais que vous ne voudrez pas avoir réalisable.

Je me contente de faire une fois par jour la visite de toutes mes pièces, et de constater avec mélancolie leur solitude.

Je t'embrasse ainsi qu'Albert, Suzanne et Paul. Inclus une fleur de mon jardin. Je pense qu'elle ne te fera pas trop peur. Est-elle assez laide !

Ton frère, Paul

Lettre de Paul Louis à son père

Cirey, 4 mai 1908

Mon cher papa

Au sujet de l'expédition de mes colis, il importe de donner sur la feuille d'expédition :

Le nombre de colis

Leur poids brut total

Leur poids brut réel (déduction des emballages) et ceci approximatif naturellement

La valeur du tout (le transport en Allemagne étant calculé sur ce prix. Indiquer plutôt un prix inférieur au prix que l'on estime réellement, mais sans exagération.

Indiquer sur la feuille ce que chaque colis renferme, avec adjonction de la mention usagé ; exemple 1 caisse linge usagé, 1 caisse vaisselle usagée.

J'ai fait très bon voyage. Je pars demain à 2h. Je me fais conduire en voiture à Sarrebourg ce qui me permettra d'arriver dîner à Mannheim.

Je t'embrasse.

Ton fils, Paul

Lettre de Paul Louis à son père

Mannheim Waldhof, le 7 mai 1908

Mon cher papa

Si je me souviens bien il y aura à m'envoyer :

Une caisse bois blanc où se trouvent des rideaux, de la vaisselle, tableaux...

Mon armoire

Et quelques autres ustensiles tels que bain de pieds, tub, et toilette, et table de salle à manger, etc.

Je crois que tu pourrais déclarer dans les 200 à 250 fr. pour le tout, un prix total étant seul à indiquer. D'ailleurs il me semble que une fois tous les colis prêts à être expédié tu pourras à l'œil et d'après le poids voir le prix qu'il est raisonnable d'indiquer.

Je t'embrasse tendrement.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 10 mai 1908

Mon cher papa

Le temps est aujourd'hui tellement courageux que je suis resté chez moi cet après-midi. Ce matin je ne suis parti du Waldhof que pour aller déjeuner à Mannheim et je suis rentré tout de suite après. Ce soir il va falloir repartir pour dîner. Mannheim n'est pas bien loin, mais il est pourtant certain jour où l'on aimerait bien pouvoir rester la soirée chez soi, car aller dîner à Mannheim, autant dire que l'on a perdu toute sa soirée.

Ce matin avant d'aller déjeuner j'ai été voir Me Meyer, la femme du directeur. C'est en effet de 11h à 2h que se font les visites de cérémonie. Je n'ai pas voulu manquer aux habitudes allemandes, car ma visite le dimanche après-midi aurait paru aussi déplacée qu'une visite faite à Paris à 10h du matin. Néanmoins j'avais prévenu la veille Monsieur Meyer de mon intention d'aller voir sa femme afin d'être sûr de ne pas trop attendre que la fameuse robe de soie soit mise. Ma visite a duré très longtemps. Nous avons parcouru le jardin, le potager, le verger, la basse-cour, et les questions et les réponses me firent ressortir à midi et 1/2 seulement.

Je t'écris de ma chambre et de là j'ai une assez jolie vue sur un bras mort du Rhin dont je suis éloigné d'environ 300 m, ayant devant moi le potager du directeur qui s'étend jusqu'à l'eau. Le soir, quand il fait beau, je vois le coucher de soleil de ce côté et le spectacle en est fort beau. Au milieu de la verdure, du silence, seulement troublé par les cris des oiseaux, des poules, des canards, des oies parfois, je puis me croire à la campagne, et en goûter le calme, pesant par cette fin de journée de dimanche.

Au revoir, mon cher papa, j'attends de recevoir tous les objets que tu m'as fait envoyer pour commencer à m'installer sérieusement et à devenir le parfait gentilhomme campagnard.

Je t'embrasse tendrement.

Ton fils, Paul Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 17 mai 1908

Mon cher papa

Ma vie peu à peu se monotone. Peu à peu je prends des habitudes régulières et mon temps est réglé comme du papier à musique. Sitôt que j'aurai reçu les colis que tu m'as envoyés, je viendrai chez moi à d'autres moments que pour me coucher et je pourrais y prendre tous mes repas.

La verdure en ce moment pousse ferme, c'est, je crois, le plus beau moment, car le soleil d'été est très chaud dans nos parages ; le sol sablonneux absorbant toute humidité, les plantes jaunissent, paraît-il, assez vite. Il faut espérer que par contre ce soleil va faire mûrir ma vigne qui pour le moment est encore sans espérance.

Je passe aujourd'hui mon après-midi de dimanche dans ma chambre. J'avais d'abord eu l'intention de faire une promenade après mon déjeuner à Mannheim, puis j'ai trouvé qu'il faisait trop chaud et je suis rentré. J'irai plutôt ce soir jouir de la fraîcheur, dans les parcs de la ville, en écoutant de la musique. J'ai profité de mon après-midi ici dans la maison pour faire pas mal de rangements et déballer tout ce que j'avais expédié de Cirey et qui est arrivé il y a deux jours.

Dans quelques jours, je change de domestique ; celle que j'avais ne sachant pas faire la cuisine, sauf la cuisine allemande. Or à la longue on s'en fatigue de ces viandes sans grande saveur, mal assaisonnées, trop cuites, et nageant dans une sauce, toujours la même, faites une fois par mois dans un grand tonneau.

Je pourrais si je veux manger comme un prince, car paraît-il, ma nouvelle domestique s'est fort bien cuisiner et si mes repas ne sont pas trop bruyants, je pourrais par contre savourer tout à l'aise les douceurs que je me ferai préparer. Je ne me fais pourtant pas d'illusions ; il ne faut pas savoir grand-chose en fait de cuisine pour émerveiller les gens de ce pays.

Je suis toujours satisfait de mon séjour au Waldhof, mon directeur est toujours assez gentil quoique par moments tellement rasant avec toutes ces histoires plus ou moins gauloises que j'ai envie de l'envoyer par-dessus les moulins.

L'après-midi se termine avec des alternatives d'ombre et de lumière. Le temps est orageux, mais il ne pleuvra pas encore ce soir.

Je t'embrasse tendrement.

Ton fils P. Wallon

Lettre de Paul Louis à Albert son beau-frère

Waldhof, 21 mai 1908

Mon cher Albert

Je suis tout honteux de n'apprendre qu'après tout le monde ta nomination de titulaire. Je me tiens en ce moment si peu au courant des choses de France, je lis tellement peu les journaux que tu peux m'excuser si je ne t'ai pas dit plutôt le plaisir que me fait cette bonne nouvelle.

Je suis moi aussi un peu trop au chaud ; ces jours-ci il a fait un soleil brillant et notre pays de sable n'est pas fait pour nous aider à supporter ces températures. Aussi c'est avec plaisir que je retrouve mon petit jardin et sa verdure ; mais lilas sont en fleurs, et une ravissante glycine pend en grappes violettes tout autour de mon velum.

Papa semble désirer venir me voir ; tu penses comme cette nouvelle me fait plaisir. Je suis encore pour quelques jours en pleine installation. J'ai tous les corps de métier chez moi. C'est vraiment curieux quand on commence à faire des modifications comment on y prend goût et comme petit à petit le travail s'allonge. Je crois que mon directeur commence à la trouver mauvaise, quoique je n'ai cessé de lui répéter que je ne voulais faire que le strict minimum. Il va me trouver farceur. J'ai en somme pris le bon parti. Maintenant que tout est sali et saccagé, de mon rez-de-chaussée, il faut bien tout repeindre et mettre du papier partout.

Au revoir, mon cher Albert, j'espère un jour recevoir aussi ta visite. Sitôt que je serais prêt, je te ferai signe.

Je t'embrasse ainsi que Louise et tes charmants mioches.

Ton frère, Paul Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 30 mai 1908

Mon cher papa,

Je prends bien peu souvent la plume et tu en conclus, je suis sûr, que je me porte toujours bien ce qui ne peut faire de doute d'ailleurs. Nous voici déjà samedi et je ne sais si je vous ai beaucoup écrit cette semaine.

Dimanche dernier j'avais été voir au théâtre la Walkyrie. Cette pièce était très bien montée et comme orchestre et comme acteur et comme mise en scène. J'avoue que je l'ai trouvée même supérieurement jouée. Comme toujours la pièce commençait à 6h1/2 du soir pour se terminer à 11h. J'ai eu l'impression que le deuxième acte était beaucoup plus important que ce que l'on a l'habitude d'entendre à Paris. Il a duré 1h1/2 et est certainement avec le troisième acte le plus beau de tout. Demain soir j'irai probablement à Siegfried. Je veux profiter du théâtre qui est d'ailleurs la meilleure et seule distraction en ville.

Quant à mon après-midi de demain, je ne sais pas encore ce que j'en ferai. Je n'ai encore rien à arranger chez moi, les peintres et les tapissiers y travaillent toujours. Ils sont joliment lents et font peut-être plus de saleté que de besogne. Comme tout a une fin, j'attends avec patience en les secouant toutefois de temps en temps.

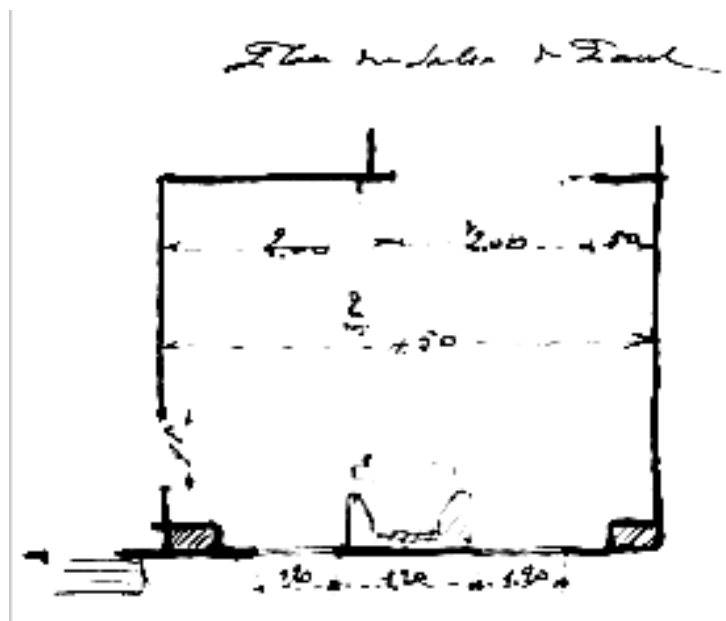
Je crois bien que tu as oublié de m'envoyer une des deux petites caisses en bois blanc qui se trouvait dans la bibliothèque ; c'est la plus légère, elle contenait des rideaux. Si tu peux, je serai à l'occasion content de l'avoir. Tu pourrais peut-être profiter de l'envoi pour m'acheter un tapis, au Bon Marché, pour mon salon. Je n'ai pas d'idée sur la dimension. Je t'envoie le plan de mon salon afin que si cela ne te gêne pas tu puisses m'en faire venir un que je puisse utiliser.

Si tu me fais cet achat, je voudrais bien que le Bon Marché ne mette pas d'étiquette de provenance, ne laisse à l'intérieur aucune étiquette de prix. L'envoi serait à faire simultanément avec ma caisse de rideau, car je ne voudrais pas payer la douane, et essaierai de faire passer le tout comme usagé. Sinon l'achat du tapis à Paris n'aurait plus guère davantage, les droits étant, je crois, élevés.

Je te quitte mon cher papa, devant dîner chez le directeur. J'ai vu passer cet après-midi des paniers de fruits et de gâteaux. Je crois que le dîner sera fameux. Il paraît que l'on mange admirablement chez le directeur. Madame Meyer manie supérieurement la queue de poêle.

Je t'embrasse tendrement.

Ton fils, Paul



Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 9 juin 1908

Mon cher papa

Louise et ses enfants vont faire un séjour plus court à Paris que tu ne l'espérais, et ce petit Paul, cause de tout cela mériterait bien d'être puni pour avoir si mal choisi son moment. Enfin tu auras pu encore les avoir assez de temps pour en jouir.

Je ne compte toujours vous revoir que pendant les vacances. D'ici là il faut espérer que les jours passeront vite et que les chaleurs ne seront pas trop intenses.

Nous avons pas mal de moustiques étant au bord de l'eau. Mais je m'en protège encore assez bien ayant des fenêtres ad hoc que j'ai fait faire et qui me permettent de ne pas en avoir chez moi.

Les jours de Pentecôte sont terminés. Je n'en ai pas profité pour aller à la campagne. Je n'aurais d'ailleurs pas pu aller bien loin, devant par prudence rester aux environs de l'usine, qui ne connaît guère de chômage, pour le travail de jour tout au moins.

Nous avons eu il y a quelques jours un orage d'une violence extrême ; il est tombé une quantité d'eau étonnante. Le malheur a voulu que les zingueurs occupés sur le toit de ma maison soient partis la veille en oubliant de remettre des ardoises qu'ils avaient enlevées, aussi le soir en rentrant ai-je trouvé ma chambre inondée l'eau ayant traversé tout le plafond.

Mon existence s'uniformise de plus en plus, et mes occupations en dehors de l'usine n'offrent rien de bien particulier.

Je suis content de voir que Madeleine se remet vite puisqu'elle sera capable d'aller conduire elle-même son jeune fils à l'église.

Il se peut fort bien que la caisse de rideaux dont je te parlais soit dans une des caisses que j'ai reçues, car n'étant pas encore installé je ne les ai pas déballées. J'avoue que je n'aurais jamais pensé que l'emballeur ait pu s'amuser à mettre des caisses l'une dans l'autre. C'est une façon de faire que j'ignorais et à l'occasion je lui en ferai tous mes compliments.

Pour le tapis, je te remercie, et n'ayant pas l'occasion de l'envoi de la caisse, il est inutile de me l'acheter. J'arriverai à trouver ce qu'il me faut à Mannheim.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse de tout cœur.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 13 juin 1908

Mon cher papa

Je suis bien heureux que Monsieur Malassez ait le ferme désir de construire et d'être son propre propriétaire. C'est un sentiment que je comprends joliment et qui, dans le cas particulier, est d'autant plus louable que tu vas pouvoir avec Charles avoir un chantier où tu travailleras dans le neuf. Reprendre le vieux est toujours fastidieux et parfois donne bien des craintes et des ennuis.

Je pense que Georges ne tardera pas à finir son écrit, si même il ne l'a pas déjà terminé. Il sera à souhaiter qu'il soit de la première série à l'oral et qu'il vienne ensuite faire un tour dans mes parages ; je lui ferai les honneurs de ma ville. D'ailleurs je me souviens de ma promesse et je suis maintenant en mesure de le recevoir dans mon humble logis. Car il ne faudrait tout de même pas croire plus que ce qui est, et j'ai peur que vous ne me voyiez dans un palais entouré d'un vaste parc. Pour vous détromper, je t'envoie le plan de l'usine, avec indication de ma maison, de mon jardin, et de celui du directeur. Tu pourras conclure que le directeur est pas mal mieux loti que moi. Lui, n'a pas à se plaindre, et ma foi, à tout prendre, je ne ferai pas de difficultés pour prendre sa place.

Demain pour la première fois je prendrai mes repas chez moi. J'ai dû flanquer les ouvriers à la porte, car ils arrivaient à m'embêter, chaque jour la maison devenait un peu plus sale que la veille. Enfin, je suis chez moi.

Je t'embrasse tendrement mon cher papa, ainsi que Charles, Madeleine, Henri, Émile, Georges, Marguerite et encore une fois Henri, mais l'autre.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à sa sœur Louise

Waldhof, 14 juin 1908

Ma chère Louise,

Il me semble que je n'ai pas depuis quelque temps déjà pris la plume pour t'écrire. Par cette fin de journée de dimanche, calme et silencieuse, je me fais, je l'avoue, un peu violence pour le faire. Je n'ai pas eu grand goût pour sortir. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Est-ce pour paresse ? Est-ce, que le matin j'ai tourné de droite et de gauche m'efforçant de placer adroitement les aquarelles de papa, et les quelques dessins encadrés que je possédais, dans mon salon, et mon cabinet de travail, que de cela il en soit résulté de la fatigue ? Est-ce la chaleur ? Est-ce un vague brouillard de spleen, comme l'on en a parfois, sans savoir d'où il vient, sans en connaître la cause ? Toujours est-il que les heures passaient, et que mon esprit, que je n'eus pas le courage de retenir, a erré un peu partout et sur tout.

Je t'envoie donc ce petit bonjour. Je ne puis me lasser de contempler quelques coquelicots que j'ai cueilli ce matin dans mon jardin, et qui, dans un vase, cadeau d'André, font le plus joli effet.

J'ai trouvé pour le médaillon en plâtre de maman, une place parfaite, dans mon salon. Il s'éclaire admirablement, et la finesse et la douceur des traits me paraissent plus belles que jamais.

Mais mes murs sont bien nus. C'est avec désespoir que je vois les cadres semblant pleurer leur solitude, et dépaysés au milieu de si grands espaces. C'est en vain que j'ai cherché à les rassembler. J'ai dû après bien des efforts, bien des tâtonnements, renoncer à les recevoir dans une sorte de causeries amicales. J'ai bien quelques dessins et une aquarelle de Franqueville à faire encadrer, mais ils ne seront pas capables de combler un tel vide. J'espère que j'aurai plus de chance chez mon encadreur que chez les marchands chez qui je vais habituellement et que je trouverais un peu de choix. Il arrive presque toujours que lorsque je veux acheter quelque chose, on me montre des objets de si mauvais goût que je ne puis m'empêcher de m'écrier : « Oh Schrecklich ! » Tu ne peux te douter l'effet magique de cette interjection, de l'air digne et offensé que prend aussitôt le marchand, en remballant sa marchandise, sans mot dire. Et, ma foi ! Je le regrette, car ce sont généralement de jolies blondes qui vous font l'article, et j'ai toutes les peines du monde à ramener un sourire sur leur charmant visage. Heureux encore quand tout l'essaim de jeunes filles ne se précipite pas pour voir l'objet de mon effroi, comme une fois lorsque j'allais acheter un caleçon.

Dois-je l'avouer, ma chère Louise, tu me vois peut-être t'écrivant bien studieusement avec devant moi seulement un encrier, une plume, et une feuille de papier. Je dois te détromper, je suis confortablement installé, à côté de moi ma bouteille de bière essaie en vain de me rafraîchir les idées, et mes lèvres ont dû tremper plusieurs fois dans la mousse avant que je me décide à sortir une des feuilles de papier à lettres, soigneusement rangées dans leur boîte. C'est après m'être rendu compte que la bière était incapable, même par quantité, de me réveiller quelque peu l'intelligence, que j'ai saisi mon porte-plume quand même.

Tu m'excuseras ma chère Louise si ma prose n'a pas grand sens, n'y vois seulement qu'un assoupissement momentané de mon intellect.

Je te dirais, quelques jours, les qualités d'une femme de ménage, et je te parlerai aussi de sa bonne volonté. Mais, c'est vraiment étonnant, il faut toujours qu'elle choisisse le moment où j'accomplis une des fonctions nécessaires à l'existence, pour venir me tenir de grande conversation à travers la porte, conversations auxquelles je dois répondre. Il y est question du menu pour le repas suivant, de boissons à acheter, de fruits au jus délicieux, etc. Et ce qu'il y a de mieux, c'est qu'elle m'adresse aussi la parole du jardin, et alors je dois crier fort, pour me faire entendre de mon petit réduit ou momentanément j'ai dû me rendre.

Je m'aperçois que je te parle de choses peu convenables. Je m'arrête donc. J'avais pris la plume, certain qu'en t'écrivant je sortirais de l'atmosphère de mélancolie où je m'étais laissé entraîner. Ce bain de mélancolie, dirai-je plutôt, avait besoin de prendre fin.

J'avais un peu songé à écrire à Henri pour son anniversaire de naissance. Je ne l'ai pas fait, car peut-être n'éprouve-t-il pas tant de plaisir à se voir plus vieux d'un an.

Au revoir, ma chère Louise, je t'envoie mille bons baisers, bien tendres. Ainsi qu'à Albert, à la grande gamine et au luron.

Ton frère, P. Wallon

Je viens d'ouvrir les fenêtres, d'ouvrir les persiennes, dans toutes les pièces. L'air, le soleil, pénètrent partout y ramenant la vie. Je parcourais encore une fois ma salle à manger, mon salon, mon cabinet de travail. Un dernier coup d'œil à mes coquelicots, et en route pour Mannheim ! Je vais y dîner, et entendre quelques concerts ce soir. Et voilà un dimanche déjà terminé !

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 17 juin 1908

Mon cher papa

Je te prie de m'excuser de ne pas t'avoir répondu. Je possède effectivement le panier dossier. Je te l'enverrai après-demain par petite vitesse. Demain est ici jour de fête. Aussi ne pourrais-je te l'expédier plus tôt.

L'usine se met même en frais pour cette fête de demain qui est, je crois, la Fête-Dieu. La procession doit se faire dans le village, et un autel est disposé dans une des rues et cet hôtel porte tous les produits fabriqués par nous.

Je ne sais encore ce que je ferai demain. Mais je suis toujours un peu obligé de ne pas trop m'éloigner, surtout que le directeur est absent. Il est parti et prend une partie de son congé. Il a de la chance. Il est vrai que d'ici deux mois ce sera mon tour, et c'est, comme tu le penses, avec une grande joie que je vous reverrai tous.

Je t'embrasse tendrement.

Ton fils. Paul

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 22 juin 1908

Mon cher papa

Je voulais déjà t'écrire plus tôt pour te dire que je ne t'avais pas expédié le panier d'osier comme je te l'avais annoncé. Le prix du transport et ce panier étant vide, les risques de détérioration n'en rendent pas l'envoi très indiqué. Dans ces conditions, le plus simple serait peut-être que je garde ce panier, et tu en rachèterais un autre à mon compte.

J'ai reçu ta lettre ce matin et je suis content que cette construction Malassez soit absolument certaine. Il est heureux que Monsieur Malassez ne suive pas le mouvement de ralentissement des affaires qui va s'accroissant de plus en plus et avec une grande rapidité.

Les journées, les semaines passent toujours les mêmes. Depuis quelques jours mon directeur et sa femme sont partis en vacances. Ils ne reviendront pas avant le 7 juillet.

J'ai été voir ces jours-ci des parties de tennis qui se jouaient entre joueurs renommés de tous les pays, et ce fut bien intéressant. Mannheim possède un emplacement renfermant 18 courts de tennis. L'installation en est parfaite. Pavillon avec salle de bains, de douches, etc., restaurant. Certes c'est à faire envie d'y aller. Malheureusement, le temps manque. Les joueurs restent là jusqu'à 9 et 10h du soir et des lampes électriques les éclairent à la tombée de la nuit. C'est un endroit assez fréquenté, même sélect, bien que je n'y ai pas remarqué beaucoup de femmes gracieuses. En revanche, il y en a qui joue admirablement. Certainement si mes occupations étaient à Mannheim, je ferai de temps en temps ma partie ; du moment qu'il faut prendre le tram, c'est déjà beaucoup plus loin et plus difficile.

Hier au soir je m'étais dirigé à la fin de l'après-midi vers le théâtre pour prendre des places. On jouait les Maîtres chanteurs. Le spectacle commençait à 5 heures pour finir à 10h1/2 le soir. Malheureusement, quand j'arrivais à 4h1/4 toutes les places étaient déjà prises. Aussi étais-je assez ennuyé pour occuper la fin de la journée et surtout pour gagner l'heure du dîner. Je me suis bien juré, une autre fois, de prendre ma place à l'avance.

Je t'embrasse tendrement, ainsi que Charles, Madeleine, Henri, Émile, Georges, Marguerite et Henri.

Ton fils P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 27 juin 1908

Mon cher papa

Je prenais la plume pour t'écrire, quand j'ai reçu ta lettre, et ceci par un courrier que je ne connaissais pas. J'espère que t'écrivant seulement ce soir mes vœux t'arriveront à temps, et se réuniront à tous les vœux de ceux d'entre nous qui pourront te les faire de vive voix.

Les fleurs que tu m'envoies me sont bien chères comme tu le dis. Je sais quelle association constante il y avait entre les souhaits que vous nous faisiez-toi et notre pauvre maman. Et aujourd'hui par toi, je crois recevoir ces douces paroles que maman avait coutume de nous dire dans de telles circonstances. C'est avec le grand plaisir de vous revoir tous que j'attends impatiemment le moment d'aller aux Dalles, mais c'est aussi pour pouvoir vivre quelques semaines dans cette maison, si chère, à maman, où nous nous trouvions toujours régulièrement réunis, et où nous pouvions constater d'année en année la joie croissante qu'elle avait de nous trouver rassemblés autour d'elle.

Je compte quitter le Waldhof dans le milieu d'août. Je ne sais pas encore exactement quand. Mon directeur prend ses vacances en petites fois, mais je pense que cela ne me gênera pas. Si un moment été plus favorable qu'un autre pour mon arrivée aux Dalles, tu pourrais me le dire, car je ne vois aucun empêchement à partir 8 ou 15 jours plus tôt ou plus tard. Je n'aurais qu'à avertir une ou deux semaines d'avance ici. Néanmoins avant le 1^{er} août je ne crois pas pouvoir quitter Waldhof, car j'ai pas mal d'études à terminer, et je suis un peu en retard.

Un peu plus d'un mois encore à passer et je pourrais vous embrasser tous.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse tendrement.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 1 juillet 1908

Mon cher papa

Je me souviens fort bien de la .. Barrio, mais je ne peux rien te dire au sujet de ce Mr Lair. Certainement Mr Mathieu, actuellement comptable aux anciens établissements Girard à Déville-lès-Rouen, pourra donner quelques indications.

Au sujet des objets que mon emballeur ne m'a pas envoyés, il y a la petite lampe à alcool de ma cafetière russe, et une douzaine de petites cuillères à dessert. Si Émile voulait demander au Bon Marché de me faire l'envoi d'une petite lampe semblable (lampe pour cafetière à 3 tasses) je lui en serais reconnaissant. Par la même occasion, il pourrait m'envoyer comme « échantillon », 300 à 500 g de poudre de pyrètre. C'est un produit inconnu par ici, et pour faire venir ça de Paris, les commerçants d'ici demandent plus d'un mois. Je n'ai pas pu ne pas leur dire qu'ils n'étaient que des empotés.

Je suis content pour André qu'il ait trouvé quelque chose. Suivant le poste que l'on a à remplir une compagnie sucrière peut beaucoup ou ne rien apprendre du tout. C'est tout l'un, tout l'autre. Si André est inspecteur des r... il aura un travail assez dur, et pénible, en hiver et avec marche de jour et nuit, mais assez intéressant, paraît-il.

J'ai appris que la compagnie de Saint-Gobain est en pourparlers avec les usines d'Aniche, pour absorption de ces dernières. Ceci est encore tout à fait secret. Mais je sais que des démarches ont été faites de la part des propriétaires d'Aniche pour entrer plus ou moins dans la société de Saint-Gobain. Si l'affaire se fait, cela peut donner toujours une espérance de plus de revenir en France, si jamais une place était libre là-bas. Il est vrai que je ne puis guère parler pour moi, car d'ici longtemps je ne puis espérer quitter le Waldhof ; il y a même plus de chances que j'y reste de nombreuses années, si j'avais à me mettre à parler parfaitement l'allemand, les ingénieurs connaissant cette langue faisant presque entièrement défaut à la compagnie.

Je t'embrasse tendrement.

Ton fils, Paul Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 19 juillet 1908

Mon cher papa

Je suis bien sensible à tes vœux. Cette mémoire que tu as de tous nos anniversaires montre combien nous sommes constamment l'objet de tes pensées et combien tu nous entoures d'affection pour toi d'abord et aussi au nom de notre chère maman.

Crois bien que chaque fois, je ressens à nouveau bien vivement, à l'occasion de cette date d'anniversaire, combien nous sommes choyés.

Je n'ai pas encore répondu à l'envoi de ta petite brochure sur la distribution des récompenses de la Société Centrale. Je ne l'ai pas moins lu sur l'instant même, comme tu penses, et si ce genre de discours est généralement fastidieux pour le public, celui-ci par sa clarté, sa simplicité et sa vie, a dû faire regretter qu'il ne soit pas plus long.

Si avant-hier était mon anniversaire, c'était aussi celui du grand-duc de Bade, et la « parade » et les quelques cérémonies de cette journée ne furent certainement pas données en mon honneur. Ce jour fut même l'occasion de distribution de récompenses, et de nos pompiers décorés pour 25 ans de « Freiwillige Feuerwekr » allèrent recevoir leur médaille. Je dus même aller applaudir à leurs lauriers, et entendre quelques discours des autorités, préfet, maire, que sais-je ? Chaque discours était suivi d'un chœur de pompiers. Le tout terminé par des « hoch » formidables accompagnés de lèvements de bras.

Je fus invité par le commandant de nos pompiers à assister à une « Feuerwekr Probe », autrement dit à une répétition d'exercice de notre, ou plutôt de nos compagnies de pompiers, pour hier soir 7h1/2. Naturellement le directeur aussi était de la partie. Hier au soir, j'arrivais tranquillement en fumant ma cigarette, mais aussitôt que je fus signalé, le commandant fit retentir un ordre et tous rectifièrent la position et se tinrent dans l'immobilité la plus absolue. C'était certainement aussi imposant que lorsqu'un général entre au quartier pour passer une revue. Le commandant vint à ma rencontre, et superbe dans son uniforme (c'est notre contremaître charpentier), la main au casque, il me fit des souhaits de bienvenue. Puis tous deux nous nous dirigeâmes vers le front des troupes, et là je saluais chapeau bas. D'un ton paternel j'engageais ensuite le commandant à mettre ses hommes au repos, ce qu'il fit. Nous attendîmes alors le directeur. Entre-temps, le commandant m'expliqua la finesse de la manœuvre qu'il allait exécuter. Il me demanda de conduire le directeur à un plateau désigné (sans en avoir l'air) et là il devait exécuter un mouvement tournant, quelque chose de pas ordinaire, il devait entourer complètement le directeur, que sais-je ?

Sur ce le directeur arriva. Même petit cérémonial qu'à mon arrivée, le clairon s'époumonant à donner quelques notes fausses.

Puis les exercices commencèrent, j'entraînais Mr Meyer (le directeur) à la place indiquée. Les compagnies de pompiers défilèrent d'abord devant nous (le directeur et moi) mais il fallait entendre 10 m avant d'arriver à notre auteur le cri « Augen... Rechts ! » Et 10 m après « Augen... Gerade ! » Il y avait vraiment de quoi être intimidé, d'être regardé par cette multitude d'yeux de pompiers. Je dois ajouter de suite que le nombre de ces pompiers n'était pas considérable, car tu pourrais te tromper. La solennité de la cérémonie n'égalait que leur petit nombre, une soixantaine seulement.

Quand le défilé eut lieu, on commença les expériences d'extinction. En bons pompiers, il nous démolir toute une toiture d'ailleurs.

Pour que tous les incidents se fassent, ils avaient mis un bout de tuyau troué. Aussi avec un sang-froid extraordinaire devant ce contretemps imprévu, un pompier qui avec un flair de pompier, se trouvait juste là devant le trou avec un tuyau de largeur exacte sur le dos, eût-il vite fait de réparer le désastre.

De la musique civile (tous les instruments à vent, grosse caisse, etc.) avait été conviée. Aussi la « Probe » fini, musique en tête le départ s'effectua. On voulait mettre le directeur juste derrière la musique. Il s'y refusa. Une délégation des pompiers de Waldhof marcha derrière. Nos pompiers suivirent en colonne par deux. Puis le directeur et moi puis le gros des contremaîtres, etc., et les invités divers. Traversant le « village » nous nous rendîmes ainsi processionnellement au « Casino », salle construite par la glacerie et servant à des réunions de ce genre. Arrivé à la porte d'entrée, la musique lui fit face, les deux fils de pompiers se rangèrent de chaque côté de la route, et comme je poussais le directeur entre ces deux haies imposantes, et me défilais : « Oh ! Dit-il,..., vous n'allez pas me laisser faire le poireau tout seul. » Au son des grosses caisses, pistons, trompette, etc., le directeur et moi franchîmes donc l'espace désert qui nous séparait du casino. Dans la salle ornée de lampions et de guirlandes, ce fut alors une orgie de discours. Voici le programme :

- 1e petit air joué par la musique
- 1e discours
- 2e petit air
- 2e discours
- 3e petit air
- 3e discours
- 4e petit air
- 4e discours
- 5e petit air
- 5e discours
- 6e petit air
- 6e discours
- 7e petit air
- 7e discours...

Je ne connais pas la suite ; il était tard. Au 7e discours j'en avais assez. Naturellement la bière coulait à flots. Ceci était nécessaire, les « Probe » chaleureux suivant chaque discours.

J'oubliais, après le 5e discours eurent lieu 2 tableaux vivants :

Le 1er au 1er étage d'une maison en feu, une mère et ses deux enfants sont dans les flammes. Des pompiers ont braqué leur échelle contre la maison. Un pompier qui tient l'enfant dans ses bras, etc., etc. J'ai surtout admiré un pompier qui se trouvait en bas, et tenait à bout de bras, de la main gauche, une échelle dont le haut s'appuyait sur le mur. J'aurais voulu voir la période suivante du sauvetage, le pompier portant dans ses bras la mère, atteignant le degré de l'échelle tenue avec une si superbe maestria par ce pompier qui devait certainement avoir une force herculéenne, pour tenir avec cette désinvolture cet engin de sauvetage.

2e tableau : « Après l'extinction du feu, les pompiers immobiles attendent l'ordre de départ. » Je croyais d'abord à une pause photographique, car je ne voyais que le capitaine, les mains dans le rang immobile et nous faisant face.

Le tout était naturellement accompagné de feux de Bengale, rouge, vert, etc.

Allez donc dire après qu'on ne s'amuse pas aux Waldhof !

Je t'embrasse tendrement mon cher papa, ainsi que Charles, Henri, Émile, Georges.

Ton fils, Paul Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 30 juillet 1908

Mon cher papa

Je ne t'ai pas encore annoncé mon arrivée, car je n'en ai pas encore fixé la date. D'après les indications reçues jusqu'à ces derniers temps, il me semblait que le 10 août était l'époque où je pouvais espérer jouir le plus de vous tous. Mais puisque ce brave André a déjà commencé à se reposer, si je veux le voir encore, il me faut partir au plus tôt.

Mon directeur est toujours au vert, je dois par suite attendre et pour être sûr du jour de mon départ lui avoir demandé auparavant son avis. Ceci n'est pour ainsi dire qu'une formalité.

Aussi je crois être aux Dalles le 5 août prochain. Néanmoins d'ici là, vous saurez mon heure d'arrivée exacte, par lettre, ou si je suis un peu à court de temps par télégramme.

Je t'embrasse tendrement, mon cher papa ainsi que tous.

Ton fils, Paul Wallon

Je désirerais que mon pardessus d'hiver soit mis en un endroit où je puisse le trouver, car à mon repassage à Paris j'aurais à le prendre avec moi.

Lettre de Paul Louis à son père

Mannheim - Waldhof, 1 août 1908

Mon cher papa

J'espère partir d'ici, mardi soir, par un train me mettant à Paris mercredi matin 5 août à 8h40. Je quitterai Paris pour les Dalles soit par un train de l'après-midi, soit par un train du lendemain matin ou soir, jeudi. Tu le vois, je ne tarderai plus à vous embrasser. J'ai cru un moment que je ne partirai jamais. Mon directeur revenu hier de voyage trouvait moyen de m'expliquer que son congé l'avait fatigué et qu'il ne reprendrait son service que tout doucement. Autrement dit, j'étais voué, pour je ne sais combien de temps, à faire son travail. Mais j'ai rapidement changé le sujet de la conversation, ce qui m'a permis ce matin de lui annoncer mon intention de partir mardi ; il a été quelque peu suffoqué, mais il a pourtant somme toute assez bien pris la chose. Je crois qu'il n'est pas méchant, il est plutôt flemmard. Il ne me semble d'ailleurs pas volontiers se démunir de son personnel ne fût-ce que pour quelques jours. Son désir de nous conserver est flatteur, mais il est des moments où l'on se dispenserait de cet honneur.

De Paris, je t'enverrai un télégramme annonçant mon heure d'arrivée exacte. S'il y avait un retard dans mon départ ne t'en étonne pas trop, avec cette satanée compagnie, tant qu'on n'est pas parti on ne peut compter sur rien ; on est toutefois bien heureux si l'on n'est pas rappelé à peine arrivé.

Lundi soir nous avons un dîner que nous offrons à notre directeur en l'honneur de sa 40^e année de service à la Cie. Il y aura force discours probablement. J'ouvrirai probablement la série en rappelant les hauts faits, les prouesses qui marquèrent les différentes années de service de notre directeur ou plutôt comme l'on dit en allemand :..., etc.

Je t'embrasse mon cher papa ainsi que tous ceux des Dalles.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 13 septembre 1908

Mon cher papa

J'ai envoyé sitôt après avoir reçu ta lettre un mot à ma tante Mathilde. Je pense que le beau temps vous est maintenant revenu. Il est probable que la température est un peu fraîche là-bas, et je crois qu'il faut faire son deuil des journées chaudes. La journée de dimanche vient de se passer, somme toute, sans pluie à Mannheim avec des éclaircies où le soleil se montrait même assez joyeusement. Néanmoins, j'ai passé mon après-midi chez moi. Je me suis mis à faire quelques rangements sitôt après déjeuner, et je n'ai pas eu envie de me mettre en route, mes occupations m'ayant laissé passer l'heure congrue pour partir en excursion. J'ai depuis hier loué un piano, si bien que je n'ai maintenant plus qu'à apprendre à en jouer pour me donner des petits concerts.

Ce soir, je vais probablement aller au théâtre. Je ne veux pas rester toute une journée sans sortir, et éviter l'abrutissement qui viendra toujours assez tôt.

Les nouvelles que je pourrais te donner ne sont guère nombreuses. Mes occupations se font de plus en plus régulières, tout au moins chez moi, seulement troublées récemment par la fuite d'une poule par exemple. Il paraît qu'elle ne devait pas trouver l'ordinaire à son goût, car elle est allée se faire pondre ailleurs (c'est le cas de le dire).

Je vais en ce moment régulièrement vérifier la maturité de mes pêches, et je fais mon choix en gourmet. Après de longues réflexions, j'étends le bras et je cueille la plus grosse, la plus belle, celle dont la peau rouge et jaune est la plus doucement veloutée, et je m'empresse alors en la mangeant de voir si je ne me suis pas trompé. Je dois dire que mes pêches me donnent satisfaction. J'ai 4 pêchers qui portent pas mal de fruits, qui pourraient être plus sucrés, mais ne sont pourtant pas mauvais. Le soleil a tellement fait défaut au mois d'août qu'il ne faut pas être trop exigeant.

Il est probable que j'aurai bientôt l'occasion de vous voir.

En attendant, je t'embrasse tendrement.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 24 septembre 1908

Mon cher papa

Je vois avec plaisir par la lettre de Louise que vous avez très beau temps aux Dalles et s'il continue c'est vraiment à faire regretter mon départ. Mais s'il devient ce qu'il est en ce moment à Mannheim, je crois que vous ne serez pas fâchés d'en avoir décidé aussi.

Je crois avoir retardé autant qu'il m'était possible mon voyage à Gand. Une lettre de la direction générale reçue hier voulait que je parte de suite ; néanmoins je viens d'annoncer au directeur de l'usine de Gand mon arrivée pour jeudi 1^{er} octobre et je compte ainsi aller demander à dîner samedi soir à Louise. Je passerai ainsi probablement une partie de la journée de dimanche à Lille. Il est probable que je ne pourrai malheureusement pas passer par Paris, ayant à aller à Aix-la-Chapelle en revenant. Enfin, il n'est pas encore dit que je ne trouverai pas moyen d'aller te dire bonjour.

À part cela je n'ai rien de bien neuf à t'annoncer. Mon existence s'uniformise de plus en plus, toutefois au moins une fois rentrée dans mon home.

Je t'embrasse tendrement mon cher papa, ainsi que Albert, Louise, Georges et Suzanne et Popaul.

À bientôt donc peut-être.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 11 octobre 1908

Mon cher papa

Voici quelques jours que je suis rentré de voyage et je n'ai pu encore t'écrire. Comme tu l'as su, et j'ai été favorisé par le beau temps. J'ai même eu un peu trop de soleil, et comme j'étais parti plutôt avec des vêtements chauds, j'ai trouvé la chaleur exagérée. Néanmoins, ma tournée d'une huitaine de jours m'a été très agréable. J'ai passé une journée et 1/2 à Lille avec Louise et Albert, et j'ai été accueilli comme tu peux le penser. Il n'y a pas jusqu'à Suzanne qui, venue pour m'ouvrir la porte, a poussé de véritables cris de joie en m'apercevant. Je comptais en effet n'arriver que le soir à Lille, le samedi soir, mais je me suis laissé tenter et la chaleur me rendant le travail pénible, j'ai devancé de quelques heures mon départ et suis arrivé au commencement de l'après-midi.

Le dimanche soir à 9h je repartais pour coucher à Aix où j'étais à 4h du matin, et le mercredi après-midi je remettais le pied sur le seuil de ma maison.

À Lille, j'ai eu de vos nouvelles à tous, que ta lettre reçue hier est venue confirmer. J'espère que Charles sera assez raisonnable pour se soigner, car s'il est toujours ennuyeux d'être mal hypothéqué, il devient intolérable de l'être trop longtemps.

Mannheim et les environs sont en fête ces jours-ci. Nous avons la visite du grand Duc de Bade, et la ville le reçoit de façon magnifique.

Je ne sais encore ce que je ferai de mon dimanche. Il est probable que je ne me déplacerai pas beaucoup.

Je te remercie encore une fois mon cher papa de ta lettre et des fleurs que tu y avais enfermées. Ce souvenir de notre chère maman, dont je ne puis malheureusement que bien rarement visiter la tombe, m'est d'autant plus cher.

Je t'embrasse tendrement mon cher papa.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 21 octobre 1908

Mon cher papa

Je vois que tu as été faire une petite visite à Louise. Il est vraiment dommage que je ne sois pas plus près de Paris, car alors tu ne manquerais pas de venir me dire bonjour. Malheureusement les distances qui nous séparent commencent à être respectables.

Le froid venu subitement ici nous impressionne douloureusement. Le matin, il est bien dur de sortir de son lit, et encore plus dur de mettre le nez dehors. Je constate de plus en plus que l'on ne prend guère l'habitude de se lever de bonne heure ; il faut y être forcé pour le faire, et la chose ne pourra jamais me devenir familière. C'est qu'il fait nuit encore à 5h. Heureusement le froid est beau et sec. Nous n'avons encore rien à dire.

Demain soir, je vais aller au théâtre. Suzanne Desprès est de passage à Mannheim et va jouer ce soir-là avec sa troupe. Je ne peux manquer d'aller applaudir une compatriote. Elle joue une pièce qui fut son succès : « Poil de carotte ». L'autre pièce et « Amoureuse » de Porto Riche. Je verrai si le public allemand est enthousiaste pour nos acteurs et actrices.

Dimanche dernier, j'avais assisté à un concert de cithare. La séance n'eut rien de bien extraordinaire. La salle était pourtant enthousiaste. Heureusement, car cela me permit d'ouvrir l'œil entre chaque morceau.

À part cela mes occupations en dehors du service de l'usine se bornent à rien. Je n'ai donc pas grand détail à te donner sur mon existence.

Au revoir, mon cher papa. Je t'embrasse tendrement.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 28 octobre 1908

Mon cher papa

Je ne te donne guère de mes nouvelles et guère de détails sur mes occupations. C'est qu'en réalité ni les unes ni les autres n'ont rien de bien extraordinaire. Ma vie à l'usine ne mérite guère les honneurs d'une lettre, et mes soirées ici ont vraiment par trop peu d'imprévus, pour être aussi narrées. Seul, mon grand et fidèle fauteuil de cuir m'attend à la fin de chaque journée, et grâce à lui je passe des moments agréables et reposants. Certes, si je ne l'avais pas, je serais à plaindre, mais enfoncé et affalé dans ses vastes bras, je puis gagner sans trop m'en apercevoir l'heure du coucher. C'est ainsi que chaque jour avec une régularité monastique je termine mes journées.

Dimanche dernier, les vétérans allemands en grande pompe, avec officiers, etc., musique en tête allaient au monument de leurs morts de 70 au cimetière de Mannheim. Naturellement, des discours furent prononcés. En quittant ce monument, ils ont chaque année l'habitude de se rendre devant la tombe des Français enterrés là, et d'y déposer une couronne. Le consul de France se joignit à eux tenant à les remercier. Comme il m'avait demandé de m'y trouver afin de ne pas faire cavalier seul et afin de mieux répondre à l'attention qu'ils manifestaient, je me suis rendu aussi devant cette tombe française. Après la pause de la couronne, le consul fit un long discours de remerciement, et la cérémonie se termina vers midi. Cette tombe est d'ailleurs très simple. Une grande pierre autour de laquelle est un pourtour de lierre, limité par une série de pierres très basses, disposées en demi-cercle, et sur chacune desquelles est inscrit le nom d'un des morts.

Je passai ainsi une partie de la matinée du dimanche. La pluie fine et froide tombait, et je rentrai trempé jusqu'aux os. Aussi suis-je resté mon après-midi et ma soirée sans sortir, plongé dans mon fauteuil.

J'espère que ce temps humide ne te donne pas de névralgie.

Charles et Madeleine se soignent, je pense, afin de ne pas trop traîner leur malaise.

Je t'embrasse tendrement.

Ton fils, Paul

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 4 novembre 1908

Mon cher papa

Je suis heureux d'apprendre que tes névralgies te laissent en ce moment un peu de répit. Il est certain qu'avec le beau temps froid, mais sec que nous avons eu, tu pouvais ne pas être importuné. Malheureusement, cet hiver qui commence semble devoir, par ici tout au moins, être froid et humide, avec brouillards pénétrants. On a de ces matinées et de ces soirées qui vous gèlent bien que le thermomètre ne descende pas au-dessous de 0.

J'espère recevoir bientôt des nouvelles de Charles et Madeleine et de leurs enfants et puisqu'ils sont un peu tous mal hypothéqués en ce moment, ils feront bien de se soigner l'un et l'autre.

Hier soir j'ai été au concert. On ne peut vraiment pas dire que les spectacles finissent tard en Allemagne et nous font coucher à des heures indues. Il était terminé avant 9h1/2. Le programme portait l'exécution d'œuvres de Haydn, Mozart et Beethoven. C'était le 2^e concert d'une série de 8 concerts qui se donnent pendant l'hiver et pour lesquels j'ai pris un abonnement. Ils sont en effet très courus et on ne peut y aller qu'en s'abonnant longtemps d'avance.

Ce qui m'étonne toujours au théâtre aussi bien qu'au concert, c'est la grande proportion de femmes par rapport aux hommes ; les femmes constituant au moins les 3/4 des spectateurs. On voit des rangées entières de banquettes uniquement occupées par elles. Il est probable que les hommes préfèrent pendant ce temps allaient s'emplier de bière dans une brasserie quelconque. Aussi l'aspect des salles de spectacles est-il généralement assez gai et frais, les Allemandes ayant un goût particulier pour le blanc ou le rose clair. On est au premier abord heureusement impressionné, on se figure être en « soirée ». Mais par exemple si on regarde le détail, on verra avec tristesse de quelle façon épouvantable ces jeunes Allemandes savent s'habiller. Je n'ai jamais vu un si grand manque de goût et à quelque classe de la société qu'elles appartiennent, elles sont littéralement fagotées au dernier degré. S'en est incompréhensible et ça me rend furieux. Je ne sais pourquoi, mais je serais soulagé si je pouvais leur dire.

Notre pauvre empereur est journellement malmené depuis quelque temps. On n'ose pas tirer de conclusions des articles parus dans les journaux d'ici à son sujet lorsqu'on cause à des Allemands, mais on s'étonne si la majorité des gens d'ici le trouve à ce point imbécile pourquoi ils ont par contre pour lui tant d'attachement et de vénération. J'ai renoncé à solutionner cet état d'esprit tenant plutôt à un état pathologique.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse tendrement.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 17 novembre 1908

Mon cher papa

Je pense que vous allez tous bien. Je n'ai pas depuis quelque temps reçu de vos nouvelles, et j'en attendais un peu. J'aurais voulu surtout savoir l'issue de la visite de Charles et Madeleine chez le docteur Hutinel ; si cette visite avait été satisfaisante. Avec ce temps tantôt humide, tantôt sec, on n'a guère la facilité pour se soigner et se mettre tout à fait en point.

Le temps s'écoule petit à petit, les jours se succèdent, sans que l'on s'en aperçoive fort, surtout lorsque l'on regarde en arrière le temps passé.

Je ne sors guère, et n'en est guère le goût. Le soir arrivé, il me semble pénible de mettre le nez dehors, je veux dire d'aller à Mannheim, surtout qu'il faut auparavant s'habiller. Et puis si l'on veut aller au théâtre, il faut vraiment trop se dépêcher. Principalement pour les pièces de Wagner qui commencent de très bonne heure. Ainsi cette semaine on donnait la Tétralogie. J'y aurais bien été, mais il aurait fallu être là-bas vers 5h1/2. C'est trop tôt ; je ne suis pas libre. Aussi, si je n'ai pas pris ma place à l'avance, n'ai-je généralement par le courage de sortir le soir.

J'ai reçu un mot de Louise ce matin ; elle ne parle pas de sa santé, elle est donc bonne. Elle me dit que la question d'expatriement n'est pas considérée avec indifférence par les parents, ce qui d'ailleurs est bien naturel en principe. Je vois que je lui donne bien du mal, et j'espère qu'elle sera assez raisonnable pour ne pas trop se fatiguer. J'apprends aussi par Louise la mort de Suzanne Chaplain. Je n'ai d'ailleurs pas de détails, sachant seulement qu'elle était en couche. Avait-elle déjà eu son bébé ? J'écris en tout cas un mot en Marcel.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse tendrement ainsi que Charles, Madeleine, André, Émile et Georges et les deux petits.

Ton fils, Paul

Et Émile ? Chahute-t-il toujours ?

Les Allemands sont toujours très insensés. Aujourd'hui, ce matin, a dû se décider le sort du chancelier. Je crois qu'il a dû être jeté par-dessus bord, ou le sera à courte échéance. L'empereur est furieux de ne pas avoir été plus défendu par lui, alors qu'il lui avait même enjoint dans un télégramme reçu par Bülow pendant la séance du Reichstag.

Il est certain que les esprits en Allemagne sont très montés et ceci dans toutes les classes de la société. On a vu cette chose extraordinaire pour l'Allemagne et que personne n'avait pu prévoir : le prince Eitel, (chéri du peuple) envoyé exprès, de préférence au Kronprinz, par l'empereur, visiter les mineurs d'Haum, être reçu au chant de la Marseillaise. Ceci est considéré comme un état d'esprit révolutionnaire que personne ne supposait. Bülow va sans doute être remplacé par un général au grand sabre. Ce n'est pas une solution.

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 26 novembre 1908

Mon cher papa

Que voici de temps que je ne t'ai écrit. Ce n'est pas que dans ma solitude je ne pense souvent à vous, mais par une sorte de paresse, excusable un peu par l'absence de choses bien neuves à raconter, je ne me décide pas souvent à prendre la plume.

Une lettre reçue de Louise ce matin me dit que tu es souffrant en ce moment. Vraiment je ne sais si tu te soignes suffisamment, et pourtant avec ces alternatives de froid humide et de froid sec, de vent, de pluie, de neige fondue, il semblerait qu'il faille redoubler de précaution.

Le petit de Charles et Madeleine est toujours souffrant, dit Louise. Il était, si je me souviens bien, en bonne santé aux Dalles. L'air de Paris n'est d'ailleurs pas fait pour activer et remettre sur pied de petits bonshommes comme lui.

La construction de Monsieur Malassez doit avancer. La surveillance par ces temps de tempête ne doit pas être facile tous les jours, car je pense que vous avez des journées quelque peu tourmentées.

Pourtant je ne devrais pas me plaindre, car depuis ce matin le ciel est assez beau.

Mardi dernier, j'ai été à un concert de musique classique consacré à Beethoven. Ces concerts sont très suivis ici, et il est certain que l'exécution en est parfaite. Il y a à Mannheim un chef d'orchestre de tout premier ordre, qui malheureusement en septembre prochain va nous quitter pour aller à Dresde. Tous les Mannheimois pleurent depuis quelque temps son départ qui vient d'être annoncé. Il est certain qu'il conduit merveilleusement son orchestre. Aussi dimanche dernier, j'allais entendre Tristan et Iseult et je fus absolument enchanté. La ville de Mannheim fait de gros sacrifices pour son théâtre, c'est certain. Il est vrai de dire que les impôts s'en ressentent. Il faudra bien pourtant qu'ils s'arrêtent un jour. Je ne sais vraiment pas avec les 600 millions d'impôts nouveaux ce qu'il va y avoir en fin de compte. On prétend que d'ici le printemps l'agitation des Allemands ce reproduira plus fort que jamais, et c'est dans les affaires des Balkans qu'on trouvera une cause de guerre. Il est certain que d'après certaines notes confidentielles que le gouvernement envoie aux usines au sujet du boycottage des marchandises allemandes et autrichiennes en Turquie, la situation là-bas, quoiqu'on n'en parle guère dans les journaux, présente un caractère très sérieux.

Je t'embrasse tendrement.

Ton fils, Paul

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 7 décembre 1908

Mon cher papa

Je veux espérer que tes névralgies de laissent un peu en repos. J'ai hâte de savoir si le Dr Vaquey a pu te soulager, ou t'a prescrit un traitement qui éloigne ces crises rhumatismales.

Il est probable qu'André ne va plus tarder à revenir à Paris, et fera un tour à Lille. Il se donnera ainsi quelques jours de vacances, interrompues par ses courses afin de se trouver quelque chose. Je ne vois malheureusement pas le moment où je pourrais aller te faire une petite visite.

Le jour de l'an n'est pas une grande fête en Allemagne ; dans beaucoup d'états, ce n'est même pas un jour férié, aussi je ne pense pas pouvoir m'absenter à cette date. En revanche, Noël est une grande fête, le lendemain est aussi jour de chômage. Malheureusement, mon directeur s'absente.

À partir du 1^{er} janvier, nous verrons peut-être dans la région un lock-out général des différentes maisons de construction mécanique. Depuis environ deux mois, le personnel d'une fabrique d'appareils de chauffage étant en grève, les patrons de toutes les maisons de construction ont décidé que si le travail n'était pas repris le 15 courant, ils fermeraient leur atelier à partir du 1^{er} janvier. Comme il est probable que les ouvriers en grève persisteront dans leur abstention, les usines fermeront. D'ailleurs ceci ne nous touche pas directement. Nous n'avons rien à voir dans l'affaire.

Dans cette union des industriels sont compris ceux de Mannheim, Ludwischafen et Frankenthal. Je ne sais pas exactement s'il y a des dissidents parmi les patrons, sinon les ouvriers visés seraient au nombre de 12 à 15 000. Étant donné l'état pénible des affaires, je crois que certains industriels ne seraient pas autrement fâchés d'un arrêt dans le travail, qui leur permettrait pas mal de changements dans leur exploitation et leur personnel. Il n'y a pas à craindre de troubles, les Allemands sont trop calmes de nature et surtout ont trop de respect de l'autorité. Ils savent aussi que la troupe n'y va pas de main morte quand elle s'y met. Naturellement, réunions, conférences, discours ne manquent pas en ce moment. Les Allemands peuvent donner libre cours à leur loquacité habituelle.

Je t'embrasse tendrement mon cher papa, ainsi que Charles, Madeleine, Henri, Émile, Georges, Marguerite et Henri.

Ton fils, Paul

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Paris, le mercredi 9 décembre 1908

Ma chère Laure,

J'ai fait tes 2 commissions hier dans les grandes maisons de cristallerie de la rue de Paradis où on trouve les mêmes objets que partout ailleurs, mais avec cette différence que c'est à moitié prix étant donné de cela sort de la fabrique même. J'ai payé la jatte (26 fr.) ; je veux bien que tu me la rembourses avant Noël ; tout le tour est très artistiquement décoré avec un dessin de châtaignes ressortant or sur cristal formant givre. C'était le plus joli modèle. Tu peux tout de suite écrire pour qu'on la prenne à la maison.

Je t'ai fait expédier contre remboursement la carafe à vin fin (ce sera 50 fr.). Tu remarqueras la pureté du cristal ; il n'y en avait pas avec ornements d'argent ; elles étaient toutes en étain doré, c'est, paraît-il, très solide.

Marguerite Vincent est avec sa mère à Paris pour quelques jours. Elle viendra déjeuner à la maison samedi, et nous passerons l'après-midi ensemble.

Philippe pense arriver ici le 17 à 11 heures du soir. Verra-t-il Hélène avant la naissance du bébé ? La garde arrive dimanche prochain chez les Weiller. Le berceau est arrivé.

Jacques est venu dimanche ; nous avons été avec René à l'Amoureux. Beau concert.

Les brouillards de la semaine dernière ont enrhumé tout le monde ; je tousse beaucoup et me soigne avec des Winsi, mais tout cela n'y fait rien ; je crois que je finirai par rester me soigner à la maison un ou 2 jours, car on gèle aux cours.

Dîner vendredi chez les Weiller ; samedi, Albert ; dimanche, Hallopeau ; et lundi chez Madame Champy avec Pierre des Maisons et le jeune ménage des Maisons (qui dans la journée avait déposé leurs cartes à la maison). Après le dîner vu Madame de Talleyrand et Charlotte, et Annie.

Mademoiselle Elist m'a montré hier sa fourrure : très jolie. Je dîne encore demain soir avec Jean chez les Albert ; Antoinette me donne des leçons de moufles. J'en fais pour Marguerite Matron que j'ai vu la semaine dernière. Elle attend son bébé pour février. Cécile Faÿ est en ce moment à Leysin. Tante Alice n'a plus du tout de fièvre.

Je t'embrasse.

Thérèse

Pierre pense être ici pour Noël. Donne-moi une idée comme étrennes à demander à Tante Albert. Il faut que je me dépêche de lui donner une réponse.

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 10 décembre 1908

Mon cher papa

J'apprends par ta lettre et par celle de Louise que tu m'envoies que tu as pu enfin passer quelques heures sans souffrir. J'espère que tu auras la persévérance de continuer ton traitement sans te contenter de ces moments de répit dont tu as pu jouir. Si je n'étais pas si loin, j'irais bien vous faire une petite visite. Mais d'ici, il est assez difficile d'aller passer son dimanche à Paris. Aussi dois-je me contenter de penser souvent à vous, plus souvent évidemment que je n'écris.

Le fameux Harden va prochainement venir faire une conférence à Mannheim, paraît-il. Je ferai mon possible pour m'y rendre, quoique le type ne soit pas fort sympathique. Il y parlera de la politique que devrait suivre le gouvernement. Pour le moment il se plaint amèrement de l'attitude de notre ambassadeur en Italie, Barrères, qui dit-il, depuis qu'il y est, aurait détaché l'Italie de la Triplice.

La famille P n'a évidemment pas la décision rapide. Ces hésitations sont d'ailleurs de nature à faire regarder à deux fois avant d'entamer l'affaire, car elle peut déjà faire pressentir une attitude de la belle maman vis-à-vis de son gendre, pas toujours fort drôle. Que ces hésitations, au reste, soit feintes ou réelles, elles n'en sont pas moins peu explicables, car qu'est-ce que sont quelques kms de plus ou de moins, pour une mère, qui ne laissant personne de jeune derrière elle, peut trouver maintes occasions d'aller voir ses enfants. Aussi le motif invoqué semblerait plutôt futile.

Il faut espérer que Louise et les siens ne tarderont pas à être débarrassés de leur rhume, et seront d'ici peu de nouveau vaillants.

Je crois vraiment que je ne reconnaîtrai plus la jeune Marguerite quand je la reverrai, puisqu'elle devient si grande fille. Il faudra que je demande à Charles de m'envoyer de temps en temps de ses photographies pour me tenir au courant. Pour son petit bonhomme, il me faudra attendre, car il n'a sans doute pas encore eu les honneurs de la photographie.

Je t'embrasse tendrement mon cher papa.

Ton fils, Paul

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 22 décembre 1908

Mon cher papa

Je n'ai pas encore de nouvelles de ton voyage à Lille, j'espère que tu as pu pleinement en jouir, délivré de tes migraines et névralgies.

Voilà quelque temps que je ne t'ai écrit. J'avais pourtant commencé une lettre il y a quelques jours, mais ne sachant où te l'envoyer à Paris ou à Lille, je l'ai finalement interrompue, sans y donner suite.

Nous sommes en pleine fête de Noël, je veux dire que depuis un mois, les magasins se décorent de jouets. On est inondé de prospectus de cadeaux, les fêtes de Noël sont très importantes en Allemagne. Les magasins restent depuis 4 semaines ouverts toute la journée du dimanche jusqu'à 8h du soir, et c'est une vraie cohue dans les rues, ces jours-là. Les communes avoisinant Mannheim y déversent toute leur population et les principales rues sont d'accès difficile. Il est de coutume aussi que tous les Vereins, ou associations, qui pullulent en Allemagne aient leur loterie, auquel prennent part leurs membres, et l'on voit le soir tous ces braves gens revenir avec sur leur bras, les uns un vase à fleurs, les autres une douzaine d'assiettes, etc.

Il y a en effet beaucoup de Verein : le Verein des jeunes gens jouant à la balle, le Verein de ceux qui jouent au football, le Verein des bicyclistes, le Verein des jeunes gens faisant de la gymnastique, le Verein des célibataires, le Verein des gens mariés, le Verein des enfants, etc.

Tous ces Vereins ont leur musique qui donne dans les grandes circonstances et les membres défilent alors avec une grande gravité et un sérieux imperturbable. Comme tu penses bien j'ai été sollicité de faire partie de bien des Vereins, comme par exemple le Verein des catholiques, Verein des protestants, Verein des nationaux libéraux, Verein des libres penseurs, etc. Que sais-je encore ! Je fais même partie du Turn Verein du Waldhof.

Le grand avantage de tous ces Vereins c'est que l'on arrive excessivement facilement à dépenser son argent, et il est probable que si ces braves Allemands étaient membres d'un moins grand nombre de Vereins, ils auraient un petit bas de laine derrière eux. Mais c'est plus fort qu'eux. Ils ne peuvent résister au plaisir de se promener dans les rues, musique en tête, avec un chapeau haut de forme sur la tête, un « cylindre », comme ils disent, et ma foi ! le plaisir est si grand qu'il ne le paient peut-être pas trop cher. Et puis qu'importe ! Ils prennent leurs exemples en haut. La ville de Mannheim, dont la gare est toute neuve, par exemple, en déplace de quelques mètres la façade, une lourde façade de pierre de taille. On y gagnera paraît-il 3 m. En revanche les contribuables s'aperçoivent de ce qu'il ce qu'ils vont perdre. Les contributions vont sérieusement augmenter cette année. Ces gens-là sont évidemment dangereux.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse tendrement.

Ton fils, Paul

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 26 décembre 1908

Mon cher papa

Nous avons passé cette année le jour de Noël joliment dispersés. Je ne pouvais cesser de penser combien il y a quelques années à cette date, nous étions toujours réunis et combien ce matin de Noël rappelait de souvenirs.

La journée s'est passée sous un ciel mou, humide et froid. À Paris l'animation est grande dans les rues. À Mannheim contrairement aux jours précédents, il n'y avait personne dehors le jeudi soir, et le vendredi l'on n'apercevait que quelques abandonnés, se hâtant, le dos courbé sous le jour jaune qui tombait du ciel, de regagner leur logis. Tout le monde ce jour-là semble rester chez soi. Même dans les cafés, pendant la journée, on ne trouvait personne. J'étais sorti l'après-midi, j'allai lire les journaux et ne fus certes pas dérangé.

J'ai reçu ce matin la thèse d'Henri. Je vais la lire avant de lui écrire afin de pouvoir lui dire, en le remerciant, si je n'ai pas éprouvé moi-même des phénomènes de paranoïaque ou de quérulent, à moins encore que je ne sois paranoïaque, dégénéré en quérulent, ou quérulent dégénéré en paranoïaque, ou une mixture des deux. Enfin, je vais approfondir la question et lui transmettre mes observations d'ici peu.

J'espère, mon cher papa, que les nouvelles que je recevrai de toi seront bonnes, ou tout au moins meilleures que les dernières. Ce traitement suivi devrait amener des améliorations, et un soulagement. Il y a quelque temps déjà que je n'ai reçu de nouvelles de ceux de Lille. Ce qui veut dire, je pense, que Louise supporte son dur régime, et en sera quitte pour cette petite sujétion. Quant à Suzanne, il n'y a pas en parler. Ce doit être un vrai démon, et ses luttes avec son petit frère vont lui donner des biceps.

Au revoir, mon cher papa. Je t'embrasse tendrement ainsi que Charles, Madeleine, Henri, Émile, George et les deux petits.

Ton fils, Paul

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 30 décembre 1908

Mon cher papa

Pour être sûr que mes vœux arrivent le premier jour de l'an, je t'écris dès cet après-midi, laissant pour un moment de côté les affaires.

À l'approche de cette nouvelle année on ne peut s'empêcher d'une certaine mélancolie et d'une certaine tristesse, en pensant combien, si longtemps, nous avons le plaisir de nous retrouver réunis autour de vous deux, de toi et de notre chère maman. Les années s'écoulent, s'écoulent rapidement même, lorsqu'on les regarde après les avoir terminées, et c'est à peine si l'on peut croire que plusieurs années sont déjà passées depuis que notre pauvre maman nous a quittés. À ces anniversaires comme celui du 1^{er} janvier, rappelant de si charmants souvenirs, on ressent dans de telles circonstances, encore plus la tristesse de ne pouvoir parler à ce que l'on aime, et les voir ne serait-ce que quelques instants.

Je ne serai pas à Paris ce jour-là, ça me serait trop difficile, malheureusement. Je serais tout au moins parmi vous en pensée, et je vous suivrai dans toutes les occupations que ce 1^{er} janvier amène avec lui.

Le temps se refroidit de plus en plus. Il gèle et il gèle dur, ce qui n'a rien d'étonnant pour la saison. Néanmoins le vent aigre qu'il fait, rend le séjour dehors, malheureusement forcé, assez pénible. Nous avons eu un peu de neige. Nous allons probablement en avoir encore. Comme tu le devines on patine et sérieusement. Jusque vers 10h1/2 du soir, en plein air, on voit des enragés s'évertuant sur la glace à la lueur de grandes lampes à arc.

Voilà bien longtemps que je n'ai eu de nouvelles directes de Lille. Il y a bien au moins 15 jours. Heureusement que par toi, je suis un peu tenu au courant et que je sais ainsi que nos Lillois vont tous bien. Je vois d'ailleurs d'ici, le petit nez de demoiselle Suzanne tout rouge de froid.

J'aurais voulu écrire à différentes tantes, mais j'ai beau chercher dans ma mémoire, je ne peux me souvenir de leur adresse. Je suis bien puni de mettre tant de confiance dans ma mémoire, qui me lâche ainsi honteusement. Aussi vais-je être bien mal jugé.

J'espère encore, cher papa, avoir des nouvelles de tes visites aux docteurs Vacquez et Guisez. Je sais par un mot d'André que les séances furent pénibles ; c'est pourquoi j'attends avec impatience de savoir si les souffrances ont disparu, et si par la suite tu as été quelque peu soulagé.

Je t'embrasse bien tendrement, mon cher papa, pensant bien tristement à notre pauvre maman qu'il me semble toujours voir à côté de toi.

Ton fils qui t'aime, Paul Wallon

Je ne sais si d'ici demain j'aurai le temps d'écrire à Émile et Georges, je te demanderai donc de les embrasser en tous les cas pour moi.

Trois lettres de Laure Cronier, épouse d'Henri Wallon, incomplètement datées

Le 8 septembre

Mon cher Paul,

Si j'avais su ton arrivée hier soir à Rouen autrement qu'au moment où je partais pour la gare, je serais restée une journée de plus pour t'entourer d'affection et te rendre moins pénible ton arrivée. Cette salle à manger où tu déjeunais quelques jours auparavant avec ta pauvre chère mère, ces lieux que tu parcourais avec elle, tout cela a dû te faire un mal affreux à voir !

Je le sens si bien que je veux qu'un mot de moi te parvienne dans ta solitude. Je ne puis rien te dire pour te consoler ; tu as perdu une mère incomparable de dévouement, de tendresse, et tu auras toujours une de ces plaies au cœur qui demeurent inguérissables.

Je pleure avec toi, mon cher enfant, et t'embrasse de tout cœur. Je te prie de remettre à Céline le mot ci-joint.

Ta tante, L. W.

Jeudi

Mon cher Paul,

Je te remercie de ton petit mot ; je suis très sensible à toutes les marques d'égard, d'attention, comme je le suis à celles de l'affection ; je suis tellement habitué avec ton oncle à ce cœur, à cette délicatesse de sentiments que je ne trouve chez personne d'autre en avançant dans la vie !

Mais revenons à nos moutons, ou pour mieux dire à nos poulets. C'est en effet fort ennuyeux, car outre les poules qui valent quelque chose, elles auraient commencé à pondre au petit printemps, mais si ton chien est un assassin, la femme Lecœur et coupables d'entêtement ; je lui avais formellement défendu de laisser sortir les poules dans le jardin, me rendant compte que nous absents et toi occupé, il n'y a personne pour garder les bêtes ; et j'avais recommandé de les tenir enfermées, quoique sachant que la nourriture coûterait plus cher que quand elles ramassent les vers du jardin.

Tu peux, si tu veux dire doucement, mais fermement à la F. Lecœur qu'il y a de sa faute. Mais elle a une tête si solide que c'est certainement moi qui serais la coupable. Je voudrais voir la tienne, mon cher Paul, car mon regard un peu maternel le devinerait peut-être si tu es souffrant comme on te l'a trouvé dimanche et lundi paraît-il.

Le travail commence-t-il à reprendre avec la fin des vacances ? Je pense plus à toi que je ne puis le dire et t'embrasse de cœur.

Ta tante, L. Wallon

Ta nièce est un bijou. Ch. et Madeleine dînent ce soir avec moi. Viens-tu samedi soir ? Ton père est à Paris pour 48 heures.

Auteuil mercredi
17 rue de l'Assomption

Mon cher Paul,

Ce n'est qu'hier que j'ai su que c'était toi qui avais téléphoné dimanche ici pendant que nous étions à Versailles. Ta Valentine conduisant Pauline à la gare Saint Lazare pour qu'elle accompagne Albert aux Dalles a su par ce dernier que tu étais à Rouen et avais téléphoné pour venir me voir avant. Je suis désolée de t'avoir manqué et je te prie bien, si tu t'arrêtes au retour et que tu puisses me voir, de me prévenir en temps ; tu comprends que je changerai absolument une visite à Versailles dimanche, cela m'est égal, ou ta tante Valentine irait à une autre heure ; Jacques est en convalescence de sa crise d'appendicite, mais il y aura consultation lundi pour savoir si on fera l'opération ; il n'en sait rien !

Es-tu au courant des terribles inquiétudes que donne Georgette au Mans ? Elle avait eu une petite fille le 14 août ; samedi une fièvre avec complications s'est déclarée et sa tante Adèle a été appelée avec le petit Henri ; on a fait venir de Paris un spécialiste le Docteur Polock qui a dit le cas désespéré ! C'est épouvantable et nous redoutons à chaque instant une dépêche. Quelle malheureuse famille que la nôtre !

Avant-hier, ta tante Valentine a vu Monsieur Malassez qui revenait de ... ; il a trouvé ton oncle mieux portant que jamais ; frais, souple, dispos, reposé de corps est bien calme pour le reste, mais hélas toujours le même rêve qui montre que le trouble existe toujours ; j'en suis torturé de chagrin.

De corps je ne suis pas trop bien et j'ai été couché hier toute la journée ; dis à Céline que j'ai hâte d'aller me faire soigner par elle ; ce que je ferais, dès que les affaires de location seront faites ; on dirait qu'on les traîne à plaisir. Dis aussi à Céline que c'est une paresseuse de ne pas m'avoir répondu à une lettre bien faite pour la reconforter. De trois côtés je lui ai fait dire la même chose.

Voici André au repos huit jours et toi, mon pauvre Paul, à la chaîne ; je ne sais rien te dire en fait de remerciements ! André m'écrivait qu'après une bonne quinzaine la semaine s'annonçait bien moins bonne. As-tu des ennuis ? Des difficultés ? Monsieur Blondel est-il bientôt de retour de ses voyages ? À ! Si ton oncle avait pu prendre la moitié de repos et de distraction, il n'en serait pas à cet état de surmenage !

Je t'embrasse de tout cœur.

Ta tante, L. W.

Mon cher Paul,

Je viens de voir ton père, nous laissons à ton appréciation ceci : ne serait-il pas bon que tu visses les principaux clients de Paris avec Lassere ; sa présence ferait du bien et tu déjouerais par tes paroles l'horrible manœuvre de Thaon. Qu'en penses-tu ? Mais pour cela il n'y aurait que samedi. En partant à huit heures et arrivant à 10h40 on peut en voir encore deux ou trois avant midi entre autres Deville qu'on ne peut voir qu'à 11h. À son défaut il faudrait demander son neveu Lacource, puis Pellerie, Daoud, Adhémar, Roy, etc. Tu verrais les principaux et dans cette saison le samedi ils peuvent quitter leur maison de commerce tôt dans l'après-midi.

Donc si vous pouvez faire cela, à mon sens, ce serait urgent pour déjouer l'œuvre de Thaon.

Mille amitiés de ta tante dévouée, L. W.

Jeudi

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 7 janvier 1909

Mon cher papa

Voici déjà quelques jours que je voulais t'écrire. Je voulais tout d'abord te remercier de tes vœux à l'occasion de la nouvelle année, et je voulais te donner aussi un peu de mes nouvelles. Je n'ai pourtant pas grand-chose à te raconter. Jusqu'ici je n'ai pas beaucoup frayé avec la société allemande. Elle est assez fermée à Mannheim, et il n'y a guère moyen d'avoir beaucoup de relations avec elle, tout au moins relations agréables. Le consul qui aime sortir et fréquenter le monde d'une façon extraordinaire assure que depuis 3 ans qu'il est ici, et quoi qu'étant reçu par tous, il n'a pu se créer d'amis. On est bien invité à dîner et l'on mange jusqu'à 2h du matin, mais ceci ne suffit pas pour vous faire trouver les gens agréables.

La température s'était un peu adoucie ces derniers jours, il fit même très doux pendant 48h, mais il semble que ce soit fini et le vent et un peu de neige viennent attrister les journées. On a eu néanmoins quelques jours pour patiner. Le 1^{er} janvier on patinait même sur un des bras du Rhin sur lequel se trouve l'usine, et les amateurs pouvaient sur une étendue de 300 m et une longueur de plusieurs kilomètres s'en donner à cœur joie.

Le traitement que tu subis a-t-il enfin donné des résultats. J'espère toujours que les nouvelles venues de Paris me diront que tes névralgies te laissent en paix.

J'ai reçu un mot très affectueux de ma tante Leviez à qui j'avais écrit. Par contre à ma tante Odile, ma tante Jeannin et ma tante Valentine, je n'ai pu écrire n'ayant pas leur adresse. Si tu as l'occasion de les voir, je te demanderai de m'excuser.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse tendrement, ainsi que Charles, Madeleine, Henri, André, Émile, Georges et Marguerite et Henri.

Ton fils, Paul

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 10 janvier 1909

Mon cher papa

Je te remercie bien de tes deux lettres et de tes étrennes. J'ai reçu tes deux lettres presque en même temps, et pourtant j'avais eu le temps d'écrire à toutes les tantes avant d'avoir ta deuxième lettre. Je n'ai donc pas pu joindre dans le mot que j'écrivais à ma tante Adèle mes félicitations au sujet du mariage de Jean. Il est probable que ma tante me l'annoncera en répondant à mes vœux, et il me faudra reprendre la plume à cette occasion.

Par la lettre que tu me communique de Louise, je vois que ses deux bambins l'occupent joliment ; heureusement que Suzanne devient grande fille, et qu'elle a de graves préoccupations qui lui permettront d'aider bientôt sa maman à soigner le troisième venu.

Il fait aujourd'hui très beau et pourtant la neige qui commençait à tomber depuis hier, avec un ciel de mauvais présage, ne nous permettait pas d'espérer un aussi beau temps. Je ne suis pourtant pas encore sorti, je veux dire pour aller me promener ; néanmoins comme il serait péché de rester tout un après-midi de dimanche sans sortir avec un soleil pareil, je vais probablement me décider à faire un tour, quand ce ne serait que d'aller à Mannheim à pied porter ma lettre à la poste. J'ai là une raison qui ne me fera pas reculer au dernier moment. Je suis depuis tout à l'heure à la tête d'une grande boîte de fruits confits que m'envoie Madame Meyer, la femme de mon directeur. Vraiment ces Allemands ne connaissent pas la mesure. J'avais saisi l'occasion du Nouvel An pour lui envoyer quelques bonbons, ayant été plusieurs fois invité à dîner. Il n'y avait donc nullement lieu de m'envoyer des fruits confits. Puis, ce n'était pas la peine de me forcer à manger pour plus de 25 pfennigs de bonbons (le prix était encore écrit sur la boîte). C'est ridicule, mais c'est bien allemand, toujours vouloir faire grand. J'y ai déjà goûté ils sont vraiment délicieux.

Je t'embrasse tendrement.

Ton fils, Paul

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Paris, dimanche 10 janvier 1909

Ma chère Laure,

Je t'envoie une invitation de Monsieur Bertrand qui nous invite à dîner pour le jeudi 21 janvier. En y répondant, voudrais-tu le faire comme si je n'avais pas ouvert la lettre ; ce jour-là, le 21, devant être seul à Paris, l'invitation qui m'est adressée n'a plus de raison d'être, puisque qu'on m'invitait avec vous.

Adresse de Philippe : 19 Aüf der Mauer (parterre) Zurich.

Adresse de Jean : ingénieur des arts et manufactures Penarroya Province de Cordoue Espagne.

Jean est parti ce matin à 7h50. Il arrivera à 5h du soir à Bordeaux qu'il visitera rapidement. Il s'arrêtera à Madrid étant obligé de n'être à Penarroya que le mercredi au matin.

Nous avons dîné hier soir chez les Albert avec Miss Blackly. Ce soir, je dîne avec Jacques chez les Gosset ; il y aura le jeune ménage Charles Gosset ainsi que Madame Boussion. Tantôt nous ferons quelques visites sur la rive gauche. Jacques déjeune aujourd'hui chez les Jean de la Tour. Pas de nouvelles de Pierre, (il n'est sans doute pas de retour de sa tournée), mais nous en aurons cette semaine.

J'ai vu oncle Henri hier ; tante Alice n'a plus de fièvre depuis 2 jours ; ils sont rassurés.

Je ne sais pas ce que devient Estelle, je ne l'ai pas encore vue ; je lui remettrai tes étrennes.

Hélène est la petite vont bien ; elles recevront à présent tous les jours de 5 à 7.

Vendredi, j'ai eu beaucoup de visites : Madame Hadengue, Geneviève Meissas (grandissime toilette), Madame de Talleyrand et Charlotte, Madame Champy. Les Fernand Buteau avait déposé leur carte avant 4 heures.

Il fait très sale dans les rues ; nous avons eu un orage vendredi avec grêle. Ce matin, il neigeait un peu.

Je t'envoie une commission que Madame Champy avais oublié de me donner à Noël. C'est pour les fameuses pralines de la rue Thiard en face chez vous.

Je t'embrasse.

Thérèse

Parmi telle lettre avais-tu des réponses aux miennes ?

Petite note sur papier volant joint à cette lettre :

écrire Laure

Pralines Marquise pour Mme Champy

pour environ 2,50 fr., moitié rose moitié jaune.

Ce serait pour apporter à votre prochain voyage à Paris.

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 19 janvier 1909

Mon cher papa

Il me semble que voici bien longtemps que je ne t'ai donné de mes nouvelles. J'arrive vraiment à faire si peu de choses sortant de mes petites habitudes que je prends difficilement la plume. Je pense pourtant bien à vous tous, et de jour en jour mon désir d'aller vous faire une petite visite croit fortement. Il ne s'est jamais passé autant de temps d'ailleurs que nous ne nous soyons vus. Et je choisirais probablement la date du 16 février jour de bal de l'école pour aller à Paris, à moins que, comme après tout, cette question du bal n'est qu'un prétexte pour aller vous embrasser, il m'arrange mieux de devancer cette date. En tout cas je tiens secret mes projets de fugue à Paris, mon directeur, s'il était prévenu trop en avance, aurait alors le temps de préparer une petite indisposition.

C'est vraiment dommage que Louise à cette époque-là ne soit pas en état de voyager, car j'aurais peut-être eu la chance de la voir à Paris. J'attends d'ailleurs de jour en jour la nouvelle du nouvel arrivant, du nouveau « petit chéri à bon-papa », comme dirait Suzanne.

Je vois mon cher papa, que tes névralgies ne te quittent pas et que tu souffres toujours beaucoup. Évidemment le temps si humide que nous avons à cette époque de l'année, n'est pas fait pour vous tenir en bonne santé. Pourtant depuis hier nous jouissons d'une température un peu fraîche, mais avec un ciel bleu qui fait vaguement songer au printemps.

J'ai reçu dernièrement une note de service militaire me demandant quand il me plairait de faire une période « d'exercice au quartier ». Je ne connais pas ces exercices qui semblent être indépendants des 28 jours, à moins qu'ils ne les remplacent. Je viens de demander à mon colonel quelques explications complémentaires. Je voudrais que ces exercices me tiennent lieu de 28 jours, ou que l'on m'en dispense. Théoriquement, je dois d'ailleurs cette année être convoqué pour mes 28 jours.

Au revoir mon cher papa, je t'embrasse tendrement ainsi que tous.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 21 janvier 1909

Mon cher papa

Je venais de mettre ma lettre à la poste, quand j'ai reçu la tienne qui m'a fait grand plaisir comme toujours. Je vois que décidément tu souffres toujours beaucoup et j'en suis bien affligé. Comme dit Louise, il faudrait bien que tu puisses aller au bon air, malheureusement la saison ne s'y prête pas. J'espère bien pourtant que quand le moment sera venu tu écouteras les conseils de Louise qui sent si bien ce que notre pauvre maman aurait fait et conseillé.

Décidément, il semble que le petit frère ou la petite sœur de Suzanne ne veuille pas se décider à faire son entrée dans le monde et aime se faire attendre. Enfin Louise étant bien portante, il s'agit de patienter tranquillement.

Je vais aller ce soir entendre les « Maîtres chanteurs ». J'arrivais à être un peu trop casanier et je me suis décidé à prendre un billet. Comme toujours, la représentation commence d'un peu de bonne heure à 6h. J'en serais quitte pour quitter l'usine plus tôt. N'empêche que le dîner est toujours compromis ces jours-là, si toutefois il ne tombe pas absolument dans l'eau. On n'en est réduit à aller manger des sandwiches aux entractes.

Pourrais-tu demander à Émile de m'acheter des « jarretelles » et de me les envoyer comme échantillon sans valeur ? C'est un article qu'on ne trouve pas ici. J'ai eu beau expliqué, détaillé la façon dont était constitué cet « appareil », je n'ai soulevé que l'étonnement, puis l'hilarité. Plusieurs « Gretchen » successivement ont d'ailleurs tenu à être mises au courant, ou tout au moins à voir « l'original » qui avait besoin de semblables choses. L'une d'elles m'a d'ailleurs fait espérer qu'on pourrait probablement trouver cet article à Paris. Je l'ai fortement remerciée, et nous nous sommes quittés les meilleurs amis du monde.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse tendrement, pensant que tu voudras bien te soigner ou te laisser soigner afin de te rétablir au plus tôt et faire disparaître ces terribles névralgies.

Ton fils, Paul

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Paris, vendredi 22 janvier 1909

Ma chère Laure,

Pierre a dû t'écrire ces jours-ci qu'Hélène avait un abcès au sein droit, ce qui fait qu'elle ne pourra pas se lever avant la fin de la semaine prochaine ; on a été obligé avant-hier de le lui ouvrir, mais cela n'a pas amené de fièvre ; la petite continue à très bien téter de l'autre côté ; le lait n'a pas diminué.

Pierre et Jacques s'apprêtent à enfiler vendredi prochain la grande tenue pour le cinquantenaire d'oncle Albert. Je ne sais pas encore très bien comment cela se passera, mais j'espère bien qu'on m'invitera. Je pense qu'il y aura des discours, puis, défilé d'avocats ; je ne crois pas qu'on mangera, car cela n'aura lieu que de 5 à 7 rue Lincoln. Viendrez-vous voir Pierre avant son départ ?

Les Weiller n'ont pas encore envoyé les fairepart de naissance, Hélène ne recevant pas ces jours-ci.

Longues lettres de Jean qui s'est mis à l'œuvre à Pennaroya.

Mardi Pierre et moi avons dîné chez Madame Champy avec Annie, les Talleyrand, de Villeneuve, Pierre des Maisons, les abbés : Sicard (curé de Saint-Pierre de Chaillot) et Delepouve que je n'avais pas revu depuis Caumont ; il est très intelligent et spirituel et nous a beaucoup intéressés par tout ce qu'il nous a raconté de la paroisse Saint Philippe : les nouvelles modifications, etc.

Jacques a passé la journée de mardi avec Pierre ; il reviendra demain soir. J'ai fait quelques visites cette semaine dont Mme Laferrière qui m'avait déposé une carte. J'ai été avec Melle Eliot qui la connaît très bien depuis cet été par Triel et les Brun.

J'ai déjeuné samedi dernier chez Tante Gustave avec Mme Hachette, Gustave Sarrazin (son beau-frère va mieux) et les Joseph.

Henriette Devin est fiancée avec un futur notaire Mr Cros. Andrée Glandaz est aussi fiancée, mais je ne sais pas avec qui ; j'espère que cela ne craquera pas cette fois-ci.

Temps froid 0° et ciel très gris.

Madeleine Contant est remise de sa pleurésie.

Je t'embrasse.

Thérèse

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 24 janvier 1909

Mon cher papa

Je veux profiter de cette journée de dimanche pou t'écrire un peu. Des nouvelles reçues de vous tous par une lettre d'André me disaient que tu devrais te reposer un peu, afin de te remettre de toutes tes fatigues et de tes douleurs que tu ressens de façon si contenue depuis quelque temps. J'espère que tu auras la patience d'attendre ton rétablissement complet et le départ de ces névralgies si intolérables.

Je suis vraiment bien en peine de te savoir toujours souffrant et escompte toujours avec impatience le moment où je ferai une apparition à Paris, malheureusement bien courte.

J'ai vu l'autre jour l'autre soir, les « Maîtres Chanteurs ». Le théâtre est vraiment très bon, et quand on songe, qu'après tout, Mannheim n'est qu'une ville de province, on est étonné d'avoir de si bons artistes. Ils ne sont certainement pas tous excellents, mais les principaux rôles sont très bien tenus. La municipalité fait d'ailleurs des frais pour son théâtre, très peu en rapport avec l'importance de la ville. Il y a très souvent des artistes, en représentation, des plus grands opéras d'Allemagne. La salle surtout aux opéras de Wagner est toujours archicomble. Pourtant, je ne sais vraiment pas pourquoi, le public n'est pas élégant. Soit que les Mannheimois ne daignent pas faire de la toilette, soit qu'ils ne sachent pas en faire, toujours est-il que l'aspect est loin d'être riant à l'œil comme n'importe quelle salle de Paris. Puis aux entractes, ce déballage de charcuterie, même à des places chères, n'est pas fort plaisant.

Le temps est si beau, quoique froid, aujourd'hui que je vais faire une promenade. Malheureusement, je ne sais pas trop où. Dimanche dernier j'avais été à Schwetzingen où un château et un parc ont été jadis établis pour faire concurrence à Versailles. Toutefois, comme tu le penses, cette imitation du château de Versailles n'a rien de bien réjouissant.

Au revoir, mon cher papa. Reçois mes meilleurs baisers et transmets-les à Charles, Madeleine, Henri, André, Émile, Georges et les deux derniers, Marguerite et Henri.

Ton fils, Paul

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Paris, mardi 26 janvier 1909
4 heures

Ma chère Laure,

J'attends tout à l'heure la visite d'oncle Henri, car Pierre a un petit accès de fièvre depuis hier soir, et il a toujours 38°5. Il croit qu'il sera obligé de rester 2 ou 3 jours au lit, et il vient d'écrire au commandant de la Place pour qu'un médecin militaire vienne constater son cas, de façon à pouvoir obtenir une prolongation de congé, si cela est possible. Nous devons dîner ce soir chez les Albert avec les Pestel, mais j'ai dû nous décommander.

Dimanche nous avons dîné ainsi que Jacques chez tante Regnault avec tous les Gosset et c'est à partir de ce soir-là que Pierre s'est senti fatigué.

J'ai vu Hélène hier ; l'abcès au sein se termine et son lait revient, plus abondant du côté gauche ; la petite prend toujours un peu de biberon. Hélène pense se lever 2 heures vendredi.

Dans tous les cas le baptême n'aura pas lieu le mardi 2, car il gèle et Potoki ne veut pas que la petite sorte maintenant. Les Weiller désirent donner un grand dîner le soir du baptême, il faut donc qu'Hélène soit remise ; ce sera sans doute le 15 février ; mais probablement, Pierre sera reparti avant cette date.

Jacques, René et moi serons présents vendredi de 5 à 7 chez les Albert ; (défilé et petit buffet de sandwiches beurre et saumon, etc.).

Que pensez-vous faire pour votre voyage à Paris ? Je t'écrirai demain.

Oncle Henri n'arrive toujours pas, je t'envoie donc ma lettre pour qu'elle parte.

Je t'embrasse.

Thérèse

Est-ce Louis qui m'a fait envoyer des cartes de Maggi « Vieux Paris » ? Tous mes remerciements, cela complétera ma collection.

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 27 janvier 1909

Mon cher papa

Je suis à peu près certain d'aller à Paris au début de février. J'ai prévenu mon directeur qu'une petite absence du vendredi soir au mardi serait très bonne pour ma santé, qu'en ces temps de neurasthénie aiguë, il faut prendre des précautions et se donner de petites distractions. Si rien ne vient donc contrarier mes projets, je partirai donc d'ici le 5 au soir et serai parmi vous le samedi matin. Nous pourrons ainsi passer ensemble 3 bonnes journées. Je quitterai Paris le lundi soir vers 10h. J'espère te trouver tout à fait valide, en tout cas je me fais une joie de te revoir, car il me semble que voici bien longtemps que je suis privé de vous tous.

C'est aujourd'hui jour de fête en Allemagne. Pourtant, sauf en Prusse, on travaille. C'est l'anniversaire de l'empereur, qui s'il lit les articles des journaux pourra faire de tristes réflexions. On cherche pourtant généralement à interpréter favorablement la venue de tous les chefs d'État à Berlin, à cette occasion. Plus d'un pourtant vient pour manifester à l'empereur son mécontentement, et probablement faire des remontrances au sujet des nouveaux impôts en perspective. Ici ce jour de fête se passe bien tranquillement. Nous nous contentons de mettre les drapeaux. Mais au fond, le cœur des Allemands n'est pas à la joie. C'est extraordinaire le revirement d'opinion qui depuis quelque temps s'est fait vis-à-vis de Guillaume.

Je n'ai comme toujours rien de saillant dans mon existence dont la régularité est vraiment parfaite. J'ai toujours à table pendant les repas, la distraction de contempler mon vis-à-vis dans la grande glace accrochée en face de moi. Je puis ainsi avec un peu d'imagination me croire en société, et en éprouver par suite quelque soulagement. Malheureusement il me faut alors me borner à parler tout seul.

Au revoir, mon cher papa. Je t'embrasse bien tendrement.

Ton fils, Paul

1797-1909

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Paris, jeudi 28 janvier 1909
5 heures

Ma chère Laure,

Le médecin militaire qui est venu ce matin et oncle Henri ont jugé qu'il valait mieux que Pierre soit soigné au Val-de-Grâce afin que les mouvements de sa fièvre soient plus suivis. Il a encore 37°9 ce matin malgré une forte dose de quinine qu'il prend par cachet de 0,50 centigramme ; et dans la journée la température reste dans les 38°. Le médecin major n'a pas voulu se prononcer, mais oncle Henri croit que ce n'est qu'un embarras gastrique fébrile ; Mr Jomier et Paul Hallopeau venus hier disent qu'on ne peut rien dire d'ici 2 ou 3 jours.

Jacques vient de me télégraphier qu'il serait là ce soir et qu'il transporterait Pierre demain matin à 8 heures au Val-de-Grâce. René a dû commander l'ambulance. En somme, on ne sait pas encore exactement ce qu'a Pierre. Oncle Henri vient encore de me répéter que ce n'était pas les symptômes de la typhoïde. Ni Mr Jomier, ni Paul Hallopeau, ni le médecin major n'admettent le paludisme franc pour le moment. Pierre a pu dormir un peu cette nuit avec un cachet d'antipyrine, mais il a toujours très mal à la tête. La purgation d'hier a fait un effet merveilleux aujourd'hui. Il est à présent moins abruti.

René est venu s'installer ici 1 heure dans l'après-midi d'hier pour que je puisse prendre l'air et recevoir au besoin le médecin major que nous attendions. Je suis sortie encore une heure tantôt. Il faisait très beau, mais il gèle toujours.

Je pense bien demain aller chez les Albert, oncle Albert n'est pas venu tantôt pour réserver toutes ses forces pour demain ; ils ont déjà commencé tous leurs préparatifs d'appartement pour demain. Oncle Antonin est venu tantôt et a vu un instant Pierre au Val-de-Grâce, on permettra très bien la visite d'oncle l'Henri.

Je t'embrasse.

Thérèse

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Paris, vendredi 29 janvier 1909
4 heures

Ma chère Laure,

Pierre n'avait ce matin que 37°5. Jacques l'a emmené en ambulance automobile à 8h1/2. Ils sont arrivés au Val-de-Grâce avant la visite des médecins ; on a repris la température qui était alors de 37°9 comme hier matin.

Pierre est installé au pavillon des officiers, 2e étage, chambre fiévreux n°1. Il est soigné par le docteur Lemoine, médecin principal de 1ère classe qui a le grade de colonel et fait partie de l'académie de médecine. Ce médecin a examiné Pierre, il ne croit pas à une fièvre paludéenne, il dit qu'il ne pourra pas se prononcer d'ici quelques jours. Dans tous les cas, il faut un repos complet pour diminuer l'intensité des maux de tête.

Jacques est retourné un instant tantôt au Val-de-Grâce. Je vais m'apprêter tout à l'heure pour aller cher les Albert. Je viens de voir Hélène qui s'était levée 2 heures ; elle va bien ; on pense envoyer les faire part de la naissance de la petite dimanche.

Il fait toujours très froid ; brouillard et surtout poussière intense.

Bonne nouvelle de Jean. Rien de Philippe !

Je t'embrasse.

Thérèse

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 3 février 1909

Mon cher papa

Je te mets seulement un mot pour te donner de mes nouvelles, pour te dire surtout que j'attends avec impatience la fin de la semaine qui me permettra de t'embrasser. Je compte bien voir à Paris un peu vous tous, sauf Louise et les siens malheureusement. Mais je pense qu'André quittera Lille pour la circonstance, délaissant momentanément ses occupations. Lille est si près de Paris que j'envisagerais difficilement qu'il ne put faire le voyage. Je puis bien venir passer mon dimanche à Paris, il peut bien faire de même pour le moins.

J'ai reçu la lettre que Louise t'écrivait le 31 janvier. D'après ses dires, le jeune Albert est encore de beaucoup plus charmant que ses aînés. Elle nous donne joliment envie d'aller le voir, d'aller admirer les petits yeux malicieux avec lesquels il sourit à sa sœur. Je ne puis malheureusement aller jusque-là, pourtant je suis sûr que je n'y perdrai pas pour attendre et que le jeune homme tiendra ses promesses.

Je t'embrasse tendrement, mon cher papa.

Ton fils, Paul

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 10/2/09

Mon cher papa

Je te mets seulement un mot pour te dire que je suis bien arrivé.

Voici la fin de la journée qui arrive à grands pas, et je n'ai pas trouvé le temps de pouvoir t'écrire plus longuement. J'ai retrouvé mon directeur, frais et bien portant. Mon absence n'avait pas porté atteinte à sa santé, le contraire du reste m'eût étonné. Il n'en a pas fait plus lourd, moi parti que d'ordinaire, aussi ai-je été aujourd'hui pris de tous les côtés à la fois.

J'ai fait le voyage bien tranquillement. À Paris nous n'étions que trois dans tout le wagon. Jamais je n'avais vu si peu de monde. J'ai bien dormi et ai été réveillé à la frontière opinément par le conducteur. J'achevais mon voyage tout seul dans mon grand wagon à couloir jusqu'à Carlsruh.

J'ai trouvé ici un temps superbe, quoiqu'un peu froid. D'ailleurs la nuit aussi avait été un peu fraîche, quoique le compartiment fut bien chauffé.

Je t'embrasse tendrement, mon cher papa.

Ton fils, P. Wallon

P. S. Pourrais-tu dire à Émile de ne prendre mon abonnement au journal qu'à partir du 28 février ?

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Paris, le mercredi 10 février 1909
midi

Ma chère Laure,

Je sors de chez les Meissas où les nouvelles ne sont pas bonnes. Tante Meissas est tombée beaucoup plus souffrante depuis dimanche ; sur sa maladie de cœur, il s'est greffé une congestion pulmonaire. Oncle Meissas, que j'ai vu hier un instant, ne garde plus d'espoir ; il m'a dit que cela pouvait durer 24 heures comme cela pouvait durer plusieurs jours. Ils ont pris une garde, mais malgré cela, oncle Meissas a l'air très fatigué.

4 heures

Pierre a dû passer prendre des nouvelles avenue Bosquet tantôt. Il est venu un instant ici pendant que j'étais au cours ; il sort à présent du Val-de-Grâce tous les jours de midi à 5 heures.

J'irai ce soir, avant d'aller dîner chez les Albert, voir les Weiller pour leur donner des nouvelles de tante Meissas. Hélène a encore son pansement ; elle pense sortir dimanche seulement.

Pierre pense obtenir son congé demain ou après-demain, et se réinstaller à la maison. Jacques est venu dimanche, et nous avons été ensemble à une petite soirée musicale avec monologue chez les Devaux Haussmann ; nous étions les seuls qui n'étaient pas de la famille ; nous avons passé là une bonne soirée (j'avais mis ma robe blanche). Le fiancé Mr Lucas, lieutenant, est dans le même régiment où Jean des Maisons était à Cherbourg ; ils se sont connus. Marie-Thérèse Devaux a été très gentille et m'a dit qu'elle avait été très heureuse de ton souvenir. Béatrice a chanté seule ou avec son père ou sa sœur plusieurs morceaux de chant. Elle a une voix ravissante et c'est une toute débutante, paraît-il, d'ailleurs elle n'a que 17 ans. Le mariage aura lieu à Versailles le lundi 26 avril.

As-tu appris le mariage de Charles de Corta avec Mlle L'Hôpital, une cousine des Charles Gosset ? Le mariage aura lieu le mardi 16 mars à Saint-Charles de Monceau. L'abbé Cosse doit les marier. J'ai été féliciter Mlle Gounod lundi ; elle est très contente du mariage ; sa future nièce (21 ans) est très gentille, paraît-il.

J'ai été voir ensuite les Thenard ; Mme Thenard, que j'ai vue un instant dans sa chambre, va plutôt mieux, mais elle est toujours couchée. Pauline Cornu m'a demandé de venir goûter chez elle mardi, Henriette doit recevoir ses amis ce jour-là chez elle, c'est-à-dire à l'étage au-dessus.

Le temps reste assez beau. J'ai fait ces jours-ci les courses de Pierre : un vase de Baccarat pour Mme Weiller, thermomètre maxima et minima pour Hélène et la petite assiette à bouillie pour la petite Suzanne.

La bretonne n'est restée que 24 heures chez Hélène ; c'est décidément Jeanne qui se décide à partir avec eux.

Je t'embrasse.

Thérèse

J'irai prendre tous les jours des nouvelles avenues Bosquet. Lucie Bergeron a une bronchite à Orléans et ne peut venir voir sa mère. Les pauvres Meissas sont bien seuls en ce moment.

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 13/2/09

Mon cher papa

J'ai repris petit à petit mes habitudes et les jours se passent rapidement. Nous voici déjà presque à dimanche et huit jours bientôt que je vous aurais quittés. Il me semble que c'est déjà bien loin.

Mon directeur va prendre 8 jours de repos, tant il est vrai que de ne rien faire débilite. Il vient de m'avouer en effet qu'il était fatigué, et qu'il lui fallait aller à la campagne. Je l'ai d'ailleurs fortement encouragé. Je ne regretterai certainement jamais d'avoir connu ce type-là. Si après une telle école j'ignore la manière de se soigner, c'est que je suis bien bouché.

Ce soir, je dois aller à un bal, au bal du « Turnvoren » de l'endroit, sorte de société de gymnastique. On m'a même prié d'en accepter la « présidence ». J'ai acquiescé, mais j'ai toutefois décliné l'invitation d'ouvrir le bal. J'ai prié qu'on se mette à danser sans m'attendre et légué cet honneur au plus digne. J'aurais donc ma soirée prise ce dont je me serais bien dispensé, prenant de plus en plus goût à mon fauteuil et à mon feu. Je vois d'ici que je vais faire ma petite entrée dans la salle de bal, comme un vrai souverain. Et tout ça se passera au milieu du sérieux imperturbable de toute l'assistance. Je me garderai même de danser, sans quoi, tu vois d'ici, combien je soulèverai d'envie dans le cœur des non-élues. (Au moins vous ne pouvez pas me reprocher d'être trop modeste).

À part cela, rien de nouveau, nous sommes en plein beau temps.

J'espère, mon cher papa, que tu ne fais pas d'imprudence et que tu suis les avis de la faculté, si bien représentée dans notre famille, et compte bien qu'Émile et Georges viendront de temps en temps me donner de vos nouvelles à tous.

Je t'embrasse tendrement.

Ton fils, Paul

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 16 février 1909

Mon cher papa

Je viens de recevoir la lettre et je vois que tu ne n'hésites pas à te remettre à ta table de travail pour me donner de tes nouvelles, et j'en suis doublement heureux puisqu'aussi bien tu es assez vaillant pour commencer à reprendre tes habitudes. J'espère que les promenades que nous avons faites ensemble ne t'ont pas fatigué, quoique je me sois toujours intérieurement étonné qu'après un si long laps de temps passé dans ta chambre tu aies pu faire de si grandes sorties. J'avoue que pour ma part je n'en eus pas été capable et descendre et remonter quatre étages en passant par le Luxembourg m'eut fait frémir rien que d'y penser.

Je voudrais avoir des choses intéressantes à te raconter. Malheureusement rien ne diversifie de façon particulière mon existence. Je songe déjà au printemps, aux légumes que j'aurai à planter ou à semer. Je vais me mettre à cultiver les asperges : c'est le pays, le terrain sableux convient admirablement. J'ai déjà fait remuer la terre, creuser de profonds sillons de 0,90 m de profondeur. Enfin je suis prêt ; j'attends seulement le printemps.

Je me suis mis dernièrement au Verein Deutscher Ingenieure, dont on m'avait demandé de faire partie. Je prévois ainsi que petit à petit, moi aussi je serai membre d'une quantité de « Verein ». Je suis déjà d'un Turn-Verein, d'un S... Verein, maintenant du Verein Deutscher Ingenieure. Je commence bien, dans quelques années que de titres j'aurai à mettre sur ma carte de visite. Il va falloir m'entraîner à boire de la bière, car c'est en somme le but principal de l'affaire.

Au revoir mon cher papa, mille bons baisers.

Ton fils, Paul

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 24/2/09

Mon cher papa

Décidément, je ne t'écris pas régulièrement. Enfin par Charles et Madeleine tu as su sans doute que je continue à me bien porter et que ma petite existence se poursuit doucement. Cette semaine j'ai d'ailleurs été gâté, car j'ai reçu une lettre de Madeleine, une de Georges et une de Louise. Tu diras à Georges que je ne tarderai pas à le remercier moi-même. Je vois qu'il a su se distraire un moment de ses occupations pour me donner de vos nouvelles.

Voici les fêtes de carnaval fini, après avoir bien dansé les Allemands vont faire le carême, ou tout au moins mener une existence plus calme. J'ai d'ailleurs été hier au bal, moi aussi. Je suis sorti de ma torpeur. Le coup d'œil était assez joli, et naturellement régnait une très grande animation. Plusieurs salles de concerts et de théâtre constituant le « Rosengarten », grand bâtiment à allure massive comme toute construction allemande qui se respecte, ou plutôt même, toutes les salles de ce bâtiment étaient consacrées à la danse, et l'on pouvait ainsi agréablement se promener. Le maire de Mannheim dansait comme un petit fou et remplissait d'orgueil et de joie les jeunes Allemandes masquées qu'il allait inviter. Le bal, comme tous les bals par ici, se termina fort tard et tristement les Allemands virent ainsi se clôturer les journées des fêtes de carnaval. Inutile de te dire que pour moi je n'avais revêtu aucun costume spécial. Seul un gros gardénia ornait la boutonnière de mon habit.

La lettre de Louise indiquait déjà son prochain voyage à Paris pour Pâques. Il est donc probable qu'avant quatre semaines elle aura gagné Paris. La jeune Suzanne va faire bientôt ses préparatifs de départ et emballer toutes ses affaires avec ses deux plus jeunes frères, que de soucis d'ailleurs ne va-t-elle pas commencer à avoir.

Au revoir, mon cher papa. Je pense que le temps te permet toujours de sortir, d'aller au Luxembourg dire bonjour en passant à la petite Marguerite et à son tranquille de frère.

Je t'embrasse tendrement, ainsi que tous les Parisiens.

Ton fils, Paul

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Paris, mercredi 24 février 1909

Ma chère Laure,

Je m'aperçois que le 20 est déjà passé et que tu as attrapé une année de plus. J'ai reçu hier soir la carte de Louis qui montre bien l'architecture de Zurich. Si vous avez eu le même temps que nous ici, vous avez dû avoir très froid, mais avec un ciel superbe. Les marchands de confettis auront fait leurs affaires ; il y avait foule hier aux Champs-Élysées. Les Meissas m'ont remis 125 faïences part, ce ne sera pas suffisant. J'en redemanderais pour vous si tu en as besoin de plus de 30.

N'oublie pas de m'apporter la robe de M.M. pour qu'Elise la copie.

Et les pralines Marquise à 2,50 fr. de Madame Champy.

Je dîne demain soir chez elle avec Pierre ; Catherine des Maisons devant sa mère et sa sœur arrive ce soir à Paris pour voir Hélène, et elle dînera demain soir chez Mme Champy avec son frère Pierre.

Tante Albert à la grippe, Antoinette ira seule dîner samedi soir chez les Weiller ; nous serons 16 en tout.

Les Weiller ont dîné dimanche avec nous chez les Albert. Je pense qu'ils feront de même dimanche prochain chez les Hallopeau.

Hélène a fait venir hier le docteur Jomier pour la petite qui avait la colique. Il croit que c'est le biberon trop fort qui a amené cela, et que ce ne sera rien à présent.

J'ai été voir Estelle qui est toujours grippée ; elle ira voir Hélène et sa fille demain avec moi, et elle viendra au baptême samedi.

Pierre termine son petit travail à la Bibliothèque nationale. On lui a écrit d'Algérie qu'il allait probablement être nommé à un poste de la frontière marocaine.

A vendredi soir. Il y aura du haddock !

Je t'embrasse.

Thérèse

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 2/3/09

Mon cher papa

Les nouvelles que je puis te donner non rien de bien saillant. Les jours se suivent et se ressemblent, et ne sortant pas beaucoup, je n'ai rien à signaler. Ce soir je vais à un concert où l'on joue des œuvres modernes, de Tchaïkovski, et l'après-midi d'un faune de Debussy, etc.

Dimanche dernier, pour changer, et j'ai été à Heidelberg. J'arriverai, je crois, à connaître ce coin à fond. L'endroit est évidemment joli, mais pourtant on se demande toujours comment l'on peut venir de si loin parfois pour voir Heidelberg. C'est ennuyeux que l'été soit si chaud ici, sans quoi le dimanche on pourrait faire d'assez jolie promenade en s'avancant alors dans la forêt Noire, où l'Odenwald. Il n'y a guère que le printemps qui vous donne envie d'excursionner, et il est malheureusement vite passé.

J'aurais un peu envie de m'acheter une moto, mais j'ai de si douloureux souvenirs à ce sujet, qu'il est à peu près certain que c'est un projet que je ne mettrai pas à exécution. Je me contenterai de mes jambes, ou peut-être d'une bicyclette.

Pour le moment le temps n'invite guère à la promenade. À de véritables journées de printemps succèdent de tristes journées grises et humides. Je voyais hier dans le journal que les Allemands et les Français sont en passe d'amabilité. Il faut espérer que tout ceci se bornera à des échanges de décorations. Ça ne fait de mal à personne. Ce serait vraiment désastreux si derrière devait apparaître l'emprunt ou l'occupation sur le marché de Paris des valeurs industrielles allemandes. Les statistiques que l'on peut faire sur la diminution progressive des valeurs mobilières allemandes sont effrayantes. Les valeurs d'état elles aussi ne sont pas tentantes. Nous avons par exemple à l'usine une caisse d'accidents pour ouvriers et une caisse de malades, dont le capital de réserve placé en valeur d'État diminue depuis plusieurs années de 5 % par an. À ce train-là on ne peut aller loin.

Je pense que vous êtes tous toujours en bonne santé, et que de Lille les nouvelles sont excellentes.

Je t'embrasse tendrement, mon cher papa.

Ton fils, Paul

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Paris, vendredi 5 mars 1909

Ma chère Laure,

Nous sommes sous la neige depuis près de 8 jours ; il fait froid comme au mois de décembre.

Hélène a reçu une dépêche de Moscou où René est arrivé avant-hier soir. Il a écrit à Hélène que ça aurait été très imprudent d'emmener la petite par un froid pareil. Il a dû rester 2 heures à la douane russe (tout le monde est obligé de passer par là), et après, on remonte dans un autre train. La petite Suzanne va mieux, mais elle est encore dérangée plusieurs fois par jour. Elle a déjà meilleure mine et fait des sourires.

Pierre est parti mercredi pour Tours où il a passé deux jours. Il doit faire quelques châteaux de la Loire avant de revenir demain matin. Il pense ne repartir pour l'Algérie qu'à Pâques, car on ne lui parle plus de sa nouvelle résidence. Mais il se peut à présent qu'il soit rappelé de Géryville d'un moment à l'autre. Il parlait aussi de faire un rapide tour en Belgique et Hollande ce mois-ci.

Dans tous les cas, je crois qu'on ferait le baptême le plus tôt possible, c'est-à-dire dès que la petite sera complètement remise et dès qu'il ne neigera plus aussi. Philippe pense arriver ici vers le 15, c'est donc très prochain. Il aurait un mois pour Pâques.

Bonne nouvelle de Jean, une carte aussi de Belmez. Tante Albert est toujours grippée. Elle ne pourra pas aller au mariage Devin. J'irai avec Pierre et Hélène. Pierre me chargera d'acheter un cadeau pour Charles de Corta qui se marie le 16 ; je l'achèterai demain, un coupe-papier probablement.

Estelle est venue l'autre jour voir Hélène avec moi ; elle est encore grippée ; je lui ai remis tes étrennes et elle me charge de te remercier.

Mme des Maisons et Élisabeth sont arrivées mercredi, elles sont chez Mme Champy pour jusqu'au dimanche de la Passion. Catherine est toujours chez Mme de Villeneuve ; j'ai suivi avec elle la moitié de la retraite de l'abbé Martin de Giberg qui avait lieu cette semaine à Saint Philippe. C'était très bien. Il paraît que c'est la dernière année qu'il prêche à Paris ; il laissera la capitale pour la province les autres fois.

C'est dimanche en huit que je remplacerais à la quête Renée Hallopeau ; sans me faire envoyer des lettres de quête, elle m'a remis cependant une feuille pour toi. J'irai demain à l'ouvroir où je verrai Jeanne qui est installée boulevard Malesherbes avec sa fille. Si demain elles n'ont toujours rien, elles seront préservées de la scarlatine.

Je t'ai envoyé hier ta boîte de chocolats. J'espère qu'ils sont encore frais.

Je t'embrasse.

Thérèse

Nous avons déjeuné avec les Weiller dimanche chez les Joseph de la Tour. Et le soir chez oncle Henri avec les Weiller aussi. Je n'ai pu aller cette semaine chez les Meissas. Oncle Meissas se sent bien seul à présent, et quand on va le voir cela lui fait grand plaisir. Mme Champy m'a invitée pour un goûter chez elles le lundi 15. Melle Basset connaît très bien Mme Adolphe Javal et Marguerite Bourget a déjeuné avec elle chez leur amie commune. Que penses-tu de l'affaire Bassot ? Melle Bourget et Antoinette sont navrées de n'avoir pas pu aller à l'audience. La salle était pleine 2 heures avant le commencement.

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 20 mars 1909

Mon cher papa

Je t'aurais déjà écrit si je n'avais pas attendu d'être fixé sur mon voyage. Malheureusement aujourd'hui encore je n'en peux facilement donner exactement la date. Quoi qu'il en soit ce sera probablement fin mars. Je devrais être rentré ici pour les jours de Pâques mon directeur s'absentant. D'ailleurs mon absence ne sera pas bien longue et je vous verrai vraisemblablement à l'aller et au retour, coup sur coup. Je pourrais ainsi remplir mes devoirs de parrain, puisque c'est à moi qu'échoie l'honneur de tenir le jeune Albert sur les fonts baptismaux.

Depuis ce matin nous avons un temps vraiment amollissant. Il faut bien du courage pour courir de droite et de gauche. Surtout que je me suis fait installer dans mon bureau un téléphone allant à tous les services principaux de l'usine. J'ai même un appareil très moderne qui me permet de converser à la fois à plusieurs endroits. J'avoue pourtant que ceci est plus agréable en théorie qu'en pratique, car quand, par exemple, nous sommes quatre à converser ensemble, c'est une vraie cacophonie, on ne peut arriver à distinguer quel est celui qui répond et fait des objections, les voix étant toujours plus ou moins changées. C'est même un sentiment très bizarre que l'on éprouve, et l'on est comme perdu par moment.

Louise ne va pas tarder à arriver à Paris, et y rester assez longtemps, je crois ; voilà pas mal de temps que tu ne l'auras vu ainsi que sa grande fille.

J'oubliais de te dire combien j'ai été content du succès d'Émile qui remonte déjà à plusieurs jours, je crois. J'avoue que j'en ai été un peu étonné, car je croyais que nos jeunes médecins étaient toujours en congé, et que les examens étaient suspendus. Mais il est certain que je retarde et mon esprit alourdi par la bière sans doute, ne peut plus arriver à suivre ces alternatives de suspension de cours et de reprise de cours que nos étudiants en médecine pratiquent si souvent. Et puis avec vos grèves des postes, ceci n'est pas fait pour renseigner les pauvres étrangers. Il est probable que mon journal français se promène sur quelques quais de la Gare de l'Est, car voilà plusieurs jours que je l'attends en vain.

Je t'embrasse tendrement.

Ton fils, Paul

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Paris, mardi soir 16 mars 1909

Ma chère Laure,

J'ai eu la grippe depuis 8 jours et commence à sortir depuis 2 jours, car ma voix est revenue, mais j'ai encore de la conjonctivite sur l'œil droit. Oncle Henri m'a ordonné un collyre qui a l'air de bien opérer et je pense pouvoir retourner au cours de dessin après demain, car jusqu'ici je ne pouvais rien faire avec cet œil rouge.

Tout le monde attrape la grippe ; l'hiver continue sans arrêt ; tous les jours il neige, mais à présent elle ne tient plus.

J'ai été avec Pierre tantôt au mariage de Corta qui est devenu le cousin germain de Charles Gosset (Mr L'Hôpital étant le frère de Madame Rousson). Il y avait beaucoup de monde ; musique de Gounod d'un bout à l'autre. J'y ai retrouvé Marguerite Matron en ce moment à Paris pour le concours agricole.

Nous n'avons pu aller au mariage de Mr Jean Guibert qui se faisait aussi aujourd'hui. Melle Gounod avait une toilette noire très bien ; Edith avait une robe gris perle très chic (je dirais même montrant presque trop les formes ; enfin, dernière mode !) Antoinette Lepilleur, toujours très belle. Henri de Corta, encore négriaud, Charles, un peu vieilli. Melle de L'Hôpital grande et blonde, mais beaucoup moins bien que sa cousine Janine Gosset.

Tante Albert que j'ai été voir tantôt est toujours aphone ; elle a envoyé tantôt sa cuisinière auprès d'Estelle qui est très grippée et au lit, pour voir si elle n'avait besoin de rien.

Rien encore de nouveau pour Jeanne Contant ; nous avons dîné avec elle dimanche boulevard Malesherbes ; la petite Madeleine est installée chez les Fay. Les scarlatines du petit Yves et du petit Jean suivent leur cours.

René Caron est venu dîner à la maison vendredi ; a-t-il rencontré Louis samedi soir à Dijon au buffet ?

Lucie Bergeron a eu de nouveau un crachement de sang. On l'emmènera à Leysin dès qu'elle aura repris quelques forces ; les Meissas en sont naturellement ennuyés. Je ne porte pas ma grippe chez les Weiller ; mais la petite est rétablie à présent ; dès qu'il fera beau, elle sortira et on pourra faire le baptême. René nous a envoyé quelques jolies vues de Moscou. Longue lettre de Jean. Jacques est venu dimanche dernier. Nous attendons Philippe d'un moment à l'autre ; avec la grève des facteurs, nous ne savons si c'est cette nuit ou demain qu'il débarque.

Nous devons dîner samedi chez les Gosset avec les Bertrand, Rafin et nous ferons la connaissance de Mr Boidin.

J'ai eu vendredi la visite de Mme Gérin qui paraît très contente du mariage de sa petite-fille.

Je t'embrasse.

Thérèse

Comment va la grippe de Madame Jeannin ? Pierre n'a rien de nouveau et pense toujours rester jusqu'à Pâques en France. Je répondrai au fairepart Frat. C'est le jeune homme que nous avons vu à Brides il y a 2 ans ½. J'ai la machine à bérêts. Si vous venez pour le baptême, je te la remettrai.

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Paris, dimanche soir 21 mars 1909

Ma chère Laure,

Je reçois ta lettre en rentrant du dîner rue Lincoln. Tu as eu une très bonne idée de nous écrire ainsi, car avec la grève, on ne sait quand les communications reviendront.

Nous sommes heureuses de savoir Louis en voie de rétablissement ; ma grippe se guérit aussi, mais j'ai toujours mal à la gorge, et surtout aux yeux, ce qui m'empêche de reprendre mon cours de dessin.

Il n'y a que des malades en ce moment : Estelle qui avait la grippe depuis longtemps a eu une congestion pulmonaire greffée sur sa maladie de cœur ; jeudi elle a été bien mal ; les Albert et nous, d'après le médecin, étions très inquiets ; mais je crois qu'à présent la voilà hors d'affaire. Tante Regnault a fini non sans peine par découvrir une religieuse garde-malade qui restera toute la semaine auprès d'Estelle qui a besoin de soins à tous moments.

Madame Chaudé a beaucoup d'albumine en plus de sa maladie de cœur, en ce moment ; on est assez inquiet ; Mme Albert Chaudé ne la quitte pas. Lucie Bergeron est très épuisée par ses crachements de sang qui lui donne de la fièvre ; dès que le nombre de degrés aura un peu diminué, on la transportera à Leysin sans attendre davantage. La petite Weiller est tout à fait remise ; on l'a baptisée hier à 2 heures. Le soir dîner chez Madame Weiller : Madame Weiller, Hélène, Pierre, Philippe, moi, Antoinette, Élisabeth des Maisons, Mme Lazare Weiller, Mr Antonin Weiller, Melle Germaine Weiller, Mr Mahler, Mme Mahler, Mme Lehmann, Melle Henry Weiller.

Philippe est arrivé jeudi soir. Jacques est venu vendredi soir ici, mais il ne pouvait rester hier. Naturellement, pas de nouvelles de Jean ces jours-ci. Hélène a reçu aujourd'hui des lettres de René, mais il lui manque celles de ces jours-ci. Jeanne Contant à une fille Simone depuis mercredi matin. Comme le téléphone ne marchait pas, l'enfant qui est arrivée très rapidement n'a pas attendu le médecin ; heureusement la garde était là.

Il pleut tout le temps ici ce qui m'oblige à rester à la maison ou à ne faire que de très petites courses. J'espère qu'il fera assez beau demain pour retourner même voir Estelle pour savoir si le mieux continue.

Avez-vous tous passé par la grippe ? Que Louis patiente un peu ; il serait vite remis à présent.

Tu vas recevoir toutes les lettres de Paris en même temps probablement.

Je t'embrasse.

Thérèse

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Paris, mercredi 24 mars 1909

Ma chère Laure,

Je crois que la poste remarque aujourd'hui ; j'en profite pour t'écrire. Peut-être as-tu déjà reçu ma lettre que j'avais remise à l'hôtel de Mr Robin ?

Jeudi 25

Je reçois ta lettre ce matin, je vois que Louis va se remettre rapidement maintenant, mais qu'il soit prudent et ne sorte pas trop tôt.

J'ai voulu ressortir un peu la semaine dernière et voilà ma gorge reprise. Les gripes n'en finissent pas cette année. Estelle va mieux, mais il lui faudra 3 semaines avant d'être remise. Il y a plutôt un peu de mieux chez Madame Chaudé. Lucie Bergeron est installée à Leysin dans le même hôtel que Tante Alice. Louis Bergeron est retourné à Orléans auprès de son fils.

Pierre voudrait s'en retourner le 9 avril à Marseille et d'ici là aller vous voir et faire un tour rapide en Franche-Comté.

Pierre, Philippe et moi pensions partir dans le courant de la semaine prochaine pour Chalon. Mais dis-nous quel est le jour qui vous est le plus commode pour notre arrivée.

Hélène a fait envoyer mardi toute sa petite vitesse, et s'apprête à partir elle-même vers le 20 avril. René a dû louer une maison dans le Neuilly de Moscou, dans un quartier habité par des Français.

J'espère qu'il fera beau temps à présent et que je pourrai faire des commissions, mais il pleut ces jours-ci et ne peux sortir.

Pierre ne peut pas m'avancer beaucoup d'argent en ce moment. Envoie-moi donc l'argent pour les vêtements de tes enfants, à moins que tu ne préfères que je te les fasse envoyer contre remboursement.

Je t'embrasse.

Thérèse

Les des Maisons dîneront ici demain soir. Nous déjeunerons dimanche chez Tante Gustave. Je ne sais si Hélène a accepté.

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 25/3/09

Mon cher papa

J'espère que la grève ne t'a pas empêché de recevoir de mes nouvelles. Néanmoins, je le crains. Nous n'envoyions d'ailleurs plus nos lettres à la Direction générale que par la Belgique, où elle les faisait prendre par un envoyé spécial.

Je t'écris un mot ce soir, car il est probable que je ne vais pas tarder à te voir. Un télégramme de Paris me demande d'y être mardi matin pour aller à Aniche. Suivant sa louable habitude, la Cie de Saint-Gobain ne daigne pas s'expliquer autrement que par télégramme quand il s'agit d'envoyer ses agents en voyage. Aussi ne saurais-je pas dire si j'aurai le temps d'aller vous dire un petit bonjour entre mon arrivée à Paris et mon départ pour Aniche. J'essaierai bien de partir dimanche soir prochain, si rien de particulier ne me retient. Mon Directeur étant absent depuis demain et jusqu'à dimanche soir c'est le plus tôt que je pourrai partir. Tout ceci dépendra de ce que j'aurais à raconter à mon Directeur. Il se peut donc aussi que je ne parte que lundi soir ou lundi matin. En tout cas je vous enverrai un télégramme vous annonçant mon arrivée.

Mais si je n'ai pas le temps d'être beaucoup avec vous avant de gagner Aniche, je tâcherai de rester un jour ou deux en revenant de mon voyage.

Au revoir, mon cher papa. Je t'embrasse tendrement.

Ton fils, Paul

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Paris, dimanche 28 mars 1909

Ma chère Laure,

J'ai fait tes commissions hier au Printemps ; on t'enverra une partie tout de suite, et l'autre à la fin de la semaine prochaine ; tout est payé.

Pierre et moi pensons partir mercredi par le train de 2h1/2. Je ne sais si Philippe serait prêt dès ce jour là, mais dans tous les cas, il ne tardera pas à nous rejoindre à Chalon.

Jacques est ici aujourd'hui. Nous déjeunerons tout à l'heure chez Tante Gustave et ce soir dîner boulevard Malesherbes.

Madame Chaudé va mieux. Estelle aussi, ce n'est plus à présent qu'une affaire de temps. Pierre a jugé plus prudent de remettre ton argent à oncle Albert à cause de ses nombreux cousins en ce moment chez elle. J'ai reçu ta lettre et les 200 Fr. samedis matin ; il y a plus de retard à la poste. Nous irons tantôt chez les Meissas. Lucie Bergeron est installée à Leysin, mais elle est reprise par la fièvre. Ils sont inquiets, cela devient en effet très grave.

Hélène ne va pas ce matin chez tante Gustave, mais peut-être ira-t-elle boulevard Malesherbes ce soir ; je ne l'ai pas trouvée hier chez elle ; il faisait beau temps et en avait profité pour ressortir après 4 heures.

Je pense que Louis est tout à fait remis. La grippe a l'air de me quitter, mais j'ai encore mal à l'œil droit. Je ne suis presque pas sorti cette semaine et je crois que c'est cela qui m'a rétabli.

À bientôt, je t'embrasse.

Thérèse

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Paris, jeudi 1er avril 1909

Ma chère Laure,

Pierre et Philippe ne pouvant plus partir à présent, au plus tôt, que samedi soir, je crois que cela n'est pas la peine que j'aille à Chalon, puisque vous pensez être ici le samedi saint. Je serai au contraire plus utile ici pour apprêter la maison. Il fait toujours vilain temps avec pluie. Ma gorge s'est subitement guérie samedi, il faisait beau je suis sortie toute la journée, et cela m'a dégrippée. Mon œil ne me fait plus mal et je pourrais retourner au cours la semaine prochaine.

Nous avons appris les fiançailles de M. Vincent avec Mr Robert de Villancourt par oncle Meissas ce lundi. Marguerite m'a écrit dès mardi matin ; elle est très contente. Elle ne me décrit par son fiancé, car en effet je l'avais vu à Verchamp *l'année dernière* : nous avons *joué au tennis* ensemble. Je ne suis nullement étonné de ce mariage ; Mr de Villancourt était déjà à la laiterie de Charles Vincent l'autre été, et on le présentait presque comme un habitué de Verchamp.

Estelle va beaucoup mieux, elle n'a plus la garde depuis dimanche. Philippe a été la voir tantôt.

Nous dînerons ce soir Pierre, Philippe et moi chez les Gosset qui prépare un voyage de 15 jours à partir de dimanche en Italie. Jeanne Gosset vient d'avoir un deuxième accident ; elle va bien à présent, mais ils sont désolés.

Mme des Maisons et Élisabeth sont reparties hier. Catherine repart samedi ; elles sont venues toutes trois dîner vendredi ici, plus Pierre des Maisons.

T'ai-je appris la mort de Mme Charles Champy ? Cette pauvre Marie va rester bien seule, car elle ne voit pas son frère. On est toujours très inquiet de Lucie Bergeron ; il y a cependant un peu de mieux ; la fièvre a dû baisser au-dessous de 40.

Madame Chaudé va mieux.

Je t'embrasse.

Thérèse

En italique, mots supposés, car manquant, la lettre étant déchirée à ce niveau.

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Paris, samedi 3 avril 1909

Ma chère Laure,

J'ai reçu ta lettre et ensuite dans la matinée ta dépêche. Pierre part toujours à 10h1/2 ce soir pour Roche. Il arrivera lundi à 1h1/2 du matin à Chalon. Quant à Philippe et à moi, nous partirons donc demain dimanche et arriverons à Chalon à 8h40 du soir.

Il fait un temps superbe tantôt, je pense que cela va durer. Je vais aller chez Albert les prévenir de mon départ pour qu'ils ne m'attendent pas à dîner demain soir. J'irai aussi chez Hélène et les Hallopeau. Pierre passera avenue Bosquet, mais probablement oncle Meissas est parti à Orléans auprès de son petit-fils, car Louis Bergeron est retourné à Leysin. Je me demande s'il y a encore quelque espoir à avoir. La fièvre au bout de quelques jours aurait dû commencer à tomber ?

Merci de tes souhaits et de l'étoffe ; c'est une très bonne idée, c'est encore ce qu'il y a de plus pratique pour l'été.

Je viens de me faire faire chez les fils Dalbavie avec le reste de mes étrennes un costume gris que l'on m'enverra ce soir ; il est très bien. Je commençais à avoir trop chaud avec une fourrure ces jours-ci derniers. Mais ces 2 jours-ci, le froid est revenu.

À demain soir. Marie-Madeleine nous reconnaîtra-t-elle ? La petite Weiller grossit à vue d'œil depuis qu'elle a repris le biberon ; elle rit aux éclats. Elle se dégourdit beaucoup. Hélène prétend même qu'elle a déjà dit : maman.

Je t'embrasse.

Thérèse

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 16 avril 1909

Mon cher papa

Je suis resté bien silencieux depuis mon retour. Je vous ai laissés tout à fait sans nouvelles. Pourtant je suis rentré sans aucun incident et ai retrouvé mes habitudes et mon Directeur qui lui fut tout heureux de me revoir, car il souhaitait ardemment s'absenter. D'ailleurs dès le lendemain il bouclait sa valise et prenait le train.

J'ai eu des nouvelles du déjeuner que mon voyage m'a fait manquer ; chez cette dame allemande dont j'ai expliqué à Madeleine la parenté avec On se mit à table à 1h1/2, 3 convives étaient présents et on en sortit à 5h passés. Il paraît que ce fut un festin à la hauteur, et que les plats, accompagnés de leur rince-bouche, sur-rince-bouche, sur-sur-rince-bouche, ne manquèrent pas. Il va falloir que j'aie corner ma carte chez cette noble dame, quoique n'ayant pas eu de digestion difficile à la suite ou plutôt à la pensée de ce repas.

Les premiers jours de la semaine, surtout dimanche dernier, furent des jours magnifiques. J'en profitai pour faire ce dimanche une superbe promenade dans la vallée du Neckar, au-delà d'Heidelberg. Je restais toute la journée dehors, aussi le lendemain lundi suis-je demeuré un peu plus tranquille.

Les Allemands sont toujours tout à la joie du rapprochement franco-allemand, et il y a de quoi, puisque ceci leur a déjà apporté quelques millions, et le gouvernement français ne craint pas de laisser les établissements de crédit français envoyer leurs capitaux en Allemagne. Il est à peu près certain que nous allons même faire les frais de ce nouvel emprunt de 1 milliard que va lancer l'Allemagne, indirectement du moins. C'est vraiment de la folie et les pauvres français feront bien de calculer chaque année de combien va diminuer le capital qu'ils auront ainsi placé par ici.

Je tiens mon cher papa à te remercier de la peine que tu as prise de copier les états que tu m'as envoyés. Vraiment si tu tenais à ce que je les visse, j'aurais pu en prendre connaissance à un voyage à Paris.

Te remerciant encore, je t'envoie, mon cher papa, mes meilleurs baisers.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 29 avril 1909

Mon cher papa

Je suis tout honteux : je crois que je n'ai jamais été aussi longtemps sans te donner de mes nouvelles. Ce n'est certes pas que je sorte le soir au point de n'avoir pas le temps de prendre la plume. Au contraire je n'ai jamais été aussi casanier. Je le deviens même trop, et c'est là la vraie raison si je ne prends pas la plume. Si j'avais une vie plus agitée, je trouverais certainement le temps de t'écrire. Comme l'on-dit, il n'y a que les gens qui ne font rien qui ne trouvent jamais le temps de rien faire. Mais je veux mettre un terme à cette paresse.

Comme je l'écrivais dernièrement à Madeleine, je vais faire des visites aux personnes chics de Mannheim. Je viens d'ailleurs d'apprendre que c'est dimanche prochain le jour des courses, et je ne manquerai pas de m'y rendre. Me Meyer, la femme de mon Directeur, vient à ce sujet de m'expliquer hier soir, qu'il fallait aller voir avant dimanche prochain Me Kanz, la grande sommité de l'endroit, afin d'avoir l'occasion d'aller lui faire la causette aux courses et d'être présenté à ses amies.

Aussi je ne puis moins faire que de me mettre sur mon 31 demain ou après-demain et d'aller présenter mes hommages à ladite dame. Il y aura peut-être un peu de difficulté à lui expliquer par suite de quelques liens de parenté et d'amis je viens la voir, mais à ça près... D'ailleurs elle est, paraît-il, très aimable.

Je vois mon cher papa que tu ne comptes plus venir me voir cet été. Je n'ose vraiment que le regretter, car évidemment le voyage étant assez fatigant, je me ferais scrupule d'insister, à moins que tu ne fasses un petit séjour sérieux ici, chose que, je crois, tu ne pourrais.

Enfin j'espère bien ne plus trop tarder à te voir, soit que mon Directeur général de retour d'Espagne, se souvienne de son désir de me voir à Paris pour causer et faire un tour ensemble, soit alors plus tard au mois d'août. De mon service militaire je n'ai aucune nouvelle. Je n'y comprends rien. J'ai écrit à mon colonel, à la suite d'une demande qu'il me faisait pour savoir s'il me faisait plaisir de faire des exercices cette année, afin de lui demander quelques explications complémentaires. Mais il ne m'a pas répondu. J'attends donc.

Je t'embrasse tendrement.

Ton fils, Paul

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 10/5/09

Mon cher papa

Je t'écris à Paris, quoique je crois que tu es déjà à Fontainebleau. Évidemment ce temps printanier et chaud de ces derniers jours a dû être pour beaucoup dans ta détermination. Il est à souhaiter pourtant que tu n'aies pas à subir de ces revirements de température auxquels nous commençons à nous habituer cette année.

Madeleine me disait que tu étais descendu aux « Charmettes ». Si je me souviens bien l'hôtel est un peu léger, et n'est pas tout ce qu'il y a de plus confortable ; lorsque la saison est en retard, il y a par suite à craindre les courants d'air où le froid. J'espère mon cher papa que tu n'auras pas ces ennuis.

J'ai oublié de te dire que j'avais reçu une boîte de dragées, il y a de cela plusieurs jours. Je te remercie bien de la peine que tu t'es donnée.

Ici, rien de bien particulier. Je continue tout doucement mon existence, bien calme. Dois-je renoncer à vous avoir jamais par ici, vos occupations vous empêchant vraisemblablement à venir si loin dans le courant de l'année. Pourtant en d'autres temps vous n'auriez pas été si éloignés de passer une partie de vos vacances en dehors des Petites-Dalles. Tant de gens viennent se reposer à Heidelberg et dans les environs que je me demande pourquoi vous n'y viendriez pas aussi. Il y a là foule de promenades et l'air serait bon pour tous. Cette idée qui me vient n'a, je crois, rien d'inexécutable. Qui empêcherait Louise et les siens, Charles et Madeleine, de venir avec toi, Henri, André, Émile et Georges pendant un mois par exemple s'installer à Heidelberg. La chose semble simple. Maintenant, je sais que je suis trop intéressé pour être d'un autre avis.

Au revoir, mon cher papa. Je t'embrasse tendrement.

Ton fils, Paul

Carte de Thérèse à sa sœur Laure

Paris, samedi 15 mai 1909

Ma chère Laure,

La grève des postiers est recommencée ; on voit partout des soldats dans les grands bureaux, mais je crois que cette fois les lettres n'auront pas trop de retard. Depuis votre départ : dîner le soir chez les Hallopeau, ; mardi, baptême Contant, ils ont pris une sage décision ; Albert partira à la fin du mois faire une cure solaire pour sa gorge à Leysin. Jeudi, j'ai été dire adieu à Tante Guerrin qui partait dans la journée. Geneviève Meissas avait eu de meilleures nouvelles de sa sœur la veille, la fièvre avait diminué, mais ce jour-là, elles étaient beaucoup plus mauvaises, l'enflure prenait tout le corps, ce qui est très mauvais signe.

Louis Bergeron, qui pensait prendre un billet d'aller et retour pour Orléans, a dû rester à l'usine. Oncle Meissas y est toujours.

J'ai accepté l'invitation de Madame Bomane pour le samedi 22, mais je crains que nous ne puissions y aller. Je ne reprendrai pas encore le cours de dessin la semaine prochaine bien que mes yeux aillent mieux.

Bonne nouvelle des Weiller, mais il fait très froid là-bas, la neige tombe et ils ne peuvent s'installer à la campagne.

Marie Guerrin arrive jeudi à Paris pour une quinzaine. Jean ce soir-là est de nouveau invité chez les Lazare Weiller de 5 heures à 10 h.

Nous avons déjeuné mardi chez les Albert avec les Pistel et Fourcade ; le soir, dîner chez Mme Champy avec les deux Loustale. Mercredi, dîner chez Albert avec Tante Régnauld. Dimanche, nous dînerons chez Tante Régnauld avec les Gosset.

Tout Paris est pavoisé depuis hier jusqu'à demain. Notre maison et dans les mieux. J'ai mis aussi 2 drapeaux français, mais impossible de trouver à présent des bannières de Jeanne d'Arc. Elles ont toutes été déjà enlevées des magasins.

Je t'embrasse.

Thérèse

J'ai reçu hier la visite de Jeanne Bafin, elle pensait te trouver encore.

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Paris, mercredi 19 mai 1909

Ma chère Laure,

J'ai été ce matin voir Geneviève Meissas qui m'avait envoyé un mot pour m'apprendre la mort de sa sœur. Lucie a succombé lundi soir à Leysin.

Oncle Meissas doit rentrer à Paris ce soir, tandis que Louis Bergeron ramène le corps de sa femme directement vers les environs d'Orléans. On pense que l'enterrement se fera vendredi à Merre ? ou Mair ? Je ne sais où cela est. Je n'ai pas demandé d'explications à Geneviève, mais je pense que cet endroit doit se trouver près de la propriété de famille des Bergeron.

On dira probablement une messe à Paris pour les Meissas vendredi. Je ne sais si ils vont à l'enterrement à ce lieu qui ne m'est pas connu.

J'irai tantôt prendre d'autres renseignements chez les Hallopeau.

Il paraît que Marie Guerrin arrive tantôt chez Louise Guibert, car chez les Faÿ, il y a des oreillons et Cécile recommence une période de chaise longue.

Albert Contant pense partir à la fin de mai faire du solarium à Leysin pendant six semaines. J'espère que Jeanne ne va pas rester à Paris pendant ce temps-là. Je crois qu'à présent ils vont orienter leur genre de vie autrement pour l'avenir ; il en est grand temps ! Mais j'ai peur qu'ils ne s'en tiennent qu'à des demi-mesures. Il devrait bien s'installer complètement à la campagne et une campagne qui ne soit pas la banlieue.

Temps superbe et plus chaud.

Longue lettre d'Hélène hier. La fille sort tous les jours.

J'espère que ma lettre n'aura pas trop de retard avec la grève. Mais je pense qu'il est inutile que je vous envoie un télégramme, puisqu'il ne doit pas y avoir de service pour Lucie à Paris.

Jean se décommande chez les L. W. ; et moi aussi, chez Mme Roman pour samedi soir.

Je t'embrasse.

Thérèse

Je n'ai reçu ta lettre que ce matin à 10 heures.

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Paris, mardi 25 mai 1909

Ma chère Laure,

J'ai reçu ta lettre ce matin ; cette fois, il n'y a plus de retard dans les communications. Je vois vos petits ennuis de ces jours derniers ; espérons que cela ne décourage pas votre agence pour une autre fois.

Les Bernage paraissent satisfaits du prochain mariage de Marguerite (24 juin probablement). Mr Simon Dupareneur est receveur d'enregistrement dans un bourg du Morbihan ; ce sont les Thiroux, cousins des Bernage qui font le mariage. J'irai demain féliciter la fiancée elle-même et avoir d'autres renseignements, âge, etc.

Demain soir, nous dînons Jean et moi chez les Hadengue. Jacques est venu dimanche ; vendredi en huit, il pense prendre Jean au passage à Gaillon pour passer la nuit au Havre ensemble, et le lendemain matin assister au départ de Jean sur la Savoie.

Chaleur torride ces jours-ci, aujourd'hui orages et pluie forte toute la journée.

Oncle Meissas est venu tantôt me demander le titre exact de Pierre pour le fairepart de la pauvre Lucie. L'enterrement a eu lieu vendredi matin à Mer à 11 heures. Il n'y a pas eu de messe à Paris. Oncle Meissas et Geneviève sont partis d'ici le matin pour y assister ainsi que Louise Guibert et Marie Guerrin, les seuls représentants de toute la famille de Paris ; tous les autres n'étaient, ou pas libres, ou avaient été prévenus trop tard.

Louis Bergeron était parti de Leysin le mercredi matin avec le corps et n'est arrivé que juste pour le vendredi matin. (Il aurait été beaucoup plus simple de passer par Paris.) ; *Trois mots illisibles...* aux personnes parties de Paris vendredi matin pour l'enterrement ; elles ont eu en route un déraillement et sont arrivés la cérémonie commencée.

Nous nous sommes trouvés dimanche avenue Bosquet en même temps que Madame Albert Chaudé qui s'est fait donner quelques détails sur la fin de Lucie. La malheureuse a eu une mort terrible avec la dernière heure de souffrances épouvantables d'après ce que nous a décrit oncle Meissas ; mais sans doute n'avait-elle déjà plus sa connaissance à ce moment-là ? La mort de la mère a été un coup terrible pour le petit Paul. Il paraît qu'on lui avait laissé l'illusion que sa mère allait mieux dans ces derniers temps. (Je ne comprends pas cela, à son âge).

Mr et Mme Roy m'ont très aimablement déposé une carte. Sont-ils toujours à Paris et à quel hôtel ? J'irai leur rendre visite.

J'ai été hier au dernier lundi de Mme Champy ; elle a en ce moment chez elle Melle Marie Champy que son frère vient de mettre à la porte de chez elle en une ½ heure en faisant poser des scellés sur l'appartement (sans la prévenir naturellement vu les rapports du frère et de la sœur). Mme Champy va donc avoir sa nièce chez elle pendant 8 jours.

J'ai été tantôt faire un dernier essayage chez Mme Barrière ; mon corsage et tout mon costume seront très bien. Albert Contant a dû partir hier pour Leysin. Marie Guerrin est chez les Guibert ; elle viendra déjeuner ici samedi. Impossible de la voir elle est tout le temps en rendez-vous avec des personnes s'occupant de patronage.

Je t'embrasse.

Thérèse

J'ai mon certificat du commissariat de police. J'irai demain chez Mme Weiller voir si elle a à présent le sien.

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 26/5/09

Mon cher papa

Vraiment depuis quelques jours je suis gâté. C'est avec un grand plaisir que j'ai lu et que je lis toutes ces lettres de Louise que tu es eu la bonne pensée de m'envoyer. Je vois par ta lettre que le temps lourd de ces jours-ci n'a pas seulement sévi à Mannheim et l'orage qui a suivi a probablement été vous rafraîchir aussi. Pourvu seulement que tes promenades en forêt n'en aient pas souffert. J'ai hâte de voir toutes les jolies aquarelles que tu as faites. J'espère que tu en as fait de nombreuses à mon intention, car évidemment loin comme je suis, j'ai toujours été moins bien partagé que les autres, n'étant pas là pour rétablir les faits dans leur scrupuleuse vérité. Mon prochain passage à Paris me permettra de me dédommager et de prendre toutes ses aquarelles qui sont paraît-il à moi, mais que je ne puis jamais avoir.

De mon service militaire je n'ai pas de nouvelles. J'en conclus que mon colonel pourra se passer de moi cette année-ci encore. Aussi ai-je avisé mon Directeur que je voudrais prendre mes vacances à partir du 10 août environ, ce dont il a pris bonne note. D'ailleurs cette date n'a rien d'intangible et le cas échéant il me serait toujours possible d'avancer ou de retarder un peu. Voilà donc un point de fixer et somme toute peu de semaines nous séparent de notre réunion aux Dalles.

J'ai enfin reçu de Lille des nouvelles de mon filleul. Je commençais à être inquiet et avais écrit à Louise qu'elle manquait à tous ses devoirs en me laissant ainsi à l'écart. Il paraît que le jeune sujet est charmant, délicieux, plein d'attention et de bonnes pensées pour son parrain. Je suis donc tranquille et je viens de l'écrire à la maman.

Au revoir et mille affectueux baisers, mon cher papa.

Ton fils, Paul

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Paris, jeudi 3 juin 1909

Ma chère Laure,

Je t'ai mis ce matin aux colis postaux les objets de 1^{ère} communion demandés ; cela aurait été trop long de les faire marquer. Ils arriveront demain matin en gare à Chalon.

Jean a déjà fait une partie de ses malles. On pèse tout au fur et à mesure pour ne pas dépasser les 60 kg auxquels il a droit.

Remercie Louis de ma part de son aimable proposition, mais Jean dit qu'il n'est pas assez sûr que Jacques le rejoigne au Havre.

Et demain, c'est justement mon concours de dessin trimestriel, et il ne faut pas que je le manque pour aller jeudi prochain au grand concours aux Tuileries ; car j'en ai déjà manqué un cet hiver quand j'avais la grippe.

Mme Weiller est partie ce matin pour Angoulême puis pour (Hôtel de Venise) Vichy. Je crois que je ferais avec elle un retour de Russie fabuleux ; nous avons combiné cela ensemble, mais j'irai de plus chez Cook me renseigner. Je crois que nous pourrions prendre des billets circulaires (durée 3 mois) Moscou étant à 2045 km de Paris, dans ce cas notre retour se ferait par Vienne, etc. Je n'aurais pas osé proposer tant d'arrêts à Mme Weiller, mais c'est elle qui m'en a parlé la première. Et je vois qu'elle serait enchantée de faire tout ce détour.

René joue en ce moment le rôle de consul remplaçant Mr Richard. Il a encore neigé à Moscou il y a 8 jours ; Hélène allume toujours le poêle. Il paraît que le 14 juillet René et Hélène recevront tous les Français au consulat : déjeuner, etc. Je me demande s'il faut que j'emporte ma robe blanche ; qu'en penses-tu ? Je vois que Mme Weiller emporte des robes habillées. Et toi que feras-tu ?

Pierre m'a écrit ce matin ; les lettres mettent longtemps, 8 jours au moins.

Longue lettre de Philippe ces jours-ci ; il canote sur le lac. Il a été pour la Pentecôte jusqu'à Lindaü.

Les Malassez nous ont invités à dîner mardi dernier. Il y avait Henriette Leuliet qui attend un second bébé. Dimanche Jean et moi avons fait une tournée de visites : famille et vieux amis.

Oncle Guerrin est arrivé mardi chez les Meissas. Je l'ai invité à dîner ici avec Marie samedi prochain.

Melle Eliot a reçu ta lettre. J'ai visité avec elle mardi la monnaie. Elle connaît Mr Tollière qui nous a mis dans la main des barres de 10 000 fr. d'or. Jean par lui a visité les parties secrètes de la fabrication. C'est la Société d'Affinage qui fournit les lingots.

Tante Gustave nous avait invités à déjeuner mardi avec les Albert, elle nous a décommandés à cause de la mort du commandant Brullé.

Estelle vient d'arriver apportant de petites médailles pour Jean. Tante Régnault lui a aussi donné un Saint Christophe d'argent. J'ai vu hier les Bernage. Marguerite est toujours ravie. Cela se fera à la fin de juin, 24 probablement elle m'a montré plusieurs cadeaux qu'elle avait déjà reçus. Le nom du fiancé est : Simon Duparme.

Je t'embrasse.

Thérèse

Jeanne Contant et pour une quinzaine de jours à Lermaize. Les Meissas ont été à Orléans pour la Pentecôte.

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 6 juin 1909

Mon cher papa

Voilà une journée de pluie qui n'incite pas à sortir et je passe ainsi tranquillement tout mon dimanche à la maison. J'ai reçu ce matin une lettre de Louise que je t'envoie. Je lui avais écrit dernièrement pour lui demander ce qui était résulté finalement de ses pourparlers au sujet de l'affaire avec la famille R. et l'avait prié d'avoir une réponse bien nette afin d'être fixé. Comme tu le vois, la décision de la famille ne peut pas être plus ferme.

Si tu penses que des pourparlers entrepris avec la famille R. auraient chance de réussir, l'idée de Louise serait évidemment séduisante. Je ne connais pas la jeune fille, ne l'ayant vu qu'il y a peut-être 8, 10 ans, alors qu'elle était toute enfant. Enfin tu verras si comme le dit Louise il n'y a pas lieu d'écrire à Me Lucien par exemple.

Ainsi que je disais à Louise je vais aller prochainement lui dire un petit bonjour. Je vais en effet ces jours-ci à Cologne (hôtel du Nord) et en profiterai pour pousser jusqu'à Lille où je serai certainement dimanche sinon avant. Je ne ferai malheureusement qu'une apparition et penserai peut-être regagné Mannheim en passant par Paris. Le chemin n'est pas plus long. Mais alors je ne passerai que tout au plus quelques heures parmi vous. Il me tarde bien d'aller vous embrasser. Cette courte apparition va me faire attendre plus patiemment le moment des vacances. Je serai le 9 au soir à Cologne, irai peut-être à Stolberg, le lendemain ou le surlendemain, où tu aurais à adresser ta lettre si tu m'écrivais. (Spiegel manufacture – Stolberg Reinland).

Je t'embrasse tendrement ainsi que tous.

Ton fils, Paul

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Paris, mercredi 16 juin 1909

Ma chère Laure,

On m'a envoyé les photos de chez Taponnier, 2 seulement. Avec celle que Jean a emportée, cela fait 3. Je pense que c'est bien le nombre que je devais recevoir.

Depuis le départ de Jean, j'ai fait une foule de choses : préparatifs d'été pour la maison ainsi qu'un nettoyage complet de la chambre de débarras au grenier, ce qui ne s'est pas fait en un jour. Mon costume pour cette occasion avait une vague ressemblance avec celui des scaphandriers, car la poussière n'est pas descriptible dans cette pièce de là-haut.

Aujourd'hui, Estelle est venue passer la journée et a arrangé toutes les tapisseries, et lits dont on ne se sert pas. Le frotteur viendra battre les rideaux et les tapis.

Dimanche Jacques et moi avons été chez les Meissas ; ils ont dû partir hier pour Poncay pour y passer 15 à 30 jours, suivant la chaleur.

Oncle Guerrin et Marie sont rentrés il y a 8 jours à Besançon. Ils deviennent en effet de plus en plus de voyageurs.

Jeanne Contant et revenue de Lermaize, elle partira avec Tante Alice pour St-Gervais les premiers jours de juillet.

Je vais répondre à Mme Weiller qui m'a écrit ce matin que nous partons toujours le 3 juillet. Elle est à hôtel de Venise à Vichy. Elle me dit qu'elle compte sur Louis pour lui prendre son billet.

Je crois qu'il vaudrait peut-être mieux que ce soit moi qui m'en occupe étant à Paris. Dans tous les cas voici le projet de voyage pour Mme Weiller et moi construit par Jacques : deux billets circulaires de 3000 km valables 3 mois, pour France Allemagne Autriche et France avec facilité donnée par Cook de passer la frontière russe à deux endroits différents : soit en allant Alexandrov (ligne Berlin-Varsovie) et Granica (ligne Varsovie-Vienne) en revenant. Quitte à prendre des billets simples d'Alexandrov à Moscou et de Moscou à Granica.

Partout pas de franchise de bagages. Réduction 12 à 15 %.

Notre retour se ferait par Vienne – Salzbourg – Munich – et Strasbourg.

Je vais envoyer tous ces renseignements à Madame Weiller.

Je t'embrasse.

Thérèse

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 23/6/09

Mon cher papa

Je ne t'ai pas donné de nouvelles de mon retour et voilà déjà plus de 8 jours que j'ai retrouvé mes habitudes. Tu en as certainement déduit que je suis rentré sans encombre, ce qui est exact d'ailleurs. Je devais pourtant ne pas avoir un air bien catholique, car à la frontière ces braves Allemands semblaient vouloir m'embêter. Le douanier d'abord n'a pu résister au désir d'inspecter en détail ce que renfermait ma valise. Puis comme la visite passée j'allais, en attendant le départ du train, prendre mon petit déjeuner, ainsi que j'ai coutume de le faire, un gendarme vint engager la conversation : « Veuillez me dire, Monsieur, où vous allez ? » – « Je vais prendre un café au lait. » – « Ce n'est pas ça que je vous demande ; dans quelle ville vous rendez-vous ? » – « À Mannheim » – « Vous n'avez pas fait de service militaire en Allemagne ? » – « Mon Dieu, non ». Il sortit alors tout satisfait un grand calepin de sa poche et continua : « En ce cas, veuillez me donner votre nom. » Je lui donnais mon nom. Il réfléchit quelques instants. « Ce n'est pas un nom allemand que vous avez ! » – « Ce n'est pas moi qui l'ai choisi, je le regrette » – « Bien ! Où êtes-vous nés ? » Lorsque je lui eus répondu : « Mais, dit-il, est-ce que vous êtes Allemands ? » – « Ma foi non ! » Je le quittai alors, le laissant furieux, ses moustaches jaunes frémissaient et la pointe de son casque ce mit à jeter des éclats inaccoutumés.

Le mois de juin tire à sa fin. Six semaines me séparent maintenant du moment des vacances où je vous retrouverai tous. J'espère que ces semaines ne passeront pas trop lentement et je t'envoie en attendant, mon cher papa, mes meilleurs baisers.

Ton fils, Paul

Carte de Thérèse à sa sœur Laure

Paris, lundi matin 21 juin 1909

Ma chère Laure,

Mme Weiller m'a écrit ce matin en me disant qu'elle approuve complètement notre projet de voyage circulaire par (retour) Vienne, Salzbourg, Munich et Strasbourg. J'irai donc ce soir chez Cook en emportant les 2 lettres qu'ils vous ont écrites et que tu m'as envoyées. Je demanderai donc chez Cook qu'on prépare 2 billets circulaires de la façon suivante :

Paris, Berlin, Alexandrovo, Granica, Vienne, Salzbourg, Munich, Strasbourg, Paris. Nous aurons ainsi nos 3000 km donnant droit à 3 mois. Cela fait environ 3300 km d'après mes calculs ; et je crois que cela reviendra à environ 350 fr. par billet (1ère classe).

Jacques est venu hier, il viendra jeudi matin ici (pour cortège Bernage), et partira vendredi soir pour Zürich. Jeudi, cela devait être la fête du régiment, mais elle a été remise. Jacques en profite pour partir un jour plus tôt.

Titre de livres : René Bazin : « Une religieuse réparatrice » ; histoire de la nièce de Bazin. Très beau livre.

Vos passeports, je pense, sont tout à fait en règle ? Celui de Jacques, de Mme Weiller, et le mien le sont aussi.

Je t'écrirai demain à Chalon plus longuement.

Je t'embrasse.

Thérèse

1797-1909

Carte de Thérèse à sa sœur Laure

Paris, jeudi matin 24 juin 1909

Ma chère Laure,

Nous nous préparons à assister au mariage Bernage. Le temps est nuageux, mais il ne pleut pas.

Cook doit me déposer tantôt tous les billets demandés sauf les deux d'Alexandrovo à Moscou qu'il ne peut nous fournir. Écris-moi si je dois commander un omnibus à 4 places pour le samedi 8 ; nous pourrions prendre Mme Weiller au passage ? Je la préviendrais.

Hélène m'écrit pour que je lui apporte un chapeau d'hiver de chez Refoubelet, environ 40 fr. J'ai été le commander mardi. Je crois que j'aurais passablement de paquets aux Weiller. Mme Weiller doit me remettre encore beaucoup de bibelots laissés par Hélène.

J'ai apporté aux Bernage une assiette pareille au service à dessert que tu offres à Marguerite, cela lui plaît beaucoup. J'ai dit Aux Lions de faïence d'expédier directement à Rochefort-en-Terre pour éviter la casse. J'ai pris un service à 55 fr., car il était beaucoup plus joli à ce prix-là qu'à 50 fr., j'ai payé aussi l'expédition 2,50 fr. Tu me dois aussi le paquet du Bon Marché 15,20 fr. et le colis postal à 0,85 fr. Cela fait en tous 73,55 fr. Pourrais-tu me rembourser cet argent, car si on m'envoyait encore des commissions à faire, je n'aurais plus assez d'argent pour les derniers jours de juillet.

Antoinette part mardi avec Miss Blacklé pour la Savoie et le Dauphiné. Reçu ce matin la jolie carte. Oncle Henri doit me prêter ses vieux guides de Russie et Allemagne du Nord.

Lettre de Thérèse à sa sœur Laure

Paris, dimanche 27 juin 1909

Ma chère Laure,

J'ai reçu ce matin ta lettre avec le billet de 100 fr. Je crains qu'Estelle ne veuille pas quitter Paris cet été ; elle dit qu'elle ne se sent pas assez forte, bien que je trouve que ses forces reviennent chaque jour davantage. Elle est revenue faire une villégiature de 2 jours ici jeudi pour le mariage Bernage. Hier, en rentrant c'est elle, qui m'a menée à pied chez les Gosset où je dînais.

Estelle a une nièce qui finit un apprentissage dans les robes et costumes de dames. Elle voudrait la caser dans une grande maison, comme elle l'a déjà fait pour une autre de ses nièces. Elle désirerait que tu lui fasses une lettre de recommandation pour Vignon où sa nièce se présenterait avec ta lettre. Enfin, je pense qu'Estelle t'en parlera elle-même si elle vient te voir samedi.

Je viens de commander un omnibus à 4 places pour le samedi 3 juillet midi ½ ; j'ai prévenu Mme Weiller ; nous la prendrons au passage.

Les billets d'Alexandrova à Moscou sont de 80 fr. environ, chaque billet de 1ère classe, ou environ 30 roubles.

Cook est venu jeudi apporter les billets et prendre le chèque ici. J'ai dit à l'employé qu'il fallait faire toucher le chèque à Chalon-sur-Saône chez Mr Jeannin-Naltet. Il a repris les billets et doit me les rapporter dès que Cook aura reçu l'argent de Chalon. J'ai vu que le total montait à presque 2 000 fr., mais je ne peux pas te dire le chiffre exact.

On avait aussi téléphoné aux Albert l'arrivée de Jean à Mexico.

Je te quitte pour aller chez Albert où je dîne ce soir.

Je t'embrasse. Thérèse

Je viens de voir tante Alice qui part vendredi pour St Gervais. Cécile était chez sa mère ; elle est tout à fait remise de sa petite opération. Jacques a dû arriver hier matin à Zurich. Je t'envoie la photo de Ph.

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 27 juin 1909

Mon cher papa

Je t'écris en cet après-midi de dimanche afin que tu puisses recevoir ma lettre demain. Demain en effet, ceux d'entre nous qui sont à Paris vont pouvoir te souhaiter de vive voix ta fête. Je veux, quoiqu'étant loin de toi, que mes vœux arrivent avec ceux des autres. On ne peut s'empêcher à cet anniversaire de penser qu'il y a quelques années encore nous étions tous réunis à cette date et, sans nous rendre bien compte de notre bonheur d'alors, nous pouvions avec cette chère maman t'embrasser, et t'exprimer tous nos vœux.

Nous n'allons plus tarder à nous trouver réunis. Louise va bientôt déjà être des vôtres, et sa grande fille doit faire de nombreux préparatifs en vue de son séjour aux Dalles. Elle aura bien des explications à donner à son petit frère ou plutôt à son grand frère Paul qui trouvera certainement tout nouveau.

Je ne bouge plus guère d'ici. Je ne vais plus que rarement même à Mannheim. Je trouve toujours des excuses pour rester tranquille et éviter que ma paresse ne fasse honte à moi-même. Je passe généralement mes dimanches à lire, et je me demande par moment ce que je deviendrais si je n'avais pas mon grand fauteuil en cuir pour me recevoir pendant de longues heures. Plongé dans ses bras je sens le temps s'écouler peu à peu, et j'atteins rapidement la fin de la journée. Au moins de cette façon je jouis d'un calme parfait et les bruits de la ville ne viennent pas me troubler.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse bien tendrement en ce jour d'anniversaire.

Ton fils, Paul Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 29/6/09

Mon cher papa

Je suis bien sensible à tes vœux. Comme tu le dis, notre chère maman nous fait bien défaut en ces jours d'anniversaire qui étaient toujours pour elle l'occasion de nous exprimer sa tendresse et son affection dont elle nous entourait constamment. Aussi c'est à elle tout d'abord que vont nos pensées lorsque se renouvellent ces dates de fête où jadis nous nous retrouvions toujours si nombreux.

Depuis ma dernière lettre, je n'ai comme tu le penses rien fait de nouveau. La pluie a succédé à un temps assez lourd, aussi jouissons-nous d'un peu de fraîcheur. Par ici, où presque tous ont un petit coin de terre où planter des légumes, on se réjouit généralement de voir un peu d'eau ; on pense plus à ses salades qu'à l'inconvénient d'être mouillé. Il est d'ailleurs certain que pour ma part je ne vois aucun mal à ce que la pluie tombe, ne sortant guère.

J'espère que la fièvre d'Émile ne va pas tarder à se dissiper. Les examens d'ailleurs doivent être finis et il ne peut manquer par le repos de se remettre rapidement. Il est probable que nous apprendrons prochainement les fiançailles de Jeanne L. puisque Mr V. a été trouvé aimable et distingué. Néanmoins Jeanne ne semble guère emballée pour avoir des préoccupations semblables. Avec de telles idées, elle ferait certainement mieux de s'abstenir.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse tendrement.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 13 juillet 1909

Mon cher papa

Je fais bien des vœux pour que tu aies trouvé du beau temps aux Dalles. S'il continuait à pleuvoir et à faire froid comme maintenant, il faudrait bien que vous songiez à faire du feu, et faire du feu n'est pas chose commode dans ces maisons de bord de mer ou les courants d'air se font alors sentir de façon plus intense, par les fenêtres et les portes mal jointes et humides. Vous devez en tout cas jouir d'un grand calme. À cette époque de l'année, les baigneurs n'ont pas encore fait leur apparition, à quelques rares exceptions près, surtout que le temps n'engage guère à aller villégiaturer au bord de la mer. Vous passerez un 14 juillet probablement bien tranquille. D'ailleurs pour ma part je ferai de même.

Vendredi dernier, anniversaire de naissance du grand-duc de Bade, avait lieu comme tous les ans distribution de récompenses diverses. La Glacerie ayant des ouvriers avec 30 ans de service, j'ai été, comme en 1908 du reste, assister à la distribution des médailles. Naturellement les « pompiers volontaires » faisaient partie de la fête et auraient rendu jaloux les pompiers de Nanterre. Il y en avait même un avec une jambe de bois. Le sérieux que tous ces gens-là conservent, et avec lequel ils circulent (n'ayant souvent de l'uniforme que le casque et la vareuse) et surtout le public qui a l'air de trouver cela tout naturel en rendent tout rire déplacé, et l'on se ferait très mal jugé d'ailleurs si l'on ne pouvait s'en empêcher.

Dimanche dernier avait lieu une fête de natation. J'y ai été faire un tour. Je n'y suis guère resté, trouvant le spectacle monotone. Il y avait pourtant un concours de saut ou quelques nageurs ont vraiment excellé.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse tendrement ainsi que tous ceux qui sont auprès de toi.

Ton fils, Paul

J'ai reçu avant-hier ma convocation pour une période de 28 jours.

1797-1909

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 4/8/09

Mon cher papa

Je te remercie bien de ta longue lettre qui m'a fait grand plaisir. Le temps malheureusement ne vous favorise guère, et je crois qu'il doit en être de même un peu partout. Nous aussi n'avons pas à nous féliciter de la température. Mais c'est au bord de la mer, alors qu'on est en vacances, que l'on y fait plus attention et que l'on peut enrager de ne pouvoir jouir des chaudes journées que nous avons eues en juin.

Je pense que tu ne te rends pas trop souvent à Paris, afin de pouvoir te reposer complètement et bien jouir de la petite famille de Louise. Il est vrai que tu as encore devant toi de longues semaines, mais le temps passe si vite et tu n'as pas trop de toutes tes journées pour rester avec tous ceux d'entre nous qui sont aux Dalles.

Comme je te le disais, je ne tarderai pas à partir pour faire ma période. Il est probable que je quitterai d'ici au plus tard le 23. Mais je ne veux pas que tu te déranges pour venir à Paris ; le voyage est encore assez fatigant. Je m'arrangerai plutôt pour aller dîner un soir aux Dalles avant de regagner Le Mans. Je suis habitué à rouler en chemin de fer, quelques kilomètres de plus ou de moins n'ont aucune importance pour moi. D'ailleurs je te dirai exactement prochainement le moment de mon départ.

Je t'embrasse tendrement, mon cher papa, ainsi que tous ceux qui sont auprès de toi.

Ton fils, Paul

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 15 août 1909

Mon cher papa

Il est probable, puisque le 22 est un dimanche, que je quitterai le samedi soir le Waldhof. Je passerai ainsi dimanche à assembler mes différents objets militaires. Lundi matin je porterai mon uniforme à transformer chez le tailleur. Donc à moins d'empêchement imprévu je prendrai le train de 2h10 lundi pour les Dalles. Je ne sais pas encore exactement l'heure et le jour de mon départ des Dalles, je combinerai cela là-bas. Une lettre de Georges reçue hier dit qu'il remet son voyage à Mannheim en septembre. Je crois qu'en définitive il a raison. La chaleur au mois d'août rend par ici les excursions pénibles. La période de chaleur que nous traversons est particulièrement désagréable. Je ne sais si le temps sera beau en septembre, mais à cette époque il sera certainement possible sans effort de se promener.

En attendant de pouvoir t'embrasser, je t'envoie, mon cher papa, mille bons baisers.

Ton fils P. Wallon

1797-1909

Carte d'Emile à son père

Paris, 8 septembre 1909

Mon cher papa

Il est venu hier une personne pour demander des renseignements pour louer la maison de Monsieur Malassez. Comme il n'y avait personne, elle a laissé au concierge la note ci-incluse.

J'espère que vous avez meilleur temps qu'ici ; il fait un temps gris et froid assez désagréable.

Si vous recevez des lettres soit de Paul soit d'André, n'hésitez pas à me les envoyer je trouverai le temps de les lire.

Je t'embrasse bien, mon cher papa, ainsi que tout ce qui t'entoure.

Ton fils qui t'aime.

Emile Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Dancourt, 9/9/09

Mon cher papa

Nous sommes depuis hier dans un petit trou. Nous y passons aujourd'hui toute la journée, c'est jours de repos.

Jusqu'ici nous n'avons pas eu à nous plaindre le temps fut satisfaisant et nos lits bons. Nous avons par contre la perspective de coucher dans la paille pendant notre séjour à Orphies qui durera trois jours. Notre journée d'hier fut bien remplie puisque la manœuvre ne se termina qu'à 2h de l'après-midi. Ce n'est donc qu'à ce moment que nous pûmes déjeuner. D'ailleurs, le temps passe assez vite, car ce que nous fîmes fut très intéressant, ce qui heureusement changeait d'avec les jours précédents. Notre parti se composait d'un régiment infanterie, d'une batterie « d'art » et d'un 1/2 escadron de cavalerie.

Demain nous avons encore manœuvre de régiment contre régiment et les 2 jours suivants brigade contre brigade.

Après ce sera la route de retour. Le 19 nous sommes au Mans et le 20, je regagne Paris. Je ne serais pas fâché d'avoir terminé ces 28 jours. Je pense que le temps se maintiendra suffisamment beau pour ne pas avoir une fin de période par trop désagréable. Aujourd'hui il fait grand vent et température froide.

Tous les pays que nous avons traversés sont superbes. La culture semble y être en pleine prospérité. Quelques vieilles fermes, quelques vieilles églises donnent beaucoup de cachet au paysage.

Dans la Beauce nous n'avons vu que la partie assez vallonnée et boisée, la Beauce pouilleuse comme l'appelle les paysans d'ici. Ce n'est évidemment pas la vraie Beauce avec ses grands champs et ses vastes fermes.

Je t'écris dans ma chambre qui n'est certes pas d'aspect grandiose, mais j'ai au moins un lit. De cuvette je n'en ai naturellement pas. J'ai par contre un grand saut de ferme, qui placé sur une chaise, me permet de faire mes ablutions.

Au revoir, mon cher papa, à Paris donc.

Je t'embrasse tendrement ainsi que tous ceux encore aux Dalles.

Ton fils, Paul

Lettre de Paul Louis à son père

Oisème, 14 septembre 1909

Mon cher papa

Nous voici à notre première étape du retour. Nos journées de manœuvres se sont en somme fort bien passées, la pluie ne nous a jamais fort mouillés, le temps n'étant réellement mauvais que la nuit où sitôt notre retour effectué au cantonnement. Par contre, les fantassins rentrant après nous ont plus d'une fois été mouillés jusqu'aux os.

Dans notre batterie, les officiers ont eu la chance de pouvoir passer toute la période de manœuvre sans coucher une fois dans la paille, et j'ai toujours eu un lit ce dont je ne suis pas fâché. J'ai fait les manœuvres de façon aussi intéressante que possible, étant adjoint au commandant de l'artillerie, qui ne cessa d'accompagner le général ; si bien que j'ai pu suivre les différentes phases de la lutte.

Nous avons été brigade contre brigade, ce qui est suffisamment important déjà pour être intéressant. Le général de division dirigeant les opérations a eu le bon goût de ne pas nous faire subir d'alerte, ni de nous faire faire de manœuvres de nuit, ce qui n'eut pas été drôle, toutes les nuits la pluie étant tombée abondamment.

Je suis aujourd'hui fort bien logé, dans une grande chambre, avec nombreux fauteuils et canapé, cabinet de toilette, dans une sorte de petit pavillon de chasse, très confortable. Je commence à décompter les jours, dans une semaine je serai parmi vous. Cette perspective allège les ennuis de la route. J'ai reçu ta lettre à Gasville et je t'en remercie fort, mon cher papa. Gasville était si petit que 2 batteries, dont la mienne, ont poussé jusqu'à Oisème, ce dont je ne me plains pas, l'endroit étant joli, situé dans la vallée.

Je t'embrasse fort mon cher papa.

Ton fils, Paul

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 5/10/09

Mon cher papa

Décidément, voici bien longtemps que je ne t'ai écrit. J'ai appris par une lettre de Louise que tu allais bien et que tu avais conduit Suzanne au jardin d'acclimatation. J'ai toujours l'impression, quand j'entends parler du jardin d'acclimatation, d'un de ces endroits éloignés d'où l'on rentre forcément éreinté. Il est probable que c'est un souvenir venant de ce que j'y allais surtout lors de ces promenades que tu nous faisais faire tous réunis, et où mes jambes n'étaient pas bien hautes encore. D'ailleurs, le complément de ces grandes sorties était au retour l'entrée chez un pâtissier, ce qui n'était pas peu pour me faire garder des souvenirs ineffaçables de ces promenades.

J'ai été bien longtemps sans avoir de vos nouvelles. Enfin, je sais maintenant que vous allez tous bien. Albert doit être à Paris, et il faut espérer qu'après avoir limousiné si longtemps, il se reposera quelques jours avant de regagner sa grande ville.

Depuis le départ de Georges, j'ai repris toutes mes petites habitudes, et le soir après dîner je deviens de plus en plus inséparable de mon fauteuil. Il est vrai que j'ai du pain sur la planche si je veux lire les publications arrivées en mon absence, et où pourrais-je être mieux pour cette besogne que dans ce confortable fauteuil.

Le temps est encore doux, et malgré un peu de vent, il fait bon rester dehors. S'il veut bien ne pas pleuvoir trop souvent, nous aurons une belle saison d'automne.

Je vois que Georges et Émile se lancent dans le patinage à roulettes en attendant le patinage sur la glace ce qui ne tardera peut-être pas.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse tendrement.

Ton fils, Paul

N. B. Pourrais-tu demander à Georges de me renvoyer des plans de gazogènes et en particulier de gazogènes Wilson. Je voudrais bien qu'il n'oublie pas.

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 18/10/09

Mon cher papa

La tunique en question est une tunique qui partie de Paris, après moi, parce que pas encore terminée, n'a jamais pu me rejoindre pendant mes 28 jours. Elle est allée s'échouer à Rambouillet, car nous manoeuvrions non loin de là, et c'est pourquoi elle est revenue de cette ville à Paris. Il n'y avait aucuns frais de douane à payer, il ne pouvait y avoir que des frais de port. J'espère donc que tu as pu entrer en possession du colis pour lequel tu as payé la douane. Le mieux est, si cela ne te gêne pas, de garder cette tunique à Paris. L'hiver ne semble pas devoir venir. Je ne m'en plains pas, car nous avons des journées d'automne délicieuses. La campagne n'est vraiment agréable qu'à cette époque ou au printemps. On n'a pas à craindre la présence des moustiques. Je me promène surtout dans le bois qui est tout près du Waldhof, très étendu et très tranquille. Je ne sais pas pourquoi jusqu'ici je ne l'avais pas beaucoup fréquenté. Ou plutôt si, c'est que je ne m'y étais jamais engagé qu'en été et que les moustiques m'en avaient laissé mauvais souvenir. Ce bois pullule de champignons ; il y a bien des espèces qui je crois doivent être bonnes, et je vais travailler la question.

Louise a eu la gentillesse de m'envoyer les portraits de ses enfants et le sien, faits aux Petites Dalles. Ils sont tous les trois vraiment bien gentils et ressemblants.

J'avais en caisse une somme de 750fr dont je n'avais pas besoin. Pour éviter les frais, j'avais demandé à notre siège social à Paris de les remettre à mon nom à l'agence U du Crédit Lyonnais qui est, je crois, la tienne. Mais je pense maintenant que j'aurais mieux fait d'opérer autrement, cette agence ne connaissant vraisemblablement pas mon existence. Je t'aurais demandé de vouloir bien placer à l'occasion cette somme. Pourrais-tu me dire s'il y a quelque chose à faire pour que tu puisses en disposer, ou bien si cette somme étant déposée au nom de Monsieur Paul Wallon ils ne feront aucune difficulté. Je te demande bien pardon du dérangement. Mais en tout cas, ne t'occupe de l'affaire que si tu as à aller à cette agence.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse tendrement. J'espère avoir bientôt des nouvelles de l'examen d'Émile.

Ton fils, Paul

A tout hasard je t'envoie la feuille ci-jointe. Je crains qu'il ne faille une légalisation de signature.

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 22/10/09

Mon cher papa

J'ai été bien heureux des photographies que tu m'as communiquées. Je te renvoie celle de Louise et de ses enfants en gardant celle des enfants de Charles et Madeleine. D'ailleurs Louise m'en avait envoyé deux. Je vais lui écrire pour lui faire de vifs reproches pour ne pas me les avoir envoyées toutes. Je n'ai pas pu assister à des bains de Suzanne aux Petites Dalles, mais je sais par les photographies qu'elle devait les prendre avec joliment de plaisir. On ne peut vraiment se lasser de la regarder. Les enfants de Charles et Madeleine sont vraiment charmants : Marguerite avec son petit air malin et doux est délicieuse. Son frère Henri va sans doute avoir la grande sœur idéale.

Nous avons eu dernièrement à Mannheim une troupe française de passage qui est venu donner « la femme nue ». J'ai été applaudir les acteurs qui d'ailleurs ont joué assez bien. La salle était peu garnie, et par suite peu bruyante dans ses manifestations de contentement. D'ailleurs je crois même que ceux qui ont pu applaudir l'ont plutôt fait de confiance, ayant du mal à comprendre. Je ne sais pas si c'est parce que je me mettais à la place de tous ces braves Allemands, mais je n'ai jamais eu l'impression que les Français parlaient excessivement vite, comme ce soir-là. Il me semble que si les acteurs allemands parlaient aussi rapidement je ne les comprendrais pas comme je le fais. Les critiques journalistes sont restés muets d'ailleurs sur cette représentation. Il est vrai que tous ces jours-ci les journaux se préoccupaient tellement des élections qu'ils n'avaient pas possibilité de penser à autre chose. Enfin il faut espérer maintenant que ces élections pour le Landtag Badois ont eu lieu qu'ils mettront un peu plus de pudeur à ne pas se quereller au sujet d'imbécillité, et à ne pas en remplir leurs colonnes.

Au revoir, mon cher papa. Je t'embrasse tendrement, ainsi que Charles, Madeleine, Henri, Émile, Georges et tes charmants petits enfants Marguerite et Henri.

Ton fils P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 28 octobre 1909

Mon cher papa

Je vois avec plaisir que ton voyage à Lille s'est bien passé. Tu les as tous trouvés bien portants et tu as pu toi-même jouir de ton voyage et d'eux puisque tu vas tout à fait bien. Tu es malheureusement resté bien peu de temps avec tes petits-enfants ; une journée seulement ! Je m'imaginai que tu pourrais passer quelques jours avec eux. Je comprends qu'ils ont dû trouver ton apparition courte.

C'est demain que vous serez tous réunis. Je penserai moi aussi bien à vous tous, et à notre chère maman, ce jour d'anniversaire. D'ailleurs voici ces journées de Toussaint qui approchent, journée où je ne pourrai aller voir la tombe de notre chère disparue.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse tendrement ainsi que tous nos Parisiens.

Ton fils, Paul

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 4/11/09

Mon cher papa

J'ai toujours eu dans l'idée d'aller vous dire un petit bonjour dans le courant de novembre. Si tu penses qu'il vaille mieux attendre jusqu'au 1^{er} décembre je pourrais fort bien n'aller à Paris qu'à cette date.

Comme tu le dis, il est certain qu'il faut avant tout préliminaire avoir une photographie, quand les circonstances pour se voir sont forcément peu nombreuses vu l'éloignement.

De la famille T.M., je ne me rappelle véritablement bien que des fils que j'ai vus plusieurs fois chez Malassez. Je serais fortement étonné s'ils avaient la même manière de voir que nous sur bien des points. D'ailleurs ce n'est pas qu'ils ne soient pas gentils, le plus jeune officier, si j'ai bonne mémoire, et même d'une amabilité décevante. Ils ont, je crois, été élevé à Condorcet. Quand à leurs sœurs je n'ai pas de souvenirs bien précis, je les confonds d'ailleurs par moment avec les demoiselles De l'œil, l'ami de Monsieur Malassez, l'oculiste bien connu.

Mais tout ça remonte assez loin, si loin même que je me demande comment cette jeune fille n'a aujourd'hui que 23 ans.

En tout cas je n'aurais jamais cru que Louise ... s'intéressât tant à moi, et lui en suis bien reconnaissant.

Je vois mon cher papa que je vous donne bien du mal, mais je ne voudrais pas que tu en tires une fatigue quelconque.

J'ai reçu dernièrement de véhéments reproches. J'allais rendre visite à Me Meyer, la femme de mon Directeur, qui m'a reproché vivement de ne pas lui avoir fait faire la connaissance de Georges pendant son séjour à Mannheim. Il faudra donc absolument qu'il revienne, ou alors l'un de vous, afin que je puisse rentrer dans les bonnes grâces de ma Directrice.

Au revoir, mon cher papa, encore merci de tes bonnes et nombreuses lettres. Je serais bien ingrat maintenant de me plaindre d'être sans nouvelles de vous.

Je t'embrasse tendrement ainsi que tous nos Parisiens.

Ton fils, Paul

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 6/11/09

Mon cher papa

Si tu juges ma présence à Paris nécessaire dans le courant de novembre, tu n'as qu'à me le dire. Je ferai en sorte de m'y rendre. Il est probable que, vu la perte de temps résultant de la nécessité de trouver un jour à la convenance de tous, nous ne serons pas assez loin du 1^{er} décembre pour qu'il soit possible d'être de nouveau à Paris à cette date. Il est dommage que les Malassez n'aient pas une photographie de la personne en question, car sans attribuer plus d'importance qu'il n'en faut à un document de ce genre, dans certains cas parfois il permet de décider sans hésitation s'il y a lieu de ne pas donner suite.

Je ne voudrais d'ailleurs, dans une affaire de ce genre, mettre aucune hâte. Les renseignements de toute nature nécessaires à avoir reçu avant l'entrevue sont toujours jugés avec plus de calme, de sang-froid et par suite plus sainement que reçu après. Étant donné la très grande bonté, la très grande affection de Malassez pour les M., il est à craindre qu'à leur visite même, il ne sache pas renseigner avec autant d'indépendance et jugement, qu'ils le feraient s'ils étaient moins intimes.

En un mot mon cher papa, je ferai comme tu désires.

Je t'embrasse tendrement.

Ton fils, Paul

Lettre d'Albert Martin à Jean Tommy-Martin

Paris, vendredi 12 novembre 1909

Mon cher Jean,

Je suis triste correspondant. Je viens de passer 15 jours dans mon lit par suite d'une congestion pulmonaire gagnée au théâtre du Trocadéro. On n'y donnait en intérim Esther avec les chœurs et ce malade imaginaire. J'avais saisi cette occasion d'y conduire Antoinette. J'avais compté sans les courants d'air qui sont mortels dans cette vaste salle. Comme un malheur ne vient pas seul, les maudites névralgies se sont mises de la partie et m'ont fait cruellement souffrir. Enfin je suis sur pied aujourd'hui, mais pas encore assez solide pour sortir ; de sorte que je n'ai pas pu accompagner Laure et Thérèse à une entrevue qui doit se passer à l'instant au Musée du Louvre sous la haute présidence de Louis Malassez qui s'est fait le parrain d'un fils de Paul Vallon son..... : ce jeune homme est ingénieur, ton ancien de 2 ou 3 ans à l'Ecole centrale. Il est à Saint-Gobain, en résidence à Mannheim, dans ce grand-duché de Bade. Il s'agit de savoir si les jeunes gens se plaisent mutuellement. La résidence dans ce grand-duché de Bade nous eût effrayés autrefois, mais maintenant nous trouvons tous que Mannheim est aux portes de Paris.

Jacques est rentré à Rouen. Le séjour qui vient de faire au Havre lui a donné bonne mine. Il a la joie de perdre son capitaine. Ne va-t-il pas changer un cheval borgne pour un aveugle ? Les Jeannin sont ici. Ils repartent dimanche pour Chalon ; mais ce ne sera qu'une fausse sortie.....

Adieu, mon cher enfant, je ne ferme pas ma lettre avant 5h1/2. Je t'embrasse bien fort.

Oncle Albert

6h pas de nouvelle de l'entrevue du Louvre. Je ferme ma lettre

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 19/11/09

Mon cher papa

Je ne veux pas mériter de reproches en ne te donnant pas de mes nouvelles. Mon retour s'est fort bien effectué. Le train était presque vide, tout au moins pour ce qui concerne les wagons allant en Allemagne. Je n'ai pas eu à souffrir du froid comme on pouvait le craindre la température ayant sensiblement baissé, car mon compartiment était chauffé, trop chauffé même. J'ai trouvé la neige en pénétrant sur le territoire allemand. Mais cette neige fondait déjà, et je n'ai rencontré ici que des restants de froid. Aujourd'hui le ciel est assez beau, pourtant le vent est assez frisquet le matin.

J'ai repris mes habitudes comme si je ne les avais jamais quittées. Mon absence d'ailleurs fut de courte durée.

Je ferai en sorte d'être, comme je te l'ai dit, le 1^{er} et 2 décembre à Paris. Je n'ai pas pour le moment d'empêchement sérieux à ce voyage. J'arriverai alors le 1^{er} à 8h40 du matin. Tu voudras bien me dire toutefois si Monsieur Malassez a reçu une réponse de Madame J. et si elle se rendra au bal, ou ce que tu pourras savoir à ce sujet.

Mon directeur est parti tout à l'heure pour Cologne et rentrera dimanche soir.
Au revoir, mon cher papa. Je t'embrasse tendrement.

Ton fils, Paul

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 23/11/09

Mon cher papa

Je te remercie de ta lettre. Comme tu le dis, je crois qu'il serait intéressant de passer l'après-midi du 1^{er} décembre avec ces dames. Je m'étonne, quoi que tu puisses en penser, que l'impression produite soit de façon si absolue excellente, car enfin ne fût-ce qu'au point de vue des idées religieuses, il me semble que cette jeune fille ayant vécu dans son milieu très catholique, ses frères et sœurs pratiquants, j'aurais dû tout au moins l'étonner. Je dirais même que je conçois difficilement qu'il en soit autrement. Pour trouver tout naturel ce que je lui ai dit, il faudrait qu'elles soient bien différentes des siens.

Ces cousins ... dont tu parles dans ta lettre sont d'ailleurs aussi dans les idées des Hallopeau.

J'ose pourtant croire que je me suis bien fait comprendre et que ce que j'ai dit ne prêtait pas à double sens.

Nous aurons d'ailleurs bientôt l'occasion de faire plus ample connaissance. Enfin il est possible que la première impression ne résiste pas à la réflexion.

En tout cas j'espère que demain en huit elle sera dans ses bons jours, qu'elle aura cette grâce que Monsieur Malassez a tant vantée, et que aussi, moins intimidée peut-être, elle sera un peu plus vivante.

Au revoir et à bientôt, mon cher papa. Je t'embrasse tendrement.

Ton fils, Paul

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 8/12/09

Mon cher papa

Je suis depuis deux jours déjà de retour. Mon voyage s'est fort bien effectué. Il y a décidément à cette époque de l'année pas grand monde en circulation. J'ai fait toute la route depuis Paris seul dans mon compartiment et ai par suite pu me reposer facilement. J'ai tout retrouvé ici dans son ordre habituel et mon Directeur en excellente santé.

Je joins dans ma lettre quelques noms de personnes auxquelles je désirerais voir envoyer des lettres de faire part de la mort de mon oncle. Si tu aimas mieux que je le fasse moi-même, il y aurait alors à m'envoyer le nombre de lettres correspondant.

Je pense que tu as reçu de bonnes nouvelles du petit Paul. Pour moi j'en suis toujours aux premières indications qui faisaient craindre une angine. Albert avait bien dit que Louise m'écrirait, mais jusqu'ici je n'ai rien vu venir. J'estime donc que c'est bon signe. Néanmoins à l'occasion, quand tu m'écriras, je désirerais que tu me dises l'état de ce brave garçon qui va peut-être éprouver une certaine difficulté pour exprimer ce qu'il lui tient tant à cœur, pour demander du cracra.

Le temps est ici doux, pluvieux et sale. Il ne fait pas froid et pourtant l'on se chauffe pour chasser l'humidité.

Au revoir, mon cher papa. Je t'embrasse tendrement.

Ton fils, P. Wallon

Lettre de Paul Louis à son père

Waldhof, 19/12/09

Mon cher papa

J'ai reçu ta lettre hier soir. J'avoue que je désespérais de ne plus jamais recevoir de vos nouvelles. Il ne s'est guère écoulé autant de jours où je suis resté sans lettre. Il semblait que Paris et Lille se fussent donné le mot, ou m'aient par coïncidence seulement complètement oublié.

Vendredi soir je recevais un mot de Louise m'annonçant son arrivée à Paris le 23. Elle me renseignait aussi sur l'état de petit Paul dont j'apprenais presque en même temps la maladie et le rétablissement. Le changement d'air, la Ville de Paris, le mettra rapidement sur pied, s'il ne l'est déjà, lui redonnera pour le moins rapidement ses couleurs. Tu vas probablement pouvoir jouir de tous pendant une dizaine de jours. Les boîtes de « cracra » n'ont qu'à bien se tenir, d'autant plus qu'Albert doit commencer aussi à ne pas les dédaigner.

Le temps est beau aujourd'hui. Ce n'est vraiment pas malheureux. Nous ne pouvons avoir une série de beaux jours sans accroc. Il faut toujours que la pluie revienne ou bien la brume. Ce pays est vraiment trop humide.

Je vais profiter de ma journée pour aller à Francfort. Il y a si longtemps que je n'y ai été, qu'il faut que je ravive mes souvenirs, souvenirs qui ne furent jamais bien nets, le jour que j'ai passé jadis à Francfort ayant été en grande partie occupée à empêcher George et Émile de dormir.

Je partirai à midi et rentrerai très tard dans la soirée. La distance d'ailleurs n'est pas longue : 1h1/2 en chemin de fer.

Je pense aussi, comme toi, que si Monsieur Pascal a écrit à la famille L., il ne peut guère tarder à recevoir une réponse quelle qu'elle soit. Si elle devait être favorable à une rencontre relativement prochaine, j'attendrais cette occasion pour aller vous revoir, sinon, j'ai bien envie d'aller vous dire un petit bonjour bientôt.

Au revoir, mon cher papa, je t'embrasse de tout cœur, ainsi que tous les paresseux qui t'entourent, Charles, Madeleine, Henri, Émile et Georges. Pour Marguerite et Henri, je me contente de les embrasser sans leur faire de reproches.

Ton fils, Paul

Carte de Paul Louis à son père

Waldhof, 24/12/09

Mon cher papa

Je reçois ton mot ce matin m'annonçant la triste nouvelle de la mort de Mr Malassez. Je pensais qu'il se remettait tout doucement et pourtant d'après Henri, ce qu'il avait était assez grave. Madame Malassez si ébranlée déjà va-t-elle pouvoir supporter ce terrible choc ?

Je compte aller à Paris pour le 1^{er} janvier. J'ai dit ce matin à mon Directeur que je désirerais y passer 4 jours. Je partirai donc jeudi soir, ce qui me mettra à 8h40 à la Gare du Nord vendredi matin et je quitterai Paris le lundi soir à 9h.

Je t'embrasse bien tendrement mon cher papa, regrettant bien de ne pouvoir être là le jour de l'enterrement de Mr Malassez qui fut toujours si dévoué pour nous.

Ton fils, Paul

1797-1909

Edité par Pierre Wallon

Mont-Saint-Aignan

Février 2017